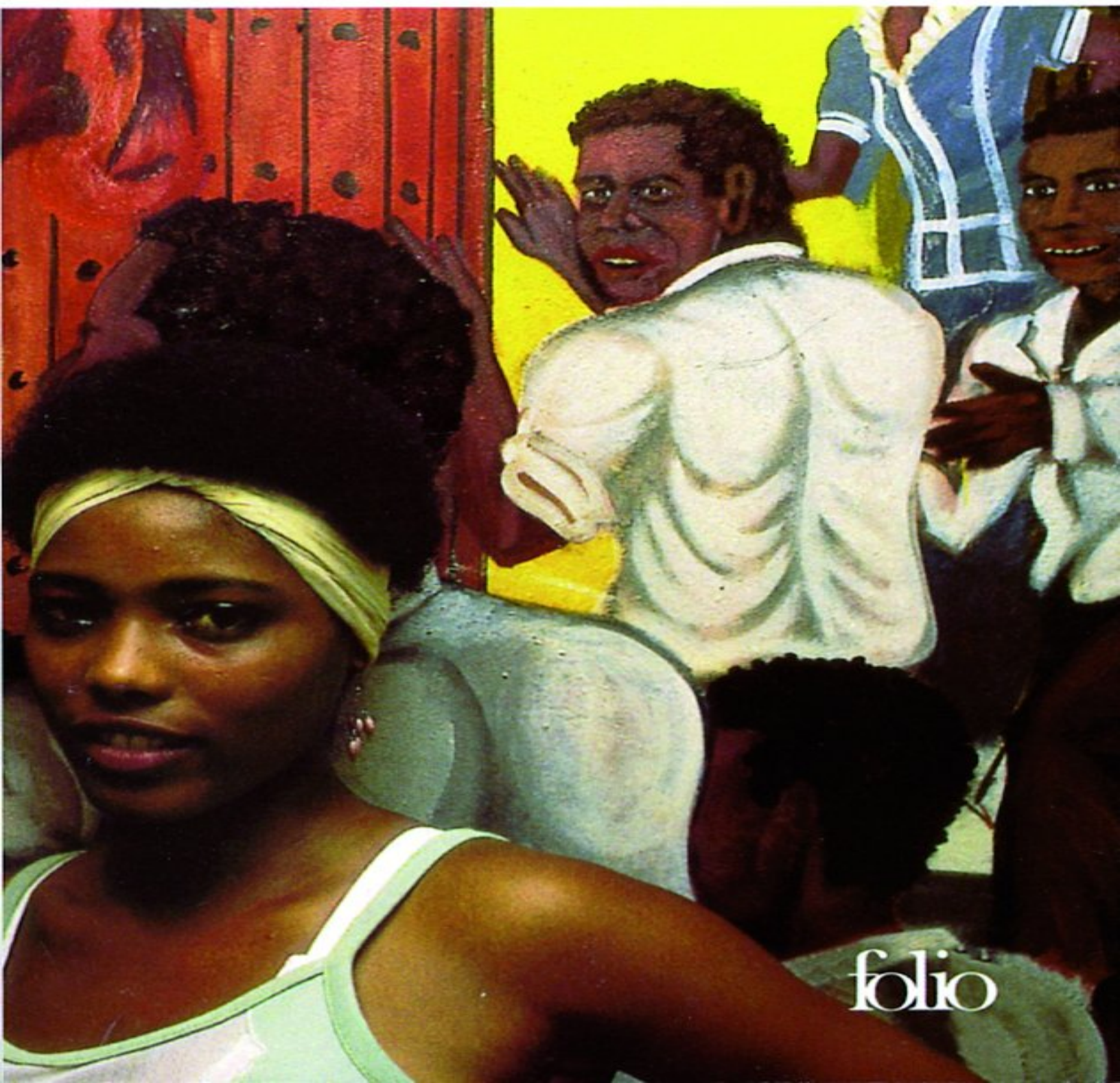


Mario Vargas Llosa
Pantaleón
et les Visiteuses



Mario Vargas Llosa

Pantaleón
et
les Visiteuses

Traduit de l'espagnol par Albert Bensoussan

Gallimard

OceanofPDF.com

Titre original :
PANTALEÓN Y LAS VISITADORAS
© Éditions Gallimard, 1975, pour la traduction française.

OceanofPDF.com

Mario Vargas Llosa, un des chefs de file de la littérature latino-américaine, est né à Arequipa (Pérou), en 1936. Il a fait ses études en Bolivie, au Pérou et à Madrid. Il a été journaliste dans la presse écrite et à la radio.

Dans son œuvre romanesque, il faut citer *La ville et les chiens*, *La maison verte*, *Conversation à « La Cathédrale »*, *Les chiots* suivi de *Les caïds*, *La guerre de la fin du monde*, *Qui a tué Palomino Molero ?* Il a écrit aussi des pièces de théâtre et des essais.

Sa notoriété et son succès ne cessent de s'affirmer tant en Amérique latine que dans le reste du monde.

OceanofPDF.com

À José María Gutiérrez

OceanofPDF.com

*Il y a des hommes n'ayant pour mission
parmi les autres que de servir d'intermédiaires ;
on les franchit comme des ponts, et l'on va plus loin.*

Flaubert,
L'Éducation sentimentale.

OceanofPDF.com

1

— Réveille-toi, Panta – dit Pochita. Il est déjà huit heures. Panta, Pantita.

— Huit heures déjà ? Ce que j'ai sommeil, crénom – bâille Pantita. Tu as cousu mon galon ?

— Oui, mon lieutenant – se met au garde-à-vous Pochita. Oh ! pardon, mon capitaine. Le temps de m'habituer, tu vas rester mon petit lieutenant, mamour. Oui, c'est fait, magnifique. Mais tire-toi donc du lit, ton rendez-vous n'est pas à ?

— Neuf heures, oui – se débarbouille Pantita. Où va-t-on nous affecter, Pocha ? Passe-moi la serviette, s'il te plaît. As-tu une idée, ma douce ?

— Ici, à Lima – le ciel gris, les terrasses, les autos, les passants, contemple Pochita. Hum, j'ai l'eau à la bouche : Lima, Lima, Lima.

— Ne rêve pas, Lima jamais, quel espoir ! – se regarde dans la glace, fait son nœud de cravate Panta. Si c'était au moins une ville comme Trujillo ou Tacna, je serais heureux.

— Amusante cette nouvelle dans *El Comercio* – fait la moue Pochita. À Leticia un type s'est crucifié pour annoncer la fin du monde. On l'a mis à l'asile mais les gens l'ont sorti de force parce qu'ils croient que c'est un saint. Leticia c'est la partie colombienne de la forêt, non ?

— Quel joli garçon tu fais en capitaine, mon petit – installe la confiture, le pain et le lait sur la table M^{me} Leonor.

— Maintenant c'est la Colombie, avant c'était le Pérou, on nous l'a prise – beurre une biscotte Panta. Sers-moi encore un peu de café, maman.

— À moins qu'on nous envoie encore à Chiclayo – ramasse les miettes dans une assiette et retire la nappe M^{me} Leonor. Après tout, on était si bien là-bas, n'est-ce pas ? Pour moi, l'essentiel c'est qu'on ne nous éloigne pas trop de la côte. Va, mon petit, bonne chance, tu as ma bénédiction.

— Au nom du Père, du Saint-Esprit et du Fils QUI EST MORT SUR LA CROIX – lève les yeux vers la nuit, baisse les yeux vers les torches le frère Francisco. Mes mains sont ligotées, le bois est offrande, signez-vous pour moi !

— Je suis attendu par le colonel López López, mademoiselle – dit le capitaine Pantaleón Pantoja.

— Et aussi par deux généraux – fait les petits yeux la demoiselle. Vous pouvez entrer, mon capitaine. Oui, par là, la petite porte café.

— Voilà notre homme – se lève le colonel López López. Avancez, Pantoja, et félicitations pour cette troisième ficelle.

— La meilleure note à l'examen de promotion et à l'unanimité du jury – serre une main, tapote une épaule le général Victoria. Bravo, capitaine, c'est comme ça qu'on sert sa carrière et sa patrie.

— Asseyez-vous, Pantoja – désigne un fauteuil le général Collazos. Mettez-vous à l'aise et accrochez-vous pour entendre ce que vous allez entendre.

— Ne lui fais pas peur, Tigre – agite ses mains le général Victoria. Il va croire qu'on l'envoie à l'abattoir.

— Que les commandants en chef de l'Intendance en personne soient venus pour vous communiquer votre nouvelle affectation, cela vous indique que l'affaire est épineuse – adopte une expression grave le colonel López López. Oui, Pantoja, il s'agit d'un sujet assez délicat.

— La présence de ces chefs est un honneur pour moi – fait claquer ses talons le capitaine Pantoja. Me voilà, crénom, bien intrigué, mon colonel.

— Une cigarette ? – tire un étui à cigarettes et un briquet le Tigre Collazos. Mais ne restez pas là debout, asseyez-vous. Comment, vous ne fumez pas ?

— Vous voyez, pour une fois le Service de Renseignements ne s'est pas trompé – caresse une photocopie le colonel López López. Tout à fait ça : ni fumeur, ni buveur, ni coureur.

— Un officier sans vice – s'émerveille le général Victoria. Nous tenons enfin quelqu'un pour représenter l'armée au Paradis, à côté de sainte Rose et de saint Martin de Porres.

— Il ne faut rien exagérer – rougit le capitaine Pantoja. Je dois bien avoir quelque petit vice caché.

— Nous savons sur vous plus de choses que vous-même – soulève et repose sur le bureau un dossier le Tigre Collazos. Vous resteriez comme deux ronds de flan si vous saviez les heures que nous avons passées à éplucher votre vie. Nous savons ce que vous avez fait, ce que vous n’avez pas fait et même ce que vous ferez, capitaine.

— Nous pouvons réciter par cœur vos états de service – ouvre le dossier, brasse des fiches et des imprimés le général Victoria. Officier, pas une seule sanction, et cadet à peine une demi-douzaine de légers avertissements. C’est pour cela que vous avez été choisi, Pantoja.

— Sur près de quatre-vingts officiers d’intendance, rien de moins – lève un sourcil le colonel López López. Il y a de quoi se pavaner.

— Je vous remercie de la bonne opinion que vous avez de moi – les yeux du capitaine Pantoja s’embuent. Je ferai tout ce que je pourrai pour répondre à votre confiance, mon colonel.

— Le capitaine Pantaleón Pantoja ? – secoue le téléphone le général Scavino. Je t’entends à peine. Tu me l’envoies pour quoi, Tigre ?

— À Chiclayo, vous avez laissé un magnifique souvenir – feuillette un rapport le général Victoria. Le colonel Montes voulait à tout prix vous garder. La caserne, semble-t-il, était réglée comme une horloge grâce à vous.

— « Organisateur-né, sens mathématique de l’ordre, capacité d’exécution » – lit le Tigre Collazos. « À conduit l’administration du régiment avec efficacité et véritable inspiration. » Nom de Dieu, le zambo Montes s’est amouraché de vous.

— Je suis confus de tant d’éloges – baisse la tête le capitaine Pantoja. J’ai toujours tâché d’accomplir mon devoir et rien de plus.

— Le Service des quoi ? – éclate de rire le général Scavino. Ni Victoria ni toi vous ne pourrez me faire dresser les cheveux, Tigre, vous oubliez que je suis chauve !

— Eh bien ! prenons le taureau par les cornes – le général Victoria pose un doigt sur ses lèvres. Le sujet exige la plus grande discrétion. Je me réfère à la mission qui va vous être confiée, capitaine. Lâche le morceau, Tigre.

— En bref, les troupes de la forêt s’envoient les nanas – reprend son souffle, bat des paupières et tousse le Tigre Collazos. On ne compte plus les viols et les tribunaux sont débordés par toutes ces conneries. L’Amazonie est en effervescence.

— On nous bombarde quotidiennement de plaintes et de doléances – se pince le menton le général Victoria. Des délégations des bleds les plus reculés viennent même protester.

— Vos soldats abusent de nos femmes – presse son chapeau le maire Paiva Runhuí dont la voix s'étrangle. Ils ont fait du tort à ma petite belle-sœur voici quelques mois et la semaine dernière ils ont presque fait du tort à ma propre épouse.

— Mes soldats non, ceux de la Nation – fait des gestes apaisants le général Victoria. Calmez-vous, calmez-vous, monsieur le maire. L'Armée regrette profondément l'accident de votre belle-sœur et fera tout ce qu'elle pourra pour la dédommager.

— Maintenant on appelle accident le stupre ? – s'écrie le père Beltrán hors de lui. Car c'est du stupre.

— Florcita qui venait de la ferme, deux soldats l'ont assaillie et ils l'ont montée en plein chemin – se ronge les ongles et sautille sur place le maire Teófilo Morey. Et ils ont si bien visé que maintenant elle est enceinte, mon général.

— Vous allez m'identifier ces chenapans, mademoiselle Dorotea – bougonne le colonel Peter Casahuanqui. Sans pleurer, sans pleurer, vous allez voir comment je règle tout cela.

— Vous vous imaginez que je vais sortir ? – sanglote Dorotea. Moi toute seule devant tous ces soldats ?

— Ils vont défiler ici, devant le Poste de garde – se cache derrière le store métallique le colonel Máximo Dávila. Vous allez les épier par la fenêtre et dès que vous reconnaîtrez les malappris vous me les signalerez, mademoiselle Jesús.

— Des malappris ? – postillonne le père Beltrán. Des vicieux, oui, des canailles et des misérables. Commettre une pareille infamie envers doña Asunta ! Salir ainsi l'uniforme !

— Luisa Cánepa, ma bonne, un sergent l'a violée, puis un caporal et enfin un simple soldat – nettoie ses lunettes le lieutenant Bacacorzo. Ça lui a plu, je ne sais, mon commandant, mais le fait est que maintenant elle fait la putain sous le nom de Gros-Lolos et elle a comme maquereau un pédé qu'on appelle Faux-Jeton.

— Maintenant indiquez-moi avec laquelle de ces petites personnes vous voulez vous marier, mademoiselle Dolores – passe en revue les trois recrues

le colonel Augusto Valdés. Et l'aumônier vous marie sur-le-champ. Choisissez, choisissez, lequel préférez-vous comme papa de votre futur enfant ?

— Ma femme ils l'ont racolée à l'église rien que ça – se tient raide au bord de sa chaise le charpentier Adriano Lharque. Pas la cathédrale, mais celle du Santo Cristo de Bagazán, monsieur.

— C'est ainsi, mes chers auditeurs – braille El Sinchi. Ces dévoyés impies n'ont été arrêtés ni par la crainte de Dieu ni par le respect dû à Sa sainte maison ni par les cheveux blancs de cette noble matrone, digne souche de deux générations d'enfants de Loreto.

— Ils me tiraillaient dans tous les sens, doux Jésus, ils voulaient me renverser à terre – pleure M^{me} Cristina. Ils ne tenaient pas sur leurs jambes et les vilaines choses qu'ils disaient. Devant le maître-autel, je vous le jure.

— L'âme la plus charitable de tout le Loreto, mon général – tonne le père Beltrán. Ils l'ont outragée cinq fois !

— Ainsi que sa fille, sa nièce et sa petite filleule, je sais, Scavino – souffle les pellicules de ses épaulettes le Tigre Collazos. Mais ce curé, le père Beltrán, il est avec nous ou avec eux ? Est-il oui ou non aumônier des Armées ?

— Je proteste en tant que prêtre et aussi en tant que soldat, mon général – rentre le ventre, bombe le torse le commandant Beltrán. Parce que ces abus font autant de tort à l'institution qu'aux victimes.

— C'est très mal ce que les recrues voulaient faire à la dame, j'en conviens – compose, sourit, salue le général Victoria. Mais vos parents les ont presque tuées à coups de bâton, ne l'oubliez pas. J'ai ici le rapport médical : côtes cassées, hématomes, oreille déchirée. Il y a match nul, docteur.

— À Iquitos ? – cesse d'humecter la chemise et lève le fer à repasser Pochita. Qu'est-ce qu'on nous envoie loin, Panta !

— Avec le bois tu fais le feu qui cuit tes aliments, avec le bois tu construis la maison où tu vis, le lit où tu dors et le radeau pour traverser le fleuve – pend au-dessus d'une forêt de têtes immobiles, visages ardents et bras ouverts le frère Francisco. Avec le bois tu fabriques le harpon qui pêche la pucuna et le païche, qui chasse le ronsoco, et le cercueil où tu enterres le mort. Mes sœurs ! Mes frères ! À genoux pour moi !

— C'est un énorme problème, Pantoja — hoche la tête le colonel López López. À Contamana, un arrêté du maire demande aux habitants d'enfermer les femmes à la maison les jours de quartier libre de la troupe.

— Et surtout que c'est loin de la mer ! — lâche l'aiguille, noue le fil et le coupe entre ses dents M^{me} Leonor. Il doit y avoir plein de moustiques dans la forêt ! C'est mon supplice, tu sais bien.

— Regardez-moi cette liste — se gratte le front le Tigre Collazos. Quarante-trois femmes engrossées en moins d'un an. Les aumôniers du commandant Beltrán en ont marié une vingtaine, mais le mal exige évidemment des mesures plus radicales que ces mariages forcés. Jusqu'à présent les punitions, les sanctions n'ont rien changé à la chose : tout soldat qui arrive à la forêt devient une verge folle.

— Mais c'est toi qui as l'air le plus désappointé par cette affectation, mamour — ouvre et secoue les valises Pochita. Pourquoi, Panta ?

— Ce doit être la chaleur, le climat, vous ne croyez pas ? — s'anime le Tigre Collazos.

— Très probablement, mon général — bégaie le capitaine Pantoja.

— L'humidité tiède, cette exubérance de la nature — se passe la langue sur les lèvres le Tigre Collazos. Moi, ça m'arrive à chaque fois : dès que je suis dans la forêt amazonienne, je commence à respirer le feu, je sens mon sang bouillir.

— Si la générale t'entendait — rit le général Victoria —, adieu tes griffes, Tigre.

— Au début nous avons pensé que c'était l'alimentation — se donne une tape sur le ventre le général Collazos. Que dans les garnisons on employait trop de condiments, que cela excitait l'appétit sexuel des hommes.

— Nous avons fait appel à des spécialistes, en particulier un Suisse qui nous a coûté les yeux de la tête — se frotte le pouce et l'index le colonel López López. Un diététicien plein de titres.

— *Pas d'inconvénient* — note sur un calepin le professeur Bernard Lahoé. Nous allons proposer un régime qui, sans diminuer les protéines nécessaires, va affaiblir de 85 % la libido des soldats.

— N'allez pas avoir la main lourde — murmure le Tigre Collazos. Nous ne voulons pas non plus une troupe d'eunuques, docteur.

— Horcones à Iquitos, Horcones à Iquitos — s'impatiente l'adjudant Santana. Oui, très grave, extrêmement urgent. Nous n'avons pas obtenu les

résultats escomptés par l'opération Rata suisse. Mes hommes meurent de faim, souffrent d'anémie. Aujourd'hui deux autres soldats se sont évanouis durant la revue, mon commandant.

— Plus de blagues, Scavino – maintient le téléphone entre l'oreille et l'épaule tandis qu'il allume une cigarette le Tigre Collazos. Nous avons retourné le problème dans tous les sens et c'est la seule solution. Je t'envoie là-bas Pantojita avec sa mère et sa femme. Bonne chance !

— Pochita et moi nous nous sommes faites à l'idée et nous sommes heureuses d'aller à Iquitos – plie des mouchoirs, range des jupes, enveloppe des chaussures M^{me} Leonor. Mais toi tu as vraiment l'air tout chose, comment ça se fait, mon petit ?

— Vous êtes notre homme, Pantoja – se lève et le prend par les bras le colonel López López. Vous allez mettre fin à ce casse-tête.

— Après tout c'est une ville, Panta, et il paraît que c'est joli – jette des chiffons aux ordures, ferme des sacoches Pochita. Ne fais pas cette tête, ça aurait été pire le haut plateau des Andes, non ?

— À vrai dire, mon colonel, je ne vois pas comment – avale sa salive le capitaine Pantoja. Mais je ferai ce qu'on m'ordonnera, naturellement.

— Pour le moment, direction la forêt, prend une baguette et indique un lieu sur la carte le colonel López López. Votre centre d'opérations sera Iquitos.

— Il faut aller au cœur du problème et le régler à sa racine – frappe du poing sa main ouverte le général Victoria. Parce que, vous l'avez deviné, Pantoja, le problème n'est pas seulement celui des bonnes femmes bousculées.

— Il y a aussi les recrues condamnées à vivre comme de chastes colombes dans cette coupable chaleur – claque la langue le Tigre Collazos. Servir dans la forêt est courageux, Pantoja, très courageux.

— Dans les foyers amazoniens toutes les jupes ont un maître – gesticule le colonel López López. Il n'y a pas de boxons ni de filles dévergondées ni rien qui y ressemble.

— Ils passent la semaine enfermés, accomplissant des missions dans le maquis, rêvant à leur jour de perme – imagine le général Victoria. Ils marchent des kilomètres durant jusqu'au village le plus proche. Et qu'arrive-t-il quand ils y sont ?

— Rien, pas l'ombre d'une femelle – hausse les épaules le Tigre Collazos. Alors ceux qui ne se la tapent pas perdent les pédales et au premier petit verre d'anisette foncent comme des fauves sur ce qui se présente.

— On a signalé des cas de pédérastie et même de zoophilie – précise le colonel López López. Tenez-vous bien, un caporal de Horcones vivait en concubinage avec une guenon.

— Le singe répond au surnom absurde de Nounours de la Cinquième Chambrée – contient son rire le sous-lieutenant Santana. Ou, plutôt, répondait, parce que je l'ai tué d'une balle. Le dégénéré est au bloc, mon colonel.

— Il faut donner à manger à ces affamés, Pantoja – le regarde solennellement dans les yeux le Tigre Collazos. À vous de jouer, à vous de démontrer votre génie de l'organisation.

— Pourquoi cet air ahuri, ce mutisme, Panta ? – range le billet dans son sac et demande où se trouve la porte d'embarquement Pochita. Nous aurons un grand fleuve, nous pourrons nous baigner, faire des promenades jusqu'aux tribus. Allez, grosse bête !

— Qu'est-ce que tu as, tu es si bizarre, mon petit – observe les nuages, les hélices, les arbres M^{me} Leonor. Tu n'as pas ouvert la bouche de tout le voyage. Qu'est-ce qui te chagrine ?

— Rien maman, rien Pochita – boucle sa ceinture de sécurité Panta. Je suis très bien, je n'ai rien du tout. Tenez, nous arrivons. Ce doit être l'Amazonie, non ?

— Tous ces jours-ci on aurait dit un idiot – met ses lunettes de soleil, ôte son manteau Pochita. Tu ne disais pas un mot, tu rêvais les yeux ouverts. Pétard, ce qu'il fait chaud ici. Je ne t'ai jamais vu comme ça, Panta.

— J'étais un peu préoccupé par ma nouvelle affectation, mais c'est passé – tire son portefeuille, tend des billets au chauffeur Panta. Oui, mon brave, le numéro 549, l'hôtel Lima. Attends, maman, je t'aide à descendre.

— Tu es militaire, non ? – lance sa trousse de voyage sur une chaise, se déchausse Pochita. Tu savais qu'on pouvait t'envoyer n'importe où. Iquitos n'est pas mal, Panta, ça semble sympathique, tu ne trouves pas ?

— Tu as raison, je me suis conduit comme un idiot – ouvre la penderie, range son uniforme, un complet Panta. J'avais peut-être trop pris en

affection Chiclayo ; je t'assure que c'est passé. Bon, et maintenant défaisons les valises. Quelle bonne petite chaleur, hein, ma douce ?

— Si ce n'était que moi, je vivrais toujours à l'hôtel – se laisse tomber sur le dos, s'étire au lit Pochita. On te fait tout, n'avoir à se soucier de rien.

— Et est-ce que ce ne serait pas bien de fabriquer le cadet Pantoja dans un petit hôtel ? – ôte sa cravate, sa chemise Panta.

— Le cadet Pantoja ? – ouvre les yeux, dégrafe son chemisier, appuie un coude sur l'oreiller Pochita. C'est bien vrai ? Nous pouvons déjà le commander, Pantita ?

— Ne te l'ai-je pas promis pour la troisième ficelle ? – retire son pantalon, le plie et le pend Panta. Il sera de Loreto, qu'en penses-tu ?

— Merveilleux, Panta – rit, applaudit, rebondit sur le matelas Pochita. Ah ! quel bonheur, le petit cadet, Pantita junior !

— Il faut le commander au plus vite – ouvre et avance les mains Panta. Pour qu'il arrive bientôt bientôt. Viens, ma chatte, où t'en vas-tu ?

— Hé là, hé là, qu'est-ce qui te prend – saute du lit, court vers la salle de bains Pochita. Tu es devenu fou ?

— Viens, viens, le petit cadet – trébuche sur une valise, renverse une chaise Panta. Commandons-le sur-le-champ. Allez, Pochita.

— Mais il est onze heures du matin, nous venons à peine d'arriver – se débat, repousse, écarte, se fâche Pochita. Lâche-moi, ta mère va nous entendre, Panta.

— Pour étrenner Iquitos, pour étrenner l'hôtel – halète, lutte, étreint, dérape Pantita. Viens, mon cœur.

— Vous voyez ce que vous avez gagné avec tous vos rapports et vos plaintes – brandit un arrêté tout plein de cachets et de signatures le général Scavino. Vous aussi vous en êtes responsable, commandant Beltrán : voyez donc ce que cet individu vient organiser à Iquitos.

— Tu vas déchirer ma jupe – se cache derrière la penderie, lance un oreiller, implore Pochita. Je ne te reconnais pas, Panta, toi toujours si convenable, qu'est-ce qui t'arrive ? Laisse, je l'enlève moi-même.

— Je voulais soigner un mal, non le provoquer – lit et relit, le visage congestionné, le commandant Beltrán. Je n'ai jamais pensé que le remède serait pire que la maladie, mon général. Inconcevable, scandaleux. Vous allez permettre cette infamie ?

— Le soutien-gorge, les bas – transpire, s’élance, se reprend, s’étire Panta. Le Tigre avait raison : l’humidité tiède, on respire du feu, le sang bouillonne. Allez, pince-moi là où j’aime ça. Le petit bout de l’oreille, Pocha.

— Le jour ça me fait honte, Panta – geint, s’enveloppe dans la couverture, soupire Pochita. Après tu vas t’endormir. Est-ce que tu ne dois pas te rendre à l’état-major à trois heures ? tu t’endors toujours après.

— Je me flanquerais sous la douche – s’agenouille, se plie, se dépie Pantita. Ne parle pas, ne me distrais pas. Pince-moi le petit bout de l’oreille. Comme ça, oui-oui. Ah ! je sens que je meurs, chachatte, je ne sais plus qui je suis.

— Je sais très bien qui vous êtes et pourquoi vous venez à Iquitos – grommelle le général Roger Scavino. Et je vous dis d’emblée que je ne suis pas du tout content de vous voir ici. Que ce soit clair dès le départ, capitaine.

— Excusez-moi, mon général – balbutie le capitaine Pantoja. Il doit y avoir un malentendu.

— Je ne suis pas d’accord avec le Service que vous venez organiser – approche sa calvitie du ventilateur et ferme un instant les yeux le général Scavino. Je m’y suis opposé dès le début et je persiste à penser que c’est une monstruosité.

— Et surtout, une immoralité sans nom – s’évente furieusement le père Beltrán.

— Le commandant et moi nous nous sommes tus parce que les supérieurs le demandent – dépie son mouchoir et éponge la sueur de son front, de ses tempes, de son cou le général Scavino. Mais nous ne sommes pas convaincus, capitaine.

— Je n’ai rien à voir avec ce projet, mon général – transpire immobile le capitaine Pantoja. Je suis resté pétrifié de surprise quand on me l’a communiqué, mon Père.

— Commandant – corrige le père Beltrán. Vous ne savez pas compter les galons ?

— Pardon, mon commandant – claque légèrement les talons le capitaine Pantoja. Je n’ai aucune part dans ce projet, je vous assure.

— N’êtes-vous pas un des cerveaux de l’Intendance qui ont conçu cette cochonnerie ? – prend le ventilateur, le passe devant son visage, son crâne,

et se racle la gorge le général Scavino. De toute façon, il y a certaines choses qui doivent être bien établies. Je ne peux éviter que ça se développe, mais je ferai en sorte que cela éclabousse le moins possible les Forces armées. Nul ne va ternir la bonne image que l'Armée s'est faite au Loreto depuis que je suis à la tête de la Cinquième Région.

— C'est également ce que je désire – regarde au-dessus de l'épaule du général l'eau limoneuse du fleuve, une barque chargée de bananes, le ciel bleu, le soleil de feu le capitaine Pantoja. Je suis prêt à faire l'impossible.

— Parce qu'ici cela va faire un foin de tous les diables, si la nouvelle vient à se savoir – hausse le ton, se lève, appuie ses mains sur le rebord de la fenêtre le général Scavino. Les stratèges de Lima échafaudent des énormités bien tranquillement dans leurs bureaux, mais celui qui va essuyer la tempête si ça vient à se savoir c'est le général Scavino.

— Je suis d'accord avec vous, vous devez me croire – sue, voit se tremper de sueur les manches de son uniforme, implore le capitaine Pantoja. Moi je n'aurais jamais demandé cette mission. C'est quelque chose de si différent de mon travail habituel que je ne sais même pas si je serai capable de l'accomplir.

— Sur le bois ton père et ta mère se sont unis pour te faire et sur le bois elle poussa et ouvrit ses cuisses pour t'accoucher la femme qui t'accoucha – hurle et tonne, tout en haut, dans l'obscurité le frère Francisco. Le bois a senti SON corps, fut rougi de SON sang, a reçu SES larmes, fut trempé de SA sueur. Le bois est sacré, le bois apporte la santé. Mes sœurs ! Mes frères ! Ouvrez les bras pour moi.

— Des dizaines de personnes défileront par cette porte, ce bureau se remplira de protestations, de pétitions, de lettres anonymes – s'agite, fait quelques pas, revient, ouvre et ferme son éventail le père Beltrán. Toute l'Amazonie jettera les hauts cris et pensera que le maître d'œuvre du scandale est le général Scavino.

— J'entends d'ici ce démagogue d'El Sinchi vomissant des calomnies sur mon compte au micro – se retourne, s'altère le général Scavino.

— Mes instructions sont que le Service fonctionne dans le plus grand secret – ose ôter son képi, passer un mouchoir sur son front, s'essuyer les yeux le capitaine Pantoja. J'y veillerai très scrupuleusement, mon général.

— Et que diable, pourriez-vous inventer pour apaiser les gens ? – crie, fait le tour de son bureau le général Scavino. A-t-on pensé à Lima au joli

rôle qu'il me faudra jouer ?

— Si vous le préférez, je peux demander aujourd'hui même ma mutation – pâlit le capitaine Pantoja. Pour vous démontrer que je n'ai aucun intérêt dans ce Service de Visiteuses.

— Le bel euphémisme qu'ont trouvé là messieurs ces génies – fait claquer ses talons de dos, regardant le fleuve qui étincelle, les cabanes, la plaine d'arbres le père Beltrán. Des visiteuses, des visiteuses.

— Pas question de mutation, on m'enverrait un autre intendant dans une semaine – revient s'asseoir, s'éventer, essuyer sa calvitie le général Scavino. Il dépend de vous que cette affaire ne porte pas préjudice à l'Armée. Vous portez sur vos épaules une responsabilité de la taille d'un volcan.

— Vous pouvez dormir tranquille, mon général – raidit son corps, rejette en arrière les épaules, regarde en face le capitaine Pantoja. L'Armée est ce que je respecte et aime le plus au monde.

— La meilleure façon de la servir désormais, c'est de vous tenir loin d'elle – adoucit le ton et tâche d'être aimable le général Scavino. Du moins, tant que vous serez à la tête de ce Service.

— Pardon ? – cille des yeux le capitaine Pantoja. Comment dites-vous ?

— Vous ne mettrez jamais les pieds au quartier général ni dans les casernes d'Iquitos – expose aux pales bourdonnantes et invisibles la paume, le dos de ses mains le général Scavino. Vous êtes dispensé d'assister à tous les actes officiels, défilés, *Te Deum*. Ainsi que de porter l'uniforme. Vous serez toujours en civil.

— Je dois me rendre en civil même à mon travail ? – continue à ciller des yeux le capitaine Pantoja.

— Votre travail va se situer très loin du quartier général – l'observe avec méfiance, avec consternation, avec pitié le général Scavino. Ne soyez pas naïf, mon vieux. Pensez-vous un moment pouvoir ouvrir un bureau ici, pour le trafic que vous allez organiser ? Je vous ai affecté un dépôt dans les environs d'Iquitos, au bord du fleuve. Allez-y toujours en civil. Nul ne doit savoir que cet endroit a le moindre lien avec l'Armée. Compris ?

— Oui, mon général – lève et abaisse la tête l'ahuri capitaine Pantoja. Sauf que, enfin, je ne m'attendais pas à cela. Cela va être, je ne sais, comme de changer de personnalité.

— Imaginez-vous qu'on vous a détaché au Service de Renseignements – abandonne la fenêtre, s'approche de lui, lui accorde un sourire bienveillant le commandant Beltrán –, que votre vie dépend de votre capacité à passer inaperçu.

— J'essaierai de m'adapter, mon général – balbutie le capitaine Pantoja.

— Il n'est pas convenable non plus que vous habitiez à la Cité militaire, aussi cherchez-vous une petite maison en ville – glisse son mouchoir sur ses sourcils, oreilles, lèvres et nez le général Scavino. Et je vous prie de n'avoir aucune relation avec les officiers.

— Vous voulez dire de relation amicale, mon général ? – s'étrangle le capitaine Pantoja.

— Naturellement, pas de relation amoureuse – rit ou ronfle ou tousse le Père Beltrán.

— Je sais que c'est dur, que cela va vous coûter – acquiesce aimablement le général Scavino. Mais il n'y a pas d'autre solution, Pantoja. Votre mission va vous mettre en contact avec toute la racaille de l'Amazonie. La seule façon d'éviter que cela rejaillisse sur l'institution, c'est de vous sacrifier vous-même.

— En résumé, je dois cacher ma qualité d'officier – aperçoit au loin un enfant nu qui grimpe à un arbre, un héron rose et boiteux, un horizon de buissons qui flamboient le capitaine Pantoja. M'habiller en civil, fréquenter des civils, travailler comme civil.

— Mais penser toujours comme un militaire – donne un petit coup sur la table le général Scavino. J'ai désigné un lieutenant pour nous servir d'agent de liaison. Vous vous verrez une fois par semaine et à travers lui vous me rendrez compte de vos activités.

— Ne vous faites aucun souci ; je serai muet comme une tombe – empoigne le verre de bière et dit santé le lieutenant Bacacorso. Je suis au courant de tout, mon capitaine. Voulez-vous que nous nous rencontrions le mardi ? J'ai pensé que le lieu de rencontre serait toujours des bistrots, des boxons. Maintenant vous devrez fréquenter beaucoup ces endroits-là, non ?

— J'ai l'impression d'être devenu un délinquant, une sorte de lépreux – passe en revue les singes, perroquets et oiseaux empaillés, les hommes qui boivent debout au bar le capitaine Pantoja. Comment diable vais-je commencer à travailler si le général Scavino lui-même me sabote ? Si mes

propres supérieurs commencent par me décourager, par me demander de me déguiser, de ne pas me montrer.

— Tu es parti pour le quartier général si content et te revoilà avec ta tête d’abruti – se dresse, lui donne un baiser sur la joue Pochita. Qu’est-ce qui s’est passé, Panta ? Tu es arrivé en retard et le général Scavino t’a passé un savon ?

— Je ferai tout pour vous aider, mon capitaine – lui présente des rondelles de palmito frit le lieutenant Bacacorso. Je ne suis pas un spécialiste, mais je ferai mon possible. Ne vous plaignez pas, bien des officiers donneraient n’importe quoi pour être dans votre peau. Pensez à la liberté que vous allez avoir ; vous allez décider vous-même de vos horaires, de votre système de travail. En plus d’autres choses pas dégueulasses, mon capitaine.

— Nous allons vivre ici, dans un endroit si laid ? – regarde les murs écaillés, le parquet sale, les toiles d’araignée au plafond M^{me} Leonor. Pourquoi ne t’a-t-on pas donné une maison à la Cité militaire qui est si jolie ? À nouveau ton manque de caractère, Panta.

— Ne croyez pas que je sois défaitiste, Bacacorso, je suis seulement terriblement paumé – goûte, mâche, avale, murmure délicieux le capitaine Pantoja. Je suis un bon administrateur, ça oui. Mais on m’a sorti de mon élément et cette affaire-là je ne sais par quel bout la prendre.

— Avez-vous jeté un coup d’œil à votre centre d’opérations ? – emplit de nouveau les verres le lieutenant Bacacorso. Le général Scavino a fait passer une circulaire : aucun officier d’Iquitos ne peut s’approcher de ce dépôt du fleuve Itaya, sous peine de trente jours d’arrêts de rigueur.

— Pas encore, j’irai demain de bonne heure – boit, s’essuie la bouche, contient un rot le capitaine Pantoja. Parce que, soyons francs, pour remplir cette mission comme il faut, il faudrait avoir de l’expérience en la matière. Connaître le monde nocturne, avoir été un peu noceur.

— Tu vas aller au quartier général comme ça, Panta ? – s’approche de lui, palpe sa chemise sans manches, renifle le pantalon bleu, la casquette de jockey Pochita. Et ton uniforme ?

— Malheureusement, ce n’est pas mon cas – s’attriste, ébauche un geste de honte le capitaine Pantoja. Je n’ai jamais fait la bringue. Pas même jeune homme.

— Quoi ? Nous ne pouvons pas fréquenter les familles des officiers ? – brandit le plumeau, le balai, un seau, secoue, nettoie, balaie, s’abasourdit M^{me} Leonor. Nous devons vivre comme si nous étions des civils ?

— Vous vous rendez compte, quand j’étais cadet je préférais passer mes jours de permission à l’école – se souvient avec nostalgie le capitaine Pantoja. Bûchant ferme les mathématiques, surtout, c’est ce que j’aime le plus. Je n’allais jamais aux fêtes m’amuser. Cela va vous paraître incroyable, mais je n’ai appris que les danses les plus faciles : le boléro et la valse.

— Quoi, même les voisins ne doivent pas savoir que tu es capitaine ? – lave les verres, lessive par terre, peint les murs, s’effraie Pochita.

— Aussi ce qui m’arrive est terrible – regarde autour de lui avec appréhension, lui parle tout près de l’oreille le capitaine Pantoja. Comment peut organiser un Service de Visiteuses quelqu’un qui n’a jamais eu de contacts de sa vie avec des visiteuses, Bacacorzo ?

— Une mission spéciale ? – encaustique les portes, tapisse les armoires, suspend les tableaux Pochita. Tu vas travailler dans le Service de Renseignements ? Ah ! je comprends enfin tous ces mystères, Panta.

— J’imagine ces milliers de soldats qui attendent, qui me font confiance – scrute les bouteilles, s’émeut, rêve le capitaine Pantoja –, qui comptent les jours et pensent elles arrivent, elles vont arriver, et mes cheveux se dressent sur ma tête, Bacacorzo.

— Quel secret militaire et quel sacré mystère – range les penderies, coud les voilages, dépoussière les abat-jour, branche les lampes M^{me} Leonor. Des secrets pour ta petite maman ? Raconte, raconte.

— Je ne veux pas les décevoir – s’angoisse le capitaine Pantoja. Mais merdoume, par où vais-je commencer ?

— Si tu ne me racontes pas, c’est toi qui y perdras – fait les lits, pose les tapis, vernit les meubles, range les verres, les assiettes et les couverts dans le vaisselier Pochita. Jamais plus de petits pinçons où tu aimes, jamais plus de petites morsures à l’oreille. Comme tu voudras, mon petit.

— Par le commencement, mon capitaine – l’encourage d’un sourire et d’un toast le lieutenant Bacacorzo. Si les visiteuses ne viennent pas au capitaine Pantoja, le capitaine Pantoja ira-t-aux visiteuses. C’est le plus simple, il me semble.

— Un espion, Panta ? – se frotte les mains, contemple la pièce, murmure nous sommes venues à bout de cette porcherie, hein, madame Leonor ? Pochita. Comme au cinéma ? Oh là là, que c’est excitant !

— Faites un petit tour cette nuit dans les boîtes à filles d’Iquitos – note des adresses sur la serviette le lieutenant Bacacorzo. Le *Mau-Mau*, le 007, le *Chabanais*, *El Sanjuancito*. Pour vous mettre dans l’ambiance. Je vous accompagnerais volontiers mais, vous le savez bien, les instructions de Scavino sont formelles.

— Où vas-tu déguisé comme ça, mon petit ? – M^{me} Leonor dit oui, on la reconnaît plus, Pochita, nous avons mérité un prix. Eh bien, comme tu t’es attifé, même la cravate. Tu vas griller de chaleur. Une réunion de haut niveau ? La nuit ? Que c’est drôle que tu sois un agent secret, Panta. Oui, chut ! je me tais.

— Demandez dans n’importe lequel de ces endroits après Porfirio le Chinois – plie et range la serviette dans la poche le lieutenant Bacacorzo. C’est un type qui peut vous aider. Il procure des « lavandières » à domicile. Vous savez ce que c’est, non ?

— C’est pourquoi il n’est pas mort noyé, ni brûlé, ni pendu, ni lapidé, ni écorché – gémit et pleure au-dessus du crépitement des torches et la rumeur des prières le frère Francisco. C’est pourquoi IL fut cloué sur un bois, c’est pourquoi IL a préféré la croix. Écoute qui veut écouter, entende qui veut entendre. Mes frères ! Mes sœurs ! Donnez-vous trois coups sur la poitrine pour moi !

— Bonsoir, hem, hem, atchoum – se mouche, s’assoit sur le tabouret, s’accoude au bar Pantaleón Pantoja. Oui, une bière, s’il vous plaît. Je viens d’arriver à Iquitos, je fais connaissance avec la ville. *Mau-Mau* s’appelle cet établissement ? Ah, je comprends, les fléchettes, les totems !

— Voici, bien fraîche – sert, essuie le verre, désigne la salle le garçon. Oui, *Mau-Mau*. Il n’y a presque personne parce que c’est lundi.

— J’aimerais savoir quelque chose, hem, hum, hum – s’éclaircit la gorge Pantaleón Pantoja –, si c’était possible. À titre d’information, simplement.

— Où l’on trouve des nanas ? – forme un anneau avec le pouce et l’index le garçon. Ici même, mais aujourd’hui elles ont été voir le frère Francisco, le saint de la croix. Il est venu du Brésil *pedibus*, à ce qu’on dit, paraît aussi qu’il fait des miracles. Mais regardez qui vient. Hé ! Porfirio,

arrive ici. Je te présente monsieur qui recherche des informations touristiques.

— Boxons et poulettes ? – lui cligne un œil, lui fait une courbette, lui donne la main Porfirio le Chinois. Natulellement, monsieur. Enchanté, je vous mets au coulant en deux temps tlois mouvements. Ça va vous coûter à peine une petite bièle, pas chel, hein ?

— Je vous en prie – lui fait signe de s’asseoir sur le tabouret à côté Pantaleón Pantoja. Oui, bien sûr, une bière. Mais ne vous méprenez pas, je n’ai pas un intérêt personnel dans l’affaire, mais plutôt technique.

— Technique ? – fait le dégoûté le garçon. J’espère que vous n’êtes pas un indic, monsieur.

— Des boxons, il y en a tlès peu – montre trois doigts Porfirio le Chinois. À votle santé et longue vie. Deux convenables et un misérable, poul les mendiants. Et il y a aussi des poulettes qui vont de maison en maison, poul leur compte. Les « lavandièles », vous savez ?

— Ah oui ? C’est intéressant – l’encourage avec des sourires Pantaleón Pantoja. Pure curiosité, je ne fréquente pas ces endroits. Est-ce que vous avez des relations ? Je veux dire des amitiés, des contacts dans ces endroits-là ?

— Le Chinois est partout à sa place là où il y a des fesses – rit le garçon. On l’appelle le Fou mandchou de Belén, n’est-ce pas, l’ami ? Belén, le quartier des maisons flottantes, la Venise de l’Amazonie, vous y avez été ?

— J’ai fait un peu de tout dans ma vie et je ne leglette lien, monsieur – souffle la mousse et boit une gorgée Porfirio le Chinois. Je n’ai pas gagné d’algent mais beaucoup d’expéiience. Placeul de cinéma, chauffeul de balque, chasseul de selpents poul l’expoltation.

— Et de tous ces emplois on t’a balancé pour ta putasserie et ta connerie, mon frère – lui allume une cigarette le garçon. Chante à monsieur ce que ta petite maman a prophétisé :

*Chinois qui naît sans algent
Meult maqueleau ou tluand*

chante en riant aux éclats Porfirio le Chinois. Ah ! ma pauvre petite maman gentille qui est chez saint Pielle. Comme on ne vit qu’une fois, faut bien la

vivle, n'est-ce pas ? On écluse la seconde bien flaîche de la soilée, monsieur ?

— C'est bon, mais, hem, hem – rougit Pantaleón Pantoja –, j'ai une meilleure idée. Pourquoi ne pas changer de décor, mon ami ?

— Monsieur Pantoja ? – s'écrie tout sucre tout miel M^{me} Chuchupe. Je suis enchantée, je vous en prie faites comme chez vous. Ici nous traitons bien tout le monde, sauf ces cons de bidasses, qui demandent une ristourne. Tiens, mon bandit de Chinotoc.

— M. Pantoja vient de Lima et c'est un ami – baise des joues, pince des fesses Porfirio le Chinois. Il va monter une petite affaile ici. Tu vois le genle, selvice de luxe, Chuchupe. Ce nain s'appelle Choupette et c'est la mascotte de l'endloit, monsieur.

— Dis plutôt chef d'équipe, barman et garde du corps, condetamère – passe des bouteilles, ramasse des verres, encaisse des additions, branche le tourne-disque, pousse des femmes sur la piste de danse Choupette. Alors c'est la première fois que vous venez chez Chuchupe ? Ce ne sera pas la dernière, vous verrez. Il y a peu de filles parce qu'elles ont été voir le frère Francisco, celui qui a dressé cette grande croix près du lac Morona.

— Moi aussi j'y suis allé, il y avait une foule énoime et les pickpockets ont dû faile leul beulle – dit bonsoir à tout le monde Porfirio le Chinois – Un discouleul fantastique, le flèle. On complenait pas bien, mais les gens étaient lemués.

— Tout ce que tu cloues dans le bois est offrande, tout ce qui finit dans le bois monte et rejoint CELUI QUI EST MORT SUR LA CROIX – psalmodie le frère Francisco. Le papillon multicolore qui égaie le matin, la rose qui parfume l'air, la chauve-souris aux petits yeux phosphorescents dans la nuit et même la chique qui s'incrute sous les ongles. Mes sœurs ! Mes frères ! Plantez des croix pour moi !

— Quelle tête d'homme sérieux, mais vous ne devez pas l'être tant si vous fréquentez le Chinotoc – nettoie une table avec son bras, avance des chaises, fait la sucrée Chuchupe. Allons, Choupette, une bière et trois verres. La première tournée est pour la maison.

— Est-ce que vous savez ce que c'est une *chuchupe* ? – siffle, montre un petit bout de langue Porfirio le Chinois. La vipèle la plus venimeuse de l'Amazonie. Vous imaginez les choses qu'elle peut dile du genle humain cette dame, poul avoil hélité d'un tel sulnom.

— Tais ta gueule, malpropre – lui cloue le bec, emplit les verres, sourit Chuchupe. À votre santé, monsieur Pantoja, bienvenue à Iquitos.

— Une langue de vipère – montre les lattes nues des murs, la glace endommagée, les abat-jour de couleur, les franges dansantes du fauteuil multicolore Porfirio le Chinois. Sauf que c'est une bonne amie et cette maison, bien qu'elle ait un petit coup de vieux, est la meilleule d'Iquitos.

— Jetez un œil à ce qui reste du matériel, sinon – fait un large geste Choupette – : des métisses, des Blanches, des Japonaises, même une albinos. C'est qu'elle a le coup d'œil, Chuchupe, pour choisir ses filles, monsieur.

— Quelle bonne musique, on a des foulmis dans les jambes – se lève, prend le bras à une femme, l'entraîne sur la piste, danse Porfirio le Chinois. Avec votle pelmission, poul dégouldil la calcasse. Allons-y, petit popotin.

— Puis-je vous offrir une bière, madame Chuchupe ? – esquisse un sourire gêné Pantaleón Pantoja. J'aimerais vous demander quelques renseignements, si cela ne vous dérange pas.

— Quel sympathique chenapan ce Chinetoc, il ne sait pas se tenir mais il met tellement d'ambiance – froisse un papier, le lance à la tête de Porfirio, l'atteint en plein Chuchupe. Je ne sais pas ce qu'elles lui trouvent, elles sont toutes folles de lui. Regardez-le comme il se tortille.

— Des choses en rapport avec votre, hem, hem, affaire – insiste Pantaleón Pantoja.

— Oui, avec plaisir – devient sérieuse, acquiesce, le sonde du regard Chuchupe –, mais je ne pensais pas que vous étiez venu pour parler d'affaires mais pour autre chose, monsieur Pantoja.

— J'ai horriblement mal à la tête – se pelotonne, se couvre avec les draps Pantita. Je suis dérangé, j'ai des frissons.

— Comment ne te ferait-elle pas mal, comment ne serais-tu pas malade, et en plus je suis bien contente – tape du pied Pochita. Tu t'es couché à presque quatre heures du matin et tu ne tenais plus sur tes jambes, idiot.

— Tu as vomi trois fois – s'affaire entre casseroles, cuvettes et serviettes M^{me} Leonor –, tu as parfumé toute la chambre, mon petit.

— Tu vas m'expliquer ce que cela signifie, Panta – s'approche du lit, lance des flammes par les yeux Pochita.

— Je te l'ai déjà dit, mamour, c'est mon travail – se plaint sur ses oreillers Pantita. Tu sais parfaitement que je ne bois pas, que je n'aime pas

veiller. Faire ces choses est un supplice pour moi, ma douce.

— Cela veut dire que tu vas continuer ? – gesticule, fait la lippe Pochita. Te coucher à l’aube, te soûler ? Ah ça non, Panta, je te jure que non !

— Allons, ne vous disputez pas – tient en équilibre le verre, la carafe, le plateau M^{me} Leonor. Tiens, mon petit, mets-toi ces compresses froides et prends cet Alka-Seltzer. Vite, avec les petites bulles.

— C’est mon travail, c’est la mission qu’on m’a confiée – se désespère, s’affaiblit, s’évanouit la voix de Pantita. Tu sais que j’ai horreur de ça, tu dois me croire. Je ne peux rien te dire, ne me fais pas parler, ce serait très grave pour ma carrière. Aie confiance en moi, Pocha.

— Tu as été avec des femmes – éclate en sanglots Pochita. Les hommes ne se soûlent pas jusqu’au matin sans femmes. Je suis sûre que tu as été, Panta.

— Pocha, Pochita, j’ai la tête qui va éclater, j’ai mal dans le dos – tient une compresse sur son front, gesticule sous le lit, approche un vase de nuit, crache de la salive et de la bile Pantita. Ne pleure pas, tu veux que je me sente criminel et je ne le suis pas, je te jure que je ne le suis pas.

— Ferme tes petits yeux, ouvre la boubouche – avance une tasse fumante, fronce la bouche M^{me} Leonor. Et maintenant ce petit café bien chaud, mon bébé.

S.V.G.P.F.A.

Rapport numéro un

OBJET GÉNÉRAL : Service de Visiteuses pour Garnisons, Postes Frontières et Assimilés.

OBJET SPÉCIFIQUE : Aménagement du poste de commandement et évaluation d'endroit adéquat pour recrutement.

CARACTÉRISTIQUES : secret.

DATE ET LIEU : Iquitos, 12 août 1956.

Le soussigné, capitaine A.P. (Intendance) Pantaleón Pantoja, chargé d'organiser et de faire fonctionner un Service de Visiteuses pour Garnisons, Postes Frontières et Assimilés (S.V.G.P.F.A.) dans toute la région amazonienne, présente ses respects au général Felipe Collazos, chef de l'Administration, Intendance et Services de l'Armée, et a l'honneur de l'informer :

1. Que dès son arrivée à Iquitos il s'est présenté à l'état-major de la V^e Région (Amazonie) devant le général Roger Scavino, commandant en chef, qui, après l'avoir reçu avec amabilité et cordiale sympathie, lui a communiqué quelques mesures prises pour la mise en marche avec le maximum d'efficacité de la mission qui lui a été confiée, à savoir : qu'afin de préserver le bon renom de l'institution, il convient que le soussigné ne se présente jamais en personne à l'état-major ni dans les casernes de la ville, ni ne revête l'uniforme, ni ne loge à la Cité militaire, ni n'ait de relations avec les officiers de la place, c'est-à-dire qu'il agisse à tout moment comme un

civil, étant donné que les personnes et les milieux qu'il devra fréquenter (la racaille, le monde de la prostitution) ne correspondent pas aux fréquentations habituelles d'un capitaine des Forces armées. Qu'il observe scrupuleusement ces dispositions, en dépit de la tristesse qu'il ressent à devoir cacher sa qualité d'officier de notre Armée, ce dont il se sent fier, et à se tenir à l'écart de ses compagnons d'armes, qu'il considère comme ses frères, et malgré la délicate situation familiale que cela crée, étant donné qu'il est également obligé d'observer devant madame sa mère et sa propre épouse la plus extrême réserve sur sa mission, et par conséquent de manquer à la vérité presque tout le temps eu égard à l'harmonie familiale et au bon succès du travail. Qu'il accepte ces sacrifices, conscient de la nécessité impérative de l'opération dont ses supérieurs l'ont chargé et des intérêts de nos soldats qui servent la Patrie dans les contrées les plus reculées de la forêt ;

2. Qu'il a déjà pris possession de l'emplacement sis au bord du fleuve Itaya, affecté par l'état-major de la V^e Région au poste de commandement et centre logistique (recruteur/pourvoyeur) du Service de Visiteuses. Que se trouvent désormais sous ses ordres les soldats détachés au Service, qui répondent aux noms de Sinforoso Caiguas et Palomino Rioalto et que les supérieurs ont très judicieusement choisis pour leurs qualités d'excellent comportement, docilité et certaine indifférence devant les personnes de l'autre sexe, car, dans le cas contraire, le type de travail qu'ils auront et l'idiosyncrasie du milieu où ils évolueront pourraient susciter en eux des tentations et des problèmes subséquents pour le Service. Le soussigné veut faire remarquer que l'endroit où se trouve situé le poste de commandement et centre logistique présente les meilleures conditions : avant tout, espace et voisinage du moyen de transport (fleuve Itaya) ; puis protection des regards indiscrets, car la ville se trouve assez loin et l'endroit peuplé le plus proche, le moulin à riz Garote, s'élève sur la rive opposée (il n'y a pas de pont). D'un autre côté, il présente de bonnes possibilités topographiques pour installer un petit embarcadère, de sorte que tous les envois et réceptions, quand le Service de Visiteuses aura établi son système de circulation, puissent s'effectuer sous la surveillance directe du poste de commandement ;

3. Que la première semaine, le soussigné a dû consacrer tout son temps et ses efforts à nettoyer et rendre décent le local, un semi-quadrilatère de 1 323 mètres carrés (dont un quart est couvert d'un toit de zinc), entouré de cloisons en bois et avec deux portes, l'une sur le chemin d'Iquitos et l'autre sur le fleuve. La partie couverte d'un toit est de 327 mètres carrés et est carrelée ; elle se compose de deux étages, l'étage supérieur n'étant qu'un plancher en bois avec une barre d'appui, auquel conduit une échelle de meunier. Le soussigné y a installé son poste de commandement, bureau particulier, caisse et archives.

Dans la partie inférieure – qui peut être observée, à tout moment, depuis le poste de commandement – on a suspendu des hamacs pour Sinforoso Caguas et Palomino Rioalto, et installé un cabinet de construction rustique (le tout-à-l'égout est le fleuve). La partie découverte est un terrain en terre, avec encore quelques arbres ;

Qu'une semaine pour l'aménagement des lieux pourrait sembler excessif, révélateur de lenteur ou de paresse, mais à vrai dire l'emplacement se trouvait dans des conditions inutilisables, et, si l'on peut dire, immondes, pour les raisons que voici : profitant que l'Armée l'avait abandonné, ce dépôt était devenu le refuge de pratiques hétérogènes et illégales. C'est ainsi que des adeptes du frère Francisco s'en étaient emparés ; cet individu d'origine étrangère, fondateur d'une nouvelle religion et soi-disant faiseur de miracles, parcourt à pied et en radeau l'Amazonie brésilienne, colombienne, équatorienne et péruvienne, dressant des croix dans les localités où il passe, et se faisant crucifier lui-même, pour prêcher dans cette extravagante position, aussi bien en portugais qu'en espagnol ou dans les dialectes chunchos. Il a l'habitude d'annoncer des catastrophes et il exhorte ses fidèles (innombrables, malgré l'hostilité de l'Église catholique et des églises protestantes, sans doute dû au charisme particulièrement élevé de l'individu, car son prêche a de l'effet non seulement sur des gens simples et incultes, mais aussi sur des personnes de bonne éducation, comme c'est arrivé par exemple et malheureusement avec la propre mère du soussigné) à se défaire de leurs biens et à construire des croix de bois et à faire des offrandes pour le jour où viendra la fin du monde, ce qui ne saurait tarder selon lui. Ici à Iquitos où le frère Francisco est passé ces jours-ci, il existe de nombreuses « arches » (ainsi appelle-t-on les temples de la secte créée par cet individu auquel, si les supérieurs le jugent bon, le Service de Renseignements devrait peut-être s'intéresser) et un groupe de « frères » et

de « sœurs », comme ils s'appellent entre eux, avait transformé ce dépôt en « arche ». Ils avaient installé une croix pour leurs cérémonies antihygiéniques et cruelles, qui consistent à crucifier toutes sortes d'animaux, afin que leur sang baigne les fidèles agenouillés au pied de la croix. C'est ainsi que le soussigné a trouvé dans ce local d'innombrables cadavres de singes, chiens, ocelots et même perroquets et hérons, des taches d'huile et de sang partout et, sans doute, des milliers de germes infectieux. Que le jour où le soussigné a occupé les lieux il a dû recourir à la force publique pour déloger les Frères de l'Arche, au moment où ils se disposaient à clouer un lézard, celui-là même qui fut confisqué et livré au Magasin militaire de la V^e Région.

Que, antérieurement, ce malheureux local avait été utilisé par un sorcier ou guérisseur, que les « frères » expulsèrent *manu militari* le Maître Poncio, qui y célébrait des cérémonies nocturnes avec cette décoction d'écorces, l'ayahuasca, qui, à ce qu'il semble, soigne des maladies et provoque des hallucinations mais aussi, malheureusement, des troubles physiques instantanés, tels que multiples crachats, abondantes urines et diarrhée massive, excréments qui, ajoutées aux cadavres postérieurs d'animaux sacrifiés et aux nombreux urubus et vermines attirés là par les déchets et la charogne, avaient transformé cet endroit en un véritable enfer pour la vue et l'odorat. Le soussigné a dû procurer à Sinforoso Caguas et Palomino Rioalto des bûches, râtaux, balais et seaux (cf. reçus 1, 2 et 3) pour, en travaillant diligemment sous son contrôle, brûler les ordures, lessiver le sol et les murs et désinfecter tout au crésyl. Puis il a été nécessaire d'empoisonner et de boucher les terriers et d'installer des pièges pour stopper l'invasion des rongeurs, si abondants et effrontés que, sans exagérer, ils sortaient et se promenaient tranquillement sous les yeux du soussigné et même se prenaient à ses pieds. Il a été procédé au badigeonnage et à la peinture des murs, ce que réclamaient avec insistance les dégâts, inscriptions, dessins obscènes (l'enceinte avait dû abriter aussi des amours coupables) et les petites croix des « frères » qui les ornaient. De même, il a fallu acquérir au Marché de Belén, à des prix d'occasion, quelques meubles de bureau tels que table, chaise, tableau et classeur pour le poste de commandement (reçus 4, 5, 6 et 7). Quant au terrain découvert, où il y a encore plusieurs objets abandonnés par l'Armée du temps où elle l'utilisait comme dépôt (boîtes de conserve, matériel motorisé en ruine) que le Service de Visiteuses n'a pas voulu détruire dans l'attente d'ordres

ultérieurs. Il a été débroussaillé et dûment nettoyé (on a même trouvé un serpent mort sous un buisson), et après tout cela le soussigné a l'honneur de déclarer qu'en sept jours et en s'imposant, assurément, des journées de dix et même douze heures de travail, il a réussi à transformer l'indescriptible dépotoir qu'il a reçu en un endroit habitable, simple mais en ordre, propre et même agréable, ainsi qu'il sied à toute dépendance de notre Armée, fût-elle clandestine comme c'est le cas de celle-ci ;

4. Qu'une fois aménagé l'emplacement, le soussigné a procédé à l'établissement de diverses cartes et organigrammes pour délimiter avec la plus grande exactitude l'aire que desservira le S.V.G.P.F.A., le nombre potentiel d'utilisateurs qu'il aura et les routes qu'emprunteront ses convois. Que la première évaluation topographique aboutit aux chiffres suivants : le Service de Visiteuses couvrira une aire approximative de 400 000 kilomètres carrés, qui comprend comme centres utilisateurs potentiels 8 Garnisons, 26 Postes et 45 Campements, vers lesquels les moyens de communication primordiaux, à partir du poste de commandement et centre logistique, sont l'air et la voie fluviale (cf. carte n° I), quoique dans quelques cas exceptionnels le transport pourrait s'effectuer par terre (environs d'Iquitos, Yurimaguas, Contamana et Pucallpa). Que pour déterminer le nombre potentiel d'utilisateurs du Service de Visiteuses, il s'est permis d'adresser (sous couvert du commandant en chef de la V^e Région) à toutes les Garnisons, Postes Frontières et Assimilés, pour qu'ils le soumettent aux commandants de compagnie ou, à défaut, d'unité le test suivant de son invention :

1. *Combien de soldats et hommes de troupes célibataires se trouvent sous votre commandement ? Considérez, avant de répondre, que, pour le but qui est recherché, le test comprend parmi les mariés non seulement les soldats et hommes de troupe unis en mariage par l'Église ou l'État, mais aussi ceux qui vivent en concubinage, et, même, ceux qui, de façon irrégulière ou sporadique, pratiquent quelque forme de cohabitation intime dans les environs de l'emplacement où ils servent.*

OBSERVATION : *Le test veut établir, avec la plus grande précision, le nombre d'hommes sous votre commandement qui ne pratiquent aucune forme, permanente ou passagère, de vie conjugale.*

2. Une fois établi, avec la plus grande exactitude, le nombre de célibataires sous votre commandement (dans l'acception du test), il conviendra de soustraire de ce chiffre tous les soldats et hommes de troupe qui, pour une raison ou une autre, peuvent être considérés comme inaptes à des activités de type conjugal normal. C'est-à-dire : invertis, onanistes invétérés, impuissants et apathiques sexuels.

OBSERVATION : Considérant le respect naturel de chacun pour le qu'en-dira-t-on, les préjugés humains et la crainte logique d'être l'objet de plaisanteries de celui qui reconnaîtrait faire partie de cette exception, on met en garde l'officier responsable du test contre le risque, dans la réalisation de cette élimination statistique, de se borner seulement au témoignage de chaque soldat ou homme de troupe. Aussi recommande-t-on à l'officier, pour ce point particulier du test, de combiner les résultats de l'interrogatoire personnel avec les témoignages des autres (confidences d'amis et compagnons du sujet), l'observation personnelle ou quelque subterfuge inspiré et audacieux.

3. Après avoir fait cette soustraction et établi le nombre de soldats et hommes de troupe célibataires à capacité conjugale sous votre commandement, il conviendra d'établir, avec astuce et discrétion, parmi ceux qui composent ce groupe, le nombre de prestations de type conjugal que chaque sujet calcule ou sait qu'il lui faudrait mensuellement pour satisfaire aux exigences de sa virilité.

OBSERVATION : Le test veut établir un tableau d'ambitions maximales et minimales, selon cet exemple :

Sujet X $\left\{ \begin{array}{l} \text{Ambitions maximales par mois : 30} \\ \text{Ambitions minimales par mois : 4} \end{array} \right.$

4. Une fois établi le tableau précédent, il conviendra de déterminer dans le même groupe de célibataires à capacité conjugale sous votre commandement, au moyen de la même technique de sondages indirects, de questions d'apparence fortuite, etc., combien de temps calcule ou sait positivement le sujet que doit durer dans son cas la prestation conjugale

(depuis les préliminaires jusqu'à sa conclusion définitive), selon le même schéma maximum/minimum :

Sujet X $\left\{ \begin{array}{l} \text{Ambition maximale par prestation : 2 heures} \\ \text{Ambition minimale par prestation : 10 mm} \end{array} \right.$

OBSERVATION : Aussi bien dans le paragraphe 3 que dans le 4 du test, établissez des moyennes et adressez ce chiffre, sans personnaliser l'information. Le test veut établir la moyenne normale mensuelle ambitionnée du nombre de prestations nécessaires à la virilité des soldats et hommes de troupe sous votre commandement, ainsi que le temps moyen normal ambitionné pour chaque prestation.

Que le soussigné tient à rendre compte de l'enthousiasme, la célébrité et l'efficacité avec lesquels les officiers des Garnisons, Postes et Campements ont répondu au *test* en question (seuls une quinzaine de Postes n'ont pu être consultés à cause d'obstacles dans la communication dus à des imperfections de l'équipe de transmission, au mauvais temps, etc.), ce qui a permis d'établir le tableau suivant :

Nombre potentiel d'utilisateurs du Service de Visiteuses : 8 726 (huit mille sept cent vingt-six).

Nombre de prestations mensuelles (moyenne ambitionnée par utilisateur) : 12 (douze).

Temps de prestation individuelle (moyenne ambitionnée) : 30 minutes.

Ce qui signifie que le Service de Visiteuses, pour remplir pleinement sa fonction, devrait être en état d'assurer à toutes les Garnisons, Postes Frontières et Assimilés de la V^e Région (Amazonie) une moyenne mensuelle de 104 712 (cent quatre mille sept cent douze) prestations, objectif évidemment éloigné dans les circonstances actuelles. Que le soussigné est conscient de l'obligation de faire démarrer le Service en se fixant des buts modestes et réalisables, et tenant compte de la réalité et de la philosophie cachée dans des proverbes tels que « Qui veut aller loin ménage sa monture » et « Rien ne sert de courir il faut partir à point ».

5. Qu'il lui faut savoir si parmi les Utilisateurs potentiels du Service de Visiteuses il faut inclure les grades intermédiaires (sous-officiers). Le soussigné sollicite des éclaircissements rapides à ce sujet, car, dans l'affirmative, les estimations obtenues varieraient considérablement. Tenant compte du chiffre déjà élevé des utilisateurs potentiels et des ambitions importantes qu'ils manifestent, le soussigné se permet de suggérer que, du moins dans la première étape de son fonctionnement, le Service de Visiteuses *ne comprenne* pas les grades intermédiaires.

6. Qu'il a procédé également aux premiers contacts en vue du recrutement. Grâce à la coopération d'un individu qui répond au nom de Porfirio Wong, *alias* le Chinois, qu'il a connu par hasard au centre nocturne dénommé « Mau-Mau » (Rue Pebas, n° 260), il a visité durant la nuit le lieu de divertissement fréquenté par des femmes de mœurs légères que dirige doña Leonor Curinchila, *alias* Chuchupe, communément connu sous le nom de Maison Chuchupe et sis sur la route qui mène aux bains de Nanay. Ladite Leonor Curinchila étant amie de Porfirio Wong, elle put être présentée par ce dernier au soussigné, qui, pour la circonstance, s'est fait passer pour un commerçant (import/export) nouvellement installé à Iquitos et à la recherche de distractions. La dénommée Leonor Curinchila s'est montrée coopérante et le soussigné a réussi – sans autre moyen pour lui que de vider plusieurs verres d'alcool (reçu 8) – à recueillir d'intéressantes informations sur le système de travail et les habitudes du personnel de l'établissement. C'est ainsi qu'à la Maison Chuchupe quelque 16 femmes constituent ce que l'on peut appeler le personnel stable, parce qu'il en est d'autres, entre quinze et vingt, qui travaillent irrégulièrement, y allant certains jours, manquant d'autres, pour des raisons qui vont des maladies vénériennes (v. g. gonorrhée ou chancre) contractées dans l'exercice des prestations jusqu'à des concubinages passagers, voire des contrats saisonniers (v. g. marchand de bois qui se fait accompagner en voyage d'une semaine à la montagne), et qui les éloignent momentanément du centre de travail. En résumé, le personnel au complet, entre le stable et le volant, de la Maison Chuchupe comprend quelque trente prostituées, quoique l'effectif (mais renouvelable) de chaque nuit soit de la moitié. Le soir que le soussigné a effectué sa visite il n'a enregistré que 8 présentes, mais il y avait à cela une raison exceptionnelle : l'arrivée à Iquitos du déjà cité frère Francisco. Sur ces 8, la plupart doivent avoir dépassé les vingt-

cinq ans, quoique ce calcul reste incertain, étant donné qu'en Amazonie les femmes vieillissent prématurément, et qu'il n'est pas rare de rencontrer dans la rue des petites dames d'aspect très séduisant, aux hanches développées, aux bustes turgescents et à la démarche insinuante, auxquelles, selon les normes de la côte, on donnerait vingt ou vingt-deux ans alors qu'elles n'en ont que treize ou quatorze, et par ailleurs le soussigné faisait ses observations dans une demi-obscurité, car la Maison Chuchupe est pauvrement éclairée, par manque de ressources techniques ou, peut-être, par polissonnerie, car la pénombre est plus suggestive que la clarté, et aussi, s'il est permis de plaisanter, à cause du dicton qui veut que « la nuit tous les chats sont gris ». La plupart, donc, sur le chemin de la trentaine, tout en étant assez loin dans l'ensemble, si on les évalue selon un critère fonctionnel et sans complaisance, c'est-à-dire avec un corps attirant et potelé, surtout les hanches et les seins qui tendent à être généreux dans ce coin de la Patrie, et des visages présentables, quoique de près il soit possible d'apercevoir des défauts, non pas une laideur de naissance, mais acquise par acné, variole et chute de dents, ce dernier accident étant assez fréquent en Amazonie à cause du climat débilisant et d'une alimentation insuffisante. Parmi les huit présentes il y avait en majorité des femmes à la peau blanche et aux traits indigènes amazoniens, puis des mulâtresses et enfin des femmes de la côte. La taille moyenne est plutôt peu élevée, et le dénominateur commun du personnel est la vitalité et la joie caractéristiques de cette contrée. Le soussigné a vu, durant sa visite à l'établissement, que lorsqu'elles ne se trouvaient pas en train d'effectuer les prestations, les prostituées dansaient et chantaient avec enthousiasme et turbulence, sans donner signe de fatigue ou d'abattement, lançant souvent des plaisanteries et des blagues de caractère osé qu'il est logique d'attendre de ce genre d'établissement. Mais en même temps sans esprit querelleur, quoique, à en juger d'après des anecdotes échappées de la bouche de Leonor Curinchila et Porfirio Wong, il se produise parfois des accidents et des rixes sanglantes.

En outre, il déclare : Qu'il a pu également s'informer, grâce à ladite Chuchupe, des tarifs des prestations qui sont variables et dont les deux tiers seulement reviennent à celle qui prête ses services, le tiers restant correspondant à la commission de l'établissement. Que la différence de tarif est fonction du plus ou moins grand attrait physique de la prostituée, du temps que dure la prestation (le client qui désire en effectuer plusieurs ou dormir auprès de celle qui s'est occupée de lui débourse, naturellement,

plus d'argent que celui qui se contente d'une prestation expéditive et physiologique), et aussi et surtout du degré de spécialisation et de tolérance de la prostituée. M^{me} Curinchila a expliqué au soussigné que, contrairement à ce que ce dernier ingénument croyait, ce n'est pas une majorité mais une très petite minorité de clients qui se contente d'une prestation simple et normale (tarif : 50 sols ; durée : quinze à vingt minutes), la plupart exigeant une série de variantes, élaborations, fioritures, distorsions et complications qui correspondent à ce qu'on a coutume d'appeler aberrations sexuelles. Que dans la gamme variée de prestations proposées, figurent depuis la simple masturbation effectuée par la prostituée (manuelle : 50 sols ; buccale ou « pompier » : 200), jusqu'à l'acte sodomite (en termes vulgaires « porte étroite » ou « mousse au chocolat » : 250), le 69 (200 sols), spectacle saphique ou « gouines » (200 sols chacune), ou des cas plus rares comme ceux de clients qui exigent de donner ou de recevoir le fouet, de passer ou de voir des déguisements et d'être adorés, humiliés, voire même déféqués, extravagances dont les tarifs oscillent entre 300 et 600 sols. Que tenant compte de l'éthique sexuelle en vigueur dans le pays et du petit budget du S.V.G.P.F.A., le soussigné a pris la décision de limiter les services qu'il exigera de ses collaboratrices, et auxquels par conséquent pourront aspirer les utilisateurs, à la *prestation simple et normale*, en excluant toutes les déformations énumérées ou qui s'y apparentent. Qu'en fonction de cette prémisse le Service de Visiteuses établira le recrutement et fixera le temps et le tarif des prestations. Ce qui n'empêchera pas que, lorsque le Service aura réussi à répondre pleinement à la demande en termes quantitatifs, si ses moyens financiers augmentent et les paramètres moraux du pays s'élargissent, on puisse envisager d'introduire un début de diversification qualitative dans les prestations, pour satisfaire les cas, fantaisies ou besoins particuliers (si les supérieurs en conviennent et l'autorisent) ;

Que le soussigné n'a pu établir, avec la précision que conseillent le calcul des probabilités et la statistique du marché (marketing), quelle est la moyenne journalière de prestations sur laquelle table ou est en condition de tabler une prostituée, pour avoir une idée approximative *primo*, de ses revenus, *secundo*, de sa capacité opérationnelle, parce que, apparemment, il règne en la matière le plus grand arbitraire. C'est ainsi qu'une prostituée peut gagner en une semaine ce qu'ensuite elle ne parvient pas à réunir en deux mois, cela dépendant de multiples facteurs, parmi lesquels, probablement, se trouvent le climat, voire les astres (influence astrale sur

les glandes et les pulsions sexuelles des hommes) qu'il n'importe pas trop non plus de déterminer. Que, du moins, le soussigné a pu établir clairement, au moyen de blagues et de questions captieuses, que les plus douées et efficaces peuvent, en une bonne nuit de travail (samedi ou veille de fête), effectuer une vingtaine de prestations sans être excessivement épuisées, ce qui autorise la formulation suivante : un convoi de dix visiteuses, choisies parmi celles de meilleur rendement, pourrait réaliser 4 800 prestations simples et normales par mois (semaine de six jours) en travaillant *full time* et sans contretemps. C'est-à-dire que, pour atteindre l'objectif maximum ambitionné de 104 712 prestations mensuelles, il faudrait un corps permanent de 2 115 visiteuses de la plus haute catégorie qui travailleraient à temps complet et n'auraient jamais de contretemps. Possibilité, naturellement, chimérique pour le quart d'heure.

En outre, il déclare : Qu'en dehors des prostituées qui travaillent dans des établissements (outre la Maison Chuchupe il y en a dans la ville deux autres du même genre, quoique, semble-t-il, d'une catégorie inférieure) il existe à Iquitos un grand nombre de femmes, surnommées « lavandières », qui pratiquent la prostitution de façon ambulante, proposant leurs services de maison en maison, de préférence au crépuscule et à l'aube où la surveillance policière est moins soutenue, ou se postant en divers endroits pour racoler le client, tels que la place du 28-Juillet et les abords du Cimetière. Que pour cette raison il semble évident que le S.V.G.P.F.A. n'aura aucune difficulté à recruter du personnel étant donné que la main-d'œuvre indigène est plus que suffisante pour ses modestes possibilités initiales. Qu'aussi bien le personnel féminin de la Maison Chuchupe que celui des établissements voisins et les « lavandières » qui opèrent pour leur compte ont des protecteurs masculins (souteneurs ou maquereaux), en général des individus aux mauvais antécédents ou qui ont maille à partir avec la justice, auxquels elles sont obligées (plusieurs le font par *motu proprio*) de remettre une partie ou la totalité de leurs gains. Cet aspect du sujet – existence du proxénétisme ou maquerellage – devra être pris en considération par le Service de Visiteuses au moment du recrutement du personnel, car il est indubitable que ces individus pourraient être une source de problèmes. Mais le soussigné sait bien, depuis l'inoubliable époque où il était cadet, qu'il n'y a pas de mission qui n'offre de difficultés et qu'il n'y a pas de difficulté qui ne puisse être surmontée avec de l'énergie, de la volonté et du travail.

Que la direction et l'entretien de la Maison Chuchupe semblent être menés à bien uniquement grâce aux efforts de deux personnes, la propriétaire, Leonor Curinchila, et, remplissant des fonctions qui vont de limonadier à balayeur, un petit homme de taille minuscule, presque un nain, d'âge indéfini et de race métisse, Juan Rivera, surnommé Choupette, qui plaisante familièrement avec le personnel et auquel celui-ci obéit avec promptitude et respect et qui est, également, populaire parmi les clients.

Ce qui fait penser au soussigné que, suivant cet exemple, le Service de Visiteuses, à condition d'être dûment structuré, pourrait fonctionner avec un personnel administratif minimal. Que cette reconnaissance d'un éventuel lieu de recrutement a servi au soussigné à se faire une idée générale du milieu dans lequel il devra forcément travailler et à concevoir quelques plans immédiats que, dès qu'ils seront au point, il soumettra à ses supérieurs pour leur approbation, perfectionnement ou écartement.

7. Que dans son souci d'acquérir des connaissances scientifiques plus amples, qui lui permettent une meilleure appréciation du but à atteindre et des moyens d'y parvenir, le soussigné a essayé de se procurer, dans les bibliothèques et librairies d'Iquitos, un stock de livres, brochure : et revues relatifs au thème des prestations que le S.V.G.P.F.A. doit offrir, mais il est au regret de communiquer à ses supérieurs que ses efforts ont été presque tous inutiles, car dans les deux bibliothèques d'Iquitos – la Municipale et celle du Collège des Pères augustiniens – il n'a trouvé aucun texte, général ou particulier, spécifiquement consacré au sujet qui l'intéresse (sexes et dérivés), passant plutôt des moments pénibles à faire ses recherches, puisqu'il a dû essuyer des réponses tranchantes des employés, et, à celle de San Agustín, un religieux s'est même permis de lui manquer de respect en le traitant de dépravé. De même dans les trois librairies de la ville, la « Lux », la « Rodríguez » et la « Mesía » (il y en a une quatrième, celle des Adventistes du Septième Jour, où il ne valait pas la peine de tenter la recherche), le soussigné n'a pu non plus trouver du matériel de qualité ; il n'a obtenu, et pour comble à des prix excessifs (reçus 9 et 10), que des manuels insignifiants et insipides, qui répondent aux titres *Comment développer l'élan viril. Aphrodisiaques et autres secrets de l'amour. Tout le sexe en vingt leçons*, avec lesquels, modestement, il a inauguré la bibliothèque du S.V.G.P.F.A. Qu'il prie ses supérieurs, s'ils le jugent bon, de bien vouloir lui adresser de Lima une sélection d'ouvrages spécialisés en

tout ce qui concerne l'activité sexuelle, masculine et féminine, de théorie et de pratique, et en particulier une documentation sur des sujets d'intérêt fondamental tels que maladies vénériennes, prophylaxie sexuelle, perversions, etc., ce qui, sans aucun doute, profitera au Service de Visiteuses.

8. Pour conclure sur une anecdote personnelle un peu amusante, afin d'alléger la matière scabreuse de ce rapport, le soussigné se permet de référer que la visite à la Maison Chuchupe s'est prolongée jusqu'à presque quatre heures du matin et a provoqué chez lui une série de dérangements gastriques, résultat des copieuses libations qu'il a dû faire et auxquelles il est peu habitué, étant donné son absence de goût pour la boisson et la prescription médicale (des hémorroïdes heureusement déjà extirpées). Qu'il a dû se soigner en faisant appel à un médecin civil, pour ne pas recourir au service de Santé militaire, conformément aux instructions (reçu 11), et qu'il s'est heurté à pas mal de difficultés domestiques en regagnant son foyer à une heure indue et dans un état peu convenable.

Dieu vous garde.

Signé :

capitaine A.P. (Intendance) PANTALEÓN PANTOJA.

c. c. au général Roger Scavino, commandant en chef de la V^e Région (Amazonie).

Pièces jointes : 11 reçus et une carte.

Nuit du 16 au 17 août 1956

Sous un soleil radieux, la sonnerie du clairon inaugure la journée à la caserne de Chiclayo : agitation bruyante dans les chambrées, joyeux hennissements dans les enclos, fumée cotonneuse aux cheminées de la cuisine. Tout s'est réveillé en quelques secondes et il règne partout une atmosphère chaude, bienfaisante, stimulante, de disposition alerte et de plénitude vitale. Mais, minutieux, incorruptible, ponctuel, le lieutenant

Pantoja traverse le terrain – vive encore sur le palais et la langue la saveur du café au crémeux lait de chèvre et des toasts à la confiture de lucuma – où répète la fanfare pour le défilé de la Fête nationale. Autour marchent, rectilignes et vaillantes, les colonnes d'une compagnie. Mais, rigide, le lieutenant Pantoja surveille maintenant la distribution du petit déjeuner aux soldats : ses lèvres comptent sans faire de bruit et, fatidiquement, quand il arrive muet à 120, le caporal d'ordinaire sert la dernière goutte de café et remet le morceau de pain n° 120 et l'orange n° 120. Mais maintenant le lieutenant Pantoja, telle une statue, surveille des soldats qui déchargent du camion les sacs d'approvisionnement : ses doigts suivent le rythme du déchargement comme un chef d'orchestre les mesures d'une symphonie. Derrière lui, une voix ferme, avec un fond presque perdu de tendresse virile que seule une ouïe fine percevrait, le colonel Montes affirme paternellement : « Une meilleure cuisine que la chiclayenne ? Ni la chinoise ni la française, messieurs : que pourraient-elles opposer aux dix-sept variétés de riz au canard ? » Mais maintenant le lieutenant Pantoja goûte soigneusement et sans que s'altère un muscle de son visage les marmites de la cuisine. Le zambo Chanfaina, sergent-chef des cuisines, a les yeux pendus à l'officier et la sueur de son front, le tremblement de ses lèvres dénoncent anxiété et panique. Mais maintenant le lieutenant Pantoja, de la même manière méticuleuse et inexpressive, examine les effets rapportés de la blanchisserie et que deux soldats empilent dans des sacs en plastique. Mais maintenant le lieutenant Pantoja préside, dans une attitude hiératique, à la distribution de guêtres aux nouvelles recrues. Mais maintenant le lieutenant Pantoja, avec une expression, cette fois, animée et presque amoureuse, plante de petits drapeaux sur des graphiques, rectifie des courbes statistiques d'un tableau, ajoute un chiffre à l'organigramme d'un panneau. La fanfare de la caserne interprète vivement une pimpante marinera.

Une nostalgie humide imprègne l'air, voile le soleil, interrompt les clairs, les cymbales et la grosse caisse, une sensation d'eau qui glisse entre les doigts, de crachat que boit le sable, de lèvres brûlantes qui en se posant sur la joue se gangrènent, un sentiment de ballon crevé, de film qui s'achève, une tristesse qui soudain marque un but : voici que le clairon (du réveil ? de l'ordinaire ? de l'extinction des feux ?) fend à nouveau l'air tiède (du matin ? de l'après-midi ? de la nuit ?). Mais dans l'oreille droite surgit maintenant un chatouillement croissant, qui gagne rapidement tout le lobe

et se propage au cou, fait le tour et remonte l'oreille gauche : elle aussi s'est mise, intimement, à palpiter – remuant son duvet invisible, ouvrant ses innombrables pores assoiffés, en quête de, demandant que – et à la nostalgie récalcitrante, à la féroce mélancolie succède maintenant une secrète fièvre, une appréhension diffuse, une méfiance qui se dresse pyramidale comme une meringue, une peur corrosive. Mais le visage du lieutenant Pantoja ne le montre pas : il examine, un à un, les soldats qui s'apprêtent à entrer en ordre dans le magasin d'habillement. Mais quelque chose provoque une discrète hilarité dans ces uniformes de parade qui observent là en haut, où devait se trouver le toit du magasin et où il y a en revanche la Tribune de la Fête nationale. Le colonel Montes est-il là ? Oui. Le Tigre Collazos ? Oui. Le général Victoria ? Oui. Le colonel López López ? Oui. Ils se sont mis à sourire sans agressivité, cachant leur bouche sous les gants de cuir marron, tournant un peu la tête de côté, faisant des messes basses. Mais le lieutenant Pantoja sait de quoi, pourquoi, comment. Il ne veut pas regarder les soldats qui attendent le coup de sifflet pour entrer, recevoir les effets neufs et remettre les vieux, parce qu'il se doute, sait ou devine que lorsqu'il regardera, verra et positivement saura, M^{me} Leonor le saura et Pochita aussi le saura. Mais ses yeux changent subitement d'avis et scrutent la formation : ha, ha ! quelle rigolade, et quelle honte. Oui, il en a été ainsi. Épaisse comme le sang de l'angoisse coule sous sa peau tandis qu'il voit, en proie à une terreur froide, en s'efforçant de dissimuler ses sentiments, comment les uniformes des recrues se sont arrondis, s'arrondissent à la poitrine, aux épaules, aux hanches, aux cuisses, comment des calots commencent à pleuvoir les chevelures, comment s'adoucissent, s'amollissent et rosissent les traits des visages et comment les regards virils deviennent caressants, ironiques, coquins. À la panique a succédé une sensation de ridicule séditieux et blessant. Il prend la brusque décision de jouer le tout pour le tout et, bombant légèrement le torse, il ordonne : « Dégrafez les chemises, nom de Dieu ! » Mais maintenant passent sous ses yeux, les boutons dégrafés, les boutonnieres dégagées, les bordures piquées des chemises au vent, les fuyants mamelons dressés des soldats, l'albâtre dodelinant, les seins blafards et terreux qui se balancent au rythme de la marche. Mais maintenant le lieutenant Pantoja prend la tête de la compagnie, l'épée au clair, le profil sévère, le front noble, le regard limpide, piétinant l'asphalte avec détermination : un-deux, un-deux. Nul ne sait qu'il maudit son sort. Sa douleur est profonde, grande son humiliation, infinie sa honte parce que

derrière lui, marquant le pas sans martialité, mollement, comme des juments dans la boue, avancent les nouvelles recrues qui n'ont même pas su bander leur poitrine pour aplatir les tétons, utiliser des chemises trompeuses, se couper les cheveux aux cinq centimètres réglementaires et se limer les ongles. Il les sent marcher derrière lui et il devine : elles n'essaient pas de mimer l'expression virile, elles exhibent avec agressivité leur condition féminine, elles dressent le buste, se déhanchent, agitent leurs fesses et secouent leur ample chevelure. (Un frisson : il est sur le point de faire pipi dans son caleçon, M^{me} Leonor en repassant l'uniforme s'en apercevrait, Pochita en cousant le nouveau galon se mettrait à rire.) Mais maintenant il faut se concentrer rudement sur le défilé parce qu'ils passent devant la Tribune. Le Tigre Collazos garde son sérieux, le général Victoria dissimule un bâillement, le colonel López López acquiesce compréhensif et même jovial, et la coupe ne serait pas si amère s'il n'y avait là également, dans un coin, l'admonestant avec tristesse, fureur et déception, les yeux gris du général Scavino.

Maintenant cela ne lui importe plus autant : le fourmillement des oreilles s'est violemment accru et, *décidé à jouer le tout pour le tout*, il ordonne à la compagnie « Pas de gymnastique, marche ! » et il donne l'exemple. Il court à une cadence rapide et harmonieuse, suivi par les molles foulées chaudes et engageantes, tandis qu'il sent monter le long de son corps une tiédeur semblable à la vapeur d'une marmite de riz au canard qui sort du feu. Mais maintenant le lieutenant Pantoja s'est arrêté net et derrière lui la troublante compagnie. Avec un léger rouge aux joues il fait un geste pas très clair que, cependant, tous comprennent. Un mécanisme s'est défait, la cérémonie souhaitée a commencé. La première section défile devant lui et il est fâché que l'adjudant Porfirio Wong porte un uniforme si négligé – il arrive à penser : « Il lui faudra une réprimande et une leçon sur l'usage des effets » –, mais les soldats ont maintenant commencé, en passant devant lui – qui reste immobile et inexpressif –, à déboutonner vivement leur vareuse, à montrer leurs seins fougueux, à tendre la main pour lui pincer amoureuxment le cou, les lobes, la courbe supérieure et, ensuite, avançant – l'une après l'autre, l'un après l'autre – la tête (il leur facilite la tâche en se penchant), à lui mordiller délicieusement le bout des oreilles. Une sensation de plaisir avide, de satisfaction animale, de joie exaspérée et tentaculaire, efface la peur, la nostalgie, le ridicule, tandis que les recrues pincent, caressent et mordillent les oreilles du lieutenant Pantoja. Mais

parmi les soldats, quelques visages familiers glacent par rafales son bonheur d'une pointe d'inquiétude : déhanchée et grotesque dans son uniforme avance Leonor Curinchila et, arborant l'étendard, avec un brassard de caporal fourrier, vient Choupette, et maintenant, fermant la dernière section – angoisse qui jaillit comme un jet de pétrole et baigne le corps et l'esprit du lieutenant Pantoja –, un soldat encore flou : mais il sait – la peur irrespirable, le ridicule torturant, l'enivrante mélancolie sont revenus – que sous les insignes, le calot, le pantalon aux grandes poches et la triste chemise de coutil sanglote la malheureuse Pochita. Le clairon détonne grossièrement, M^{me} Leonor lui susurre : « Voilà ton riz au canard, Pantita. »

S.V.G.P.F.A.

Rapport numéro deux

OBJET GÉNÉRAL : Service de Visiteuses pour Garnisons, Postes Frontières et Assimilés.

OBJET PARTICULIER : Rectification d'estimations, premiers recrutements et signes distinctifs du S.V.G.P.F.A.

CARACTÉRISTIQUES : Secret.

DATE ET LIEU : Iquitos, 22 août 1956.

Le soussigné, capitaine A.P. (Intendance) Pantaleón Pantoja, officier responsable du S.V.G.P.F.A., présente ses respects au général Felipe Collazos, chef de l'Administration, Intendance et Services de l'Armée, et a l'honneur de l'informer :

1. Que dans son rapport numéro un, du 12 août, au paragraphe relatif au nombre de visiteuses que requerrait le S.V.G.P.F.A. pour couvrir la demande de 104 712 prestations mensuelles, selon la première estimation *grosso modo* du marché (si ses supérieurs permettent l'utilisation de ce terme technique), le soussigné a calculé ce nombre comme « *un corps permanent de 2 115 visiteuses de la plus haute catégorie* » (vingt prestations par jour), travaillant *full time* et sans contretemps. Que cette estimation souffre d'une grave erreur, dont le seul coupable est le soussigné, à cause d'une vision masculinisée du travail humain, qui, de façon impardonnable, lui a fait

oublier certains conditionnements privatifs du sexe féminin, ceux-là mêmes qui, dans ce cas, imposent à cette comptabilité une nette correction, malheureusement dans un sens défavorable pour le S.V.G.P.F.A. C'est ainsi que le soussigné a oublié de déduire, dans le nombre de jours de travail des visiteuses, les cinq ou six jours de sang qu'évacuent mensuellement les femmes (jours de règles ou périodes) et durant lesquels, tant parce que c'est une habitude étendue chez les hommes de n'avoir pas de commerce charnel avec la femme durant ses menstrues que parce qu'on trouve solidement ancré dans cette région de la Patrie le mythe, tabou ou aberration scientifique selon lequel avoir des contacts intimes avec une femme saignante provoque l'impuissance, on peut les considérer comme inaptes à la prestation. Ce qui, bien entendu, contredit l'estimation antérieure. Que prenant en considération ce facteur et assignant, de façon souple, une moyenne mensuelle de 22 jours ouvrables par visiteuse (en excluant les cinq de menstruation et seulement trois dimanches, car il n'est pas déraisonnable de supposer qu'un dimanche de chaque mois coïncide avec le sang cyclique), le S.V.G.P.F.A. devrait requérir un personnel de 2 271 visiteuses de la plus haute catégorie, opérant à temps complet et sans contretemps, c'est-à-dire 156 de plus que ce qu'avait calculé par erreur le rapport précédent ;

2. Qu'il a procédé au recrutement de ses premiers collaborateurs civils dans les personnes, déjà citées dans le rapport numéro un, de Porfirio Wong, *alias* le Chinois, Leonor Curinchila, *alias* Chuchupe et Juan Rivera, *alias* Choupette. Que le premier percevra un salaire de base de 2 000 (deux mille) sols par mois et une prime de 300 (trois cents) sols pour mission en campagne et remplira les fonctions de recruteur, à quoi l'autorisent ses nombreuses relations dans le milieu des femmes de mauvaise vie, aussi bien en maison que « lavandières », et chef de convoi chargé de la protection et du contrôle de l'acheminement des visiteuses aux centres utilisateurs. Que l'embauche de Leonor Curinchila et de son concubin (telle est la relation qui l'unit à Choupette) s'est révélée plus aisée que ne le supposait le soussigné quand il leur a proposé de collaborer au Service de Visiteuses à leurs moments perdus. C'est ainsi que, une atmosphère cordiale de confidences s'étant créée lors de la seconde visite effectuée par le soussigné à la Maison Chuchupe, ladite Leonor Curinchila a révélé à celui-ci qu'elle était au bord de la faillite et qu'elle envisageait depuis quelque temps de

céder son fonds de commerce. Non par manque de clientèle, laquelle augmente de jour en jour, mais par les obligations onéreuses de diverses natures auxquelles la contraignent les Forces de Police et Auxiliaires. C'est ainsi, par exemple, que pour le renouvellement annuel du permis de fonctionnement qu'elle sollicite au Commandement de la Garde civile, Leonor Curinchila doit déboursier, outre les droits légaux, de grosses sommes à titre de gratification aux chefs de la section Maisons closes et Bars afin de faciliter la démarche. En plus de cela, les membres de la Police judiciaire (P.J.P.) de la ville, qui sont plus de trente, et un bon nombre d'officiers de la G.C., ont pris l'habitude de requérir gratuitement les services de la Maison Chuchupe, aussi bien pour ce qui est des boissons alcoolisées que pour les prestations, sous la menace de faire un rapport accusant l'établissement (dont le propriétaire n'est autre que le fermeture immédiate. Qu'outre cette ponction économique persistante, Leonor Curinchila a dû se résigner à voir augmenter de façon mathématique le loyer de l'établissement (dont le propriétaire n'est rien moins que le Préfet du Département), sous peine d'expulsion. Et, finalement, que Leonor Curinchila se trouvait donc fatiguée par l'intense activité et le rythme fébrile et désordonné qu'exige son travail – mauvaises nuits, atmosphère viciée, menace de rixes, escroqueries et chantages, manque de vacances et de repos dominical –, sans que ces sacrifices se traduisent par des gains appréciables. Pour toutes ces raisons elle a accepté avec joie la proposition de collaborer au Service de Visiteuses en prenant elle-même l'initiative de proposer un travail non pas éventuel mais exclusif et permanent, et en manifestant beaucoup d'intérêt et d'enthousiasme en étant mise au courant de la nature du S.V.G.P.F.A. Que Leonor Curinchila, qui est désormais parvenue à un accord avec Humberto Sipa, *alias* le Morveux, propriétaire d'un lieu de plaisir dans le district de Punchana, pour lui céder la Maison Chuchupe, travaillera au Service de Visiteuses aux conditions suivantes : 4 000 (quatre mille) sols par mois de salaire, plus 300 (trois cents) de prime pour travail de campagne et droit à percevoir un pourcentage n'excédant pas 3 % seulement durant une année, sur les gains des visiteuses engagées par son intermédiaire. Ses fonctions seront celles de chef de personnel du S.V.G.P.F.A. se chargeant du recrutement, de l'établissement des horaires, de la rotation et de la composition des convois, du contrôle des opérations et de la surveillance générale du personnel féminin. Que Choupette percevra un salaire de base de 2000 (deux mille) sols, plus 300 (trois cents)

sols pour mission de campagne, et sera responsable du fonctionnement du centre logistique (avec deux adjoints : Sinforoso Caiguas et Palomino Rioalto) et chef de convoi. Que ces trois collaborateurs ont pris leurs fonctions au S.V.G.P.F.A. le lundi 20 août à 8 heures du matin ;

3. Que soucieux de donner une physionomie propre et distincte au S.V.G.P.F.A. et de le doter de signes représentatifs qui, sans dénoncer ses activités à l'extérieur, permettent du moins à ceux qui le servent de se reconnaître entre eux, et d'identifier ses membres, locaux, véhicules et dépendances, le soussigné a décidé de désigner le vert et le rouge comme couleurs emblématiques du Service de Visiteuses, par le symbolisme suivant :

- a) vert à cause de la nature belle et exubérante de la région amazonienne où le Service va forger son destin et
- b) rouge à cause de l'ardeur virile de nos soldats et hommes de troupe que le Service contribuera à calmer ;

Qu'il a déjà donné des instructions pour qu'aussi bien le poste de commandement que les équipes de transport du Service de Visiteuses arborent les couleurs emblématiques et qu'il a demandé de confectionner, pour la somme de 185 sols (reçu ci-joint), à la ferblanterie *Le Paradis du Fer-blanc*, deux douzaines de petites cocardes rouge et vert (sans aucune inscription, cela va sans dire) susceptibles d'être portées à la boutonnière par les hommes et accrochées au chemisier ou à la robe par les visiteuses, insignes qui, sans enfreindre les normes de discrétion exigées du S.V.G.P.F.A., tiendront lieu d'uniforme et de lettre de créance de ceux qui ont et auront l'honneur d'appartenir à ce Service.

Dieu vous garde.

Signé :

capitaine A.P. (Intendance) PANTALEÓN PANTOJA.

c. c. au général Roger Scavino, commandant en chef la V^e Région (Amazonie)

Pièce jointe : un reçu.

OceanofPDF.com

Iquitos, 26 août 1956.

Chère Chichi :

Pardonne-moi si je ne t'ai pas écrit pendant si longtemps, tu dois être furieuse contre ta petite sœur qui t'aime tant et te demander en colère pourquoi cette sotte de Pocha ne me raconte pas comment ça s'est passé pour elle, comment c'est l'Amazonie. Mais la vérité, Chichita, bien que depuis mon arrivée ici j'aie pensé beaucoup à toi et je me languisse affreusement de toi, je n'ai pas eu le temps de t'écrire ni envie non plus (tu n'es pas fâchée, hein ?), je vais te dire pourquoi. Il y a qu'Iquitos n'a pas très bien accueilli ta petite sœur, Chichi. Je ne suis pas très contente du changement, les choses ici ne marchent pas bien et ont l'air bizarre. Je ne veux pas dire que cette ville soit plus laide que Chiclayo, au contraire. Bien que toute petite, elle est joyeuse et sympathique et ce qu'il y a de plus joli, c'est bien sûr la forêt et le grand fleuve Amazone, dont tout le monde a entendu parler, il est grand comme une mer, on ne voit pas l'autre rive et mille autres choses, mais en réalité tu ne t'imagines pas ce que c'est jusqu'à le voir de près : ravissant. Nous avons fait plusieurs promenades en glisseur (ainsi appelle-t-on les petites barques ici), un dimanche jusqu'à Tamshiyaco, un petit village en amont, un autre à un village au nom très amusant, San Juan de Munich et un autre jusqu'à Indiana, un petit village en aval qui a été pratiquement bâti par des Pères et des Sœurs canadiens, formidable, tu ne trouves pas ? qu'ils viennent de si loin dans cette chaleur et cette solitude pour civiliser les Chunchos de la forêt. On y a été avec ma belle-mère, mais nous ne l'emmènerons jamais plus en glisseur, parce qu'elle a passé les trois fois tout le voyage morte de peur, accrochée à Panta, pleurnichant que nous allions chavirer, vous autres vous vous en tirerez en nageant mais moi je coulerai et les piranhas me mangeront (si au

moins c'était vrai, Chichita, mais les pauvres piranhas s'empoisonneraient). Et ensuite, à l'arrivée, se plaignant des piqûres parce que, je ne te dis que ça, Chichita, une des choses terribles ici ce sont les moustiques et les izangos (moustiques de terre, ils se cachent dans l'herbe), ils te tiennent tout le jour avec la grattouille, et toi te flanquant du *repellent* et t'arrachant la peau. Tu vois, ma fille, l'inconvénient d'avoir la peau fine et le sang bleu, les bestioles ça leur donne envie de te piquer (ah-ah).

Ce qu'il y a de sûr c'est que si pour moi la venue à Iquitos ne m'a pas remplie de joie, pour ma belle-mère elle a été fatale. Parce que là-bas à Chiclayo elle était heureuse, tu sais comme elle aime se faire des amies, fréquentant les vieilles peaux de la Cité militaire, jouant à la canasta tous les après-midi, pleurant comme une Madeleine en écoutant ses feuilletons radiophoniques et donnant ses petits thés, alors qu'ici, ce qu'elle aime tant, ce que nous la faisons enrager en l'appelant « sa vie de communauté » (hélas, Chichi, je me rappelle Chiclayo et je meurs de chagrin), ici elle ne peut pas l'avoir, aussi s'est-elle adonnée pour se consoler à la religion, ou plutôt à la sorcellerie, comme je te le dis. Parce que, tiens-toi bien, c'est la première douche froide que j'ai reçue : nous n'allons pas vivre à la Cité militaire ni pouvoir fréquenter les familles des officiers. Ni plus ni moins. Et cela c'est terrible pour M^{me} Leonor, qui se faisait une grande joie à l'idée de devenir l'amie intime de la femme du commandant de la V^e Région et de se donner de grands airs comme là-bas à Chiclayo quand elle était l'amie intime de la femme du colonel Montes, et où il ne manquait plus à ces deux vieilles que de dormir dans le même lit (pour papoter et jacasser sous les draps, n'aie pas l'esprit mal tourné). Tiens, tu te souviens de cette blague ? Pepito dit à Carlitos : tu veux que ma grand-mère fasse comme le loup ? oui je veux bien : il y a combien de temps que tu ne fais pas des choses avec grand-père, grand-mère ? Oh là là ! Ce qu'il y a de sûr c'est que cela nous a vachement refroidis, Chichi, parce que les seules maisons modernes et confortables d'Iquitos sont celles de la Cité militaire, ou celles de la Base navale, ou celles du Groupe aéronautique. Celles de la ville sont d'un vieux, d'un laid et d'un inconfort incroyables. Nous en avons pris une rue Sargento Lores, de celles qui remontent au début du siècle, à l'époque du caoutchouc, ce sont les plus pittoresques avec leur façade aux azulejos du Portugal et leurs balcons en bois ; elle est grande et d'une fenêtre on voit le fleuve, mais, pour sûr, ça ne se compare pas même avec la plus pauvre de la Cité militaire. Ce qui me met le plus en rogne c'est que nous ne pouvons

même pas nous baigner à la piscine de la Cité, ni à celle des marins ou des aviateurs, et à Iquitos, il n'y a qu'une piscine, horrible, la Municipale, fréquentée par n'importe qui : j'y ai été une fois et il y avait comme qui dirait mille personnes, c'est dégoûtant, des tas de types attendaient avec des gueules de tigre que les femmes se jettent à l'eau pour, sous prétexte de l'entassement, tu vois ça d'ici. Jamais plus, Chichi, je préfère la douche. Quelle rage quand je pense que la femme de n'importe quel petit lieutenant peut se trouver en ce moment à la piscine de la Cité militaire, se dorant au soleil, écoutant la radio et faisant trempette, et moi qui suis là collée au ventilateur pour ne pas rôtir : je te jure que le général Scavino je lui couperais ce que je pense (ha ! ha !). Parce que, en plus, je ne peux même pas faire mes courses de maison à la Coopérative de l'Armée, où tout coûte moitié prix, et je dois aller, comme n'importe qui, dans les magasins de la rue. On ne nous laisse même pas ça, nous devons vivre comme si Panta était civil. On lui a donné deux mille sols de plus, comme prime, mais cela ne compense pas, Chichi, ainsi que tu le vois, question argent Pochita est Gros-Jean comme devant (tiens ça rime, heureusement que je n'ai pas perdu le sens de l'humour !).

Figure-toi que Panta se balade jour et nuit en civil, et ses uniformes qui se mitent au fond d'une malle, il ne pourra jamais plus les remettre, lui qui aime tant ça. Et nous devons faire croire à tout le monde que Panta est un commerçant qui est venu faire des affaires à Iquitos. Ce qu'il y a d'amusant c'est que ma belle-mère et moi nous nous faisons des nœuds terribles avec les voisins, parfois nous leur inventons une chose et parfois une autre, et soudain nous laissons échapper des souvenirs militaires de Chiclayo qui doivent drôlement les intriguer, nous devons déjà avoir dans tout le quartier une réputation de famille bizarre et un peu suspecte. Je te vois d'ici faisant des sauts dans ton lit en te disant qu'est-ce qu'elle a cette idiote qui ne me raconte pas tout une bonne fois, pourquoi tout ce mystère ? Mais il y a, Chichi, que je ne peux rien te dire, c'est un secret militaire, et tellement secret que si l'on apprenait que Panta a raconté quelque chose on le jugerait pour haute trahison. Imagine-toi, Chichita, qu'on lui a confié une mission très importante au Service de Renseignements, un travail très dangereux, et c'est pour cela que personne ne doit savoir qu'il est capitaine. Ah, quelle imbécile, je t'ai révélé le secret et maintenant j'ai la flemme de déchirer cette lettre et de la recommencer. Jure-moi Chichita que tu ne vas en souffler mot à personne, parce que je te tue, et, de plus, tu ne voudras pas

qu'on mette ton beau-frère en prison ou qu'on le fusille par ta faute, non ? Aussi motus et bouche cousue, sans courir le raconter à ces cancanières de Santana, tes amies. Tu ne trouves pas comique que Panta soit devenu un agent secret ? Je t'assure que doña Leonor et moi nous mourons de curiosité de savoir ce que c'est qu'il espionne ici à Iquitos, nous l'abreuons de questions et essayons de le faire parler, mais tu sais comme il est, on le tuerait qu'il ne dirait pas un mot. Il faut voir ça, ta petite sœur est têtue comme une mule, nous verrons bien qui gagnera. Seulement je t'avertis, quand je saurai à quoi s'occupe Panta je n'ai pas l'intention de te le dire même si tu fais pipi dans ta culotte.

Cela dit, ce doit être sans doute passionnant que l'Armée lui ait confié cette mission au Service de Renseignements, Chichita, et peut-être cela l'aidera-t-il beaucoup dans sa carrière, mais pour ce qui est de moi, je t'assure que je ne suis pas contente du tout. En premier lieu parce que je ne le vois presque pas. Tu sais combien Panta est scrupuleux et maniaque dans son travail, il prend tellement à cœur tout ce qu'on lui demande qu'il ne dort ne mange ni ne vit jusqu'à ce qu'il l'ait fini, à Chiclayo au moins il avait ses gardes à heure fixe et je connaissais ses entrées et ses sorties. Mais ici il passe son temps dehors, on ne sait jamais à quelle heure il revient et, tiens-toi bien, dans quel état. Je t'assure que je ne m'habitue pas à le voir en civil, avec sa chemise-veste, son blue-jean et sa casquette de jockey qu'il lui a pris la fantaisie de mettre, j'ai l'impression d'avoir changé de mari et non seulement pour cela (oh, quelle honte, Chichi, je n'ose pas te raconter). Si ce n'était que le jour, moi, heureuse qu'il travaille. Mais il doit sortir aussi la nuit, parfois jusqu'à très tard, et il m'est revenu trois fois en ne tenant plus sur ses jambes, il fallait l'aider à se déshabiller et le lendemain sa petite maman devait lui mettre des compresses sur le front et lui préparer du maté. Oui, Chichi, j'imagine la tête que tu fais, aussi incroyable que cela paraisse, Panta le sobre, lui qui ne prenait que du lait pasteurisé depuis ses hémorroïdes : ne tenant plus sur ses jambes et la langue pâteuse. Maintenant cela me fait rire en me souvenant que c'était drôle de le voir se cogner aux meubles et l'entendre geindre, mais sur le moment j'étais si furieuse que j'avais envie de lui couper à lui aussi ce que je pense (fichtre, je serais bien avancée toute seule, ha ! ha !). Il me jure à n'en plus finir qu'il doit sortir la nuit en mission, qu'il doit chercher des types qui ne vivent que dans les bars, qu'ils se donnent rendez-vous là pour brouiller les pistes, et si ça se trouve c'est vrai (c'est ce qu'on voit dans les films d'espionnage, n'est-ce

pas ?), mais, que veux-tu, est-ce que toi tu serais tranquille si ton mari passait ses nuits dans les bars ? Non, alors, ma fille, et je ne suis pas assez bête pour croire que dans les bars il ne voit que des hommes. Il doit y avoir là des femmes qui s'approchent de lui et se mettent à lui parler et Dieu sait quoi encore. Je lui ai fait une scène terrible et il m'a promis de ne plus sortir la nuit sauf s'il s'agit de vie ou de mort. J'ai fouillé avec une loupe toutes ses poches, ses chemises et son linge de corps, parce que si je trouve la moindre preuve qu'il a été avec des femmes, je ne te dis que ça pauvre Panta. Heureusement qu'en cela sa petite maman me donne un coup de main, elle est consternée par les sorties nocturnes et les cuites de son petit garçon, qu'elle avait toujours pris pour un enfant de chœur alors que maintenant on voit bien qu'il ne l'était pas tant (oh, Chichi, tu tombes à la renverse si je te raconte).

Et en plus, à cause de sa satanée mission, il doit fréquenter des gens à te dresser les cheveux sur la tête. Tiens-toi bien, l'autre jour j'avais été en matinée avec une voisine avec qui j'ai fait amie, Alicia, mariée à un garçon de la Banque amazonienne, une Lorétane très sympathique qui nous a beaucoup aidés à nous installer. On a été au cinéma Excelsior, voir un film de Rock Hudson (tiens-moi bien je m'évanouis), et à la sortie nous faisons un petit tour pour prendre le frais quand, en passant devant un café qui s'appelle Camu Camu, j'aperçois Panta, à une table du coin, et avec quel couple ! Une attaque, Chichi, la femme une guenon peinturlurée jusqu'aux oreilles, avec une paire de lolos et un popotin qui débordaient de la chaise, et le type une demi-portion, si court de pattes que ses pieds ne touchaient pas le sol, et avec ça des airs de bourreau des cœurs incroyables. Et Panta entre les deux, en conversation animée, comme si c'étaient des amis de toute la vie. J'ai dit à Alicia regarde, mon mari, et alors elle m'a saisie par le bras, toute nerveuse, viens, Pocha, allons-nous-en, tu ne peux pas t'approcher. Aussi sommes-nous parties. Qui crois-tu que c'étaient ces deux-là ? La guenon est la femme qui a la plus mauvaise réputation de tout Iquitos, l'ennemi numéro un des foyers, on l'appelle Chuchupe et elle a une maison de p... sur la route de Nanay, et le petit nain son amant, à crever de rire de l'imaginer en train de faire des choses avec ce guignol, quelle dépravée et lui encore pire. Qu'est-ce que tu en penses ? Ensuite je l'ai dit à Panta pour voir la tête qu'il faisait et, naturellement, il a piqué un fard et s'est mis à bégayer. Mais il n'a pas osé nier, il a reconnu que ce duo ce sont des gens de mauvaise vie. Qu'il devait les voir pour son travail, que si je le

voyais encore avec eux je ne devais jamais m'approcher et encore moins sa mère. Je lui ai dit c'est tes affaires qui tu fréquentes mais si un jour j'apprends que tu as été chez cette guenon à Nanay gare à ton ménage, Panta. Non mais, ma fille, tu vois un peu la réputation qu'on va avoir ici si Panta commence à s'afficher dans les rues avec ces gens. Une autre de ses rencontres est un Chinois, moi qui croyais que tous les Chinois étaient mignons, celui-ci c'est Frankenstein. Bien qu'Alicia lui trouve du charme, ces Lorétanes ont des goûts de travers, ma sœur. Je l'ai chopé un jour que je visitais l'Aquarium Moronacocha, pour voir les poissons d'ornement (jolis, je t'assure, mais j'ai eu la fantaisie de toucher une anguille et elle m'a envoyé une décharge électrique avec la queue qui m'a presque flanquée par terre), et doña Leonor aussi l'a surpris dans un petit restaurant avec le Chinois, et Alicia les a pincés en train de se promener sur la Place d'Armes et j'ai su par elle que le Chinois a la réputation d'être un truand. Qu'il exploite des femmes, que c'est un noceur et un paresseux : tu vois un peu les fréquentations de ton petit beau-frère. Je le lui ai sorti en face et M^{me} Leonor plus que moi, parce qu'elle souffre plus que moi des mauvaises fréquentations de son petit garçon, surtout maintenant qu'elle croit que la fin du monde nous tombe dessus. Panta lui a promis qu'il ne s'affichera plus dans les rues ni avec la guenon ni avec son nain ni avec le Chinois, mais qu'il devra continuer à les voir en cachette pour son travail. Je ne sais où cette mission va le mener et avec ce type de relations, Chichita, tu comprendras que j'ai les nerfs en boule, à fleur de peau.

Alors qu'en réalité je n'ai pas de raison de l'être, je veux dire du côté des cornes et de l'infidélité, parce que, je te raconte, sœurette ? tu n'imagines pas comme il a changé Panta pour ces choses-là, les intimes. Tu te rappelles qu'il était toujours tellement sérieux depuis notre mariage que tu te moquais et me disais sûr qu'avec Pantita tu restes sur ta faim, Pocha ? Eh bien ! tu ne pourras plus te moquer de ton petit beau-frère sous cet aspect, mauvaise langue, parce que depuis qu'il a foulé le sol d'Iquitos c'est devenu un fauve. Quelque chose de terrible, Chichi, parfois j'ai peur et je me demande si ce n'est pas une maladie, parce que figure-toi qu'avant, je te l'ai raconté, il avait envie de faire des choses une fois tous les dix ou quinze jours (quelle honte de te parler de cela, Chichi), et maintenant le bandit en a envie tous les deux ou trois jours et je dois freiner ses élans, parce que ce n'est pas drôle non plus, hein ? avec cette chaleur et cette humidité gluante. Et puis, je pense que ça pourrait lui faire mal, il paraît que ça attaque le cerveau,

tout le monde ne disait-il pas que le mari de la Pulpito Carrasco était devenu dingue à force de faire des choses avec elle ? Panta dit que c'est la faute du climat, un général l'avait déjà prévenu là-bas à Lima que la forêt rend les hommes comme des allumettes. Je t'assure que ça me fait rire de voir ton beau-frère si fougueux, parfois l'envie lui prend de faire des choses le jour, après le déjeuner, sous le prétexte de la sieste, mais je ne le laisse évidemment pas, et parfois il me réveille au petit jour, un vrai soudard. Imagine-toi que l'autre nuit je l'ai surpris mesurant le temps avec un chronomètre tandis que nous faisons des choses, je le lui ai dit et il s'est troublé. Puis il m'a avoué qu'il avait besoin de savoir combien de temps durait la chose chez un couple normal : est-ce qu'il ne devient pas vicieux ? Qui peut croire que pour son travail il a besoin de se renseigner sur ces cochonneries ? Je lui dis je ne te reconnais pas, Panta, toi si bien élevé, j'ai l'impression de te faire porter les cornes avec un autre Panta. Enfin, ma fille, ça suffit de parler de ces vilaines choses car tu es une petite pucelle et je te jure que je me fâche avec toi pour toujours si tu te mets à en parler à quelqu'un, surtout aux Santana, ces folles.

D'un autre côté je suis évidemment tranquillisée que Panta soit devenu si casse-pieds pour la bagatelle, cela veut dire que sa femme lui plaît (hem ! hem !) et qu'il n'a pas besoin d'aller chercher des aventures dans la rue. Quoique par ici tintin, Chichi, parce qu'à Iquitos les femmes sont d'un sérieux, d'un sérieux. Sais-tu quel est le grand prétexte que ton petit beau-frère a inventé pour faire des choses quand il en a envie ? Pantita junior ! Oui, Chichi, comme je te le dis, il s'est enfin décidé à vouloir un bébé. Il m'avait promis dès son troisième galon et il tient parole, mais maintenant, avec le changement de tempérament, je ne sais plus si c'est pour me faire plaisir moi ou plutôt pour faire des choses matin et soir. Je t'assure qu'il y a de quoi mourir de rire, il entre de la rue comme une souris électrique, et il tourne et retourne autour de moi jusqu'à oser, cette nuit nous pouvons passer commande du petit cadet, Pocha ? ha ! ha ! c'est pas joli ? je l'adore, Chichi (écoute, je ne sais comment je te raconte ces cochonneries, à toi qui es célibataire). Jusqu'à présent peau de balle et balai de crin, ma petite, malgré toutes ces commandes, hier mes règles sont venues normalement, j'étais furieuse, je me disais c'est pour ce mois. Viendras-tu t'occuper de ta petite sœur quand elle aura le gros ventre, Chichi ? Ouf, que ce soit demain, que tu sois déjà là, qu'est-ce que j'ai envie de t'avoir avec moi pour cancaner à loisir. Ça oui, tu risques d'être refroidie par les Lorétans, pour

trouver un parti il faut se lever de bonne heure, je vais essayer de te trouver quelqu'un qui en vaille la peine pour que tu ne t'ennuies pas quand tu viendras. (Est-ce que tu te rends compte que cette lettre a des kilomètres ? Il faudra que tu me répondes avec le même nombre de pages, okay ?) Est-ce que je ne peux pas avoir de bébés, Chichi ? J'en ai une telle frousse que tous les jours je demande à Dieu n'importe quel châtiment sauf celui-là, je mourrais de peine si je n'avais au moins le petit garçon et la petite fille. Le médecin dit que je suis parfaitement normale, aussi j'attends le mois prochain. Savais-tu que chaque fois que l'homme fait des choses il lui sort des MILLIONS de spermatozoïdes et qu'il n'y en a qu'un qui entre dans l'ovule de la femme et là se forme le petit bébé ? J'ai lu une brochure que m'a donnée le docteur, tout très bien expliqué, tu restes comme deux ronds de flan devant le miracle de la vie. Si tu veux je te l'envoie, ainsi tu t'instruis pour le jour où tu te ranges, te maries, perds ta virginité et sais ce qui est délicieux, ma petite friponne. J'espère ne pas devenir très laide, Chichi, certaines deviennent horribles quand elles sont enceintes, elles enflent comme des crapauds, il leur sort des varices, c'est dégoûtant. Je ne vais plus lui plaire à ton fougueux petit beau-frère et alors il va peut-être chercher à se distraire dans la rue, je te jure que je ne sais pas ce que je lui fais. J'imagine qu'avec la chaleur et l'humidité d'ici la grossesse doit être atroce, surtout en ne vivant pas à la Cité militaire mais où nous sommes, nous les chançards. Je t'assure que c'est un autre souci qui me fait faire des cheveux : moi tout heureuse d'avoir le bébé, mais et si sous le prétexte que je suis devenue grosse le malheureux Panta s'acoquine avec une Lorétane, surtout maintenant qu'il a la toquade de faire des choses même en dormant ? Je meurs de faim, Chichi, ça fait des heures que je t'écris, doña Leonor est en train de servir à manger, tu vois ça d'ici comme ma belle-mère sera contente à l'idée du petit-fils, je pars, je déjeune et je continue après, aussi ne te suicide pas, je n'ai pas encore terminé, tchao ma petite sœur.

Me revoilà, Chichi, j'ai tardé affreusement, il est près de six heures, j'ai dû faire la sieste parce que j'ai mangé comme un boa. Imagine qu'Alicia nous a offert un plat de tacacho, un plat typique d'ici, c'est aimable de sa part, non ? heureusement que j'ai rencontré une amie à Iquitos. J'avais tellement entendu parler du célèbre tacacho, c'est de la banane verte écrasée avec de la viande de porc, et qu'il fallait aller en manger au Marché de Belén, au restaurant *La Lampe d'Aladin Panduro* où le chef est réputé, que

j'ai embêté Panta jusqu'à ce que l'autre jour il nous y emmène. Très tôt, le Marché ouvre à l'aube et on le ferme de bonne heure. Belén est ce qu'il y a de plus pittoresque ici, juge un peu, un quartier entier de maisonnettes en bois flottant sur le fleuve, les gens qui se déplacent en canots, ce qu'il y a de plus original je t'assure, on l'appelle la Venise de l'Amazonie, quoiqu'on y voie une misère atroce. Le Marché c'est très bien pour aller le visiter et acheter des fruits, du poisson ou les colliers et bracelets que fabriquent les tribus, très jolis, mais pas pour aller manger, Chichi. On est presque tombés morts en entrant chez Aladin Panduro, tu ne peux pas t'imaginer la saleté et les nuages d'insectes. Les assiettes qu'on nous a apportées étaient noires et c'étaient des mouches, tu les chassais et elles revenaient aussitôt et t'entraient dans les yeux et la bouche. Le résultat c'est que ni doña Leonor ni moi n'avons goûté une bouchée, nous avons la nausée, mais ce sauvage de Panta a mangé les trois assiettes ainsi que la viande séchée que sur les instances d'Aladin il fallait manger avec le tacacho. J'ai raconté à Alicia notre déconvenue et elle m'a dit un de ces jours je t'en fais un moi de tacacho pour que tu voies comme c'est bon et ce matin elle nous en a apporté un plat. Succulent, sœur, ça ressemble au plat de porc aux bananes vertes du Nord, quoique pas tout à fait, la banane ici a un autre goût. La seule chose c'est que c'est lourd comme du plomb, j'ai dû m'étendre pour faire la digestion, et ma belle-mère était tordue de crampes d'estomac et de gaz, verte de honte parce qu'elle ne peut pas se retenir et elle lâche ses petits pets devant moi, un de ces jours elle va éclater et s'en aller au ciel une bonne fois. Non, je suis méchante, pauvre doña Leonor, au fond elle est bonne, la seule chose qui me tape sur les nerfs c'est qu'elle traite son petit garçon comme si c'était encore un bébé et un petit saint, quelle vieille bécasse, non ?

Je t'ai raconté que la pauvre a cherché à se distraire avec la superstition ? Elle m'a transformé la maison en dépotoir. Figure-toi que quelques jours après notre arrivée ici, il y a eu une grande effervescence à Iquitos avec l'arrivée du frère Francisco, tu as peut-être entendu parler de lui, moi non jusqu'à ce que je vienne ici. En Amazonie il est plus célèbre que Marion Brando, il a fondé une religion qui s'appelle les Frères de l'Arche, il se rend partout *pedibus* et là où il arrive il installe une immense croix et inaugure des arches, qui sont ses églises. Il a beaucoup d'adeptes, surtout dans le peuple, et les curés sont, paraît-il, furieux de la concurrence qu'il leur fait, mais jusqu'à présent ils ne pipent pas mot. Bon, ma belle-mère et moi on a

été l'entendre à Moronacocha. Il y avait une foule gigantesque et c'était impressionnant parce qu'il parlait crucifié comme le Christ, ni plus ni moins. Il annonçait la fin du monde, demandait aux gens de faire des offrandes et des sacrifices pour le Jugement dernier. On ne le comprenait pas bien, il parle un espagnol très compliqué. Mais les gens étaient hypnotisés, les femmes pleuraient et tombaient à genoux. Moi-même j'ai été prise d'émotion et j'ai même versé quelques larmes, et ma belle-mère, c'est inimaginable, était secouée de sanglots, on n'arrivait pas à la calmer, le sorcier lui a tapé dans l'œil, Chichi. Ensuite, à la maison, elle disait monts et merveilles du frère Francisco et le lendemain elle s'en est retournée à l'arche de Moronacocha pour parler avec les « frères » et voilà que maintenant la vieille aussi s'est faite « sœur ». Tu te rends compte comme elle a viré : elle qui n'a jamais fait grand cas de la religion véritable, elle finit dévote en hérésies. Figure-toi que sa chambre est pleine de petites croix en bois, et si ce n'était que cela c'est très bien qu'elle se distraie, mais la dégueulasserie de la chose c'est que la manie de cette religion est de crucifier des animaux et alors ça je n'aime pas, parce que sur ses petites croix chaque matin je trouve collés des cafards, des papillons, des araignées et l'autre jour même une souris, c'est absolument répugnant. La prochaine fois que j'attrape une de ces cochonneries je la lui jette aux ordures et on s'est déjà joliment enguirlandées. C'est notre pain quotidien parce qu'à peine éclate un orage, et ici c'est à tout moment, la vieille se met à trembler en croyant que c'est la fin du monde et tous les jours elle implore Panta de faire faire une grande croix pour l'entrée. Tu te rends compte tous ces changements en si peu de temps.

Qu'est-ce que je te racontais tout à l'heure, quand je me suis arrêtée pour aller déjeuner ? Ah oui, je parlais des Lorétanes. Oh là là, Chichi, tout ce qu'on dit est bien vrai et plus encore, chaque jour je découvre quelque chose de nouveau, j'en ai le cœur soulevé et je dis qu'est-ce que c'est que ça. Iquitos doit être la ville la plus corrompue du Pérou, pire même que Lima. C'est peut-être vrai après tout que le climat y fait, je veux dire pour que les femmes soient si terribles, tu vois bien Panta, il a mis les pieds dans la forêt et il est devenu un volcan. Le pire c'est que les coquines sont très mignonnes, les mecs si laids et sans grâce et elles si extra. Je n'exagère pas, Chichita, je crois que les femmes les plus belles du Pérou (excepté celle qui parle et sa sœur, évidemment) ce sont celles d'Iquitos. Toutes, celles qui ont l'air convenable et celles de l'intérieur et même je t'assure que peut-être les

plus belles ce sont les jeunes filles du peuple. Elles ont des courbes, ma petite, et une façon de marcher très coquette et effrontée, en remuant le popotin sans aucune gêne et en rejetant les épaules en arrière pour faire ressortir la poitrine. Des filles délurées, elles portent des pantalons étroits comme des gants, et tu crois qu'elles baissent les yeux quand les hommes leur disent des choses ? Tu parles, elles entrent dans le jeu et les regardent dans les yeux avec un culot qu'on a envie de leur tirer les cheveux. Ah, il faut que je te raconte une chose que j'ai entendue hier, en entrant au Magasin Record (où ils ont le système du 3 x 4, tu achètes trois articles et le quatrième ils te l'offrent, sensas', non ?), entre deux petites toutes jeunes. L'une disait à l'autre :

« As-tu déjà embrassé un militaire ? – Non, pourquoi tu me le demandes ? » – *Ils embrassent du tonnerrrrre.* » Cela m'a fait rire, elle le disait avec cet accent chantant du Loreto et à voix haute, en se moquant que tout le monde l'entende. Elles sont comme ça, Chichi, délurées comme on n'en fait pas. Et tu crois qu'elles en restent aux baisers ? Tu parles, selon Alicia ces diablesses font déjà le grand jeu dès le Collège et elles savent prendre leurs précautions et tout, et quand ces coquines se marient elles font le grand cirque pour que leur mari les croie intactes. Certaines vont trouver les ayahuasqueras (ces sorcières qui préparent l'ayahuasca, tu en as entendu parler, non ? une décoction qui fait rêver des choses très étranges) pour qu'elles les remettent à neuf. Non mais tu te rends compte. Je te jure que chaque fois que je sors faire mes courses ou vais au cinéma avec Alicia je reviens toute rouge des histoires qu'elle me raconte. Elle salue une amie, je lui demande qui est-ce et elle me dit une fille terrible, figure-toi que, et la moins coupable a eu plusieurs amants, toutes les femmes mariées ont eu des aventures avec un militaire, aviateur ou marin, mais surtout militaire, ils ont un grand prestige auprès des filles, eh bien ! heureusement que Panta on ne me le laisse pas porter l'uniforme. Ces folles profitent de la moindre négligence du mari et, hop ! des cornes. On en tremble, ma petite. Et puis tu crois qu'elles font les choses comme il faut, dans leurs lits, dans des draps ? Alicia m'a dit si tu veux on va aller faire un tour à Moronacocho et tu vas voir la quantité d'autos où les couples se font des choses (mais pour de bon, hein !), l'une à côté de l'autre comme si de rien n'était. Figure-toi qu'on a surpris une femme qui faisait des choses avec un lieutenant de la Garde civile au dernier rang du cinéma Bolognesi. Il paraît qu'il y a eu une panne de film, on a allumé les lumières et on les a chopés. Les pauvres, tu vois un

peu la peur qu'ils ont dû avoir quand les lumières se sont allumées, surtout elle ? Ils s'étaient étendus en profitant qu'il y a des banquettes au lieu de fauteuils et que le dernier rang était vide. Un scandale terrible, il paraît que l'épouse du lieutenant a presque tué la femme, parce qu'un speaker de Radio-Amazone qui est terrible et lâche toutes les vérités a raconté l'histoire dans tous ses détails et le lieutenant on a fini par le virer d'Iquitos. Moi je ne voulais pas le croire, mais Alicia m'a montré la fille dans la rue, une brune très élégante, avec un air de sainte nitouche. Je la regardais et disais à Alicia tu me mens, ils faisaient des *choses*, ce qui s'appelle des *choses* en plein film, avec le manque de confort et la peur d'être surpris ? Il paraît que oui, la fille on l'a chopée sans culotte et le lieutenant avec le zizi à l'air. Après Paris, ma vieille, Iquitos la corrompue. Ne va pas croire qu'Alicia est bavarde, c'est moi qui lui tire les vers du nez, par curiosité et aussi par précaution, ma fille, ici il faut être sur ses gardes et faire des pieds et des mains pour te défendre de ces Lorétanes, tu tournes la tête et hop ! elles te chipent ton mari. Alicia, bien que du pays, est très sérieuse, quoique parfois elle s'amène aussi avec un de ces pantalons qu'il faut enfiler avec un chausse-pied. Mais elle ne provoque pas les hommes, elle ne les regarde pas avec l'effronterie de ses compatriotes.

À propos de ces coquines de Lorétanes, quelle imbécile je fais, j'allais oublier de te raconter le meilleur (ou le pire). Tu ne peux pas t'imaginer ce qui nous est arrivé à peine à moitié installés chez nous. Tu avais entendu parler des fameuses « lavandières » d'Iquitos ? Tout le monde m'a dit mais où vivais-tu, Pocha, d'où sors-tu, le monde entier sait ce que sont les célèbres « lavandières » d'Iquitos. Eh bien ! je dois être idiote ou tombée de la dernière pluie, ma sœur, mais ni à Chiclayo, ni à Ica ni à Lima je n'avais entendu parler des « lavandières » d'Iquitos, jamais. Imagine-toi que nous étions depuis quelques jours dans notre nouvelle maison, et notre chambre à coucher se trouve au rez-de-chaussée, avec une fenêtre sur la rue. Nous n'avions pas encore de bonne – maintenant j'en ai une qui ne se foule pas, mais très gentille – et aux heures les plus inattendues soudain on cognait à cette fenêtre et on entendait une voix de femme : « Lavandière ; y a du linge à laver ? » Et moi sans même ouvrir la fenêtre je disais non, merci bien. Je n'ai jamais eu l'idée de me dire comme c'est bizarre qu'il y ait tant de lavandières dans les rues d'Iquitos et que par contre il soit si difficile de trouver une femme de ménage, parce que j'avais mis un petit carton « Recherche employée de maison » et il n'y avait de candidates que de loin

en loin. Aussi un jour, c'était très tôt le matin et nous étions encore couchés quand j'entends le petit coup à la fenêtre, « lavandière ! y a du linge ? », or j'avais laissé s'entasser du linge sale, parce qu'ici, je ne te dis que ça, avec cette chaleur horrible qu'est-ce qu'on peut transpirer, il faut se changer jusqu'à deux et trois fois par jour. Aussi pensai-je extra, qu'elle me lave tout ce linge si ce n'est pas trop cher. Je lui criai un petit moment, je me levai en chemise et allai lui ouvrir la porte. Alors là j'aurais dû me douter qu'il se passait quelque chose de bizarre parce que la fille avait l'air de tout sauf d'une lavandière, mais moi, une vraie idiote, sans penser à mal. Une fille du peuple très présentable, cintrée pour faire ressortir ses courbes naturellement, les ongles faits et très pomponnée. Elle me regarda de haut en bas, tout étonnée, et je pensai qu'est-ce qu'elle a celle-là, qu'est-ce que j'ai pour qu'elle me regarde comme ça ? Je lui dis entrez, elle est entrée dans la maison et avant que je lui aie rien dit elle a vu la porte de la chambre à coucher et Panta au lit et hop ! elle s'est élancée tout droit et s'est plantée tout bonnement devant ton beau-frère dans une de ces poses qui m'a laissée comme deux ronds de flan, la main sur la hanche et les jambes écartées comme un petit coq qui va attaquer. Panta s'est assis dans son lit d'un coup, il avait les yeux hors de la tête tant il était étonné de l'apparition de cette femme. Et qu'est-ce que tu crois qu'elle a fait la garce avant que Panta ou moi réussissions à lui dire attendez dehors, que faites-vous dans la chambre ? Elle s'est mise à parler du tarif, il faut me payer le double, qu'elle n'avait pas l'habitude de travailler avec des femmes, en me montrant moi, ma petite, tiens-toi bien, pour se payer ces plaisirs il faut banquer et je ne sais quelles vulgarités et soudain j'ai réalisé la chose et mes jambes se sont mises à trembler. Oui, Chichi, c'était une p..., une p... !, les « lavandières » d'Iquitos sont les p... d'Iquitos et vont de maison en maison offrant leurs services avec l'histoire du linge à laver. Maintenant dis-moi, est-ce qu'Iquitos est ou n'est pas la ville la plus dépravée du monde, ma sœur ? Panta aussi s'est mis à comprendre et à crier fous-moi le camp, friponne, qu'est-ce que tu as cru, je vais t'arrêter. La fille a eu une peur bleue, elle a compris son erreur, elle est sortie comme une folle, en trébuchant. Tu te rends compte d'une histoire, ma petite ? Elle croyait que nous étions des dégénérés, que je l'avais fait entrer pour que nous fassions des choses tous les trois. Qui sait, plaisantait ensuite Panta, ça valait peut-être la peine d'essayer, est-ce que je ne t'ai pas dit qu'il avait bien changé ? Maintenant que c'est passé je peux en rire et blaguer, mais je t'assure que ça

a été un très mauvais moment à passer, je suis restée tout le jour morte de honte en me rappelant la scène. Tu vois comment c'est ici, ma sœur, une ville où celles qui ne sont pas des p... essaient de l'être et où si tu ne fais pas attention une seconde tu te retrouves sans mari, tu te rends compte où je suis venue atterrir.

J'ai la main qui s'est endormie, Chichi, il fait presque nuit, il doit être très tard. Je vais devoir t'envoyer cette lettre dans une malle pour qu'elle tienne. J'espère que tu vas me répondre très vite et très long comme moi et avec tout plein de cancans. Est-ce que Roberto est toujours ton amoureux ou tu as changé ? Raconte-moi tout et je te promets qu'à l'avenir je t'écirai tout de suite.

Plein de baisers, Chichi, de ta sœur qui se languit de toi et qui t'aime,

POCHITA.

Nuit du 29 au 30 août 1956

Images de l'humiliation, instantanés de l'ardente et âpre histoire du chatouillement torturant : strict et fastueux rassemblement du jour de promotion, devant le monument de Francisco Bolognesi, le cadet de dernière année de l'École militaire de Chorrillos, Pantaleón Pantoja, tandis qu'il exécute gaillardement le pas de l'oie, est soudain transporté en chair et en esprit en enfer, moyennant la conversion en nid de guêpes de l'orifice de son anus et de l'ampoule rectale : cent lancettes martyrisent la plaie humide et secrète tandis que, serrant les dents jusqu'à les casser, suant de grosses gouttes glacées, il marche sans perdre le pas ; lors de la joyeuse, étincelante fête de la Promotion Alfonso Ugarte offerte par le colonel Marcial Gumucio, directeur de l'École militaire de Chorrillos, le jeune aspirant récemment promu sous-lieutenant Pantaleón Pantoja sent soudain les ongles de ses pieds se glacer quand, dès les premières mesures de la valse, resplendissant dans ses bras la vieille épouse du colonel Gumucio, à peine ouvert le bal de la nuit par son invaporeuse cavalière et lui, une démangeaison incandescente, un fourmillement serpentin, une torture en forme de chatouilles menues, simultanées et acérées élargissent, gonflent et irritent l'intimité de son rectum et la boutonnière de l'anūs : les yeux noyés de larmes, sans accroître ni diminuer la pression sur la taille et la main potelées de l'épouse du colonel Gumucio, le sous-lieutenant d'intendance

Pantoja, sans respirer, sans parler, continue à danser ; dans la tente de campagne de l'état-major du Régiment numéro 17 de Chiclayo, près du fracas des obus, du rataplan de la mitraille et des sèches éruclatations des balles des compagnies d'avant-garde qui viennent de commencer les manœuvres de fin d'année, le lieutenant Pantaleón Pantoja, qui, debout devant un tableau et un panneau de cartes, explique aux officiers, d'une voix ferme et métallique, les stocks, système de distribution et prévisions de parc et d'approvisionnements, est soudain invisiblement soulevé du sol, de la réalité la plus immédiate par un courant foudroyant, ardent, effervescent, émulsif et crépitant qui brûle, cuit, exacerbe, multiplie, supplicie, affole le vestibule anal et le couloir rectal et se déploie comme une araignée entre ses fesses, mais lui, brusquement livide, subitement inondé de sueur, le cul secrètement froncé avec une obstination forcenée, la voix à peine voilée par un tremblement, il continue à émettre des chiffres, à produire des formules, à additionner et soustraire. « Il faut te faire opérer, Pantita », murmure maternellement M^{me} Leonor. « Fais-toi opérer, mamour », répète, doucement, Pochita. « Qu'on te les enlève une bonne fois, mon frère, fait écho le lieutenant Luis Rengifo Flores, c'est plus facile à opérer qu'un phimosis et à un endroit moins dangereux pour la virilité. » Le major Antipa Negrón, de la Santé militaire, rit aux éclats : « Je vais décapiter ces trois hémorroïdes d'un seul coup, comme si c'étaient des têtes d'enfants en beurre, mon cher Pantaleón. »

Autour de la table d'opération, il y a toutes sortes de gestes, passes et manipulations qui l'angoissent beaucoup plus que le silencieux va-et-vient des médecins et des infirmières dans leurs chaussons blancs ou que les aveuglantes cascades de lumière que les réflecteurs lui envoient du plafond. « Ça va pas vous faile mal, monsieur Pantoja », l'encourage le Tigre Collazos, qui outre la voix, a aussi les yeux bridés, les mains vibratiles et le sourire mielleux de Porfirio le Chinois. « Plus rapide, plus facile et avec moins de suites que l'extraction d'une dent, Pantita », assure une M^{me} Leonor dont les hanches, le double menton et la poitrine ont forci et débordé jusqu'à se confondre avec ceux de Leonor Curinchila. Mais là, penchées aussi sur la table d'opération, où on l'a installé en position gynécologique – entre ses jambes ouvertes manipule des bistouris, cotons, ciseaux, récipients le docteur Antipa Negrón –, il y a deux femmes aussi inséparables et antagoniques que certains duettistes qui maintenant tournent dans sa tête et le ramènent à l'enfance, au début de l'adolescence (Laurel et

Hardy, Mandrake et Lothar, Tarzan et Jane) : une montagne de graisse emmitouflée dans une mantille espagnole et une enfant-vieillard, en blue-jean, avec une frange et des traces de variole au visage. Ne pas savoir ce qu'elles font là ni qui elles sont – mais il a l'impression lointaine de les avoir vues quelquefois, comme en passant, parmi une foule de gens – lui produit une angoisse sans limites et, sans essayer de s'en empêcher, il se met à pleurer : il entend ses propres sanglots profonds et sonores. « N'ayez pas peur d'elles, ce sont les premières recrues du Service de Visiteuses, vous ne reconnaissez donc pas Gros-Lolos et Sandra ? Je vous les ai déjà présentées l'autre soir, à la Maison Chuchupe », le tranquillise Juan Rivera, le populaire Choupette, qui a encore diminué de taille et est un petit singe grimpé sur les épaules rondes, nues, faibles de la triste Pochita. Il sent qu'il pourrait mourir de honte, de colère, de frustration, de rancœur. Il voudrait crier : « Comment oses-tu révéler le secret devant ma mère, devant Pocha ? Espèce de nain, nabot, avorton ! Comment oses-tu parler de visiteuses devant mon épouse, devant la veuve de mon pauvre papa ? » Mais il n'ouvre pas la bouche et se contente de suer et de souffrir. Le docteur Negrón a terminé sa tâche et se redresse avec des morceaux sanguinolents qui pendent de ses mains et qu'il ne fait qu'entrevoir une seconde car il parvient à fermer les yeux à temps. Il est de plus en plus blessé, offensé et effrayé. Le Tigre Collazos rit aux éclats : « Il faut regarder les choses en face et appeler un chat un chat : les hommes ont besoin de tringler, vous leur procurez de quoi ou nous vous fusillons à coups de sperme. » « Nous avons choisi le Poste de Horcones pour l'expérience pilote du Service de Visiteuses, Pantoja », lui annonce avec désinvolture le général Victoria, et quoique, désignant des yeux et des mains M^{me} Leonor, la fragile et pâle Pochita, il implore sa discrétion, réserve, ajournement, oubli, le général Victoria insiste : « Nous savons qu'en plus de Sandra et Gros-Lolos, vous avez engagé Iris et Lalita. Vivent les quatre Mousquetaires ! » Il s'est remis à pleurer, au sommet de l'impuissance.

Mais maintenant, autour de son lit de convalescent, M^{me} Leonor et Pochita le regardent avec tendresse et affection, sans la plus légère ombre de malice, avec une claire, merveilleuse, balsamique ignorance qu'on peut lire dans leurs yeux : elles ne savent rien. Il sent une joie ironique monter le long de son corps et il se moque de lui-même : comment pourraient-elles être au courant du Service de Visiteuses si ça ne s'est pas encore passé, si je suis encore lieutenant et heureux, si nous n'avons pas encore quitté

Chiclayo ? Mais le docteur Negrón vient d'entrer accompagné d'une infirmière jeune et souriante (il la reconnaît et rougit : Alicia, l'amie de Pocha !) qui berce un bock à lavement dans ses bras, comme un nouveau-né. Pochita et M^{me} Leonor sortent de la chambre en lui adressant, depuis la porte, un adieu solidaire, presque tragique. « Genoux écartés, bouche embrassant le matelas, cul en l'air », ordonne le docteur Antipa Negrón. Et il explique : « Vingt-quatre heures sont passées et c'est le moment de nettoyer le ventre. Ces deux litres d'eau salée vont vous débarrasser de tous les péchés mortels et véniels de votre vie, lieutenant. » L'introduction de la canule dans le rectum, malgré la vaseline et l'habileté de prestidigitateur du médecin, lui arrache un cri. Mais maintenant le liquide s'écoule avec une tiédeur qui n'est plus douloureuse, qui est même agréable. Pendant une minute, les eaux continuent d'entrer, pétillantes, gonflant son ventre, tandis que le lieutenant Pantoja, les yeux fermés, pense méthodiquement : « Le Service de Visiteuses ? Il ne me fera pas mal, il ne me fera pas mal. » Il pousse un autre petit cri : le docteur Negrón a retiré la canule et lui a mis un bout de coton entre les jambes. L'infirmière sort en emportant le bock vide. « Jusqu'à présent vous n'avez senti aucune douleur postopératoire, n'est-ce pas ? » demande le médecin. « C'est vrai, mon commandant », répond le lieutenant Pantoja, en se tortillant péniblement, s'asseyant, se mettant debout, une main contre le coton pincé entre les fesses, et avançant vers le cabinet, raide comme un bonhomme de Carnaval, nu de la taille aux pieds, au bras du docteur qui le regarde avec bienveillance et un peu de pitié. Une légère brûlure s'est insinuée dans son rectum et son ventre éléphantiasique souffre maintenant de serremments de boyaux, de crampes rapides et un soudain frisson électrise son épine dorsale. Le médecin l'aide à s'asseoir sur la lunette, lui donne une petite tape sur l'épaule et lui résume sa philosophie : « Consolez-vous en pensant qu'après cette expérience *tout ce qui vous arrivera dans la vie sera meilleur*. » Il sort en poussant doucement la porte des toilettes. Le lieutenant Pantoja se met une serviette entre les dents et mord de toutes ses forces. Il a fermé les yeux, incrustant ses ongles dans ses genoux et deux millions de pores se sont ouverts comme autant de fenêtres le long de son corps pour vomir de la sueur et du fiel. Il se répète, avec tout le désespoir dont il est capable : « Je ne chierai pas des visiteuses, je ne chierai pas des visiteuses. » Mais les deux litres d'eau ont commencé à descendre, à glisser, à tomber, à faire irruption, brûlants et sataniques, perniciox, homicides, traîtres, entraînant de solides blocs de flammes,

couteaux et poinçons qui embrasent, enfoncent, brûlent et aveuglent. Il a laissé tomber la serviette de sa bouche pour pouvoir rugir comme un lion, grogner comme un cochon et rire comme une hyène en même temps.

OceanofPDF.com

Décision confidentielle
sur l'affectation du Bâtiment de la Marine Péruvienne
« Pachitea »

Le contre-amiral Pedro G. Carrillo, chef de la Force fluviale de l'Amazone,

CONSIDÉRANT :

1. Qu'il a reçu une requête du capitaine A.P. (Intendance) Pantaleón Pantoja, chef du service de Visiteuses pour Garnisons, Postes Frontières et Assimilés (S.V.G.P.F.A.), récemment créé par l'Armée de terre en vue de trouver une solution à un vaste problème biologico-psychologique des soldats et hommes de troupe qui servent dans des régions reculées, pour que la Force fluviale de l'Amazone lui accorde aide et facilités dans l'organisation du système de transport entre le poste de commandement et centre logistique du Service de Visiteuses et ses centres utilisateurs :

2. Que la requête susvisée a l'agrément de l'Administration, Intendance et Services de l'Armée (général Felipe Collazos) et du Commandement de la V^e Région (Amazonie) [général Roger Scavino] ;

3. Que la Direction d'Administration de l'État-Major de la Flotte s'est prononcée favorablement sur la requête, signalant en même temps l'opportunité que le S.V.G.P.F.A. puisse élargir ses services aux bases que la Flotte entretient dans les régions éloignées de l'Amazonie et où les marins souffrent des mêmes besoins et appétits que les soldats et hommes de troupe de l'Armée de terre qui ont motivé la création du Service de Visiteuses ;

4. Que, consulté sur ce point, le capitaine A.P. (Intendance) Pantaleón Pantoja a répondu que le S.V.G.P.F.A. n'avait aucun inconvénient à accéder à cette suggestion, ayant besoin pour ce faire que la Force fluviale de l'Amazone se soumette, dans ses bases de la forêt, à un *test* de sa conception, en vue de déterminer le nombre potentiel d'utilisateurs Marine péruvienne (M. p.) du S.V.G.P.F.A., lequel, dûment appliqué par les officiers responsables avec soin et promptitude, a donné un *nombre potentiel d'utilisateurs de 327*, avec une *moyenne ambitionnée par utilisateur de 10 prestations mensuelles* et un *temps moyen ambitionné de 35 minutes par prestation individuelle*.

DÉCIDE :

1. Que soit affecté à titre provisoire au Service de Visiteuses, comme moyen de transport sur les fleuves du Bassin amazonien entre son centre logistique et ses centres utilisateurs, l'ex-Navire-Dispensaire *Pachitea*, avec un équipage permanent de quatre hommes, sous le commandement du quartier-maître Carlos Rodríguez Saravia ;

2. Que le B.M.P. *Pachitea*, avant d'abandonner la base de Santa Clotilde, où il mouille depuis son désarmement, après un demi-siècle ininterrompu de navigation au service de la Flotte, avec à son palmarès une notable participation au conflit de 1910 avec la Colombie, soit dépouillé des pavillons, insignes et autres qui le désignent comme bâtiment de la Marine péruvienne, peint de la couleur que le capitaine A.P. (Intendance) Pantaleón Pantoja indiquera, à condition que ce ne soit ni le gris acier ni le blanc nuage, qui sont les couleurs des bâtiments M.P., et soit remplacé son nom originel *Pachitea* à la proue et sur la passerelle de manœuvre par celui d'*Eva*, que le Service de Visiteuses a choisi pour lui ;

3. Que, avant d'assumer cette nouvelle affectation, le quartier-maître Carlos Rodríguez Saravia et l'équipage à ses ordres soient dûment instruits par leurs supérieurs de la délicatesse de la tâche qu'ils auront à accomplir, la nécessité dans l'exercice de leurs fonctions d'être seulement vêtus en civil et de dissimuler leur qualité de membres de la Flotte, d'observer la plus grande discrétion sur ce qu'ils verront et entendront au cours de leurs déplacements et, en général, d'éviter la moindre confidence et révélation sur la nature du Service où ils ont été détachés ;

4. Que le combustible requis dans ses nouvelles fonctions par le B.M.P. *ex-Pachitea* soit proportionnellement supporté par la Marine et l'Armée de terre, selon l'utilisation respective du Service de Visiteuses, ce qui peut être déterminé par le nombre de prestations offertes par mois à chaque institution, ou par le nombre de déplacements aux garnisons militaires ou bases fluviales du B.M.P. affecté au S.V.G.P.F.A. ;

5. Que, vu son caractère confidentiel, cette disposition ne soit pas lue au Rapport, ni publiée dans les bases, mais communiquée uniquement aux officiers chargés de son exécution.

Signé :

contre-amiral PEDRO G. CARILLO,
chef de la Force fluviale de l'Amazone.

Base de Santa Clotilde, 16 août 1956.

c. c. à l'État-Major de la Marine péruvienne, à l'Administration, Intendance et Service de l'Armée de terre et au Commandement de la V^e Région (Amazonie).

S.V.G.P.F.A.

Rapport numéro trois

OBJET GÉNÉRAL : Service de Visiteuses pour Garnisons, Postes Frontières et Assimilés (S.V.G.P.F.A.).

OBJET PARTICULIER : Propriétés de la graisse de dauphin, du chuchuhuasi, du coccolobe, de la elabohuasea, de la huacapuruna, de l'ipururo et du viborachado, leur incidence sur le S.V.G.P.F.A., expériences réalisées sur la personne du soussigné et suggestions du même.

CARACTÉRISTIQUES : Secret.

DATE ET LIEU : Iquitos, 8 septembre 1956.

Le soussigné, capitaine A.P. (Intendance) Pantaleón Pantajo, chef du S.V.G.P.F.A.. présente ses respects au général Felipe Collazos, chef d'Administration, Intendance et Services de l'Armée, et a l'honneur de l'informer :

1. Que dans toute l'Amazonie il existe la croyance selon laquelle la variété rouge du dauphin (poisson-dauphin des fleuves amazoniens) est un animal d'une puissance sexuelle considérable, celle-là même qui le pousse, avec l'aide du démon ou des esprits malins, à enlever toutes les femmes qu'il peut afin de satisfaire ses instincts, en prenant pour ce faire une forme humaine si virile et si séduisante qu'aucun être féminin ne lui résiste. Qu'à cause de cette croyance il s'en est généralisée une autre, selon laquelle la graisse du dauphin accroît l'élan viril et rend l'homme irrésistible pour la femelle, ce pourquoi c'est un produit extrêmement demandé dans les boutiques et marchés. Que le soussigné a décidé d'effectuer personnellement une vérification, afin de déterminer dans quelle mesure cette croyance folklorique, superstition ou fait scientifique pouvait avoir une incidence sur le problème qui a provoqué et fondé l'existence du Service de Visiteuses, et, s'attelant à la tâche, il a demandé à madame sa mère et à madame son épouse, sous prétexte d'un traitement médical, de préparer durant une semaine tous les repas de la maison uniquement à base de graisse de dauphin, avec les résultats que voici :

2. Qu'à partir du deuxième jour le soussigné a éprouvé une brusque augmentation de l'appétit sexuel, l'anomalie s'accroissant les jours suivants au point que les deux derniers jours de la semaine, les mauvais attouchements et l'acte viril furent les seules réflexions qui ont occupé sa pensée, aussi bien le jour que la nuit (rêves, cauchemars), au préjudice grave de son pouvoir de concentration, système nerveux en général et efficacité au travail. Qu'en conséquence il s'est trouvé dans l'obligation impérative de solliciter de son épouse et d'obtenir d'elle, durant la semaine en question, une moyenne de deux relations intimes quotidiennes, avec l'ennui subséquent et la surprise de ladite, étant donné que le soussigné était accoutumé à avoir des relations d'intimité matrimoniale à un rythme d'une fois tous les dix jours avant d'arriver à Iquitos, et d'une fois tous les trois jours après son arrivée, car, en raison indubitablement des facteurs déjà connus par ses supérieurs (chaleur, atmosphère humide), le soussigné avait enregistré une augmentation de l'impulsion séminale dès le premier jour où il avait foulé le sol amazonien. Que, dans le même temps, il a pu vérifier que l'effet aphrodisiaque de la graisse de dauphin n'agit que sur l'homme, quoiqu'il ne puisse écarter que son épouse, affectée par la stimulation en question, l'ait dissimulée avec beaucoup de caractère par le sentiment

naturel de pudeur et de correction de toute dame digne de ce nom, comme, le soussigné a l'orgueil de le dire, c'est le cas de sa digne épouse ;

3. Que dans son désir de ne pas ménager ses efforts pour le meilleur accomplissement de la mission que ses supérieurs lui ont confiée et au péril même de sa santé physique et de la stabilité familiale, le soussigné a également décidé d'éprouver sur sa personne quelques-unes des recettes que la sagesse et la luxure populaires du Loreto proposent pour le retour ou l'accroissement de la virilité, vulgairement appelées, qu'on lui passe l'expression, redresse-morts ou, pire encore, relève-bittes, et il dit seulement *quelques-unes*, parce que dans cette région de la Patrie la préoccupation pour tout ce qui se rapporte au sexe est si aiguë et multiple qu'il y a, littéralement, des milliers de mixtures de ce type, ce qui empêche, même avec la meilleure volonté, qu'un individu isolé puisse en épuiser la liste, fût-ce en étant prêt à sacrifier sa vie dans l'expérience. Que le soussigné a le devoir de reconnaître qu'il s'agit de sagesse populaire et non de superstition : certaines écorces employées pour préparer des décoctions qui se boivent avec de l'alcool, telles que le chuchuhuasi, le coccolobe, la clabohuasca et la huacapuruna, provoquent un échauffement viril instantané et interminable que rien, si ce n'est l'exercice de la virilité, ne peut apaiser. Particulièrement efficace, par la vitesse quasi aéronautique avec laquelle il opère sur le centre générateur, est le mélange d'ipururo avec de l'eau-de-vie, qui, dès son ingestion, a déclenché chez le soussigné une fièvre non dissimulable, avec la honte qu'on peut imaginer, car malheureusement l'expérience ne se déroulait pas au foyer mais dans la boîte de nuit *Les Ténèbres* des bains de Nanay. Que pire encore et réellement satanique est le breuvage appelé viborachado, eau-de-vie dans laquelle macère une vipère venimeuse, de préférence un jergôn, aux effets plus désastreux que les précédents, parce que, servi cette fois par hasard à l'auteur de ce rapport en un autre établissement nocturne d'Iquitos, le club *La Selva*, il a produit chez lui une ardeur et une turgescence d'une telle férocité, d'une telle urgence qu'avec un regret encore très vif il a dû recourir, dans l'inconfort des toilettes de l'établissement susdit, au vice solitaire qu'il croyait bien éteint depuis les jours de son enfance, pour recouvrer la continence et la paix ;

4. Que, en raison de tout ce qui vient d'être exposé, le soussigné se permet de recommander à ses supérieurs de donner des instructions à toutes les garnisons, postes frontières et assimilés afin d'interdire expressément

l'usage de la graisse de dauphin rouge dans la préparation de l'ordinaire des soldats et hommes de troupe, et d'interdire, également, sous peine de punition et sans délai, la consommation, à l'état pur ou mélangé, à l'état solide ou liquide, du chuchuhuasi, le coccolobe, la clabohuasca, la huacapuruna, l'ipururo et le viborachado, sous peine de voir le Service de Visiteuses bombardé de demandes encore plus fortes que celle exorbitante à laquelle il doit faire face ;

5. Qu'il demande instamment de garder le plus grand secret au sujet de ce rapport (et si c'était possible de le détruire une fois lu) qui contient des confidences excessivement intimes sur la vie familiale du soussigné, qu'il s'est résigné à faire en pensant à la mission complexe que l'Armée lui a confiée, mais avec inquiétude et naturelle appréhension de la malice et des plaisanteries qu'elles lui attireraient sûrement de la part de ses camarades officiers si elles étaient divulguées.

Dieu vous garde.

Signé :

capitaine A.P. (Intendance) PANTALEÓN PANTOJA.

c. c. au commandant général de la V^e Région (Amazonie), le général Roger Scavino.

ANNOTATION

a) *Transformer en disposition réglementaire la suggestion du capitaine Pantoja, et, par conséquent, communiquer à tous les chefs de quartier, campement et postes de la V^e Région (Amazonie) qu'à partir de ce jour est formellement interdit l'usage dans les ordinaires des ingrédients, breuvages et épices énumérés dans le rapport précédent.*

b) *Conformément à la requête du capitaine Pantoja, détruire par le feu ce rapport numéro 3 du S.V.G.P.F.A. qui contient des révélations indéliques sur la vie personnelle et familiale de celui-ci.*

général FELIPE COLLAZOS,
chef de l'Administration, Intendance
et Services de l'Armée.

Lima, 18 septembre 1956.

*Décision secrète concernant le F.A.P. Hydravion Catalina
N 37 « Requena »*

Le colonel F.A.P. Andrés Sarmiento Segovia, commandant le Groupe aérien N. 42 de l'Amazonie,

CONSIDÉRANT :

1. Que le capitaine A.P. (Intendance) Pantaleón Pantoja, avec l'autorisation et la caution des instances supérieures de l'Armée, a sollicité l'aide du Groupe aérien N. 42 pour le transport continu du personnel du Service de Visiteuses récemment créé, depuis son centre logistique, au bord de l'Itaya, jusqu'à ses centres utilisateurs, dont plusieurs se trouvent si isolés, surtout en période de pluies, que le seul moyen fonctionnel de transport est la voie aérienne, et depuis lesdits points jusqu'au centre logistique ;

2. Que le Commandement d'Administration et Culte de l'État-Major des Forces aériennes péruviennes a consenti à accéder à cette requête par déférence envers l'Armée de terre, mais en émettant les plus expresses réserves sur la nature du Service de Visiteuses, lequel lui semble peu compatible avec les tâches naturelles et propres des Forces armées et dangereux pour son renom et son prestige, cela n'étant qu'une simple conjecture et en aucune façon une tentative d'immixtion dans les activités de l'institution sœur,

DÉCIDE :

1. Que soit détaché au S.V.G.P.F.A., à titre de prêt, pour effectuer les services de transport indiqués, le F.A.P.

Hydravion Catalina N 37 *Requena*, une fois que la Section technique et mécanique du Groupe aérien N 42 de l'Amazonie l'aura mis en état de recommencer à voler ;

2. Que, avant de décoller de la Base aérienne de Moronacocha, le F.A.P. Hydravion Catalina N 37 soit dûment camouflé, de telle sorte qu'il ne puisse être reconnu à aucun moment comme appartenant aux Forces

aériennes péruviennes dans l'exercice des services prêtés au S.V.G.P.F.A., transformant pour cela la couleur du fuselage et des ailes (de bleu en vert avec des lisérés rouges) et le nom (de *Requena* en *Dalila*, selon le désir du capitaine Pantoja) ;

3. Que soit détaché, pour piloter le F.A.P. Hydravion Catalina N 37, le sous-officier du Groupe aérien N. 42 qui aura fait l'objet du plus grand nombre de punitions et d'avertissements dans ses états de services depuis le début de l'année ;

4. Qu'au vu de l'état de détérioration technique où se trouve le F.A.P. Hydravion Catalina N 37, dû à ses longues années de service, il soit révisé hebdomadairement par un mécanicien du Groupe aérien N. 42 de l'Amazonie, qui pour ce faire se rendra, discrètement et en civil, au centre logistique du S.V.G.P.F.A. ;

5. De prier instamment le capitaine Pantoja que le Service de Visiteuses ait les plus grands soins et égards pour l'Hydravion Catalina N 37, étant donné qu'il s'agit d'une véritable relique historique des F.A.P., car c'est sur cette noble machine que le 3 mars 1929, le lieutenant Luis Pedraza Romero réunit pour la première fois en vol direct les villes d'Iquitos et de Yurimaguas ;

6. Que le combustible ainsi que tous les frais exigés par l'entretien et l'utilisation du F.A.P. Hydravion Catalina N 37 incombent exclusivement au seul S.V.G.P.F.A. ;

7. Que cette Décision soit communiquée uniquement à ceux qu'elle concerne ou mentionne, et, vu son caractère hautement secret, sera punie de soixante jours de prison toute personne qui divulguera ou révélera son contenu en dehors des exceptions mentionnées.

Signé :

colonel F.A.P. ANDRÉS SARMIENTO SEGOVIA.
Base aérienne de Moronacocha, 7 août 1956.

c. c. au Commandement d'Administration et Culte de l'État-Major des Forces armées péruviennes, à l'Administration, Intendance et Services de l'Armée et au Commandement de la V^e Région (Amazonie).

*Disposition interne
du Service de Santé du Campement
militaire Vargas Guerra*

Le commandant A.P. (Santé) Roberto Quispe Salas, chef du Service de Santé du Campement militaire Vargas Guerra, vu les instructions confidentielles reçues du Commandement général de la V^e Région (Amazonie), adopte les directives suivantes :

1. Le major A.P. (Santé) Antipa Negrón Azpilcueta sélectionnera parmi l'équipe d'infirmiers et auxiliaires médicaux de la Section « Maladies infectieuses et contagieuses » la personne qu'il considérera comme la plus apte scientifiquement et moralement à remplir les fonctions que les instructions du Commandement de la V^e Région (Amazonie) déterminent pour le futur Assistant sanitaire du Service de Visiteuses pour Garnisons, Postes Frontières et Assimilés (S.V.G.P.F.A.) ;

2. Le major Negrón Azpilcueta accordera, au cours de la présente semaine, à l'infirmier ou auxiliaire médical un entraînement théorico-pratique accéléré, en prévision des tâches qu'il devra accomplir au S.V.G.P.F.A., lesquelles consisteront, pour l'essentiel, à détecter lentes, puces, poux, morpions et acarus en général, maladies vénériennes et affections vulvo-vaginales infecto-contagieuses chez les visiteuses faisant partie des convois, immédiatement avant leur départ vers les centres utilisateurs du S.V.G.P.F.A. ;

3. Le major Negrón Azpilcueta fournira à l'Assistant sanitaire une pharmacie portative de premiers soins, en y adjoignant sonde, spéculum et doigt de lastex pour exploration vaginale, deux blouses blanches, deux paires de gants en caoutchouc et un nombre adéquat de cahiers, sur lesquels, chaque semaine, celui-ci devra rédiger un rapport à l'intention du Service de Santé du Campement militaire Vargas Guerra sur le mouvement quantitatif et qualitatif du Poste d'Assistance sanitaire du S.V.G.P.F.A. ;

4. Communiquer cette disposition seulement à l'intéressé et la classer avec l'avertissement « Secret ».

Signé :

commandant A.P. (Santé) ROBERTO QUISPE SALAS

Campement militaire Vargas Guerra,
1^{er} septembre 1956.

c. c. au Commandement général de la V^e Région (Amazonie) et au capitaine A.P. (Intendance) Pantaleón Pantoja, chef du Service de Visiteuses pour Garnisons, Postes Frontières et Assimilés (S.V.G.P.F.A.).

*Rapport du sous-lieutenant Alberto Santana
au Commandement général de la V^e Région (Amazonie)
sur l'opération pilote effectuée par le S.V.G.P.F.A.
au Poste de Horcones sous son commandement.*

Conformément aux instructions reçues, le sous-lieutenant Alberto Santa a l'honneur de communiquer au Commandement général de la V^e Région (Amazonie) les faits suivants survenus au Poste sous son commandement sur le fleuve Napo :

Sitôt informé par ses supérieurs que le Poste de Horcones avait été choisi comme siège de l'expérience inaugurale du Service de Visiteuses pour Garnisons, Postes Frontières et Assimilés il s'est préparé à fournir toutes facilités pour le succès de l'opération et a demandé par radio au capitaine Pantaleón Pantoja quelles dispositions il devait prendre à Horcones préalablement à l'expérience pilote. À quoi le capitaine Pantoja lui a fait répondre par la négative parce qu'il se déplacerait personnellement au Napo pour superviser les préparatifs et le déroulement de l'expérience.

Effectivement, le lundi 12 septembre à 10 h 30 du matin, approximativement, a amerri sur le Napo, en face du Poste, un hydravion de couleur verte avec le nom *Dalila* peint en lettres rouges sur le fuselage, piloté par un individu surnommé Dingo, et avec pour passagers le capitaine Pantoja, vêtu en civil, et une dame nommée Chuchupe, qu'il fut nécessaire de descendre en la portant car elle se trouvait en état d'évanouissement. La raison de son évanouissement est qu'elle avait eu très peur durant le vol fleuve Itaya-fleuve Napo, à cause des secousses provoquées par le vent et à cause du pilote qui, selon les affirmations de la susdite, dans l'intention d'accroître sa terreur pour s'amuser, avait effectué de constantes, périlleuses et inutiles acrobaties, que ses nerfs n'avaient pu supporter. Une fois remise ladite dame, elle a voulu, en accumulant des mots et des gestes grossiers,

attaquer le pilote, et il a fallu l'intervention du capitaine Pantoja pour mettre fin à l'incident.

Les esprits apaisés, après un rapide rafraîchissement, le capitaine Pantoja et sa collaboratrice se sont mis à tout bien préparer pour la réalisation de l'expérience, qui devait avoir lieu le lendemain, mardi 13 septembre. Les préparatifs ont été de deux ordres : de participants et topographiques. Pour les premiers, le capitaine Pantoja, aidé du soussigné, a établi une *liste d'utilisateurs*, en demandant pour ce faire, un à un, aux vingt-deux soldats et hommes de troupe du Poste – les sous-officiers ont été exclus –, s'ils désiraient bénéficier du Service de Visiteuses, ce pourquoi il leur a expliqué la nature de celui-ci. La première réaction de la troupe fut l'incrédulité, la méfiance et ils se sont tous refusés à participer à l'expérience, croyant qu'il s'agissait d'un stratagème, comme lorsqu'on ordonne : des volontaires pour aller à Iquitos ! et ceux qui font un pas en avant on les envoie nettoyer les latrines. Il fallut que ladite Chuchupe se mette en avant et parle aux hommes en termes malicieux pour qu'aux suspicions et aux doutes succède, d'abord, une grande hilarité, puis une excitation d'une telle ampleur qu'il fallut aux sous-officiers et au soussigné agir avec la plus grande énergie pour les calmer. Des vingt-deux soldats et hommes de troupe, vingt et un se sont inscrits comme candidats utilisateurs, après défection du soldat de deuxième classe Segundo Pachas qui a indiqué qu'il refusait parce que l'opération aurait lieu un mardi 13 et qu'étant superstitieux, il était sûr que cela lui porterait malheur d'y participer. Sur les indications de l'infirmier de Horcones on a également éliminé de la liste des candidats utilisateurs le caporal Urandino Chicote, qui souffre d'une éruption de gale, susceptible de se propager, à travers la visiteuse respective, au reste de l'unité. De sorte que la liste a été définitivement établie de vingt utilisateurs, lesquels, consultés, ont admis qu'on retienne sur leur solde le tarif fixé par le S.V.G.P.F.A. comme rétribution pour le service rendu.

Quant aux préparatifs topographiques ils ont consisté essentiellement en l'aménagement de quatre emplacements destinés aux visiteuses du premier convoi du S.V.G.P.F.A. et ont été menés à bien sous la direction exclusive de ladite Chuchupe. Celle-ci a indiqué que, comme il pouvait pleuvoir, les locaux devaient être couverts, et, de préférence, ne pas être contigus afin d'éviter des interférences auditives ou des émulations, ce qui malheureusement n'a pu être totalement obtenu. Après avoir passé en revue les installations couvertes du Poste qui, les supérieurs le savent, sont rares,

ont été choisis le local de l'Approvisionnement, le poste de radio et l'infirmerie comme les plus convenables. Étant donné sa vaste surface, l'Approvisionnement a pu être divisé en deux compartiments, en utilisant comme barrière de séparation les caisses de vivres. La dénommée Chuchupe a demandé ensuite qu'on place à chaque emplacement un lit avec son matelas respectif en paille ou en caoutchouc, ou à défaut un hamac, avec une toile cirée imperméable destinée à éviter les infiltrations et la détérioration du matériel. On a procédé immédiatement au transport auxdits emplacements de quatre lits (choisis par tirage au sort) de la chambrée de la troupe, avec leur matelas, mais comme il n'a pas été possible de trouver les toiles cirées demandées, on les a remplacées par les toiles utilisées pour couvrir les machines et l'armement quand il pleut. De même, une fois protégés les matelas avec les toiles, on a procédé à l'installation de moustiquaires afin que les insectes, si abondants à cette époque, ne fassent pas obstacle à l'acte de la prestation. Vu l'impossibilité de doter chaque emplacement du petit bidet que M^{me} Chuchupe demandait, étant donné que le Poste ne dispose même pas d'un seul de ces instruments, on y a installé quatre seaux à fourrage. Il n'y a pas eu de difficulté à installer dans chacun les toilettes avec leur récipient d'eau correspondant, ainsi que le pourvoir d'une chaise, caisse ou banc pour placer le linge, et de deux rouleaux de papier hygiénique (à ce sujet le soussigné demande à ses supérieurs de bien vouloir donner ordre à l'Intendance de remplacer dans les meilleurs délais ces derniers, vu l'extrême justesse de nos réserves de cet article et l'impossibilité dans cette région si reculée de le remplacer par autre chose, tel que papier journal ou d'emballage, vu aussi le précédent d'urticaire et graves irritations cutanées provoqués chez la troupe par l'utilisation de feuilles d'arbres). De même, la dénommée Chuchupe a précisé qu'il était indispensable d'installer dans les emplacements des rideaux qui, sans les obscurcir totalement, tamiseraient la lumière du soleil et donneraient une certaine pénombre, laquelle, selon son expérience, est l'ambiance la plus adéquate à la prestation. L'impossibilité de se procurer les rideaux à fleurs que suggérait M^{me} Chuchupe n'a pas été un obstacle : le caporal-chef Esteban Sandora a fabriqué ingénieusement une série de rideaux avec les couvertures et les capotes de la troupe qui ont assez bien rempli leur rôle, laissant les emplacements dans le demi-jour requis. En outre, pour le cas où la nuit viendrait avant la fin de l'opération, M^{me} Chuchupe a fait recouvrir les lampes des emplacements avec des chiffons de couleur rouge, parce que,

a-t-elle assuré, l'ambiance colorée est la plus propre à l'acte. Finalement, la dénommée Chuchupe, insistant pour que les locaux aient une certaine touche féminine, a confectionné elle-même des petits bouquets de fleurs, feuilles et plantes des bois, qu'elle est allée ramasser aidée par deux recrues, et qu'elle a placés artistiquement à la tête du lit de chaque emplacement. Ce qui a mis fin aux préparatifs. Il ne restait plus qu'à attendre l'arrivée du convoi.

Le lendemain, mardi 13 septembre, à 14 h 15, a accosté à l'embarcadère du Poste de Horcones le premier convoi du S.V.G.P.F.A. Dès que fut aperçu le bateau-transporteur – nouvellement peint en vert et avec son nom *Eva* en grosses lettres rouges sur la proue –, la troupe a interrompu ses tâches quotidiennes, a poussé des exclamations d'enthousiasme et a lancé ses calots en l'air en signe de bienvenue. Immédiatement, suivant les instructions du capitaine Pantoja, a été installé un système de garde pour empêcher que ne s'approche du Poste aucun élément civil durant l'expérience pilote, danger en réalité improbable si l'on tient compte que la population la plus proche de Horcones est une tribu d'indiens quéchuas à deux jours de navigation en amont du Napo. Grâce à la collaboration décidée des recrues, le débarquement s'est effectué très normalement. Le bateau-transporteur *Eva* était commandé par Carlos Rodríguez Saravia (quartier-maître de la Flotte camouflé en civil) et un équipage de quatre hommes qui, par ordre du capitaine Pantoja, sont restés à bord durant tout le séjour de L'*Eva* à Horcones. Le convoi était conduit par deux collaborateurs civils du capitaine Pantoja : Porfirio Wong et un individu surnommé Choupette. Quant aux quatre visiteuses, dont l'apparition à l'échelle de coupée a été saluée par des salves d'applaudissements de la troupe, elles répondaient aux noms suivants (elles ont refusé toutes quatre de faire connaître leur véritable identité) : LALITA, IRIS, GROS-LOLOS et SANDRA. Les quatre femmes ont été rassemblées immédiatement par les dénommés Choupette et Chuchupe dans le local d'approvisionnement pour se reposer et recevoir des instructions, avec à la porte le dénommé Porfirio Wong montant la garde. Étant donné l'agitation provoquée chez les hommes par la présence des visiteuses, il a été très opportun de les tenir consignées jusqu'à l'heure fixée pour le début de l'opération (cinq heures de l'après-midi), mais il y a eu un léger incident au sein du S.V.G.P.F.A. En effet, passé un temps de récupération des fatigues du voyage, les dénommées visiteuses ont prétendu sortir du local, alléguant qu'elles désiraient connaître les abords et

se promener dans le Poste. Leurs responsables s'y refusant, elles ont protesté bruyamment en poussant des cris et des gros mots et ont essayé même de forcer la sortie. Pour les maintenir à l'intérieur il a fallu que le capitaine Pantoja en personne se rende au local d'approvisionnement. Comme anecdote, on peut signaler que le soldat de deuxième classe Segundo Pachas a demandé peu après l'arrivée du convoi à être inclus par les utilisateurs, indiquant qu'il était disposé à défier le mauvais sort, ce qui lui a été refusé vu que la liste était définitivement établie.

À cinq heures moins cinq, le capitaine Pantoja a donné l'ordre aux visiteuses d'occuper leur emplacement respectif, celui-là même qu'elles avaient tiré au sort : approvisionnement, LALITA et GROS-LOLOS, poste de radio, SANDRA ; infirmerie, IRIS. Comme contrôleurs se sont postés le capitaine Pantoja lui-même à la porte de l'approvisionnement, le soussigné devant le poste de radio et le sous-officier Marcos Maravilla Ramos devant l'infirmerie, chacun muni de son chronomètre respectif. À 17 heures juste, c'est-à-dire à peine terminés les tâches et services de la troupe (à l'exception de la garde), on a fait mettre en rangs les vingt utilisateurs à qui l'on a demandé d'indiquer la visiteuse de son choix ; la première difficulté sérieuse s'est alors produite, vu que dix-huit sur les vingt se sont prononcés résolument pour la dénommée GROS-LOLOS et les deux restants pour IRIS, de sorte que les deux autres visiteuses se retrouvaient sans candidats utilisateurs. Consulté sur la décision à prendre, le capitaine Pantoja a suggéré et le soussigné a mis en pratique la solution suivante : les cinq hommes ayant eu la meilleure conduite dans le mois, selon leurs états de services, ont été dirigés vers l'emplacement de la très demandée GROS-LOLOS et les cinq ayant eu le plus grand nombre de punitions et d'avertissements à celui de la dénommée SANDRA, celle parmi les quatre visiteuses au physique le plus ingrat (nombreuses marques de variole). Les autres ont été divisés en deux groupes et dirigés, après tirage au sort, aux emplacements respectifs d'IRIS et LALITA. Une fois constitués les quatre groupes de cinq hommes, on leur a expliqué brièvement qu'ils ne pourraient pas dépasser une durée maximale de vingt minutes dans l'emplacement, temps limite d'une prestation normale selon le règlement du S.V.G.P.F.A., et on a ordonné à ceux qui attendaient d'observer le plus grand silence et retenue pour ne pas gêner le compagnon en action. La seconde difficulté sérieuse a surgi à ce moment, car tous les hommes se bousculaient pour se mettre à la tête de leur groupe respectif afin d'être les premiers à obtenir la

prestation de chaque visiteuse, on a même enregistré des bourrades et des altercations verbales. Une fois de plus il a fallu imposer le calme et recourir au système du tirage au sort pour établir l'ordre de passage, ce qui a représenté au total un retard de quelque quinze minutes.

À 17 h 15 l'ordre de départ a été donné. Il convient de dire tout de suite que, dans l'ensemble, l'opération pilote a été menée à bien, et avec succès, plus ou moins dans les délais prévus et avec un minimum d'incidents. Quant au temps imparti à chaque utilisateur, dont le capitaine Pantoja craignait qu'il fût trop court pour une prestation totalement satisfaisante, il s'est avéré même excessif.

Voici, par exemple, les temps mis par les cinq utilisateurs du groupe SANDRA que le soussigné a chronométrés : le premier, 8 minutes ; le second, 12 ; le troisième, 16 ; le quatrième, 10, et le cinquième, qui a battu le record, 3 minutes. Les hommes des autres groupes ont enregistré aussi des temps semblables. De toute façon, le capitaine Pantoja a fait remarquer que ces indications étaient seulement valables relativement et en règle générale, étant donné que, du fait de l'isolement de Horcones, les utilisateurs avaient ici une impatience virile casernée depuis si longtemps (certains, six mois) qu'ils tendaient à être anormalement rapides dans l'acte de la prestation. En tenant compte de ce que entre chaque prestation il y avait un moment d'attente de quelques minutes, afin que les dénommés Choupette et Chuchupe puissent changer l'eau des récipients de chaque emplacement, on peut conclure que l'opération a duré moins de deux heures, du début jusqu'à la fin. Au cours de l'expérience pilote il y a eu certains incidents, mais sans caractère de gravité, certains même amusants et nécessaires pour relâcher un peu la tension nerveuse des hommes qui faisaient la queue. Ainsi, par exemple, à cause d'une négligence du radio-opérateur du Poste, qui chaque jour se met à l'écoute de Radio-Amazone d'Iquitos pour écouter l'émission La Voix d'El Sinchi, que nous diffusons par haut-parleur, dès que les montres marquent six heures, la voix de ce speaker a fait une irruption intempestive sur Horcones, car le poste émetteur était automatiquement branché, ce qui a bien divertì et fait rire les hommes, surtout lorsqu'ils ont vu surgir en petite tenue la visiteuse SANDRA et le caporal-chef Esteban Sandora, qui, effectuant la prestation au poste de radio, se sont alarmés outre mesure au déclenchement du bruit. Un autre bref incident s'est produit quand, profitant de ce qu'à l'approvisionnement opéraient dans des compartiments voisins GROS-LOLOS et LALITA, le simple soldat Amelio

Sifuentes, de la queue d'utilisateurs de cette dernière, a prétendu malicieusement s'introduire dans l'emplacement de la surnommée GROS-LOLOS, celle-là même qui, comme les supérieurs l'auront noté, avait recueilli le plus de sympathie parmi les hommes d'Horcones. Le capitaine Pantoja a surpris l'habile tentative du soldat Sifuentes et l'a réprimandé sévèrement. Dans le même local d'approvisionnement on a enregistré également un autre incident, qui n'a été découvert par le soussigné que lorsque le convoi du S.V.G.P.F.A. était déjà parti. C'est ainsi que pendant le temps consacré aux prestations, ou avant, tandis que les visiteuses se trouvaient rassemblées là, quelqu'un a profité de l'occasion pour ouvrir une boîte de rations et soustraire sept conserves de thon, quatre paquets de biscuits de mer et deux limonades, sans qu'il ait été possible jusqu'à présent d'identifier le ou les coupables. En résumé, et à la seule exception de ces incidents d'ordre mineur, à sept heures du soir l'opération était terminée avec un plein succès et il régnait au Poste une ambiance de grande satisfaction, paix et joie parmi les soldats et hommes de troupe. Le soussigné oubliait de signaler que plusieurs utilisateurs, à la fin de leur prestation respective, ont demandé s'il était possible de refaire la queue (la même ou une autre) pour obtenir une seconde prestation, ce qui fut refusé par le capitaine Pantoja. Celui-ci a expliqué qu'on étudierait la possibilité d'autoriser la répétition de la prestation quand le S.V.G.P.F.A. aurait atteint son volume opérationnel maximum.

À peine terminée l'expérience pilote, les quatre visiteuses et les collaborateurs civils Choupette, Chuchupe et Porfirio Wong ont embarqué sur l'*Eva* pour retourner au centre logistique du fleuve Itaya, tandis que le capitaine Pantoja partait sur le *Dalila*. Le pilote a eu beau donner toute assurance à la dénommée Chuchupe qu'il conduirait l'appareil comme il faut et que les incidents de la veille ne se répéteraient pas, celle-ci s'est refusée à rentrer en avion. Avant de quitter Horcones, au milieu des applaudissements et des gestes reconnaissants des soldats et hommes de troupe, le capitaine Pantoja a remercié le soussigné pour les facilités procurées et pour sa contribution au succès de l'opération pilote du S.V.G.P.F.A. et il lui a indiqué que cette expérience, très profitable pour lui, lui permettrait de perfectionner et de programmer dans tous ses détails le système de travail, contrôle et déplacements du Service de Visiteuses.

Il ne reste qu'à soumettre à la considération des supérieurs, avec ce rapport dont on souhaite qu'il sera utile, la requête signée par les quatre

sous-officiers du Poste de Horcones pour qu'à l'avenir on permette aussi aux grades intermédiaires d'être utilisateurs du S.V.G.P.F.A., ce que recommande favorablement le soussigné, vu le bon effet psychologique et physique que l'expérience a démontré chez les soldats et hommes de troupe.

Dieu vous garde.

Signé :

Sous-lieutenant ALBERTO SANTANA,
chef du Poste de Horcones, sur le fleuve Napo.
16 septembre 1956.

ADMINISTRATION. INTENDANCE
ET SERVICES DE L'ARMÉE

DÉPARTEMENT DE COMPTABILITÉ ET FINANCES

Décision confidentielle n° 069

Les officiers chefs d'intendance ou sous-officiers chargés de ladite fonction dans les casernes, campements et postes de la V^e Région militaire (Amazonie) sont autorisés à partir de ce jour, 14 septembre 1956, à retenir sur la solde des soldats et hommes de troupe la rémunération correspondant aux prestations servies par le Service de Visiteuses (S.V.G.P.F.A.). Ces retenues devront obéir strictement aux dispositions suivantes :

1. Les tarifs par prestation, fixés par le S.V.G.P.F.A. avec l'agrément des supérieurs, seront seulement de deux types, dans tous les cas et circonstances, à savoir :

Simple soldats : vingt (20) sols par prestation.

Caporaux et caporaux-chefs : trente (30) sols par prestation.

2. La limite maximale de prestations mensuelles est fixée à 8 (huit). Il n'y a pas de limite minimale.

3. La somme retenue sera adressée par l'officier d'intendance, ou le sous-officier faisant fonction, au S.V.G.P.F.A., organisme qui rémunérera les visiteuses mensuellement, en accord avec le nombre de prestations qu'elles auront faites.

4. Pour la vérification et le contrôle du système, on suivra le processus suivant : l'officier d'intendance ou le sous-officier faisant fonction recevra avec cette Décision un nombre approprié de coupons en carton, de deux types, chacun d'eux de l'une des couleurs symboliques du S.V.G.P.F.A. et sans aucune indication écrite : ceux de couleur rouge destinés aux simples soldats, et par conséquent chacun vaudra vingt (20) sols et ceux de couleur verte pour les caporaux et caporaux-chefs, et par conséquent chacun représentera trente (30) sols. Le premier jour de chaque mois on distribuera à chaque soldat et homme de troupe de l'unité le nombre de coupons équivalant au maximum de prestations auquel il a droit, c'est-à-dire huit (8). Un coupon sera remis par l'utilisateur à la visiteuse chaque fois qu'il aura recours à une prestation. Le dernier jour du mois le soldat ou homme de troupe rendra à l'Intendance les coupons non utilisés, la retenue correspondante se faisant alors en fonction du nombre de coupons non restitués (dans les cas d'égarement ou perte du coupon, le préjudice sera pour la visiteuse, non pour le S.V.G.P.F.A.).

5. Étant donné qu'il est indispensable pour des raisons de bienséance et de morale de garder le maximum de discrétion sur la nature de cette opération comptable, dans les livres de la caserne, campement ou poste, les retenues pour prestations du S.V.G.P.F.A. figureront camouflées au moyen de signes de reconnaissance. À cet effet, l'officier d'intendance ou le sous-officier faisant fonction pourra utiliser l'une quelconque des formules suivantes :

- a) Retenue pour frais d'habillement ;
- b) Retenue pour détérioration de l'arme ;
- c) Avance pour déplacement familial ;
- d) Retenue pour activités sportives ;
- e) Retenue pour suralimentation.

Cette Décision n° 069 ne sera ni affichée dans les unités ni communiquée au Rapport. L'officier d'intendance ou le sous-officier faisant fonction communiquera verbalement son contenu aux soldats et hommes de troupe de son unité, en leur recommandant en même temps d'observer la plus grande réserve en cette matière, susceptible de jeter de l'ombre ou d'attirer des critiques malveillantes sur l'institution.

Signé :

colonel EZEQUIEL LÓPEZ LÓPEZ,
chef du Département de Comptabilité et Finances.

Pour exécution :

général FELIPE COLLAZOS.

Lima, 14 septembre 1956.

*Lettre du capitaine (C.A.M.) Avencio P. Rojas,
aumônier de l'Unité de Cavalerie n° 7 Alfonso Ugarte,
de Contamana,
au Commandement en chef
du Corps des Aumôniers
militaires (C.A.M.) de la V^e Région (Amazonie).*

Contamana, 23 novembre 1956.

Commandant (C.A.M.)
Godofredo Beltrán Calila Iquitos, Loreto.

Mon commandant et cher ami :

J'ai le devoir de vous informer que, deux fois consécutives dans l'espace de ce mois, mon unité a reçu la visite de groupes de prostituées, originaires d'Iquitos et transportées jusqu'ici par bateau, qui ont été hébergées dans la caserne et qui ont pu faire œuvre de chair avec la troupe sous l'œil et avec l'assentiment total des officiers. Je crois que les deux fois l'équipe de femmes légères était dirigée par un individu contrefait et nain qui est connu, à ce qu'on dit, sous le nom de Choupet ou Poupet dans les milieux de

prostitution d'Iquitos. Je ne peux vous donner davantage de détails sur cet événement, que je ne connais que par ouï-dire, vu que dans les deux cas j'ai été préalablement éloigné d'ici par le major Zegarra Avalos.

La première fois, et sans tenir compte de ce que je me trouve encore en convalescence de cette hépatite qui a fait tant de dégâts dans mon organisme, comme vous le savez si bien, le major m'a envoyé donner l'extrême-onction à un fournisseur de l'unité, un pêcheur soi-disant moribond, qui vit à huit heures de marche par un chemin de borbiers pestilentiels, et que j'ai trouvé à moitié ivre et avec à peine une insignifiante blessure au bras causée par la morsure d'un sapajou. La seconde fois le major m'a envoyé bénir une tente de campagne, refuge d'explorateurs, à quatorze heures en amont de Huallaga, mission absolument extravagante, comme vous en conviendrez, car jamais dans toute son histoire l'Armée n'a eu coutume de bénir semblables installations d'existence si précaires. Ces deux consignes, c'est évident, ont servi de prétexte pour m'empêcher d'assister à la transformation en maison de tolérance de l'Unité n° 7 de Cavalerie, quoique, je vous assure, pour douloureux qu'eût été pour moi ce spectacle il ne m'aurait pas causé les fatigues physiques et la frustration psychologique qu'ont représentées ces deux expéditions inutiles.

Une fois de plus je me permets de vous prier, mon cher et respecté commandant, de bien vouloir appuyer de tout le poids que vous donne à si juste titre votre grand prestige, ma demande de mutation à une unité moins pénible et où je puisse exercer avec plus de bénéfice ma mission d'homme de Dieu et de pasteur d'âmes. Je vous répète, au risque de vous fatiguer, qu'il n'y a pas de force d'âme ni de système nerveux qui puissent supporter les innombrables farces et les constantes railleries dont je suis l'objet ici, aussi bien de la part des officiers que de la troupe. Ils semblent tous convaincus que l'aumônier est l'amusement et la risée de l'unité, et il n'est pas de jour qu'ils ne m'infligent quelque vilenie, parfois aussi impie que de trouver une souris au lieu des hosties dans le ciboire de l'Eucharistie en pleine célébration de la Messe, ou éveiller partout l'hilarité générale en portant collé dans mon dos, à mon insu, un dessin obscène, ou m'inviter à boire de la bière qui ensuite se révèle être de l'urine, et d'autres choses encore plus humiliantes, offensantes et même dangereuses pour ma santé. Les soupçons que j'avais sur le major Zegarra lui-même en tant qu'instigateur et animateur de ces perfidies à mon encontre sont devenus maintenant certitude.

Je porte à votre connaissance ces faits, en vous priant de bien vouloir me dire si je devrais adresser une plainte au Commandement général de la V^e Région au sujet de la venue de ces prostituées, ou s'il conviendrait que vous preniez vous-même l'affaire en main, ou si au nom d'intérêts supérieurs il convient d'observer un pieux silence sur ce sujet particulier.

Dans l'attente de votre conseil éclairé et en faisant des vœux pour votre bonne santé et bon courage, recevez les salutations très affectueuses de votre subordonné et ami,

capitaine (C.A.M.) AVENCIO P. ROJAS,
aumônier de l'Unité de Cavalerie n°7
Alfonso Ugarte, de Contamana.
V^e Région militaire (Amazonie).

*Lettre du commandant (C.A.M.) Godofredo Beltrán Calila,
chef du Corps des Aumôniers militaires de la Ve Région (Amazonie)
au capitaine (C.A.M.) Avencio P. Rojas,
aumônier de l'Unité de Cavalerie n°7 Alfonso Ugarte, Contamana*

Iquitos, 2 décembre 1956.

Capitaine (C.A.M.)
Avencio P. Rojas
Contamana, Loreto.

Capitaine :

Une fois de plus je dois constater que vous vivez dans la lune. Les délégations féminines qui ont rendu visite à l'Unité de Cavalerie n°7 Alfonso Ugarte appartiennent au Service de Visiteuses pour Garnisons, Postes Frontières et Assimilés (S.V.G.P.F.A.), organisme créé et administré par l'Armée et sur lequel vous, et tous les aumôniers sous mon commandement, avez été informé par moi il y a plusieurs mois avec la circulaire (C.A.M.) n°04606. L'existence du S.V.G.P.F.A. ne réjouit absolument pas le corps des Aumoniers militaires, et encore moins moi-même, mais je n'ai pas besoin de vous rappeler que dans notre institution les supérieurs ont toujours raison et par conséquent il n'y a qu'à fermer les yeux et à prier Dieu pour qu'il éclaire nos supérieurs afin qu'ils rapportent

ce qui, à la lumière de la religion catholique et de l'éthique militaire, ne peut être considéré que comme une grave erreur.

Quant aux plaintes qui occupent le reste de votre lettre, je dois vous faire de sévères reproches. Le major Zegarra Avalos est votre supérieur et il lui appartient, à lui pas à vous, de juger de l'utilité ou de l'inutilité des missions qui vous sont confiées. Votre obligation est de les remplir avec la plus grande célérité et efficacité possible. Quant aux farces dont vous êtes l'objet, et que par conséquent je déplore, j'en rends responsable autant ou peut-être davantage votre manque de caractère que les mauvais instincts des autres. Dois-je vous rappeler que c'est à vous, plus qu'à nul autre, de vous faire traiter avec la déférence qu'exige votre double qualité de prêtre et de soldat ? Une seule fois dans ma vie d'aumônier, il y a de cela quinze ans, on m'a manqué de respect et je vous assure que celui qui a eu cette audace s'en frotte encore le visage. Porter une soutane n'est pas porter des jupes, capitaine Rojas, et dans l'Armée nous ne tolérons pas les aumôniers aux allures féminines. Je regrette que par votre notion mal comprise de douceur évangélique, ou par simple pusillanimité, vous contribuiez à renforcer l'abjecte opinion selon laquelle nous les religieux ne sommes pas des hommes complets et avec ce qu'il faut là où il faut, capables d'imiter le Christ qui s'élança à coups de fouet contre les marchands qui offensaient le Temple.

Plus de dignité et plus de courage, capitaine Rojas !

Votre ami,

commandant (C.A.M.)

GODOFREDO BELTRÁN CALILA,

chef du C.A.M. de la V^e Région militaire.

OceanofPDF.com

— Réveille-toi, Panta – dit Pochita. Pantita, il est déjà six heures.

— Il a lemué mon petit cadet ? – se frotte les yeux Panta. Laisse-moi toucher le petit ventre.

— Ne parle pas comme un idiot, qu'est-ce que c'est que cette manie d'imiter les Chinois ? – a un geste agacé Pochita. Non, il n'a pas remué. Touche, tu sens quelque chose ?

— Ces fous de « frères » ça devient sérieux – agite *El Oriente* Bacacorzo. Avez-vous vu ce qu'ils ont fait à Moronacocha ? Ils sont à fusiller, bordel. Heureusement que la police leur fait une battue en règle.

— Léveille-toi, cadet Pantojita – colle l'oreille au nombril de Pochita Panta. L'as pas entendu la sonnelie du clailon ? Qu'attends-tu, léveille-toi.

— Je n'aime pas que tu parles comme ça, tu ne vois pas comme je suis nerveuse à cause de ce petit enfant de Moronacocha ? – peste Pochita. Ne me serre pas le ventre aussi fort, tu vas faire du mal à bébé.

— Mais mamour, je blague – s'étire les yeux avec deux doigts Panta. C'est la façon de parler d'un de mes adjoints qui déteint sur moi. Tu ne vas pas te fâcher à cause de cet épouvantail ? Allez, donne-moi un petit baiser.

— J'ai peur que le cadet soit mort – se masse le ventre Pochita. Il n'a pas remué hier soir, il ne remue pas ce matin, il a quelque chose, Panta.

— Je n'ai jamais vu une grossesse aussi normale, madame Pantoja – la rassure le docteur Arizmendi. Tout va très bien, ne vous faites aucun souci. La seule chose, ce sont vos nerfs. Aussi, ne plus vous souvenir, ne plus parler de la tragédie de Moronacocha, d'accord ?

— Bon, faut se lever et faire les exelcices, monsieur Pantoja – saute du lit Panta. Coulage, coulage.

— Je te déteste, tu peux mourir, pourquoi tu ne me fais pas plaisir ? – lui lance un oreiller Pochita. Ne parle pas comme un Chinois, Panta.

— C'est que je suis content, ma douce, les choses marchent – ouvre et ferme les bras, se baisse et se relève Panta. Je n'aurais jamais cru mener à bien la mission que m'a confiée l'Armée. Et en six mois seulement j'ai tant progressé que j'en suis le premier étonné.

— Au début cela t'ennuyait d'être espion, tu avais des cauchemars et tu pleurais et criais dans ton sommeil – lui tire la langue Pochita. Mais maintenant je constate que le Service de Renseignements t'enchanter.

— Bien sûr que je suis au courant de cette horreur – acquiesce le capitaine Pantoja. Imaginez que ma pauvre mère a assisté au spectacle, Bacacorso. Elle s'est évanouie d'émotion, naturellement, et elle est restée trois jours à la clinique, sous traitement médical, avec les nerfs en compote.

— Est-ce que tu ne devais pas partir à six heures et demie, mon petit ? – passe la tête M^{me} Leonor. Ton petit déjeuner est servi.

— Je plends ma douche en deux temps trois mouvements, ma petite maman – fait des tractions, boxe avec son ombre, saute à la corde, Panta. Bonjoul, madame Leonol.

— Qu'est-ce qui lui prend à ton mari – s'étonne M^{me} Leonor. Toi et moi mortes d'inquiétude à cause de ce qui s'est passé en ville et lui plus joyeux qu'un canari.

— Le secler c'est la Brésilienne – murmure Porfirio le Chinois. Je te le jule, Chuchupe. Il a fait sa connaissance hiel au soil, chez Aladin Pandulo, et il en a perdu la vue. Il ne pouvait pas le cacher, les yeux lui soltaient de la tête. Cette fois il est moldu, Chuchupe.

— Est-ce qu'elle est aussi jolie ou bien un peu moins bien ? – dit Chuchupe. Je ne l'ai pas vue depuis qu'elle est partie à Manaos. Alors elle ne s'appelait pas la Brésilienne, seulement Olguita.

— Elle est lenvelsante de beauté, et en plus des yeux, tétons et jambes, qui ont toujours été à l'avil, elle a plus un cul magnifique – siffle, tripote l'air Porfirio le Chinois. On comprend que deux types se soient tués pour elle.

— Deux ? – fait non de la tête Chuchupe. Seulement le petit Yankee missionnaire, que je sache.

— Et l'étudiant, mammy ? se fouille le nez Choupette. Le fils du Préfet, le noyé de Moronacocha. Il s'est aussi suicidé pour elle.

— Non, celui-là c'était un accident – lui écarte la main du nez et lui tend un mouchoir Chuchupe. Le morveux s'était déjà consolé, il revenait à la Maison Chuchupe et s'amusait avec les autres filles de belle manière.

— Mais au lit il les faisait s'appeler toutes Olguita – se mouche et rend le mouchoir Choupette. Tu ne te souviens pas comme on rigolait en les espionnant, mamy ? Il s'agenouillait et leur baisait les pieds en s'imaginant que c'étaient les siens. Il s'est tué par amour, j'en suis sûr.

— Je sais poulquoi tu en doutes, femme fielleuse – se touche la poitrine Porfirio le Chinois. Palce qu'il te manque ce que Choupet et moi on a en tlop : le cœur.

— Je vous plains, pauvre M^{me} Leonor – frémit Pochita. Si moi, qui ne connais le crime que par ouï-dire et par les journaux, j'ai des cauchemars et me réveille la nuit en croyant qu'on crucifie mon petit cadet, comment n'allez-vous pas devenir folle, vous qui avez vu de vos propres yeux vu le petit enfant. Ah ! et rien que d'en parler, madame Leonor, tout mon corps s'horripile, je vous assure.

— Sacrée Olguita, elle a passé sa vie à faire des ravages – philosophe Chuchupe. Et à peine rentre-t-elle de Manaos qu'on me l'attrape en train de trafiquer en pleine matinée au cinéma Bolognesi avec un lieutenant de la Garde civile. Qu'est-ce qu'elle n'aura pas fait au Brésil !

— Une femme qui n'a pas froid aux yeux, comme je les aime – se mord les lèvres Choupette. Bien pourvue ici et là, grande comme un peuplier et même intelligente à ce qu'il paraît.

— Tu veux que je te noie dans le fleuve, fœtus de pou ? – lui donne une bourrade Chuchupe.

— C'était une blague pour te faire enrager, mamy – bondit, l'embrasse, rit aux éclats Choupette. Pour mon petit cœur toi seule existes. Les autres femmes, je les vois avec un œil professionnel.

— Et monsieur Pantoja il l'a engagée ? – dit Chuchupe. Qu'est-ce que ça serait bien de le voir enfin tomber dans les filets d'une femme : les amoureux deviennent toujours tendres et doux. Il est si rigide, cela lui manque.

— Il veut, mais il n'a pas assez d'argent – bâille Porfirio le Chinois. Qu'est-ce que j'ai sommeil, la seule chose que je n'aime pas du Selvice c'est ces réveils à l'aube. V'là les filles, Choupet.

— J'aurais pu m'en rendre compte en descendant du taxi – claque des dents M^{me} Leonor. Mais je n'ai rien senti, Pochita, bien que j'aie noté que l'Arche était plus pleine que les autres fois et que tout le monde était, comment dire, à moitié hystérique. Ils priaient, pleuraient en criant, il y

avait de l'électricité dans l'air. Et par-dessus le marché ces éclairs et ces coups de tonnerre.

— Bonjour, les visiteuses contentes et joyeuses – chante Choupette. Allons, mettez-vous en rangs pour la visite médicale. Par ordre d'arrivée et sans vous disputer. Comme à la caserne, comme il aime Pan-Pan.

— Quels celnes de nuit blanche, Pitchoune – lui pince la joue Porfirio le Chinois. On voit que le Selvice ne te suffit pas.

— Si tu continues à travailler pour ton compte, tu ne feras pas long feu ici – l'avertit Chuchupe. Tu as déjà entendu mille fois Pan-Pan.

— Il y a incompatibilité entre visiteuse et putain, passez-moi l'expression – déclare M. Pantoja. Vous êtes fonctionnaires civils de l'Armée et non pas des trafiqueuses du sexe.

— Mais je n'ai rien fait, Chuchupe – montre ses ongles à Porfirio, se donne une claque sur le derrière et frappe du pied Pitchoune. J'ai mauvaise mine parce que j'ai la grippe et je ne dors pas de la nuit.

— Ne parlez plus de cela, madame Leonor – l'embrasse Pochita. Le médecin vous a recommandé de ne plus penser à cet enfant et moi de même, souvenez-vous. Mon Dieu, le pauvre petit enfant. C'est sûr qu'il était déjà mort quand vous l'avez vu ? Ou agonisait-il encore ?

— J'ai juré de ne plus passer la visite médicale et je ne la passerai pas, Choupet – pose ses poings sur les hanches Gros-Lolos. Cet infirmier est un profiteur, moi il ne me touchera plus.

— Alors c'est moi qui vais le faire ! – cria Choupette. Tu n'as pas lu cet écriteau ? Lis, lis donc, qu'est-ce qu'il dit, merde ?

— « Les ordres doivent être obéis sans hésitation ni murmures » – lit Chuchupe.

— Tu n'as pas lu cet autle ? – crie Porfirio le Chinois. Il y a plus d'un mois qu'il est accloché là.

— « On ne peut discuter un ordre qu'après l'avoir exécuté » – lit Chuchupe.

— Je ne les ai pas lus parce que je ne sais pas lire – rit Gros-Lolos. Et j'en suis fière.

— Gros-Lolos a raison, Chuchupe – s'avance Pilou. C'est un profiteur, la visite médicale est sa grande trouvaille. Sous prétexte de chercher des maladies, il nous fourre la main jusqu'au cerveau.

— La dernière fois j’ai dû lui donner une claque – se frotte le dos Coca. Il m’a donné un coup de dent ici, juste là où j’ai ces crampes que vous savez.

— À la queue, à la queue et pas de rouspétance, l’infirmier aussi il a son petit cœur – frappe dans ses mains, sourit, les pousse Chuchupe. Ne soyez pas ingrates, qu’est-ce que vous voulez de plus sinon que le Service vous fasse examiner et vous conserve toujours en bonne santé ?

— Allons-y pour la queue et passez à votre tour, les Chuchupettes ! – ordonne Choupette. Pan-Pan veut que les convois soient prêts à partir dès son arrivée.

— Oui, je crois bien qu’il l’était, est-ce qu’on ne dit pas qu’ils l’ont cloué dès qu’il s’est mis à pleuvoir ? – a la voix qui tremble M^{me} Leonor. Du moins, quand je l’ai vu il ne bougeait pas et ne pleurait pas. Et moi, je l’ai vu de très, très près.

— Avez-vous transmis au général Scavino ma demande ? – vise un héron qui prend le soleil sur la branche d’un arbre, tire et le manque le capitaine Pantoja. Accepte-t-il de me recevoir ?

— Il vous attend au quartier général à dix heures du matin – regarde l’animal s’éloigner au-dessus des arbres en battant frénétiquement des ailes le lieutenant Bacacorso. Mais il a accepté à contrecœur, vous savez bien que le Service de Visiteuses n’a jamais eu son approbation.

— Je ne le sais que trop, en sept mois je n’ai pu le voir qu’une fois – relève sa carabine et tire sur la carapace vide d’une tortue qu’il fait sauter dans la poussière le capitaine Pantoja. Croyez-vous que c’est juste, Bacacorso ? Non seulement il s’agit d’une mission difficile, mais en plus Scavino m’a à l’œil, il me considère comme un personnage ténébreux. Comme si c’était moi qui avais inventé le Service.

— Vous ne l’avez pas inventé, mais vous avez fait des merveilles avec, mon capitaine – se bouche les oreilles le lieutenant Bacacorso. Le Service de Visiteuses est désormais une réalité et dans les garnisons il est non seulement approuvé mais acclamé. Vous devez vous sentir satisfait de votre œuvre.

— Je ne peux pas encore, quel avenir ? – jette les cartouches vides, s’essuie le front, recharge la carabine et la passe au lieutenant le capitaine Pantoja. Vous ne vous rendez pas compte ? La situation est dramatique. Au prix d’économies et de gros efforts, nous assurons 500 prestations

hebdomadaires. Cela nous donne un mal de chien, nous met sur les genoux. Et savez-vous quelle demande nous devrions satisfaire ? Dix mille, Bacacorso !

— Chaque chose en son temps – vise à peine un arbuste, tire et tue un pigeon le lieutenant Bacacorso. Je suis sûr qu’avec votre ténacité et votre système de travail vous atteindrez ces dix mille petits coups, mon capitaine.

— Dix mille par semaine ? – plisse le front le général Scavino. C’est une exagération délirante, Pantoja.

— Non, mon général – les joues du capitaine Pantoja rougissent – : c’est une statistique scientifique. Regardez ces organigrammes. Il s’agit d’un calcul minutieux et, plutôt conservateur. Ici, tenez : dix mille prestations hebdomadaires correspondent à la « nécessité psychologico-biologique primaire ». Si nous voulions satisfaire la « plénitude virile » des soldats et hommes de troupes, le chiffre serait de 53 200 prestations hebdomadaires.

— C’est vrai que le pauvre petit ange saignait encore à ses petites mains et ses petits pieds, madame ? – balbutie, écarquille les yeux, ouvre la bouche Pochita. Que tous les « frères » et les « sœurs » s’aspergeaient du sang qui coulait du petit corps ?

— Vous allez me faire avoir une attaque – bout le père Beltrán. Qui vous a mis dans la tête cette aberration ? Qui vous a dit que la « plénitude virile » ne s’obtient qu’en forniquant ?

— Les sexologues, biologistes et psychologues les plus distingués, mon père – baisse les yeux le capitaine Pantoja.

— Je vous ai dit de m’appeler commandant, bordel ! – rugit le père Beltrán.

— Pardon, mon commandant – claque les talons, se confond, ouvre une mallette, tire des papiers le capitaine Pantoja. Je me suis permis de vous apporter ces informations. Ce sont des extraits d’œuvres de Freud, Havelock Ellis, Wilhelm Steckel, de *Sélections* et du docteur Alberto Seguin, notre compatriote. Si vous aimez mieux consulter les livres, nous les avons dans notre bibliothèque du centre logistique.

— Parce qu’en plus des femmes, vous distribuez aussi de la pornographie dans les casernes – frappe sur la table le père Beltrán. Je le sais très bien, capitaine Pantoja. Dans la garnison de Borja, votre adjoint le nain a distribué ces immondices : *Deux nuits de plaisir* et *Vie, passion et amours de María la Tarentule*.

— Dans le but d'accélérer l'érection des hommes et de gagner du temps, mon commandant – explique le capitaine Pantoja. Nous le faisons de façon régulière, maintenant. Le problème c'est que nous n'avons pas de matériel suffisant. Ce sont des éditions bon marché, elles s'abîment au premier tripotage.

— Il avait ses petits yeux fermés, sa petite tête penchée sur son cœur, comme un Christ enfant – joint les mains M^{me} Leonor. De loin on aurait dit un petit singe, mais le corps si blanc a attiré mon attention. Je me suis approchée, je suis arrivée au pied de la croix et alors j'ai réalisé. Ah ! Pochita, je serai en train de mourir que je verrai encore le pauvre petit ange.

— Autrement dit ce n'a pas été une seule fois, ni une initiative de ce nain démoniaque – halète, sue, s'étouffe le père Beltrán. C'est le Service de Visiteuses lui-même qui offre ces brochures aux soldats.

— Nous les prêtons, le budget ne nous permet pas de les leur offrir – précise le capitaine Pantoja. Un convoi de trois à quatre visiteuses doit servir en une journée cinquante, soixante, quatre-vingts clients. Les petits romans ont donné de bons résultats, c'est pourquoi nous les utilisons. Le soldat qui lit ces brochures tandis qu'il fait la queue finit sa prestation deux à trois minutes avant celui qui ne les lit pas. C'est expliqué dans les rapports du Service, mon commandant.

— J'aurai tout entendu avant de mourir, mon Dieu – gesticule au portemanteau, saisit son képi, le met et se met au garde-à-vous le père Beltrán. Je n'aurais jamais imaginé que l'Armée de ma Patrie allait tomber en pareil pourrissement. Cette réunion est très pénible pour moi. Permettez-moi de me retirer, mon général.

— Je vous en prie, commandant – lui fait un salut de la tête le général Scavino. Vous voyez dans quel état ça le met, Beltrán, ce maudit Service de Visiteuses, Pantoja. Et à juste titre, évidemment. Je vous prie à l'avenir de nous épargner les détails scabreux de votre travail.

— Combien je regrette l'histoire de ta belle-mère, Pochita – découvre la marmite, goûte avec le bout de la cuillère, sourit, éteint le feu Alicia. Ça a dû être terrible pour elle de voir ça. Est-ce qu'elle est toujours « sœur » ? On ne l'a pas embêtée ? Il paraît que la police met en prison tous les gens de l'Arche, à la recherche des coupables.

— Pourquoi avez-vous demandé cette audience ? Vous savez bien que je ne veux pas vous voir ici – regarde sa montre le général Scavino. Plus clair

et plus bref vous serez, mieux ça sera.

— Nous sommes totalement débordés – s’angoisse le capitaine Pantoja. Nous faisons des efforts surhumains pour nous mettre à la hauteur de nos responsabilités. Mais c’est impossible. Par radio, par téléphone, par lettre on nous accable de demandes que nous ne sommes pas en mesure de satisfaire.

— Qu’est-ce qui se passe, merde, depuis trois semaines il n’y a pas eu un seul convoi de visiteuses à Borja – s’irrite, secoue le téléphone, crie le colonel Peter Casahuanqui. À cause de vous mes hommes sont mélancoliques, capitaine Pantoja, je vais me plaindre en haut lieu.

— J’ai demandé un convoi et on m’a envoyé un échantillon – mordille l’ongle de son auriculaire, crache, s’indigne le colonel Máximo Dávila. Est-ce que vous vous imaginez que deux visiteuses peuvent satisfaire cent trente soldats et dix-huit caporaux ?

— Et que veux-tu que je fasse s’il n’y a pas plus de filles disponibles ? – remue les mains, salive dans l’appareil de radio Chuchupe. Que je ponde des putes comme les poules font des œufs ? Et puis on t’en a envoyé que deux mais l’une était Gros-Lolos qui en vaut dix. Et enfin, depuis quand tu me vouvoutes, Coco ?

— Je vais me plaindre au Commandement de la V^e Région de vos discriminations et préférences, point – dicte le colonel Augusto Valdés. La garnison du fleuve Santiago reçoit un convoi chaque semaine et moi un chaque mois, point. Si vous croyez que les artilleurs sont moins hommes que les fantassins, je suis prêt à vous prouver le contraire, virgule, capitaine Pantoja.

— Non, ma belle-mère on ne l’a pas embêtée, mais Panta a dû aller au Commissariat expliquer que M^{me} Leonor n’avait rien à voir avec le crime –

Pochita goûte aussi la soupe et s’écrie tu l’as faite extra, Alicia. Et un policier est venu à la maison l’interroger sur ce qu’elle avait vu. Continuer à être « sœur » ? elle ne veut plus entendre parler de l’Arche, et le frère Francisco elle le crucifierait pour les mauvais moments qu’il lui a fait passer.

— Tout cela je ne le sais que trop et cela m’attriste – acquiesce le général Scavino. Mais cela ne me surprend pas, quand on joue avec le feu on se brûle. Les gens se sont pervertis et, naturellement, ils en veulent plus et

plus. L'erreur ça a été de commencer. Maintenant on ne pourra pas arrêter l'avalanche, les demandes augmenteront de jour en jour.

— Et de jour en jour je vais pouvoir moins les satisfaire, mon général – s'afflige le capitaine Pantoja. Mes collaboratrices sont épuisées et je ne peux pas exiger davantage d'elles, je cours le risque de les perdre. Il est indispensable que le Service s'accroisse. Je vous demande l'autorisation de porter l'unité à quinze visiteuses.

— En ce qui me concerne, refusé – regimbe, prend l'air grave, se frotte la calvitie le général Scavino. Malheureusement, ce sont les stratèges de Lima qui ont le dernier mot. Je transmettrai votre demande, mais avec un avis défavorable. Dix prostituées à la solde de l'Armée sont plus que suffisantes.

— Je vous ai préparé ces informations, évaluations et organigrammes sur l'extension du Service – déplie des cartes, montre, souligne, s'affaire le capitaine Pantoja. C'est une étude très soignée, cela m'a coûté plusieurs nuits de veille. Observez, mon général : avec une augmentation du budget de 22 %, nous accroîtrons le volume opérationnel de quelque 60 % : de 500 à 800 prestations hebdomadaires.

— Accordé, Scavino – décide le Tigre Collazos. L'investissement en vaut la peine. C'est meilleur marché et plus efficace que le bromure dans la tambouille, qui n'a jamais donné de résultat. Les rapports parlent d'eux-mêmes : depuis l'entrée en fonction du S.V.G.P.F.A. les incidents dans les villages ont diminué et la troupe est plus contente. Laisse-le recruter ces cinq visiteuses.

— Mais et l'Aviation, Tigre ? – s'agite sur sa chaise, se lève, s'assoit le général Scavino. Ne vois-tu pas que nous avons toute l'Armée de l'air contre nous ? Elle nous a fait savoir plusieurs fois qu'elle désapprouve le Service de Visiteuses. Il y a aussi des officiers de l'Armée de terre et de la Marine qui le pensent : cet organisme ne s'accorde pas avec les forces armées.

— Ma pauvre vieille s'était entichée de ces fous de l'Arche, monsieur le commissaire – hoche la tête honteusement le capitaine Pantoja. Elle allait de temps en temps à Moronacocha pour les voir et apporter du linge pour leurs enfants. Une chose étrange, savez-vous ? elle n'avait jamais été portée sur la religion. Mais cette expérience l'a guérie, je vous assure.

— Donne-lui cet argent, calotin, et ne peste pas tant – rit le Tigre Collazos. Pantoja fait bien son travail et il faut l'appuyer. Et dis-lui que ses nouvelles recrues il les choisisse bien potelées, n'oublie pas.

— Vous me donnez une immense joie avec cette nouvelle, Bacacorzo – respire profondément le capitaine Pantoja. Ce renfort va tirer le Service d'affaire, nous étions au bord de l'asphyxie par excès de travail.

— Vous voyez bien, c'est vous qui avez gagné, vous pouvez en engager cinq de plus – lui tend le communiqué, lui fait signer un accusé de réception le lieutenant Bacacorzo. Que vous importe d'avoir contre vous Scavino et Beltrán si les gros bonnets de Lima, comme Collazos et Victoria, vous soutiennent ?

— Bien entendu nous n'allons pas embêter madame votre mère, ne vous faites aucun souci, capitaine – lui prend le bras, l'accompagne jusqu'à la porte, lui donne la main, lui dit au revoir le Commissaire. Je vous avoue que ça va être difficile de mettre la main sur les crucificateurs. Nous avons arrêté 150 « sœurs » et 76 « frères » et tous disent la même chose. Sais-tu qui a cloué l'enfant ? Oui. C'est qui ? Moi. Un pour tous et tous pour un, comme dans *Les Trois Mousquetaires*, ce film de Cantinflas, vous l'avez vu ?

— En plus, cela va me permettre d'apporter un changement qualitatif dans le Service – relit le communiqué, le caresse du bout des doigts, dilate les narines le capitaine Pantoja. Jusqu'à présent je choisissais mon personnel sur des critères fonctionnels, seul le rendement entraînait en ligne de compte. Maintenant, pour la première fois entrera en jeu le facteur esthétique-artistique.

— Bravo – applaudit le lieutenant Bacacorzo. Voulez-vous dire que vous avez trouvé une Vénus de Milo ici à Iquitos ?

— Mais avec les deux bras et un minois à ressusciter les morts – tousse, bat des cils, se touche l'oreille le capitaine Pantoja. Excusez-moi, je dois partir. Ma femme est chez le gynécologue et je veux savoir comment il la trouve. Il ne manque que deux mois pour la naissance du petit cadet.

— Et si au lieu d'un petit cadet il vous naît une petite visiteuse, monsieur Pantoja ? – se met à rire, se tait, s'apeure Chuchupe. Ne vous fâchez pas, ne me regardez pas comme ça. Ah ! on ne peut jamais rire avec vous, vous êtes trop sérieux pour votre âge.

— Tu n’as pas lu cette consigne, toi qui dois donner ici l’exemple ? – désigne le mur M. Pantoja.

— « Ni plaisanteries ni jeux durant le service », mamy – lit Choupette.

— Pourquoi l’unité n’est-elle pas prête pour l’inspection ? – regarde à droite et à gauche, claque la langue M. Pantoja. La visite médicale est finie ? Qu’attendez-vous pour vous mettre en rangs et faire l’appel ?

— Rassemblement, les visiteuses ! – met ses mains en porte-voix Choupette.

— Allez, en vitesse, les mémèles ! – fait chorus Porfirio le Chinois.

— Et maintenant nommez-vous et numérotez-vous – claque des talons entre les visiteuses Choupette. Allons-y, allons-y une bonne fois.

— Un, Rita !

— Deux, Pénélope !

— Trois, Coca !

— Quatre, Pitchoune !

— Cinq, Gros-Lolos !

— Six, Lalita !

— Sept, Sandra !

— Huit, Maclovía !

— Neuf, Iris !

— Dix, Pilou !

— L’unité est entière et au complet, monsieur Pantoja – fait une courbette Porfirio le Chinois.

— Elle n’est plus superstitieuse, mais elle est en train de devenir bigote, Panta – trace une croix en l’air Pochita. Sais-tu où ta mère faisait ses petites fugues qui nous intriguaient tant ? À l’église de San Agustín.

— Rapport du service médical – ordonne Pantaleón Pantoja.

« Après visite médicale, toutes les visiteuses se trouvent en condition pour partir en opération » – déchiffre Choupette. « La dénommée Coca présente quelques hématomes au dos et sur les bras, qui affecteront peut-être son rendement au travail. Signé : Auxiliaire médical du S.V.G.P.F.A. »

— Quel menteur, ce vicelard me déteste à cause de la gifle que je lui ai donnée, il veut se venger – baisse sa fermeture Éclair, expose son épaule, son bras, regarde avec haine du côté de l’Infirmier Coca. Je n’ai que des égratignures que m’a faites mon chat, monsieur Pantoja.

— Bon, en tout cas c’est mieux ainsi, ma douce – se pelotonne sous les draps Panta. Si avec l’âge elle se tourne vers la religion, il vaut mieux que ce soit vers la vraie que vers des croyances barbares.

— Un chat qui s’appelle Juanito Marcano et ressemble tout à fait à Jorge Mistral – murmure Gros-Lolos à l’oreille de Rita.

— Tu le voudrais bien pour toi quand ce ne serait que pour la Fête nationale – zigzague comme une vipère Coca. Nichons de cochonne.

— Dix sols d’amende à Coca et à Gros-Lolos pour parler dans les rangs – ne perd pas son calme, tire un crayon, un carnet M. Pantoja. Si tu crois que tu es en état de partir avec le convoi, tu peux le faire, Coca, puisque le service de santé t’y autorise, alors ne te mets pas dans ces états. Et maintenant, plan de travail pour la journée.

— Trois convois, deux de quarante-huit heures et un qui rentre ce soir même – surgit de derrière les rangs Chuchupe. J’ai déjà fait le tirage au sort à la courte paille, monsieur Pantoja. Un convoi de trois filles au campement de Puerto América, sur le fleuve Morona.

— Qui le commande et qui le compose ? – mouille la pointe de son crayon à ses lèvres et prend note M. Pantoja.

— Le commande votre serviteur et viennent avec moi Coca, Pitchoune et Sandra – indique Choupette. Dingo est déjà en train de donner son biberon à *Dalila*, aussi pourrions-nous partir dans dix minutes.

— Que Dingo se tienne bien et ne fasse pas les blagues habituelles, monsieur Pan-Pan – désigne l’hydravion qui se balance sur le fleuve et la silhouette qui le chevauche Sandra. Car si je me tue, c’est vous qui allez perdre. Je vous ai laissé mes petites filles en héritage. Et j’en ai six.

— Dix sols à Sandra, pour le même motif que les autres – lève l’index, écrit Pantaleón Pantoja. Conduis ton convoi à l’embarcadère, Choupette. Bon voyage et travaillez avec tempérament et conviction, les filles.

— Convoi pour Puerto América, en avant – commande Choupette. Prenez vos valises. Et maintenant, direction le *Dalila*, en vitesse les Chuchupettes.

— Les convois deux et trois partent sur *L’Eva* dans une heure – informe Chuchupe. Dans le deux, Barbara, Pilou, Pénélope et Lalita. C’est moi qui le conduis, à la garnison Bolognesi, sur le fleuve Mazán.

— Et si avec toute cette peur pour l’enfant crucifié, le petit cadet est anormal ? – fait la lippe Pochita. Quelle horrible tragédie, Panta.

— Et le troisième avec moi dans l'autre sens, à Campo Yavalî – fend l'air de la main Porfirio le Chinois. Letoul jeudi à midi, monsieur Pantoja.

— Bien, allez embarquer et conduisez-vous comme des braves – dit au revoir aux visiteuses Pantaleón Pantoja. Vous autres venez un moment dans mon bureau, le Chinois et Chuchupe. J'ai à vous parler.

— Cinq filles de plus ? Quelle bonne nouvelle, monsieur Pantoja – se frotte les mains Chuchupe. Dès mon retour je vous les trouve. Il n'y aura aucune difficulté, les candidatures pleuvent. Je vous l'ai déjà dit, nous devenons célèbres.

— C'est très mal, nous ne devons pas sortir de la clandestinité – montre l'écriteau qui dit « Le silence est d'or » Pantaleón Pantoja. Je préférerais que tu m'amènes dix candidates, pour que j'en choisisse les cinq meilleures. Ou plutôt quatre, parce que l'autre, j'ai pensé...

— À Olguita la Brésilienne ! – dessine en l'air des seins, des hanches, des cuisses Porfirio le Chinois. Une idée lumineuse, monsieur Pan-Pan. Ce morceau nous rendra célèbres. Je l'entle de voyage et aussitôt je vous la chelche.

— Va la chercher tout de suite et ramène-la-moi sans plus tarder – rougit, change de voix Pantaleón Pantoja. Avant que le Morveux l'engage pour ses bordels. Tu as encore une heure, Chinois.

— Eh bien, ça presse, monsieur Pantoja – s'écrie toute miel, sucre et meringue Chuchupe. J'ai une de ces envies de revoir la belle Olguita.

— Calme-toi, mamour, ne pense plus à cela – s'inquiète, découpe un carton, le gribouille, le suspend Panta. À partir de maintenant, il est formellement interdit de parler dans cette maison de l'enfant crucifié et des fous de l'Arche. Et pour que tu n'oublies pas toi non plus, maman, je vais clouer un écriteau.

— Enchantée de vous revoir, monsieur Pantoja – mange tout des yeux, ondule, embaume, gazouille la Brésilienne. Ainsi c'est donc là le célèbre Pantiland. Eh bien, j'en avais tant entendu parler et je n'arrivais pas à l'imaginer.

— Le célèbre quoi ? – avance la tête, approche une chaise Pantaleón Pantoja. Assieds-toi, je t'en prie.

— Pantiland, c'est comme ça que les gens appellent ça – ouvre les bras, exhibe ses aisselles épilées, rit la Brésilienne. Pas seulement à Manaos. Quel nom bizarre, ça a quelque chose à voir avec Disneyland ?

— Je crains que ça ne vienne plutôt de Panta – l’observe de haut en bas, de droite à gauche, lui sourit, devient sérieux, sourit à nouveau, transpire M. Pantoja. Mais tu n’es pas brésilienne, tu es péruvienne, n’est-ce pas ? Du moins, à t’entendre parler.

— Je suis née ici, on m’appelle comme ça parce que j’ai vécu à Manaos – s’assoit, remonte sa jupe, tire un poudrier, se poudre le nez, les fossettes des joues la Brésilienne. Mais vous voyez, on revient toujours là où on est né, comme dans la chanson.

— Il vaut mieux enlever cet écriteau, mon petit – se cache les yeux M^{me} Leonor. À force de lire « Défendu de parler du martyr », Pochita et moi nous ne parlons pas d’autre chose toute la sainte journée. Tu as de ces idées, Panta.

— Et que dit-on de Pantiland ? – tambourine sur son bureau, se balance sur son siège, ne sait que faire de ses mains Pantaleón Pantoja. Qu’as-tu entendu dire par là ?

— On exagère beaucoup, on ne peut pas croire les gens – croise les jambes, les bras, fait des manières, des clins d’œil, se mouille les lèvres en parlant la Brésilienne. Figurez-vous qu’à Manaos on disait que c’était une ville de plusieurs pâtés de maisons et avec des sentinelles en armes.

— Bon, ne sois pas déçue, nous n’en sommes qu’au début – sourit, se montre aimable, sociable, bavard Pantaleón Pantoja. Je t’avertis que, pour le moment, nous avons déjà un bateau et un hydravion. Mais cette publicité internationale ne me plaît pas du tout.

— On disait qu’il y avait du travail pour tout le monde à des conditions fabuleuses – hausse et abaisse les épaules, joue avec ses doigts, bat des cils, penche le cou, ondule ses cheveux la Brésilienne. C’est pour ça que j’ai eu envie de venir et j’ai pris le bateau. À Manaos j’ai laissé huit amies d’une maison excellente qui faisaient leurs valises pour venir à Pantiland. Elles vont se payer la même surprise que moi.

— Si ça ne te dérange pas, je te prie d’appeler cet endroit le centre logistique au lieu de Pantiland – s’efforce de paraître sérieux, assuré et fonctionnel M. Pantoja. Porfirio t’a-t-il expliqué pourquoi je t’ai fait venir ?

— Il m’en a touché deux mots – fronce le nez, les sourcils, ferme à demi les paupières, enflamme ses pupilles la Brésilienne. C’est vrai qu’il y a des possibilités de travail pour moi ?

— Oui, nous allons agrandir le Service – s’enorgueillit, contemple un panneau avec des graphiques Pantaleón Pantoja. Nous avons commencé avec quatre visiteuses, puis nous sommes passés à six, à huit, à dix, et maintenant il y en aura quinze. Qui sait, un jour nous serons comme on dit quelque chose.

— Qu’est-ce que ça me fait plaisir, je pensais déjà m’en retourner à Manaos parce que je voyais la chose mal partie ici – se mord les lèvres, s’essuie la bouche, contemple ses ongles, enlève une poussière de sa jupe la Brésilienne. Il me semblait que je n’avais pas fait bonne impression le jour où nous nous sommes connus à *La Lampe d’Aladin Panduro*.

— Tu te trompes, tu m’en as fait une très bonne, très bonne – range ses crayons, ses dossiers, ouvre et ferme les tiroirs du bureau, tousse Pantaleón Pantoja. Je t’aurais engagée avant, mais le budget ne le permettait pas.

— Et est-ce qu’on peut savoir le salaire et les obligations, monsieur Pantoja ? – étire le cou, fait un bouquet de ses mains, roucoule la Brésilienne.

— Trois convois par semaine, deux par air et un par bateau – énumère Pantaleón Pantoja. Et dix prestations minimum par convoi.

— Les convois ce sont les voyages aux casernes ? – s’étonne, bat des mains, part d’un éclat de rire, fait un clin d’œil coquin, pose la Brésilienne. Et les prestations ce doit être, ah ! que c’est drôle !

— Maintenant, laisse-moi te dire une chose, Alicia – embrasse la petite image de l’enfant-martyr M^{me} Leonor. Ils ont vraiment fait une monstruosité sans nom. Mais, au fond, ce n’était pas de la méchanceté mais de la peur. Ils étaient terrorisés par toutes ces pluies et ils ont cru que grâce au sacrifice Dieu ajournerait la fin du monde. Ils ne voulaient pas lui faire du mal, ils pensaient que c’était l’envoyer tout droit au ciel. Tu n’as pas vu comment dans toutes les arches que découvre la police ils lui ont dressé des autels ?

— Quant au pourcentage, c’est 50 % de ce qui est retenu à la source de la solde des hommes de troupe et soldats. – écrit sur une feuille, la lui tend, précise Pantaleón Pantoja. Les autres 50 % sont investis en équipement et entretien. Et maintenant, bien que je sache qu’avec toi ce n’est pas nécessaire, parce que ce que tu vaux, hem ! saute aux yeux, je dois accomplir la formalité. Enlève ta robe une seconde, je te prie.

— Ah, comme c'est dommage – a l'air consternée, se lève, fait quelques pas de mannequin, grimace la Brésilienne. J'ai mes choses, monsieur Pantoja, hier justement elles sont venues. Ça ne vous fait rien d'entrer par la petite porte, cette fois ? Au Brésil ils adorent ça, ils préfèrent même.

— Je veux seulement te voir, te délivrer le visa – reste rigide, pâlit, hérisse ses sourcils, articule Pantaleón Pantoja. C'est l'examen de présence au corps que toutes les visiteuses doivent passer. Tu as une imagination fiévreuse.

— Ah, bon, je me disais déjà où ça va-t-y se passer, il n'y a même pas un tapis ici – donne un petit coup avec le pied sur le parquet, sourit soulagée, se déshabille, plie son linge, fait des manières la Brésilienne. Vous me trouvez bien ? Je suis un petit peu maigre, mais en une semaine, je récupère mon poids. Est-ce que vous croyez que j'aurai du succès avec les petits soldats ?

— Sans le moindre doute – regarde, acquiesce, frémit, se racle la gorge Pantaleón Pantoja. Tu en auras plus que Gros-Lolos, notre étoile. Bon, reçue, tu peux te rhabiller.

— Et pas seulement cela, madame Leonor – examine l'image, se signe Alicia. Figurez-vous qu'en plus des images pieuses et des prières, on a commencé à voir aussi des statues de l'enfant-martyr. Et on dit qu'au lieu de diminuer, il y a maintenant plus de « frères » de l'Arche qu'avant.

— Que faites-vous là ? – bondit de son siège, court à grands pas vers l'escalier, agite furieusement les bras Pantaleón Pantoja. Qui vous a donné la permission ? Vous ne savez pas que lorsque je fais passer l'examen il est formellement interdit de monter au poste de commandement ?

— C'est qu'un monsieur vous demande, il s'appelle Sinchi, monsieur Pantoja – bégaie, reste la bouche ouverte Sinforoso Caiguas.

— Il dit que c'est urgent et très important, monsieur Pantoja – observe hypnotisé Palomino Rioalto.

— Hors d'ici tous les deux – leur cache la vision de son corps, donne un coup sur la barre d'appui, étire le bras Pantaleón Pantoja. Que cet individu attende. Dehors, défendu de regarder.

— Bah, laissez, moi ça ne me gêne pas, ça ne s'abîme pas – remet son jupon, son chemisier, sa jupe la Brésilienne. Alors vous vous appelez Panta ? Maintenant je comprends pourquoi Pantiland. Ah l'esprit des gens !

— Mon nom de baptême est Pantaleón, comme mon père et mon grand-père, deux illustres militaires – s'émeut, s'approche de la Brésilienne, allonge deux doigts vers les boutons de son chemisier monsieur Pantoja. Tiens, laisse-moi t'aider.

— Vous ne pourriez pas m'augmenter le pourcentage à 70 % ? – ronronne, se colle à lui, lui souffle son haleine au visage, cherche avec la main et presse la Brésilienne. La maison fait une bonne acquisition, je te le démontrerai quand je n'aurai plus mes choses. Sois compréhensif, Panta, tu ne le regretteras pas.

— Lâche, lâche, ne me touche pas là – fait un petit bond, s'enflamme, rougit, s'irrite Pantaleón Pantoja. Je dois t'avertir de deux choses : tu ne peux me tutoyer mais tu dois me dire vous, comme toutes les visiteuses. Et jamais plus ces privautés avec moi.

— Mais vous aviez votre braguette toute gonflée, c'était pour vous faire un petit plaisir, je ne voulais pas vous offenser – s'afflige, s'attriste, s'apeure la Brésilienne. Pardonnez-moi, monsieur Pantoja, je vous jure que jamais plus.

— Par une exception très spéciale je te donnerai 60 %, tenant compte de ce que tu représentes un apport exceptionnel pour le Service – se repent, s'apaise, l'accompagne jusqu'à l'escalier Pantaleón Pantoja. Et, en outre, parce que tu es venue de si loin. Mais pas un mot, tu me créerais des histoires terribles avec tes compagnes.

— Motus et bouche cousue, monsieur Pantoja, ce sera un petit secret entre vous et moi, et merci mille fois – retrouve son sourire, ses grâces, ses coquetteries, descend les marches la Brésilienne. Maintenant je m'en vais, je vois que vous avez de la visite. Quand personne ne nous entendra je pourrai vous appeler monsieur Pantita ? C'est plus joli que Pantaleón ou que Pantoja. Au revoir, à très bientôt.

— Bien sûr que je trouve horrible ce qu'ils ont fait, Pochita – lève le chasse-mouches, attend quelques secondes, frappe et voit tomber par terre le cadavre M^{me} Leonor. Mais si tu les connaissais comme moi, tu t'apercevrais qu'ils ne sont pas méchants de nature. Ignorants oui, pas pervers. Je leur ai rendu visite dans leurs maisons, j'ai parlé avec eux : cordonniers, charpentiers, maçons. La plupart ne savent même pas lire. Depuis qu'ils sont devenus « frères » ils ne s'enivrent plus, ne trompent plus leur femme et ne mangent plus ni viande ni riz.

— Enchanté, bien le plaisir, touchez là – fait une courbette japonaise, traverse le poste de commandement comme un empereur, suce son cigare et souffle la fumée El Sinchi. À vos ordres, tout à votre service.

— Bonjour – renifle l’atmosphère, fait la grimace, a un accès de toux Pantaleón. Prenez un siège. Que puis-je pour vous ?

— Cette merveille de femmes que j’ai trouvée à votre porte m’a donné le vertige – désigne l’escalier, siffle, s’enthousiasme, fume El Sinchi. Nom de Dieu, on m’avait dit que Pantiland était le paradis des femmes et je vois que c’est vrai. Quelles belles fleurs poussent dans votre jardin, monsieur Pantoja.

— J’ai beaucoup de travail et je ne peux gaspiller mon temps, pressez-vous – regimbe, prend un dossier, essaie de dissiper le nuage qui l’enveloppe Pantaleón Pantoja. Quant à ce que vous appelez Pantiland, je vous préviens que ça ne me fait pas rire. Je n’ai pas le sens de l’humour.

— Ce n’est pas moi qui ai inventé le nom, mais la fantaisie populaire – ouvre les bras et discourt comme devant une foule rugissante El Sinchi –, l’imagination lorétane, toujours si vive, savoureuse et ingénieuse. Ne le prenez pas mal, monsieur Pantoja, il faut goûter les créations populaires.

— Vous me faites peur, madame Leonor – se touche le ventre Pochita. Bien que vous ayez quitté l’Arche, au fond vous restez « sœur », avec quelle tendresse vous parlez d’eux. Dieu veuille que vous n’ayez pas l’idée de crucifier le petit cadet.

— Est-ce que vous n’avez pas une émission à Radio-Amazone ? – tousse, s’étouffe, essuie ses yeux larmoyants Pantaleón Pantoja. À six heures du soir ?

— Moi-même, vous avez devant vous la très célèbre Voix d’El Sinchi en personne – gonfle la voix, empoigne un micro invisible, déclame El Sinchi. Terreur des autorités corrompues, fléau des juges vénaux, tourbillon de l’injustice, voix qui recueille et divulgue par les ondes les palpitations populaires.

— Oui, j’ai eu l’occasion d’entendre votre émission, assez populaire, hein ? – se met debout, va à la recherche d’air pur, respire avec force Pantaleón Pantoja. Très honoré de votre visite. Qu’y a-t-il pour votre service ?

— Je suis un homme de mon temps, sans préjugés, progressiste, aussi je viens vous aider – se lève, le poursuit, l’entoure de fumée, lui tend le

chiffon mou de ses doigts El Sinchi. Et puis, vous m'êtes sympathique, monsieur Pantoja, et je sais que nous pouvons devenir amis. Je crois dans les amitiés au premier abord, mon flair ne me trompe pas. Je veux vous venir en aide.

— C'est très gentil à vous – se laisse secouer, tapoter les épaules, se résigne à revenir à son bureau, à continuer à tousser Pantaleón Pantoja. Mais, à vrai dire, je n'ai pas besoin de vos services. Du moins pour le moment.

— C'est ce que vous croyez, homme candide et innocent – embrasse tout l'espace d'un geste, se scandalise mi-sérieux mi-joyeux El Sinchi. Dans cette enclave érotique vous vivez loin du monde et de son bruit, et apparemment vous n'êtes au courant de rien. Vous ne savez pas ce que l'on dit dans les rues, les dangers qui vous entourent.

— Je dispose de très peu de temps, monsieur – regarde l'heure, s'impatiente Pantaleón Pantoja. Ou vous me dites une bonne fois ce que vous voulez ou vous me faites le plaisir de vous en aller.

— Si tu n'exiges pas qu'elle me demande des excuses, je ne mets plus les pieds dans cette maison – pleure, s'enferme dans sa chambre, ne veut pas manger, menace M^{me} Leonor. Crucifier mon futur petit-fils ! Est-ce que tu crois que je vais supporter une telle infamie, même si c'est sa grossesse qui la met dans cet état ?

— Je suis soumis à des pressions terribles – écrase son cigare dans le cendrier, le met en pièces, s'afflige El Sinchi. Maîtresses de maison, pères de famille, collègues, institutions culturelles, églises de toute nature et de toute couleur, même des sorcières et des ayahuasqueros. Je suis un homme, ma résistance a des limites.

— Qu'est-ce que c'est que ces salades – sourit en voyant s'évanouir le dernier petit nuage de fumée Pantaleón Pantoja. Je ne comprends pas un mot, soyez plus explicite et allez au fait une bonne fois.

— La ville veut que je fasse s'écrouler Pantiland dans l'ignominie et que je vous mène à la faillite – synthétise en souriant El Sinchi. Vous ne saviez donc pas qu'Iquitos est une ville au cœur corrompu mais à la façade puritaine ? Le Service de Visiteuses est un scandale que seule une personne progressiste et moderne telle que moi peut accepter. Le reste de la ville est effrayé par ce poison et, pour parler clair, veut que je vous enfonce.

— Que vous m'enfonciez ? – devient très sérieux Pantaleón Pantoja. Moi ? Que vous enfonciez le Service de Visiteuses ?

— Il n'existe rien d'assez solide dans toute l'Amazonie que La Voix d'El Sinchi ne puisse renverser – donne une chiquenaude dans le vide, souffle, se gonfle El Sinchi. Toute modestie à part, si je vous prends dans ma ligne de mire, le Service de Visiteuses ne durera pas une semaine et vous devrez filer en quatrième vitesse d'Iquitos. C'est la triste réalité, mon ami.

— Autrement dit, vous êtes venu me menacer – se redresse Pantaleón Pantoja.

— Rien de cela, au contraire – pourfend des fantômes, se tient le cœur comme un ténor, compte des billets qui n'existent pas El Sinchi. Jusqu'à présent j'ai résisté aux pressions par esprit combatif et pour une question de principes. Mais, à l'avenir, étant donné qu'il faut aussi que je vive et que je ne me nourris pas de l'air du temps, je le ferai pour une compensation minime. Cela ne vous semble-t-il pas juste ?

— Alors vous êtes venu pour me faire du chantage ? – se lève, blêmit, renverse la corbeille à papier, court à l'escalier Pantaleón Pantoja.

— Pour vous aider, allons, renseignez-vous, vous verrez la force de cyclone de mon émission – sort les muscles, se lève, marche à grands pas, gesticule El Sinchi. Elle renverse des juges, des sous-préfets, des ménages, ce qu'elle attaque se désintègre. Pour quelques misérables sols je suis prêt à défendre radicalement le Service de Visiteuses et son cerveau créateur. À livrer la grande bataille pour vous, monsieur Pantoja.

— C'est plutôt à cette vieille sorcière qui ne comprend pas la plaisanterie de me faire des excuses – casse des tasses, se jette sur le ventre sur le lit, griffe Panta, sanglote Pochita. Entre elle et toi vous allez me faire perdre le bébé à force de piquer des colères. Est-ce que tu crois que je lui disais ça sérieusement, espèce d'idiot ? C'était pour de rire, pour plaisanter.

— Sinforoso ! Palomino ! – frappe dans ses mains, crie Pantaleón Pantoja. Infirmier.

— Qu'est-ce que vous avez, ne vous énervez surtout pas, du calme – reste tranquille, adoucit la voix, regarde autour de lui alarmé El Sinchi. Vous n'avez pas besoin de me répondre immédiatement. Renseignez-vous, informez-vous et nous discuterons la semaine prochaine.

— Débarrassez-moi de cette canaille et flanquez-le à la flotte – ordonne aux hommes qui apparaissent en courant en haut de l’escalier Pantaleón Pantoja. Et ne lui repermets plus d’entrer au centre logistique.

— Écoutez, ne vous suicidez pas, ne soyez pas inconscient, je suis un surhomme à Iquitos – se débat, pousse, se défend, glisse, s’éloigne, disparaît, se trempe El Sinchi. Lâchez-moi, qu’est-ce que ça signifie, écoutez, vous allez le regretter, monsieur Pantoja, je venais vous aider. Je suis votre amiiii !

— C’est une sacrée canaille, oui, mais son émission même les pierres l’écoutent – feuillette une revue laissée sur une table du Lucho’s Bar le lieutenant Bacacorzo. Espérons que cette trempette dans l’Itaya ne vous occasionnera pas de problèmes, mon capitaine.

— J’aime mieux les problèmes plutôt que de céder à un chantage dégoûtant – une manchette qui pose la question « Savez-vous qui est et ce que fait le Yacuruna ? » intrigue le capitaine Pantoja. J’ai adressé un rapport au Tigre Collazos et je suis sûr qu’il comprendra. C’est plutôt autre chose qui me préoccupe, Bacacorzo.

— Les dix mille prestations, mon capitaine ? – « un prince ou un démon des eaux qui provoque les tourbillons ou passages dangereux des fleuves », parvient-il à lire entre les doigts du lieutenant Bacacorzo. – Elles sont passées à quinze mille avec la petite chaleur de l’été ?

— Les racontars – « Il grimpe sur le dos des caïmans ou sur la peau des gigantesques boas du fleuve », dit une illustration sur laquelle a penché la tête le capitaine Pantoja. C’est bien vrai qu’il y en a tant ? Ici, à Iquitos. Sur le Service, sur ma personne ?

— Cette nuit j’ai rêvé encore la même chose, Panta – se touche la tempe Pochita. Toi et moi on nous crucifiait sur la même croix, l’un à côté de l’autre. Et M^{me} Leonor venait et nous plantait une lance, moi dans le ventre et toi au petit oiseau. C’est fou comme rêve, non, mamour ?

— Vous êtes l’homme le plus célèbre de la ville, naturellement. – « Il chausse ses pieds avec la carapace des tortues », assure une phrase interrompue par le coude du lieutenant Bacacorzo. – Le plus détesté des femmes, le plus envié des hommes. Et Pantiland, sauf votre respect, est le centre de toutes les conversations. Mais comme vous ne voyez personne et vous vivez seulement pour le Service de Visiteuses, que vous importe ?

— Cela ne m’importe pas pour moi mais pour la famille. — « Et la nuit il dort protégé par des rideaux faits avec des ailes de papillon », parvient à lire enfin le capitaine Pantoja.

— Ma femme est très sensible et dans son état actuel, si elle découvre cela, cela lui ferait une impression terrible. Et ma mère n’en parlons pas.

— À propos de racontars – jette la revue par terre, se retourne, se rappelle le lieutenant Bacacorzo. Je dois vous raconter quelque chose de très amusant. Scavino a reçu une commission de notables de Nauta, avec le Maire en tête. Ils venaient lui apporter une pétition, ha ! ha !

— Nous considérons comme un privilège abusif que le Service de Visiteuses soit l’exclusivité des casernes et des bases de Navale – chausse ses verres, regarde ses compagnons, adopte une attitude solennelle et lit le maire Paiva Runhuí Nous exigeons que les citoyens majeurs et en possession du livret militaire des villages reculés d’Amazonie aient le droit d’utiliser ce Service, et aux mêmes tarifs réduits que les soldats.

— Ce Service n’existe que dans votre esprit malade, mes amis – l’interrompt, leur sourit, les regarde avec bienveillance, avec une affection paternelle le général Scavino. Comment avez-vous pensé demander audience pour une pareille sottise ? Si la presse était informée de votre pétition, vous ne seriez plus maire pour longtemps, monsieur Paiva Runhuí.

— Nous donnons le mauvais exemple aux civils, en apportant la tentation à des villages qui vivaient dans une pureté biblique – se met en colère le père Beltrán. J’espère que lorsqu’ils liront cette pétition, les stratèges en auront le front couvert de honte.

— Écoute-moi ça et tombe à la renverse, Tigre – presse le téléphone, lit la pétition en colère le général Scavino. La nouvelle a déjà commencé à circuler partout, regarde ce que demandent ces gars de Nanta. Le scandale contre lequel je t’ai tant mis en garde nous tombe dessus.

— Quel compte faites-vous avec les doigts ? – prend le morceau de poulet et y donne un coup de dent le lieutenant Bacacorzo. Comme dit Scavino, vous autres les militaires d’intendance, vous finissez toujours dans la folie mathématique.

— Les triples cons, avant ils protestaient parce que la troupe s’envoyait leurs femmes et maintenant parce qu’ils manquent de femmes à s’envoyer – joue avec un buvard le Tigre Collazos. Il n’y a pas manière de les rendre

contents, ce qu'il leur plaît c'est protester. Flanque-les dehors et ne reçois plus de requêtes aussi connes, Scavino.

— Horreur des horreurs – noue sa serviette autour du cou, assaisonne la salade avec de l'huile et du vinaigre, empoigne la fourchette et mange le capitaine Pantoja. Si on étendait le Service aux civils, tenant compte de la population masculine de l'Amazonie la demande monterait de dix mille à un million de prestations mensuelles au bas mot.

— Vous devriez importer des visiteuses de l'étranger – liquide les derniers restes de viande, nettoie très proprement un os, boit un coup de bière, s'essuie la bouche et les mains et délire le lieutenant Bacacorzo. La forêt se convertirait en un seul bordel et vous, dans votre bureau d'Itaya, calculeriez le temps de ce déluge de coups avec un million de chronomètres. Avouez que vous aimeriez ça, mon capitaine.

— Tu n'imagines pas ce que j'ai vu, Pochita – pose le panier sur le buffet, en tire un paquet et l'offre Alicia. Dans la boulangerie d'Abdón Laguna, qui est « frère », on a commencé à fabriquer des pains du martyr de Moronacocha. On les appelle les pains-enfants et les gens se les arrachent. Je t'en ai apporté un, regarde.

— Je t'en ai demandé dix et tu m'en amènes vingt – observe depuis la barre d'appui les têtes aux cheveux raides, crépus, bruns, roux, châains Pantaleón Pantoja. Tu crois que je vais passer toute la journée à examiner les candidates, Chuchupe ?

— Ce n'est pas ma faute – descend l'escalier en se tenant à la rampe Chuchupe. Le bruit a couru qu'il y avait quatre postes vacants et les femmes sont sorties comme des mouches de tous les quartiers. Même de San Juan de Munich et de Tamshiyaco elles sont venues. Que voulez-vous, monsieur Pantoja, toutes les filles d'Iquitos aimeraient travailler avec nous.

— Je ne comprends vraiment pas – descend derrière elle en regardant les épaules potelées, les fesses gélatineuses, les mollets plantureux Pantaleón Pantoja. Ici elles gagnent peu et elles ont trop de travail. Qu'est-ce qui peut bien les attirer à ce point ? C'est ce joli garçon de Porfirio ?

— La sécurité, monsieur Pantoja – montre de la tête les robes multicolores, les groupes qui bourdonnent comme des essaims d'abeilles Chuchupe. Dans la rue il n'y en a aucune. Pour les « lavandières », un bon jour pour trois mauvais, jamais de vacances et pas de repos le dimanche.

— Et le Morveux est un négrier dans ses bordels – les fait se taire d'un coup de sifflet et leur fait signe d'approcher, Choupette. Il les tue de faim, il les traite mal et dès que ça sent le brûlé il les flanque à la porte. Il ne sait ce que c'est que la considération ou l'humanité.

— Ici c'est différent – s'adoucit, se touche les poches Chuchupe. Il y a toujours des clients, les journées sont de huit heures et vous organisez tout si bien qu'elles en sont enchantées. Vous ne voyez pas que même les amendes elles les encaissent sans rechigner ?

— C'est sûr que le premier jour j'ai eu un peu d'appréhension – coupe une tranche, la beurre, met de la confiture, goûte une bouchée et mâche M^{me} Leonor –, mais comment faire autrement, le pain-enfant est le meilleur d'Iquitos. Tu ne trouves pas, mon petit ?

— Bon, nous allons choisir ces quatre – décide Pantaleón Pantoja. Qu'attends-tu, mets-les en rangs, le Chinois.

— Sépalez-vous un peu, les filles, poul qu'on vous voit mieux ! – saisit des bras, pousse dans le dos, fait avancer, reculer, se mettre de côté, place, mesure Porfirio le Chinois. Les petites devant et les glandes dellièle.

— Vous les avez là, monsieur Pantoja – saute d'un côté et d'autre, demande le silence, donne l'exemple du sérieux, les aligne Choupette. Bien en ordre et sérieuses. Allons, les filles, demi-tour à droite. Comme ça, très bien. Maintenant à gauche, gauche, montrez votre beau profil.

— Voulez-vous qu'elles glimpent une pal une à votle buleau pour l'examen toutes nues, monsieur ? – s'approche et lui murmure à l'oreille Porfirio le Chinois.

— Impossible, cela me prendrait toute la matinée – regarde sa montre, réfléchit, prend son courage à deux mains, fait un pas en avant et les affronte Pantaleón Pantoja. Je vais passer une revue collective, pour gagner du temps. Écoutez-moi bien, toutes : si l'une d'entre vous est gênée de se déshabiller en public, qu'elle sorte des rangs et je la verrai après. Aucune ? Tant mieux.

— Tous les hommes dehors – ouvre la porte de l'embarcadère, les pousse, les fait sortir, revient Chuchupe. Allez ouste, vous n'avez pas entendu ? Sinforoso, Palomino, l'infirmier, le Chinois. Toi aussi, Choupet. Ferme cette porte, Pitchoune.

— Reposez... jupes, chemisiers et soutiens-gorge ! s'il vous plaît – se met les mains au dos et marche gravement en examinant, soupesant,

comparant Pantaleón Pantoja. Vous pouvez rester en culotte, celles qui en ont. Maintenant, demi-tour sur place. C'est cela. Bon, nous allons voir. Une rouquine, toi. Une brune, toi. Une blanche, toi. Une mulâtresse, toi. Voilà, la liste est close. Les autres, laissez votre adresse à Chuchupe, peut-être y aura-t-il une autre occasion bientôt. Merci beaucoup et à la prochaine.

— Les sélectionnées, ici demain à neuf heures pile, pour la visite médicale – note les rues et les numéros, les accompagne jusqu'à la sortie, leur dit au revoir Chuchupe. Bien propres, les filles.

— Tenez, prenez ça tant que c'est chaud, sinon c'est moins bon – distribue les assiettes de soupe fumante M^{me} Leonor. Le fameux timbuche lorétan, je me suis enfin décidée à le faire. Qu'est-ce que ça donne, Pocha ?

— Quel bon goût vous avez eu pour les choisir, monsieur Pantoja – sourit avec malice, pétille, chante la Brésilienne. De toutes les couleurs et saveurs. Ôtez-moi d'un doute, n'avez-vous pas peur à force de voir tant de femmes à poil de vous habituer et de ne plus rien sentir avec les femmes ? On dit que c'est ce qui arrive à certains médecins.

— C'est succulentissime, madame Leonor – prend la température avec la pointe de sa langue, absorbe une cuillerée Pochita. Cela ressemble beaucoup à ce qu'on appelle chilcano sur la côte.

— Tu essaies de me faire marcher, Brésilienne ? – fronce les sourcils Pantaleón Pantoja. Je t'avertis qu'être un homme sérieux ce n'est pas être un couillon, ne te trompe pas.

— La différence c'est que tous les poissons de cette soupe viennent de l'Amazone et non de l'océan Pacifique – remplit à nouveau les assiettes M^{me} Leonor. Païche, palometa et gamitana. Oh ! là là que c'est bon !

— C'est vous qui vous trompez, je ne vous fais pas marcher, je vous blague – fait une chute de paupières, se déhanche, palpite des seins, module la Brésilienne. Pourquoi ne me laissez-vous pas être votre amie ? Dès que je vous parle, vous faites le sauvage, monsieur Pan-Pan. Attention, moi je suis comme les écrevisses, j'aime aller contre le courant. Si vous me négligez trop, je vais tomber amoureuse de vous.

— Ouf, quelle chaleur – s'évente avec la serviette, prend son poulx Pochita. Passe-moi le ventilateur, Panta, j'étouffe.

— Cette chaleur elle ne vient pas du timbuche mais du petit cadet – lui touche le ventre, lui caresse la joue Panta. Il doit bâiller, s'étirer. C'est peut-être pour cette nuit, ma douce. Bonne date : 14 mars.

— Mon Dieu, que ce ne soit pas avant dimanche – regarde le calendrier Pochita. Que d’abord Chichi arrive, je veux qu’elle soit là quand j’accoucherai.

— Selon mes calculs ce n’est pas pour tout de suite – transpire, approche son visage congestionné des pales susurrantes M^{me} Leonor. Il te manque au moins une semaine.

— Bien sûr que si, maman, tu n’as pas vu l’organigramme de ma chambre ? Ce sera entre aujourd’hui et dimanche – suce les arêtes, fait la saucette avec du pain, prend de l’eau Panta. Tu as suivi les conseils du docteur, tu as marché un peu aujourd’hui ? Avec ton inséparable Alicia ?

— Oui, on a été jusqu’à *La Favorite* prendre une glace – souffle Pochita. Au fait, est-ce que tu sais au juste ce que c’est que Pantiland, mamour ?

— Ce que c’est quoi ? – s’immobilisent les mains, les yeux, le visage de Pantita. Comment as-tu dit, mamour ?

— Je crois que c’est quelque chose de cochon – reçoit l’air du ventilateur en soupirant Pochita. Des types faisaient des plaisanteries salées à *La Favorite* sur les femmes de, tiens, comme c’est drôle, Pantiland c’est comme si ça venait de Panta !

— Atchoum ! hem ! hem ! – s’étrangle, éternue, pleure, tousse Pantita.

— Prends un peu d’eau – lui tient le front, lui tend un mouchoir, lui soulève les bras M^{me} Leonor. C’est parce que tu manges trop vite, je te l’ai toujours dit. Allez, tiens, un petit coup dans le dos, une autre petite gorgée d’eau.

S.V.G.P.F.A.

Instructions pour les centres utilisateurs

Le Service de Visiteuses pour Garnisons, Postes Frontières et Assimilés se permet de communiquer ces Instructions qui, si elles sont strictement appliquées, permettront à l'unité de profiter de façon rationnelle et fructueuse des services du S.V.G.P.F.A. et à cet organisme de remplir sa mission avec efficacité et promptitude :

1. Sitôt avisé par le S.V.G.P.F.A. de l'arrivée du convoi, le chef de l'unité fera préparer les emplacements des visiteuses lesquels devront présenter les caractéristiques suivantes : être couverts, non contigus, ornés de rideaux pour protéger des regards indiscrets et assurer une lumière pauvre ou pénombre et de lampes ou ampoules munies d'abat-jour rouges ou recouvertes de chiffons ou papiers de cette couleur dans l'hypothèse de prestations nocturnes. Chaque emplacement sera équipé de : lit avec matelas en paille ou en caoutchouc, revêtu de toile cirée ou de tissu imperméable et drap ; chaise, banc ou clou pour pendre les vêtements ; bidet ou récipient faisant fonction tel que seau ou boîte en fer-blanc ; lavabo avec son réservoir d'eau propre respectif ; un savon ; une serviette de toilette ; un rouleau de papier hygiénique ; un bock à injections avec caoutchouc et canule. Il est suggéré d'ajouter quelque complément esthétique féminin, tel que bouquet de fleurs gravure ou dessin artistique, afin de créer une atmosphère attrayante. Bien qu'il soit préférable que l'unité tienne prêts les emplacements à l'arrivée des visiteuses, pour leur

aménagement l'officier responsable peut se faire aider par le chef du convoi, qui lui offrira toute l'aide nécessaire.

2. L'officier responsable prendra les mesures nécessaires pour que le convoi reste dans son unité le temps strictement nécessaire à l'accomplissement de ses fonctions et ne le prolonge pas sans raison. Depuis leur arrivée jusqu'à leur départ les membres du convoi devront rester à l'intérieur de l'enceinte de l'unité, et on ne leur permettra en aucun cas d'avoir des contacts avec l'élément civil des localités voisines, ni à l'intérieur de l'unité de fréquenter les soldats et hommes de troupe en dehors de la période de la prestation. Avant et après celle-ci, les visiteuses resteront cantonnées dans leurs emplacements et ne pourront partager le repas de la troupe, ni parler avec les soldats, ni visiter les installations de la place. Afin que la présence du convoi passe inaperçue de l'élément civil des environs, il est conseillé d'interdire l'accès à l'unité de toute personne étrangère durant le séjour des visiteuses. L'unité a l'obligation de fournir gratuitement le logement et trois repas (petit déjeuner, déjeuner et dîner) à tous les membres du convoi.

3. Il est conseillé de ne pas annoncer aux soldats et hommes de troupe la venue du convoi jusqu'à son arrivée, car l'expérience a montré que si la nouvelle est communiquée à l'avance la troupe connaît alors une angoisse et une nervosité qui nuisent notablement à l'accomplissement de ses obligations. Dès l'arrivée du convoi, le chef de l'unité établira une liste d'utilisateurs, exclusivement composée de soldats et hommes de troupe, autorisant par conséquent ces derniers à demander à être candidats. Une fois connues les candidatures, on procédera à l'élimination de la liste de tous ceux qui souffrent de quelque maladie infecto-contagieuse, et tout particulièrement de nature vénérienne (gonorrhée, chancre) et ceux qui sont atteints d'acarus, puces, poux, morpions et autres parasites. Il est conseillé de faire passer une visite médicale aux candidats.

4. La liste des utilisateurs élaborée, on fera connaître à ces derniers les visiteuses présentes et on leur enjoindra de manifester leurs préférences. Comme, à en juger par l'expérience, le choix spontané ne permet jamais une distribution équitable d'utilisateurs par visiteuse, le chef de l'unité

utilisera la méthode qu'il croira la meilleure (tirage au sort, mérites et démérites selon l'état de service) pour partager les utilisateurs en groupes semblables par visiteuse, en tenant compte de ce que chacune a le devoir d'assurer un minimum de dix prestations dans chaque unité. Exceptionnellement, si le nombre d'utilisateurs dépasse ce chiffre, on passera outre ce principe d'équité et de symétrie en attribuant un plus grand nombre d'utilisateurs à la visiteuse la plus sollicitée ou la moins fatiguée du convoi.

5. Une fois constitués les groupes, on procédera au tirage au sort de l'ordre d'entrée de chaque utilisateur dans l'emplacement de la visiteuse et l'on installera des contrôleurs à la porte. Exceptionnellement, dans les unités où le nombre d'utilisateurs n'arriverait pas à couvrir le chiffre minimum de travail des visiteuses (dix), on pourra étendre le temps de la prestation à trente minutes mais en aucun cas davantage. Dans les instructions préalables, on avertira les utilisateurs que la prestation sera du type considéré normal, la visiteuse n'étant tenue de satisfaire aucune demande de caractère insolite ou aberrant, fantaisies antinaturelles, perversions ou caprices fétichistes. On ne permettra à aucun utilisateur de recommencer la prestation ni avec la même ni avec une autre visiteuse.

6. Afin de distraire et de préparer les utilisateurs tandis qu'ils attendent leur tour d'entrer dans l'emplacement, le chef du convoi leur distribuera du matériel imprimé adéquat, de caractère photographique et littéraire, et qui devra être rendu aux contrôleurs au moment d'entrer et dans le même état qu'il aura été reçu. La destruction ou la détérioration de gravures et de textes seront sanctionnées par des amendes et la privation de futures prestations du S.V.G.P.F.A.

7. Le S.V.G.P.F.A. tâchera toujours de faire arriver les convois aux centres utilisateurs de telle manière que les prestations puissent s'effectuer aux heures les plus convenables (le crépuscule ou la nuit), c'est-à-dire à la fin des travaux du service diurne, mais si ce n'est pas possible en raison du temps ou de la distance, le chef de l'unité permettra que les prestations aient lieu de jour et ne retiendra pas le convoi en attente de l'obscurité.

8. Une fois terminées les prestations, le chef de l'unité enverra au S.V.G.P.F.A. un compte rendu statistique, soigneusement vérifié, avec les données suivantes :

a) nombre exact d'utilisateurs reçus par chaque visiteuse ;

b) nom et prénom de chaque utilisateur avec le numéro de ses états de service et la prise en charge avec la retenue sur la solde correspondante ; c) un bref rapport sur le comportement des membres du convoi (chef, visiteuses, personnel de transport) durant son séjour dans l'unité et d) critique constructive et suggestions pour l'amélioration du S.V.G.P.F.A.

Signé :

capitaine A.P. (Intendance) PANTALEÓN PANTOJA.

Visa :

général FELIPE COLLAZOS,
chef de l'Administration, Intendance
et Services de l'Armée.

Compte rendu statistique

Lagunas, 2 septembre 1957.

Le capitaine A.P. Alberto J. Mendoza R. a le plaisir d'adresser au S.V.G.P.F.A. le compte rendu suivant sur le passage du convoi n° 16 au campement Lagunas (fleuve Huallaga) à son commandement :

Le convoi n° 16 est arrivé au campement Lagunas le jeudi 1^{er} septembre, à 15 heures, en provenance d'Iquitos, sur le transporteur fluvial *Eva* et il est reparti à 19 heures du même jour en direction du campement Puerto Arturo (sur le même fleuve Huallaga). M^{me} Leonor Curinchila, Chuchupe, dirigeait le convoi qui se composait des visiteuses Dulce María, Lunita, Pitchoune, Barbara, Pénélope et Rita. Conformément aux instructions, on a divisé les 83 utilisateurs en six groupes (cinq de quatorze hommes et un de treize) qui furent reçus par les visiteuses mentionnées dans les délais réglementaires et à leur entière satisfaction.

Considérant que la moins sollicitée par la troupe était la visiteuse Dulce María, on lui a assigné le groupe de seulement treize hommes. Je joins la liste des 83 utilisateurs avec nom, prénom, numéro des états de service et prise en charge de la retenue à la source. Le comportement du convoi durant son séjour à Lagunas a été correct. On n'a enregistré qu'un incident, à l'arrivée du bateau, lorsque le soldat Reinaldino Chumbe Quisqui a reconnu parmi les visiteuses sa demi-sœur (la dénommée Lunita) et s'est mis à l'insulter et à la battre, heureusement sans conséquences, avant d'être maîtrisé par la garde. Le soldat Chumbe Quisqui a été privé de la prestation et enfermé au cachot avec six jours d'arrêts de rigueur pour son mauvais caractère et sa conduite, mais ensuite il a été amnistié de cette seconde partie de la punition sur les instances de sa sœur Lunita et des autres visiteuses. Le soussigné se permet de suggérer au S.V.G.P.F.A., organisme dont le travail est louangé par l'ensemble des soldats et hommes de troupe, d'étudier la possibilité d'étendre ses services aux sous-officiers, qui l'ont sollicité à maintes reprises, et de créer une brigade spéciale de visiteuses de haute catégorie pour les officiers célibataires ou dont la famille réside loin de la région où ils servent.

Sentiments dévoués et distingués.

Signé :

capitaine A.P. ALBERTO J. MENDOZA R.

S.V.G.P.F.A.

Rapport numéro quinze

OBJET GÉNÉRAL : Service de Visiteuses pour Garnisons, Postes Frontières et Assimilés.

OBJET PARTICULIER : Célébration et bilan du premier anniversaire et Hymne des Visiteuses.

CARACTÉRISTIQUES : Secret.

DATE ET LIEU : Iquitos, 16 août 1957.

Le soussigné, capitaine A.P. (Intendance) Pantaleón Pantoja, chef du Service de Visiteuses pour Garnisons, Postes Frontières et Assimilés, présente ses respects au général Felipe Collazos, chef de l'Administration, Intendance et Services de l'Armée, et a l'honneur de l'informer :

1. Que, à l'occasion de la célébration le 4 de ce mois du premier anniversaire du S.V.G.P.F.A., le soussigné s'est permis d'offrir au personnel masculin et féminin de cet organisme un repas simple de camaraderie, dans le local du fleuve Itaya, qui, pour ne pas trop grever le maigre budget du Service, fut préparé par un groupe volontaire de visiteuses sous la direction de notre chef du personnel, doña Leonor Curinchila, *alias* Chuchupe. Que, au cours de ce banquet, non seulement on fraternisa sainement dans la joie et la bonne humeur, tandis qu'étaient dégustées les délices de la cuisine amazonienne – le menu se composait de la célèbre soupe de cacahuètes de la région, l'Inchic Capi, Juane de poule au riz, glaces de cocona et, comme boisson, de la bière –, mais aussi cette commémoration fut mise à profit pour faire une halte en chemin, passer en revue la moisson de ce Service en sa première année d'existence et échanger des appréciations, suggestions et critiques positives, avec toujours les yeux fixés sur le meilleur accomplissement de la tâche que l'Armée nous a confiée.

2. Que, en résumé, le bilan de cette première année du S.V.G.P.F.A. – synthétisé par le soussigné devant ses collaborateurs en une brève allocution, à la fin du banquet – comptabilise un total de 62 160 prestations servies par le Service aux soldats et hommes de troupe de nos unités de frontière et à la marine des bases navales amazoniennes, chiffre qui, bien que très au-dessous de la demande, constitue un modeste succès pour le Service : ce chiffre prouve qu'à tout moment le S.V.G.P.F.A. *a utilisé sa puissance opérationnelle au maximum de son rendement* – ambition suprême de toute entreprise de production – comme il appert de la décomposition du total de 62 160 prestations en ses termes composants. Que, en effet, les deux premiers mois, quand le S.V.G.P.F.A. comptait à peine quatre visiteuses, le volume de prestations a atteint 4 320, ce qui constitue une moyenne de 540 prestations mensuelles par visiteuse, c'est-à-dire vingt par jour, ce qui (les supérieurs se rappelleront le rapport numéro un adressé par le soussigné) caractérise les visiteuses de la plus haute efficacité. Que, le quatrième et le cinquième mois, quand l'équipe de

visiteuses était de six membres, les prestations se sont élevées à 6 480, ce qui donne, également, une moyenne de quelque vingt prestations journalières par unité de travail. Que les cinquième, sixième et septième mois représentent 13 560 prestations, autrement dit une moyenne journalière de vingt pour chacune des huit visiteuses qui constituaient le personnel du S.V.G.P.F.A. Que les huitième, neuvième et dixième mois, le rythme s'est maintenu identique – niveau maximal d'efficacité – puisque les 16 200 prestations de ce trimestre constituent aussi des moyennes de vingt pour les dix visiteuses du S.V.G.P.F.A., tandis que ces deux derniers mois les 21 600 prestations effectuées indiquent une fois de plus que les vingt visiteuses qui composent actuellement le Service ont su maintenir cette moyenne élevée sans aucun fléchissement. Que le soussigné s'est permis de conclure son allocution commémorative en félicitant le personnel du S.V.G.P.F.A. pour sa bonne conduite et sa régularité dans son travail, et en l'exhortant à redoubler d'efforts pour atteindre à l'avenir des objectifs plus élevés de rendement aussi bien quantitativement que qualitativement.

3. Qu'en un geste sympathique, après le toast final pour le S.V.G.P.F.A., les visiteuses ont chanté devant le soussigné une petite composition musicale secrètement composée par elles pour l'occasion et qu'elles ont proposé d'adopter comme Hymne de ce Service. Que le soussigné a accédé à cette requête, après qu'elles eurent interprété l'Hymne plusieurs fois avec un véritable enthousiasme, mesure qu'il espère voir ratifiée par les supérieurs, en tenant compte de l'opportunité d'encourager les initiatives qui, comme celle-ci, dénotent l'intérêt et l'affection du personnel pour leur organisme, favorisent l'esprit fraternel indispensable à la réalisation des tâches communes et révèlent un moral élevé, un esprit jeune et même un peu d'ingéniosité et de malice qui, à petites doses bien entendu, ne sont jamais de trop pour mettre un peu de piquant au labeur réalisé.

4. Que telles sont les paroles de la composition en question, sur une musique universellement connue : *La Raspa* :

HYMNE DES VISITEUSES

Servir, servir, servir

L'Armée de la Nation
Servir, servir, servir
Avec zèle et conviction

Rendre heureuse toute la conscription
– Allez vite les Chuchupettes ! –
Et les sergents et les barrettes
Telle est notre belle obligation

Servir, servir, servir
L'Armée de la Nation
Servir, servir, servir
Avec zèle et conviction

Nous sommes contentes et comblées
Dans les convois de notre Service
– Sans dispute et sans préjudice –
Avec Chinois, Chuchupe et Choupet

Servir, servir, servir
L'Armée de la Nation
Servir, servir, servir
Avec zèle et conviction

Sur terre, au hamac et dans l'herbe
Du quartier, bled ou campement
Quand l'ordonne le commandement
Nous offrons baisers et caresses

Servir, servir, servir
L'Armée de la Nation
Servir, servir, servir
Avec zèle et conviction

Nous traversons fleuves et forêts
Sans craindre le puma ou le tigre
Et débordant de patriotisme
Nous proposons l'amour parfait

Servir, servir, servir
L'Armée de la Nation
Servir, servir, servir
Avec zèle et conviction

Maintenant visiteuses silence
Il faut s'en aller travailler
Car *l'Eva* nous attend à quai
Et *Dalila* piaffe d'impatience

Adieu, adieu, adieu
Chinois, Chuchupe et Choupet
Adieu, adieu, adieu
Pantaleón est parfait

Dieu vous garde.

Signé :

capitaine A.P. (Intendance)
PANTALEÓN PANTOJA

c. c. au général Roger Scavino, Commandant en chef de la V^e Région
(Amazonie).

NOTE

Communiquer au capitaine Pantoja que l'Administration Intendance et Services de l'Armée ratifie seulement provisoirement sa décision de reconnaître l'Hymne des Visiteuses conçu par le personnel féminin du

S.V.G.P.F.A., car elle aurait préféré mettre ces paroles sur une musique tirée de notre riche patrimoine folklorique, au lieu d'une mélodie étrangère telle que La Raspa, suggestion dont il devra être tenu compte à l'avenir.

Signé :

*général FELIPE COLLAZOS,
Chef de l'Administration, Intendance
et Services de l'Armée.*

*Message-radio codé
du sous-lieutenant A.P. Alberto Santana,
chef du Poste de Horcones (sur le fleuve Napo),
capté au Campement militaire Vargas Guerra d'Iquitos
et transmis au destinataire
(c. c. à l'État-major de la V^e Région, Amazonie)*

Prie communiquer au capitaine A.P. (Intendance) Pantaleón Pantoja, chef du Service de Visiteuses pour Garnisons Postes Frontières et Assimilés, le message suivant :

1. En mon nom et celui des sous-officiers, soldats et hommes de troupe du Poste de Horcones, vous adresse nos plus sincères félicitations pour la naissance de sa fillette Gladys et nos vœux de bonheur et de succès nombreux dans la vie de la brillante héritière, étant cause du retard de nos congratulations l'information de l'heureux événement reçue seulement hier, à l'occasion de l'arrivée à Horcones du convoi S.V.G.P.F.A. n°11.

2. Également, en mon nom et celui de tous les soldats sous mon commandement vous fais part de notre solidarité la plus fraternelle et de notre réprobation et vive condamnation pour les perfides insinuations et vipérines suggestions contre le Service de Visiteuses que fait depuis quelque temps l'émission La voix d'El Sinchi, de Radio-Amazone, laquelle, comme preuve de notre indignation, ne sera plus écoutée au Poste de Horcones, diffusant désormais à la troupe par haut-parleur l'émission Musique et Chants d'Hier de Radio Nationale.

Très dévoué,

Sous-lieutenant ALBERTO SANTANA,
chef du Poste de Horcones
(sur le fleuve Napo).

*Communication du chef de la Garnison de Borja,
colonel A.P. Peter Casahuanqui,
au Service de Visiteuses pour Garnisons,
Postes Frontières et Assimilés.*

Borja, 1^{er} octobre 1957.

Le colonel A.P. Peter Casahuanqui, chef de la Garnison de Borja, déplore d'avoir à communiquer au S.V.G.P.F.A. que, durant le séjour dans cette unité du convoi n° 25, conduit par l'individu surnommé Choupette et composé des visiteuses Coca, Pilou, Flor et Maclovia, séjour qui a dû être prolongé de huit jours en raison des intempéries qui ont empêché l'hydravion *Dalila* de décoller des eaux du Marañón, des incidents se soient produits qu'il expose dans le détail ci-dessous :

1. Afin d'empêcher qu'après leurs prestations (effectuées normalement le jour de l'arrivée du convoi) les visiteuses aient des contacts extraréglementaires avec la troupe, elles furent toutes cantonnées dans la salle des sous-officiers dûment aménagée à cet effet. Grâce à une opportune dénonciation, le commandement fut informé que le pilote de la *Dalila*, *alias* Dingo, préparait un commerce illicite, vu qu'il avait proposé aux sous-officiers de Borja des prestations des visiteuses mentionnées contre de l'argent. Surpris en pleine opération durant la nuit, trois sous-officiers de l'unité furent mis aux arrêts de rigueur, l'individu surnommé Dingo enfermé au cachot jusqu'au départ du convoi et les visiteuses réprimandées.

2. Au troisième jour du séjour du convoi dans la Garnison de Borja, malgré une sévère surveillance autour de l'emplacement où elle se trouvait cantonnée, il se produisit une fuite conjointe de la visiteuse Maclovia et du chef de la garde chargée de la protection du convoi, le caporal-chef Teófilo Gualino. Immédiatement les dispositions nécessaires furent prises pour la poursuite et la capture des fuyards, lesquels, découvrit-on, s'étaient enfuis en s'emparant frauduleusement d'une vedette de la Garnison. Après deux

jours d'intenses recherches, les fuyards furent retrouvés dans la localité de Santa María de Nieva, où ils avaient reçu aide et protection dans un refuge clandestin des Frères de l'Arche, après avoir traversé miraculeusement (par l'intercession divine de l'enfant-martyr de Moronacocha, selon la croyance ingénue du couple) les Gorges du Marañón. Le refuge des fanatiques de l'Arche fut dénoncé à la Garde civile, laquelle prépara un coup de filet, malheureusement sans succès, car les « frères » et « saurs » réussirent à gagner le maquis. Les déserteurs de Borja, en revanche, furent arrêtés, essayant au début d'opposer de la résistance, mais le groupe de poursuite, sous le commandement du sous-lieutenant Camilo Bohórquez Rojas, les réduisit facilement. On constata alors, par des documents confisqués aux susdits, que ce même jour dans la matinée ils avaient contracté mariage, devant le Lieutenant Gouverneur de Santa María de Nieva, pour le civil, et devant l'aumônier de la Mission, pour le religieux. Le caporal-chef Teófilo Gualino a été dégradé, rétrogradé à la qualité de simple soldat, puni de cent vingt jours de cachot au pain et à l'eau, et son action répréhensible a été consignée sur ses états de service avec la mention « faute très grave ». Quant à la visiteuse Maclovía, elle est remise au centre logistique pour que le S.V.G.P.F.A. lui impose la sanction qu'il croira juste.

Dieu vous garde.

Signé :

colonel A.P. PETER CASAHUANQUI,
Chef de la Garnison de Borja
(sur le fleuve Marañón).

Iquitos, 12 octobre 1957.

Ami Pantoja,

La patience, comme tout ce qui est humain, a ses limites. Je ne veux pas insinuer que vous abusez de la mienne, mais n'importe quel observateur impartial dirait que vous la piétinez, car comment qualifier sinon le silence de pierre opposé à tous les messages verbaux et amicaux que je vous ai adressés ces dernières semaines avec vos employés Choupette, Chuchupe et Porfirio le Chinois ? La chose est tristement simple, vous devez le comprendre et apprendre à distinguer une bonne fois entre vos amis et ceux

qui ne le sont pas, ou, pardonnez-moi, monsieur Pantoja, votre commerce florissant coulera à pic. La ville entière exige que je vous attaque vous et ce que tous les gens honnêtes d'Iquitos considèrent comme un scandale sans précédent ni excuse. Vous savez bien que je suis un homme de mon temps, prêt à tout voir, faire et connaître avant de mourir et capable, au nom du progrès, d'accepter que, sur cette belle terre lorétane où j'ai vu le jour, fleurisse une industrie comme la vôtre. Mais même moi, avec mon esprit large, je ne peux que comprendre ceux qui s'effraient, se signent et poussent des hauts cris. Au début elles étaient seulement quatre, ami Pantoja, et maintenant vingt, trente, cinquante ? et vous amenez et emportez les pécheresses par les airs et les fleuves de l'Amazonie. Sachez que la ville s'est mis dans la tête de faire fermer votre commerce. Les familles ne dorment pas en paix quand elles savent qu'à peu de distance de leurs maisons, à la vue de leurs filles mineures, il y a cet abcès de dévergondage et de vice, et vous aurez certainement remarqué que le grand amusement de tous les enfants d'Iquitos est d'aller au bord de l'Itaya voir partir et arriver le bateau et l'hydravion avec leur chargement coloré. Pas plus tard qu'hier me le commentait, des larmes dans les yeux, le directeur du Collège San Agustín, ce petit vieillard aussi saint que sage, le père José María.

Acceptez la réalité : la vie et la mort de votre commerce millionnaire se trouvent entre mes mains. Jusqu'à présent j'ai résisté aux pressions et me suis borné, de temps en temps, pour apaiser quelque peu la colère des citoyens, à lancer de discrets avertissements, mais si vous continuez dans votre incompréhension et votre entêtement et si avant la fin du mois je n'ai pas en mon pouvoir ce qui m'est dû, il n'y aura pour votre entreprise, et pour son cerveau et directeur, qu'une guerre à mort, sans pitié ni compassion, et tous deux en supporteront les conséquences fatales.

De ces choses et de bien d'autres j'aurais aimé parler amicalement avec vous, monsieur Pantoja. Mais je crains votre caractère, vos sautes d'humeur, ces mauvaises manières que vous avez, et, en outre, le sourire aux lèvres, laissez-moi vous dire que deux plongeurs forcés dans les eaux sales de l'Itaya sont le maximum que votre serviteur peut accepter à titre de farce et pardonner : au troisième je vous répondrai en homme, bien que la violence ne soit pas de mon goût.

Hier je vous ai vu, ami Pantoja, dans l'après-midi, qui vous promeniez avenue Gonzalez Vigil, tout près de l'Asile des Vieillards. J'allais m'approcher pour vous saluer mais vous étiez si bien accompagné et vous

viviez de si tendres moments, que je ne l'ai pas fait, car je sais être discret et compréhensif. J'ai été fort aise de reconnaître la belle petite dame que vous teniez par la taille et qui vous donnait de si tendres coups de dent à l'oreille. Mais ce n'est pas son aimable épouse, me dis-je en moi-même, c'est ce bijou de femme importée de Manaos par cet industriel entreprenant et qui a un passé si glorieux. Vous avez un goût exquis, mon cher, et sachez que nous tous, les hommes de la ville, nous vous envions, parce que la Brésilienne est la tentation la plus appétissante qui ait jamais foulé Iquitos, soyez heureux ainsi que les petits soldats. Vous dirigiez-vous vers le joli lac de Morono pour voir le coucher du soleil, pour vous jurer un amour éternel sur la grève où fut crucifié l'enfant-martyr, comme c'est devenu la mode chez les amoureux de ce pays ?

Une cordiale poignée de main de qui vous savez,

XXX.

S.V.G.P.F.A.

Rapport numéro dix-huit

OBJET GÉNÉRAL : Service de Visiteuses pour Garnisons, Postes Frontières et Assimilés.

OBJET PARTICULIER : Incidents survenus au convoi n° 25, à Borja, entre le 22 et le 30 septembre 1957.

CARACTÉRISTIQUES : Secret.

DATE ET LIEU : Iquitos, 6 octobre 1957.

Le soussigné, capitaine A.P. (Intendance) Pantaleón Pantoja, chef du Service de Visiteuses pour Garnisons, Postes Frontières et Assimilés, présente ses respects au général Felipe Collazos, chef de l'Administration, Intendance et Services de l'Armée, et l'informe :

1. Que, au sujet des graves événements enregistrés à la Garnison de Borja, auxquels se réfère la communication du colonel A.P. Peter Casahuanqui ci-jointe, le S.V.G.P.F.A. a effectué une enquête minutieuse qui a permis d'établir les faits suivants :

a) Durant les huit jours que le convoi n° 25 est resté à Borja (22 au 30 septembre), le temps sur toute cette région n'a absolument rien

laissé à désirer, il n'a pas plu une seule fois et les eaux du Marañón étaient bien calmes, selon les bulletins météorologiques de la Force aérienne péruvienne et de la Marine péruvienne ci-joints.

- b) Les déclarations de tous les membres du convoi n° 25 sont unanimes à affirmer de façon catégorique que leur séjour à Borja est dû à une hélice du *Dalila* qui fut préalablement démontée par des mains inconnues afin d'empêcher le départ de l'avion et de retenir le convoi à Borja, étant donné que le huitième jour l'hélice réapparut remontée sur l'appareil de la même manière mystérieuse.
- c) De même, tous les membres du convoi n° 25 sont unanimes à affirmer que, durant les huit jours de stationnement obligatoire à Borja, les visiteuses Coca, Pilou, Flor et Maclovía (cette dernière tant qu'elle fut dans la Garnison, bien entendu) furent contraintes d'accorder des prestations journalières et répétées à tous les officiers et sous-officiers de l'unité, à l'encontre du règlement du S.V.G.P.F.A. qui exclut de ses bénéfices les grades supérieurs et intermédiaires, et sans que lesdites prestations fussent financièrement rétribuées.
- d) Le pilote du *Dalila* assure que la raison de sa réclusion au cachot de Borja fut, exclusivement, d'avoir tenté d'empêcher les visiteuses d'accorder les prestations antiréglementaires et *ad honorem* qu'on exigeait d'elles, lesquelles atteignent, selon le calcul approximatif de celles-ci, le chiffre élevé de 247.
- e) Le soussigné veut faire remarquer qu'il ne communique pas les résultats de cette enquête dans l'esprit de contredire le témoignage du colonel A.P. Peter Casahuanqui, chef éminent de l'Armée qu'il estime et respecte, mais comme une simple collaboration en vue d'élargir la communication de ce chef et de faire toute la vérité.

2. D'autre part, il a l'honneur de vous faire savoir que l'enquête menée à bien par le S.V.G.P.F.A. sur la fuite et le mariage subséquent de la visiteuse Maclovía avec l'ex-caporal-chef Teófilo Gualino coïncide mathématiquement avec la version contenue dans la communication du colonel A.P. Peter Casahuanqui, à cette seule réserve que l'ex-caporal-chef Gualino et elle, selon ses allégations, s'emparèrent d'une vedette de la Garnison à titre de prêt, vu que le fleuve était le seul moyen de quitter Borja, et que leur ferme intention était de la rendre à la première occasion.

La visiteuse Maclovia a été expulsée du S.V.G.P.F.A., sans indemnisation et sans lettre de recommandation pour son comportement irresponsable.

3. Le soussigné se permet de faire observer aux supérieurs que l'origine de ces incidents, comme de la plupart de ceux qui ont eu lieu malgré les efforts du S.V.G.P.F.A. et des officiers responsables des centres utilisateurs, est imputable au manque dramatique d'effectifs de ce Service. L'équipe de vingt (20) visiteuses (dix-neuf actuellement, car ladite Maclovia n'a pas encore été remplacée), en dépit du zèle et de la bonne volonté de tous les collaborateurs du S.V.G.P.F.A., est totalement insuffisante pour assurer la demande grandissante des centres utilisateurs que nous ne pouvons servir selon notre désir, mais, si l'on peut dire, au compte-gouttes, et ce rationnement provoque l'anxiété, des sentiments de frustration, et parfois des actes précipités et déplorables. Une fois de plus le soussigné se permet d'exhorter les supérieurs pour qu'ils fassent un pas vigoureux et audacieux en avant, et permettent que le S.V.G.P.F.A. accroisse son équipe opérationnelle de vingt (20) à trente (30) visiteuses, ce qui représentera un progrès important en direction de l'encore lointaine satisfaction de ce que la science appelle la « plénitude virile » de nos soldats de l'Amazonie.

Dieu vous garde.

Signé :

capitaine A.P. (Intendance)
PANTALEÓN PANTOJA.

Pièces jointes : communication du colonel A.P. Peter Casahuanqui, chef de la Garnison de Borja (sur le fleuve Marañón), et deux (2) bulletins météorologiques de la F.A.P. ET DE LA M.P.

NOTE

Transmettre ce rapport du capitaine Pantoja au général Roger Scavino, commandant en chef de la V^e Région, avec les instructions suivantes :

1. *Effectuer une enquête immédiate et détaillée sur ce qui s'est passé dans la Garnison de Borja, entre le 22 et le 30 septembre, avec le convoi n° 25 du S.V.G.P.F.A., et punir sévèrement les responsables.*

2. *Accéder à la requête du capitaine Pantoja et fournir au S.V.G.P.F.A. les fonds nécessaires à l'accroissement de son équipe opérationnelle de vingt à trente visiteuses.*

Signé :

*général FELIPE COLLAZOS,
Chef de l'Administration, Intendance
et Services de l'Armée.*

Lima, 10 octobre 1957.

*Communication confidentielle
du contre-amiral M.P. Pedro G. Carrillo,
chef de la Force Fluviale de l'Amazone,
au général A.P. Roger Scavino,
commandant en chef de la V^e Région (Amazonie).*

Base de Santa Clotilde, 2 octobre 1957.

Cher Collègue :

J'ai l'honneur de vous faire savoir que me sont parvenues, des différentes bases que la Marine possède ici et là en Amazonie, des manifestations de surprise et de mécontentement, aussi bien de la part des matelots que des officiers, au sujet de l'Hymne du Service de Visiteuses. Les hommes qui portent l'uniforme immaculé de l'Armée navale déplorent que l'auteur des paroles de cet Hymne n'ait pas cru devoir mentionner une seule fois la Marine péruvienne et les matelots, comme si cette institution ne patronnait pas aussi ce Service, auquel, est-il nécessaire de le rappeler, nous contribuons avec un bateau transporteur et son équipage respectif, et avec un pourcentage équitable des frais d'entretien, ayant acquitté jusqu'à présent ponctuellement et sans défaut les honoraires qui nous ont été fixés pour les prestations requises.

Convaincu que cette omission n'est que le fruit de la négligence et du hasard et qu'il n'y a eu là nulle volonté d'offenser la Marine ni de faire naître un sentiment d'oubli chez les matelots par rapport à leurs collègues de l'Armée de terre, je vous fais parvenir cette communication, avec mes

salutations et la prière de pallier, si vous en avez le pouvoir, la déficience en question, car, bien que minime et banale, elle pourrait être la cause de susceptibilités et de tourments qui ne doivent jamais ternir les relations entre des institutions sœurs.

Dieu vous garde.

Signé :

contre-amiral M.P. PEDRO G. CARRILLO,
chef de la Force fluviale de l'Amazone.

NOTE

Informé du contenu de la présente communication le capitaine Pantoja, le réprimander pour l'inexcusable manque de tact manifesté par le S.V.G.P.F.A. dans l'affaire en question et lui ordonner de donner une prompte et convenable satisfaction au contre-amiral Pedro G. Carrillo et aux compagnons de la Marine nationale.

Signé :

général ROGER SCAVINO,
commandant en chef
de la V^e Région (Amazonie).

Iquitos, 4 octobre 1957.

Requena, vintedix Octobre mil 957.

Kurageux Sinshi :

Mélepaké dans ton émishion fléo de la jushtice de « Radio-Amashone » que tous ishi nous zécoutons et t'applodishons, pasque les mashelots de la Base de Santa Ysabelita ils zamènent ishi leurs putes d'Iquitos, dans un gros bato qui sapel *Evah* et folévoir quis baignent tous ishi ensemble, et permettent à personne qui les toushe et sles zenvoie sans que nous, la jeuneshe progressiste de Requena on peut rien leur fère. C'est jushte ça, Kurageux Sinshi ? On a été une commishion d'homs du village, avec à la tête note propre Mère Teófilo Morey, pour proteshter au Chef de la Base de

Santa Ysabelita, mais ce lashe il a tout nié et dit comment que je vais permettre aux jeunes de Requena de nous zenvoyer les Bisiteuses si les Bisiteuses elles zexistent pas, jurant et tout sur l'enfant-martyr cet éréctic. Comme si qu'on avait pas des zieux et des zoneilles, Sinshi, comment que tu trouves la shose ? Pourquoi les mashelots et pas noux ? Asqu'on n'a pas aussi un job ? Mélepaké dans ton émishion, Kurageux Sinshi et fais les shier dans leurs kulottes.

Tes zoditeurs

ARTIDORO SOMA,
NEPOMUCENO QUILCA,
CAIFAS SANSHO.

Avec cette lette on t'envoie cado un perroquet qui est une Boushe d'Or comme toi, Sinshi.

S.V.G.P.F.A.

Rapport numéro vingt-six

OBJET GÉNÉRAL : Service de Visiteuses pour Garnisons, Postes Frontières et Assimilés.

OBJET PARTICULIER : Explication des intentions et modification des paroles de l'Hymne des Visiteuses.

CARACTÉRISTIQUES : Secret.

DATE ET LIEU : Iquitos, 16 octobre 1957.

Le soussigné, capitaine A.P. (Intendance) Pantaleón, Pantoja, chef du Service de Visiteuses pour Garnisons,

Postes Frontières et Assimilés, présente ses respects au contre-amiral M.P. Pedro G. Carrillo, chef de la Force fluviale de l'Amazone, et l'informe :

1. Qu'il déplore profondément l'impardonnable négligence par laquelle l'Hymne des Visiteuses ne fait pas mention explicite de la glorieuse Marine nationale et de ses vaillants marins. Que non pas à titre de justification mais

comme simple point d'information il veut vous faire savoir que cet hymne ne fut pas commandé par le chef du

S.V.G.P.F.A., mais qu'il est une création spontanée du personnel et qu'il fut adopté d'une façon irréfléchie et un peu légère, sans être soumis au préalable à un examen critique de forme et de contenu. Qu'en tout cas, sinon dans ses paroles, dans l'esprit dudit Hymne, tout comme dans l'esprit et le cœur de ceux qui travaillent au S.V.G.P.F.A., se trouvent toujours présents les Bases de la Marine et leurs marins, envers lesquels nous tous dans le Service nous vouons une profonde affection et le plus haut respect ;

2. Qu'il a été procédé à pallier les déficiences de cet Hymne, en l'enrichissant des modifications suivantes :

- a) Le chœur ou refrain, qui est chanté cinq fois intercalé aux strophes, sera chanté trois fois (la première, la troisième et la cinquième) dans sa version originale, c'est-à-dire :

Servir, servir, servir
L'Armée de la Nation
Servir, servir, servir
Avec zèle et conviction

La seconde et quatrième fois, le chœur ou refrain sera chanté dans sa version nouvelle :

Servir, servir, servir
La Marine de la Nation
Servir, servir, servir
Avec zèle et conviction

- b) La première strophe de l'Hymne est définitivement modifiée, annulant le troisième vers qui disait *Et les sergents et les barrettes* et le remplaçant de la façon suivante :

Rendre heureuse toute la conscription
– Allez vite les Chuchupettes ! –
Des marins et des quartiers-mâîtres
Telle est notre belle obligation

Dieu vous garde.

Signé :

capitaine A.P. (Intendance) PANTALEÓN PANTOJA.

c.c. au général Felipe Collazos, chef de l'Administration, Intendance et Services de l'Armée de terre et au général Roger Scavino, commandant en chef de la V^e Région (Amazonie).

Rapport statistique

Le colonel A.P. Máximo Dávila a le plaisir d'adresser au S.V.G.P.F.A. le rapport suivant sur la visite que son convoi n° 32 a effectuée à la Garnison de Barranca (sur le fleuve Marañón) :

Date de la visite du convoi n° 32 : 3 novembre 1957. *Moyen de transport et personnel* : Bateau, *Eva*. Chef du convoi : Porfirio le Chinois. Visiteuses : Coca, Gros-Lolos, Lalita, Sandra, Iris, Juana, Loreta, la Brésilienne, Roberta et Eduviges.

Séjour dans la Garnison : six (6) heures, de 14 à 20 heures.

Nombre d'utilisateurs et déroulement des prestations : Cent quatre-vingt-douze (192) utilisateurs, répartis et servis de la façon suivante : un groupe de dix (10) hommes, alloué à la visiteuse la Brésilienne (bien qu'elle fût la plus désirée par les hommes du régiment, il fut tenu compte de la disposition du S.V.G.P.F.A. de n'assigner à cette visiteuse que le nombre réglementaire minimal d'utilisateurs) ; un groupe de vingt-deux (22) hommes, alloué à la visiteuse Gros-Lolos (qui fut la seconde en popularité parmi la troupe), et huit groupes de vingt (20) hommes chacun, alloués aux autres visiteuses. Cette répartition s'est effectuée après que fut réglé le fait imprévu qui est rapporté plus avant. Comme il fallait que 1 'Eva lève l'ancre avant la nuit à cause des rapides nocturnes qui à cette époque se forment devant Barranca, le temps maximal de durée de l'utilisateur dans l'emplacement fut raccourci de vingt à quinze minutes, de sorte que toute l'opération se termine avant le coucher du soleil, ce qui fut heureusement obtenu.

Appréciation : les prestations furent pleinement agréables aux utilisateurs, certains regrettant, cependant, le raccourcissement du temps dû à la raison invoquée *supra*, et la conduite du convoi n° 32 fut tout à fait correcte, comme l'a été jusqu'à présent celle de tous les convois du S.V.G.P.F.A. que nous avons eu le plaisir de recevoir à la Garnison de Barranca.

Imprévus : Le Service de Santé de cette unité a découvert, voyageant dans le convoi n° 32, frauduleusement habillé en femme, un passager clandestin qui, remis au Poste et interrogé, s'est avéré être l'individu Adrián Antúnez, *alias* Faux Jeton, celui-là même qui, fut-il révélé, est le protecteur ou maquereau de la visiteuse dénommée Gros-Lolos. Le voyou avoua avoir été introduit dans le bateau *Eva* par sa protégée et avoir obtenu sous la menace le consentement du chef de convoi et le silence des autres visiteuses afin de mener à bien son extravagant propos. Grâce à la ruse des vêtements de femme, on abusa l'équipage en lui faisant croire qu'il s'agissait d'une nouvelle visiteuse appelée Adriana, la supercherie se découvrant quand, en arrivant à Barranca, la soi-disant Adriana inventa une maladie devant son premier client, le soldat Rogelio Simonsa, pour ne pas lui offrir la prestation par le bon endroit, lui proposant en revanche de l'effectuer de façon sodomite ou contre nature. Le soldat Simonsa, pris de doutes, dénonça la chose et la fausse Adriana fut examinée de force par l'infirmier de garde, son véritable sexe étant mis à jour. Le voyou assura au début avoir imaginé cette mascarade pour contrôler de plus près les recettes de la visiteuse Gros-Lolos (desquelles il reçoit 75 %) car il se doutait qu'elle lui rendait des comptes trafiqués afin de diminuer sa part. Mais ensuite, devant l'incrédulité des interrogateurs, il avoua qu'étant inverti passif depuis de nombreuses années, sa véritable intention avait été de pratiquer son vice avec la troupe, pour se démontrer à lui-même qu'il pouvait supplanter avantageusement une femme dans ses fonctions de visiteuse. Ce qui fut corroboré par sa propre « concubine » Gros-Lolos. N'étant pas du ressort de cette unité de prendre une décision sur cette affaire, l'individu Adrián Antúnez, *alias* Faux Jeton, est rendu menottes aux poignets et sous bonne garde dans le bateau *Eva* au centre logistique, pour que le commandant du S.V.G.P.F.A. adopte les mesures les plus appropriées.

Suggestion : Que la possibilité soit étudiée d'envoyer les convois du S.V.G.P.F.A. aux centres utilisateurs plus fréquemment, pour le bon effet que les prestations ont sur la troupe.

Signé :

colonel A.P. MÁXIMO DÁVILA,
chef de la Garnison de Barranca
(sur le fleuve Marañón).

Pièces jointes : liste des utilisateurs avec nom, prénom, numéro d'état de service et fiche de décompte, et le passager clandestin Adrián Antúnez, *alias* Faux Jeton.

Iquitos, 1^{er} novembre 1957

Chère madame Pantoja :

Plusieurs fois je me suis approchée de votre porte pour y frapper, mais m'en repentant à chaque fois je suis rentrée chez ma cousine Rosita, en pleurant, parce qu'il ne nous a peut-être pas menacées toujours ton mari en disant vous irez en enfer avant de vous approcher de mon foyer. Mais je suis désespérée et vivant déjà en enfer, madame, ayez pitié de moi, aujourd'hui qui est le jour de nos morts chéris. D'ici je m'en vais aller prier à l'église de Punchana pour tous les morts, madame Pantoja, sois bonne, je sais que vous l'êtes, j'ai vu comme elle est mignonne ta petite, avec sa petite figure aussi sainte que celle de l'enfant-martyr de Moronacocha. Je vous dirai que lorsque ta petite elle est née on a été si contentes toutes à Pantiland qu'on a fait une fête pour ton mari et on l'a soulé pour qu'il soit plus heureux d'avoir une fille, elle doit être comme un angelot à l'âme blanche venu du ciel, nous nous disions entre nous. Ce doit être ainsi, je le sais, mon cœur me le dit. Vous me connaissez, une fois vous m'avez vue cela fait plus ou moins un an, cette « lavandière » que vous avez fait entrer chez vous par erreur, en croyant qu'elle allait vous laver le linge. C'était moi, madame. Aide-moi, soyez bonne avec la pauvre Maclovia, je suis en train de mourir de faim et le pauvre Teófilo là-bas à Borja, on me l'a mise au cachot, au pain et à l'eau il me dit dans une lettre que m'a apportée un ami, le pauvre chou, toute sa faute c'est de m'aimer, faites quelque chose pour moi, je t'en serai reconnaissante jusqu'à la mort. Comment voulez-vous donc que je vive, madame, si votre mari m'a mis à la porte de

Pantiland ? En disant que je m'étais mal conduite à Borja, que j'avais tout manigancé pour que Teófilo s'enfuit avec moi. Ce n'est pas moi, c'est lui, il m'a dit fuyons à Nieva, il me pardonnait d'être putain, dès qu'il m'avait vue arriver à Borja son cœur lui avait dit : « Voilà la femme de ta vie. »

J'ai un toit grâce au bon cœur de ma cousine Rosita, mais elle aussi est pauvre et ne peut pas me nourrir, ma bonne dame, c'est elle qui t'écrit pour moi, car je ne sais pas, moi. Pitié, Dieu te récompensera au ciel et de même ta petite, je l'ai vue dans la rue faisant ses premiers pas et j'ai pensé un enfant-Dieu, quels jolis petits yeux ! Je dois revenir à Pantiland, parle-lui à ton mari, qu'il me pardonne et m'engage à nouveau. Est-ce que je n'ai pas toujours bien travaillé ? En quoi ai-je mécontenté M. Pantoja depuis que je suis avec lui ? Jamais, sauf cette fois-là, la seule en un an alors ce n'est pas beaucoup. N'ai-je pas le droit d'aimer un homme ? Et lui, est-ce qu'il ne bave pas de plaisir quand la Brésilienne lui fait ses mamours ? Prends garde à toi, madame, cette femme est mauvaise, elle a vécu à Manaos et les putains là-bas sont des vauriennes, elle doit sûrement lui faire boire des décoctions à ton mari pour l'ensorceler et l'avoir à sa merci. Et puis tu sais, deux hommes se sont déjà tués pour elle, un petit Yankee, un saint à ce qu'on dit, et l'autre, un étudiant. Est-ce que par hasard elle ne lui tire pas tout ce qu'elle veut à M. Pan-Pan ? Prenez garde, cette femme est capable de vous l'enlever et tu souffrirais, madame. Je prierai pour que ça ne t'arrive pas.

Parle-lui, demande-lui, madame Pantoja. Mon Teófilo ils vont me le garder encore plusieurs mois en prison et je veux aller le voir car, c'est étrange, la nuit je pleure dans mon sommeil en pensant à lui. C'est mon mari devant Dieu, madame, un curé tout vieux nous a mariés, là-bas à Nieva. Et à l'Arche de là-bas nous avons cloué une poule en gage d'amour et de fidélité. Lui il n'était pas « frère » mais moi oui, depuis que le frère Francisco est venu à Iquitos, Dieu le bénisse, j'ai été l'entendre et je me suis convertie. Et j'ai converti Teófilo, et il est devenu « frère » en voyant comment les « frères » nous ont aidés à Nieva. Les pauvres, parce qu'ils nous ont donné à manger et nous ont prêté un hamac ils ont dû gagner le maquis, en abandonnant leurs maisons, leurs petits animaux et les choses qu'ils avaient. C'est juste, ça, qu'on poursuive ainsi les bonnes gens qui croient en Dieu et qui font le bien ?

Comment vais-je aller voir Teófilo si je n'ai pas d'argent pour le bateau ? Et où vais-je travailler, le Morveux est rancunier, il ne veut pas me recevoir

parce que je l'ai laissé pour entrer à Pantiland. « Lavandière » à nouveau je ne veux pas, c'est tuant de fatigue et on a la police sur le dos qui te prend tout ce que tu gagnes. Je ne sais pas où aller, madame. Cajole-le et prends-toi-z'y bien, comme nous les femmes nous savons, tu feras en sorte qu'il me pardonne et j'irai à genoux te baiser les pieds. Je pense à mon Teófilo là-bas à Borja et je veux me tuer, me planter une épine de cactus dans le cœur comme font les Chunchos dans les tribus et la peine est finie, mais ma cousine Rosita ne me laisse pas et je sais aussi que ni Dieu notre Seigneur ni le frère Francisco, son contremaître sur terre, ne me le pardonneraient, eux ils aiment toutes les créatures, même une putain ils l'aiment. Prenez pitié de moi et qu'il m'engage à nouveau, jamais plus je ne le ferai mettre en colère, je te le jure sur la tête de ta fille, je vais prier pour elle jusqu'à devenir muette, madame. Je m'appelle Maclovia, il le sait bien.

Je vous remercie tant, madame Pantoja, que Dieu vous le rendra, je vous embrasse les pieds et ceux de ta petite fille, avec toute ma dévotion,

MACLOVIA.

*Demande de radiation des cadres,
de l'Armée du commandant (C.A.M.)
Godofredo Beltrán Calila,
chef du Corps des Aumôniers Militaires
de la V^e Région (Amazonie).*

Iquitos, 4 décembre 1957.

Général de Brigade Roger Scavino
Commandant en chef de la V^e Région (Amazonie).

Mon Général,

J'ai le pénible devoir de demander par votre intermédiaire ma radiation immédiate des cadres de l'Armée péruvienne, que j'ai l'honneur de servir depuis dix-huit ans, c'est-à-dire depuis l'année même où j'ai été ordonné prêtre, et dans laquelle j'ai atteint, je veux croire par mes mérites, le grade de commandant. Je suis, de même, dans la bien triste obligation morale de rendre à l'Armée, à travers vous, mon supérieur immédiat, les trois

décorations et les quatre citations honorables par lesquelles, au long de mes années de services dans le Corps sacrifié et négligé des Aumôniers militaires (C.A.M.), les Forces armées ont voulu encourager mes efforts et forcer ma gratitude.

Il est de mon devoir d'attester clairement que la raison de mon éloignement de cette institution et de ces médailles et diplômes n'est autre que l'abominable existence, comme organisme semi-clandestin de notre Armée, du dénommé Service de Visiteuses pour Garnisons, Postes Frontières et Assimilés, euphémisme qui sous-entend, en réalité, un trafic actif et croissant de prostituées entre Iquitos et les campements militaires et bases navales de l'Amazonie. Ni comme prêtre ni comme soldat je ne peux admettre que l'Armée de Bolognesi et d'Alfonso Ugarte, qui a constellé l'Histoire du Pérou de nobles actions et d'insignes héros, s'abaisse à l'extrême honteux d'abriter en son sein, en le subventionnant de ses propres deniers et mettant à son service sa logistique et son corps d'intendance, l'amour mercenaire. Je veux seulement rappeler le paradoxe, par contraste, qu'il y a dans le fait que je n'ai pu obtenir, moi, en dix-huit années de requêtes et de démarches répétées, que l'Armée crée une section volante de prêtres, afin d'apporter périodiquement aux soldats des garnisons éloignées où il n'y a pas d'aumônier, c'est-à-dire la plupart, les sacrements de la confession et de la communion, et le fait que le susnommé Service de Visiteuses dispose actuellement, un an et demi à peine après sa création, d'un hydravion, un bateau, une camionnette et une équipe très moderne de communications pour répandre dans toute l'étendue de la vaste forêt le péché, la luxure et, sans doute, la syphilis.

Je veux faire observer, enfin, que ce curieux Service apparaît et prospère justement au moment où, en Amazonie, la foi catholique, religion officielle du Pérou et de ses Forces armées, est menacée par une plaie superstitieuse qui, sous le nom de Confrérie de l'Arche, ravage hameaux et villages, fait des adeptes jour après jour parmi les gens ignorants et naïfs, et dont le culte grotesque à l'enfant sauvagement sacrifié à Moronacocha s'étend partout, même, comme cela a été prouvé, dans les casernes de la forêt. Je n'ai pas besoin de vous rappeler, mon général, qu'il y a à peine deux mois, au Poste de San Bartolomé, fleuve Ucayali, un groupe de soldats fanatiques, secrètement organisés en Arche, ont tenté de crucifier vivant un Indien Piro pour conjurer un orage, ce qui a dû être empêché à coups de feu par les officiers de l'unité. Et c'est à ce moment, alors que le Corps des Aumôniers

militaires lutte de toutes ses forces contre ce fléau blasphématoire et homicide au sein des régiments amazoniens, que nos supérieurs croient opportun d'autoriser et de promouvoir le fonctionnement d'un Service qui émousse la morale et relâche les mœurs de la troupe. Que notre Armée encourage la prostitution et assume elle-même la fonction dégradante du proxénétisme, c'est un symptôme de décomposition trop grave pour rester indifférent. Si la dissolution éthique s'empare de la colonne vertébrale de notre pays, que sont ses Forces armées, à tout moment la gangrène peut s'étendre dans tout l'organisme sacro-saint de la Patrie. Le modeste prêtre soldat que je suis ne veut pas être complice, ni par commission, ni par omission, d'un aussi terrible processus.

Avec mes salutations militaires.

commandant (C.A.M.)
GODOFREDO BELTRÁN CALILA,
chef du Corps des Aumôniers militaires
de la V^e Région (Amazonie).

NOTE

Transmettre la présente requête au ministère de la Guerre et à l'État-Major de l'Armée, avec la recommandation :

1. *Que soit acceptée la demande de radiation des cadres du commandant (C.A.M.) Beltrán Calila, étant donné le caractère irrévocable de sa décision ;*

2. *Qu'il soit réprimandé avec douceur pour les termes quelque peu emportés de sa requête, et*

3. *Qu'il soit remercié pour les services rendus.*

Signé :

général ROGER SCAVINO,
commandant en chef
de la V^e Région (Amazonie)

*Émission la Voix d'El Sinchi du 9 février 1958
sur les ondes de Radio Amazone*

Il est six heures pile à l'horloge Movado qui orne les murs de nos studios. Radio Amazone est heureuse de présenter à ses chers auditeurs l'émission la plus écoutée sur sa longueur d'onde :

*Mesures de la valse La Contamanina ; elles montent,
descendent et restent comme fond sonore.*

LA VOIX D'EL SINCHI !

*Mesures de la valse La Contamanina ; elles montent,
descendent et restent comme fond sonore.*

Une demi-heure de commentaires, de critiques, d'anecdotes, d'informations, toujours au service de la vérité et de la justice. La voix qui recueille et divulgue par les ondes les palpitations populaires de l'Amazonie péruvienne. Un programme vivant et simplement humain, écrit et diffusé par le célèbre journaliste Germán Láudano Rosales, El Sinchi.

*Mesures de la vase La Contamanina ; elles montent,
descendent et disparaissent totalement.*

Bonsoir, très chers et distingués auditeurs. Me voici une fois de plus sur les ondes de Radio Amazone, la première station de l'Orient péruvien, pour apporter à l'homme de la ville cosmopolite et à la femme de la lointaine

tribu qui fait ses premiers pas sur les routes de la civilisation, au commerçant prospère et à l'humble agriculteur de la solitaire tahuampa, c'est-à-dire à tous ceux qui luttent et travaillent pour le progrès de notre indomptable Amazonie, trente minutes d'amitié, de délassement, de confidences, de révélations et de débats élevés, de reportages Sensationnels et de nouvelles qui font l'histoire, depuis Iquitos, phare du péruanisme enchâssé dans l'immense verdure de notre forêt. Mais avant de poursuivre, chers auditeurs, quelques conseils commerciaux :

*Annonces enregistrées sur disque et bande :
60 secondes.*

Et, pour commencer, comme chaque jour, notre rubrique : UN PEU DE CULTURE. Nous ne nous lasserons jamais de le répéter, chers auditeurs : il nous faut élever notre niveau intellectuel et spirituel, approfondir nos connaissances, surtout sur le milieu qui nous entoure, le terroir, la ville où nous habitons. Connaissions ses secrets, la tradition et les légendes qui parent ses rues, les vies et les hauts faits de ceux qui leur ont prêté leur nom, l'histoire des maisons où nous logeons, bien des rues ont été le berceau de grands hommes ou la scène d'épisodes immarcescibles qui sont l'orgueil de notre région. Connaissions tout cela parce que ainsi, en nous enfonçant un peu dans notre peuple et dans notre ville, nous aimerions plus notre Patrie et nos compatriotes. Aujourd'hui nous allons raconter l'histoire d'une des plus célèbres demeures d'Iquitos. Je veux parler, vous l'avez déjà deviné, de la très fameuse Maison de Fer, comme on la nomme populairement, qui se dresse, si originale, si distincte et élégante, sur notre Place d'Armes et où fonctionne de nos jours le select et distingué Club social d'Iquitos. El Sinchi demande : combien de Lorétans savent qui a construit cette Maison de Fer qui étonne et enchante les étrangers quand ils foulent le sol fécond d'Iquitos ? Combien savent-ils que cette belle maison métallique fut dessinée par l'un des plus grands architectes et bâtisseurs d'Europe et du monde ? Qui le savait, avant cet après-midi, que cette maison avait surgi du cerveau créateur du génial Français qui, au début du siècle, éleva dans la Ville Lumière, Paris, la tour de renommée universelle qui porte son nom ? La tour Eiffel ! Oui, chers auditeurs, comme vous l'avez entendu : la Maison de Fer de la Place d'Armes est l'œuvre de l'audacieux et très réputé inventeur français Eiffel, c'est-à-dire un monument historique de première

grandeur dans notre pays et dans n'importe quelle partie du monde. Cela veut-il dire que le célèbre Eiffel s'est trouvé d'aventure dans la chaude Iquitos ? Non, il n'est jamais venu ici. Comment s'expliquer, alors, que cette grande œuvre resplendisse dans notre chère ville ? C'est ce qu'El Sinchi va vous révéler cet après-midi dans la rubrique UN PEU DE CULTURE de son émission...

Brefs arpèges.

C'était au temps glorieux du caoutchouc, et les grands pionniers lorétans, ceux-là mêmes qui sillonnaient du nord au sud et d'est en ouest l'épaisseur amazonienne à la recherche du précieux latex, rivalisaient sportivement, au bénéfice de notre ville, à qui construirait sa maison avec les matériaux les plus artistiques, les plus coûteux de l'époque. C'est ainsi qu'on vit surgir ces résidences en marbre, dallées et aux façades ornées d'azulejos, aux balcons en fer forgé qui enjolivent les rues d'Iquitos et nous remettent en mémoire les années dorées de l'Amazonie et nous montrent comme le poète de la Mère Patrie avait raison quand il disait : « Tout temps passé fut meilleur. » Eh bien, l'un de ces pionniers, grands seigneurs du caoutchouc et de l'aventure, fut le millionnaire et grand Lorétan Anselmo del Aguila, qui, comme bien de ses semblables, faisait souvent des voyages en Europe pour satisfaire son esprit inquiet et sa soif de culture. Et nous retrouvons notre Péruvien, don Anselmo del Aguila, un rude hiver européen – comme il devait trembler notre Lorétan, hein ? –, dans une ville allemande, dans un petit hôtel qui attira puissamment son attention et l'enchantait par son grand confort, par l'audace de ses lignes et sa beauté si originale, étant donné qu'il était intégralement construit en fer. Qu'a fait alors notre don Anselmo ? Il n'a fait ni une ni deux et avec cette ferveur pour sa petite patrie qui nous caractérise, nous gens de cette terre, il s'est dit : cette grande œuvre architectonique devrait se trouver dans ma ville, Iquitos la mérite et il la lui faut pour sa beauté et sa prestance. Et aussitôt dit aussitôt fait cette main percée du Loreto acheta l'hôtel allemand construit par le grand Eiffel, au prix qu'on lui demanda, sans marchander un centime. Il le fit démonter en pièces, l'embarqua et l'amena jusqu'à Iquitos avec ses écrous et ses vis. La première maison préfabriquée de l'histoire, mes chers auditeurs. Ici, la construction fut remontée très soigneusement, sous l'amoureuse direction

de Del Aguila lui-même. Et maintenant vous connaissez la raison de la présence à Iquitos de cette œuvre artistique curieuse et sans pareille.

Comme ultime anecdote il faut ajouter que, dans son geste sympathique et son noble désir d'enrichir le patrimoine urbain de sa terre, don Anselmo del Aguila commit aussi une bévue, en ne s'apercevant pas que le matériel de la maison qu'il achetait était très valable pour le froid polaire de la savante Europe, mais peu approprié au cas particulier d'Iquitos, où une maison métallique, avec les températures que nous connaissons, constituait un sérieux problème. Et c'est ainsi que la maison la plus chère d'Iquitos se révéla inhabitable parce que le soleil la transformait en chaudière et qu'on ne pouvait toucher ses murs sans avoir des cloques aux mains. Del Aguila n'eut d'autre ressource que de vendre sa maison à un ami, le caoutchoutier Ambrosio Morales, qui se crut capable de résister à l'inférieure atmosphère de la Maison de Fer, mais n'y parvint pas non plus. Et ainsi changea-t-elle de propriétaire d'année en année, jusqu'à ce qu'on trouvât la solution idéale : la transformer en Club social d'Iquitos, institution qui est boudée aux heures du jour, quand la Maison de Fer crache des flammes, et s'honore de la présence des dames les plus élégantes et des messieurs les plus distingués le soir et la nuit, aux heures où la fraîcheur la rend accueillante et tempérée. Mais El Sinchi pense que, tenant compte de son illustre ancêtre, la Maison de Fer devrait être expropriée par la Municipalité et transformée en musée ou quelque chose comme ça, consacré aux années dorées d'Iquitos, la période de l'apogée du caoutchouc, quand notre précieux or noir fit du Loreto la capitale économique du pays. Et là-dessus, aimables auditeurs, se referme notre première rubrique : UN PEU DE CULTURE !

Brefs arpèges. Annonces enregistrées sur disque et bande, soixante secondes. Brefs arpèges.

Et maintenant notre COMMENTAIRE DU JOUR. Avant tout, chers auditeurs, comme le thème que je vais aborder ce soir (bien malgré moi et parce que l'exige mon devoir de journaliste intègre, de Lorétan, de catholique et de père de famille) est extrêmement grave et peut offenser vos oreilles, je vous demande d'écarter de vos récepteurs vos filles et fils mineurs, car, avec la franchise qui me caractérise et qui a fait de LA VOIX D'EL SINCHI la citadelle de la vérité défendue par tous les poings amazoniques, je n'aurai pas d'autre solution que de me référer à des faits crus et d'appeler les choses par leur

nom, comme j'ai toujours su le faire. Et je le ferai avec l'énergie et la sérénité de quelqu'un qui sait qu'il parle avec l'appui de ses compatriotes et en se faisant l'écho du silencieux mais juste sentiment de la majorité.

Brefs arpèges.

En maintes occasions, et avec délicatesse, pour n'offenser personne, car tel n'est pas notre désir, nous avons fait allusion dans cette émission à un fait qui est un motif de scandale et d'indignation pour toutes les personnes comme il faut, qui vivent et pensent selon la morale et qui sont le plus grand nombre dans cette ville. Et nous n'avions pas voulu attaquer directement et abruptement ce fait honteux parce que nous pensions ingénument – nous le reconnaissons chevaleresquement – que le responsable de l'outrage se ressaisirait, comprendrait une bonne fois pour toutes l'étendue du préjudice moral et matériel qu'il infligeait à Iquitos, par sa soif de lucre immodérée, par son esprit mercantile qui ne respecte pas les barrières et n'a aucun scrupule pour arriver à ses fins, autrement dit amasser de l'argent, remplir ses caisses, même si c'est avec les armes défendues de la concupiscence et de la corruption, la sienne et celle des autres. Il y a quelque temps, affrontant l'incompréhension des simples, exposant notre intégrité physique, nous avons fait une campagne civilisatrice sur ces mêmes ondes, afin qu'on mît fin au Loreto à l'habitude de fouetter les enfants après le Samedi saint pour les purifier. Et je crois que nous avons contribué en partie, avec notre petit grain de sable, à ce que cette mauvaise habitude qui faisait tant pleurer nos enfants, et rendait certains psychologiquement défaillants, soit extirpée de l'Amazonie. Dans d'autres occasions nous avons affronté cette gale superstitieuse qui, sous le déguisement de Confrérie de l'Arche, infecte l'Amazonie et parsème nos forêts d'innocentes petites bêtes crucifiées par la faute de la stupidité et de l'ignorance d'un secteur de notre population, dont abusent les faux Messies et pseudo-Jésus-Christ pour s'emplir les poches et satisfaire leurs instincts maladifs de popularité, de domination et de maniement de foules, de sadisme antichrétien. Et nous l'avons fait sans reculer devant la menace d'être crucifié nous-même sur la Place d'Armes d'Iquitos, comme nous le prophétisent les lâches lettres anonymes que nous recevons chaque jour, pleines de fautes d'orthographe, de ces courageux qui jettent la pierre puis cachent la main et ont l'audace d'insulter mais sans se montrer à visage

découvert. Avant-hier même nous sommes tombés à la porte de notre domicile, quand nous nous disposions à partir du foyer pour aller gagner honnêtement notre pain à la sueur de notre front, sur un petit chat crucifié, à titre de barbare et de sanglant avertissement. Mais ces Hérodes de notre temps se trompent s'ils s'imaginent qu'ils vont faire taire El Sinchi en agitant l'épouvantail de l'intimidation. Nous continuerons à combattre sur ces ondes le fanatisme dément et les crimes religieux de cette secte, en formulant des vœux pour que les autorités capturent le dénommé frère Francisco, cet Antéchrist de l'Amazonie, que nous espérons voir bientôt moisir en prison comme auteur intellectuel, conscient et contumace de l'infanticide de Moronacocha, de plusieurs tentatives avortées d'assassinat par la croix qui ont été enregistrées ces derniers mois en divers hameaux de la forêt fanatisés par l'Arche, et de l'abominable crucifixion qui a eu lieu la semaine dernière au village missionnaire de Santa María de Nieva du vieillard Arévalo Benzas, œuvre des « frères » criminels.

Brefs arpèges.

Aujourd'hui, avec la même fermeté et au prix des risques encourus, El Sinchi demande : jusqu'à quand allons-nous continuer à tolérer dans notre chère ville, distingués auditeurs, le spectacle dégradant du mal nommé Service de Visiteuses, connu plus populairement sous le surnom de Pantiland en hommage dérisoire à son fondateur ? El Sinchi demande : jusqu'à quand, pères et mères de famille du civilisé Loreto, allons-nous continuer à souffrir le martyre pour empêcher nos enfants de courir, innocents, inexpérimentés, ignorants du danger, contempler, comme si c'était une kermesse ou un cirque, le trafic d'hétaïres, de petites femmes dévergondées, de PROSTITUÉES, pour parler sans euphémismes, qui sans pudeur arrivent et partent de cet antre érigé aux portes de notre ville par cet individu sans foi ni loi qui répond au nom de Pantaleón Pantoja ? El Sinchi demande : quels puissants et troubles intérêts protègent cet individu pour que, durant deux longues années, il ait pu diriger en totale impunité un commerce aussi illicite que prospère, aussi offensant que millionnaire, à la barbe de tous les citoyens sains ? Nous n'avons pas peur des menaces, nul ne peut nous acheter, rien n'entravera notre croisade pour le progrès, la moralité, la culture et le patriotisme péruvien de l'Amazonie. Le moment est venu d'affronter le monstre et, comme l'a fait l'Apôtre avec le dragon,

de lui couper la tête d'un seul coup. Nous ne voulons pas semblable furoncle à Iquitos, nous tous mourons de honte et vivons un cauchemar avec l'existence de ce complexe industriel de prostituées que préside, tel un moderne sultan babylonien, le tristement célèbre M. Pantoja, qui n'hésite pas, dans son goût du lucre et de l'exploitation, à offenser et outrager ce qu'il y a de plus saint, c'est-à-dire la famille, la religion et les casernes des défenseurs de notre intégrité territoriale et de la souveraineté de la Patrie.

Brefs arpèges. Annonces commerciales enregistrées sur disque et bande : trente secondes. Brefs arpèges.

L'histoire ne date pas d'hier ni d'avant-hier, mais d'une année et demie, rien moins que dix-huit mois, au cours desquels nous avons vu, incrédules et stupéfaits, croître et se multiplier le sensuel Pantiland. Nous ne parlons pas pour parler, nous avons enquêté, ausculté, vérifié tout jusqu'à la fatigue, et maintenant El Sinchi est en mesure de révéler, en toute première exclusivité pour vous, chers auditeurs, l'impressionnante vérité. Une vérité de celles qui font trembler les murs et provoquent des syncopes. El Sinchi demande : combien de femmes – si tant est qu'on puisse donner ce digne nom à celles qui font indignement commerce de leur corps – croyez-vous qui travaillent actuellement dans le gigantesque harem de M. Pantaleón Pantoja ? Quarante, tout juste. Ni une de plus ni une de moins : nous avons même leur nom. Quarante prostituées constituent la population féminine de ce lupanar motorisé qui, mettant au service des plaisirs inavouables les techniques de l'ère électronique, mobilise sur l'Amazone sa marchandise humaine dans des bateaux et des hydravions.

Aucune industrie de cette ville de progrès, qui s'est toujours distinguée par le dynamisme de ses hommes d'entreprise, ne possède les moyens techniques de Pantiland. Et voici, preuves à l'appui, des données irréfutables : est-ce vrai, oui ou non, que le Service de Visiteuses dispose d'une ligne téléphonique propre, d'une camionnette Dodge plaque minéralogique « Loreto 78-256 », d'un poste de radio émetteur-récepteur, avec antenne propre, qui ferait pâlir d'envie n'importe quel émetteur radio d'Iquitos, d'un hydravion Catalina N 37, qui porte le nom, bien entendu, d'une courtisane biblique, *Dalila*, d'un bateau de 200 tonnes appelé cyniquement *Eva*, et des commodités les plus exigeantes et enviables dans son local du fleuve Itaya telles que, par exemple, l'air conditionné que bien peu de bureaux honorables possèdent à Iquitos ? Qui est cet heureux

M. Pantoja, ce Farouk créole, qui en seulement un an et demi a réussi à bâtir un si formidable empire ? Ce n'est un secret pour personne que les longs tentacules de cette puissante organisation, dont le centre d'opérations est Pantiland, se projettent dans toutes les directions de notre Amazonie, en conduisant son troupeau bordéleux : OÙ ÇA, mes chers auditeurs ? OÙ ÇA ? AUX CASERNES DE LA PATRIE. Oui, mesdames et messieurs, voilà le commerce substantiel de ce pharaon, M. Pantoja : transformer les garnisons et campements de la forêt, les bases et postes frontières, en petites Sodome et Gomorrhe, grâce à ses bordels aériens et fluviaux. Vous avez bien entendu, c'est comme je vous le dis. Il n'y a pas une syllabe d'exagération dans mes paroles, et si je falsifie la vérité, que M. Pantoja vienne ici me démentir. Moi, démocratiquement, je lui cède tout le temps d'antenne qu'il lui faut, dans mon émission de demain ou d'après-demain ou de quand il voudra, pour qu'il contredise El Sinchi s'il pense qu'El Sinchi est un menteur. Mais il ne viendra pas, naturellement, parce qu'il sait mieux que personne que je dis la vérité, rien que l'écrasante vérité.

Mais vous n'avez pas tout entendu, estimables auditeurs. Il y a encore plus grave. Cet individu sans scrupule, que rien n'arrête, cet Empereur du Vice, non content de porter le commerce sexuel aux casernes de la Patrie, aux temples du péruanisme, dans quelle sorte d'engins pensez-vous qu'il mobilise ses concubines ? Quel est cet hydravion mal nommé *Dalila*, peint en vert et rouge, que nous avons vu tant de fois, le cœur gros de rage, sillonner le ciel diaphane d'Iquitos ? Je défie M. Pantoja de venir ici dire devant ce micro que l'hydravion *Dalila* n'est pas le même hydravion Catalina N 37 sur lequel, le 3 mars 1929, jour glorieux des Forces aériennes péruviennes, le lieutenant Luis Pedraza Romero, d'heureuse mémoire dans notre ville, relia pour la première fois sans escale Iquitos et Yurimaguas, emplissant de bonheur et d'enthousiasme progressiste tous les Lorétans pour la prouesse réalisée. Oui, mesdames et messieurs, la vérité est amère mais pire est le mensonge. M. Pantajo foule aux pieds et dénigre iniquement un monument historique de la patrie, sacré pour tous les Péruviens, l'utilisant comme moyen de locomotion de ses équipes itinérantes de cocottes. El Sinchi demande : est-ce que les autorités militaires de l'Amazonie et du pays sont au courant de ce sacrilège national ? Est-ce que les respectables chefs des Forces aériennes péruviennes se doutent de ce péruanicide, et principalement le haut commandement du Groupe aérien n° 42 (Amazonie) qui est appelé à être le

gardien jaloux de l'aéronef dans lequel le lieutenant Pedraza a accompli son mémorable exploit ? Nous nous refusons à le croire. Nous connaissons nos chefs militaires, nous connaissons leur dignité, leur abnégation. Nous croyons et voulons croire que M. Pantoja a trompé leur vigilante attention, qu'il en a fait les victimes d'une grossière manœuvre afin de perpétuer semblable horreur, telle que transformer, par un coup de baguette bordélique, un monument historique en maison de rendez-vous itinérante. Parce que s'il n'en était pas ainsi, si au lieu d'avoir été trompés et abusés par le Grand Maquereau de l'Amazonie, il y avait entre eux et lui quelque espèce de collusion, alors, chers auditeurs, il y aurait de quoi pleurer, il n'y aurait plus, aimables auditeurs, moyen de ne croire jamais plus en personne, de ne respecter jamais plus rien. Mais il ne peut ni ne doit en être ainsi. Et ce foyer d'abjection morale doit fermer ses portes et le Calife de Pantiland doit être expulsé d'Iquitos et de l'Amazonie avec toute sa caravane d'odalisques à l'encan, parce que nous les Lorétans qui sommes gens simples et sains, travailleurs et corrects, nous ne les voulons pas, nous n'en avons pas besoin.

Brefs arpeges. Annonces commerciales enregistrées sur disque et bande : soixante secondes. Brefs arpeges.

Et maintenant, estimables auditeurs, passons à notre rubrique : EL SINCHI DANS LA RUE : INTERVIEWS ET REPORTAGES ! Nous n'allons pas nous écarter de notre sujet, que le Tsar de Pantiland ne s'endorme pas sur ses lauriers lupanaresques. Vous connaissez El Sinchi, chers auditeurs, et vous savez que lorsqu'il entreprend une campagne en faveur de la justice, de la vérité, de la culture ou de la morale d'Iquitos, il ne recule pas d'un pouce avant d'avoir atteint son but, qui est de contribuer, fût-ce en mettant le feu aux poudres, au progrès de l'Amazonie. Eh bien, ce soir, en complément graphique et direct, en témoignage vivant, dramatique et chaudement humain du mal que nous avons dénoncé dans notre COMMENTAIRE DU JOUR, El Sinchi vous présente deux enregistrements exclusifs, obtenus au prix d'efforts et de risques, qui dénoncent par eux-mêmes le ténébreux Pantiland et le front de ce personnage qui l'a créé et bâti sa fortune à ses dépens, et qui, animé d'une folie sacrilège, n'hésite pas à sacrifier ce qu'il y a de plus sacré pour un homme : son nom, sa famille, sa digne épouse et sa petite fille. Ce sont deux témoignages terribles en leur vérité crue et grinçante,

qu'El Sinchi vous fait entendre, chers auditeurs, pour que vous puissiez connaître, dans son intime mécanisme machiavélique, le trafic quotidien d'amours charnelles dans l'immoral Pantiland.

Brefs arpèges.

Ici, devant nous, assise, l'air embarrassé par son manque de familiarité avec le micro, nous avons une femme encore jeune et de bel aspect. Son prénom est MACLOVIA. Son nom n'a pas d'importance et, d'ailleurs, elle préfère qu'on l'ignore, car, très humainement, elle désire que sa famille ne l'identifie pas et ne souffre pas en connaissant sa vie véritable, qui est, ou, pardon, a été, fut jusqu'à maintenant, LA PROSTITUTION. Que personne ne lui jette la première pierre, que nul ne s'arrache les cheveux. Nos auditeurs savent très bien qu'une femme, aussi bas soit-elle tombée, peut toujours se racheter, si on lui donne aide et protection pour ce faire, si on lui tend une main amie. La première chose pour retourner à une vie honnête c'est de le vouloir. Maclovia, vous allez vous en rendre compte dans quelques instants, le veut. Elle a été « lavandière », « lavandière » entre guillemets, bien entendu ; elle a exercé, sans aucun doute, par faim, par nécessité, par fatalité de l'existence, ce métier tragique : aller s'offrir au plus offrant dans les rues d'Iquitos. Mais ensuite, et c'est la partie qui nous intéresse, elle a travaillé dans le vice, à Pantiland. Elle pourra nous révéler, pour cela, ce qui se cache sous ce nom de cirque. Les malheurs de la vie ont poussé Maclovia vers cet antre pour qu'un M. X... l'exploite et fasse de gros bénéfices avec sa dignité de femme. Mais il vaut mieux qu'elle nous le dise elle-même, avec sa simplicité de femme humble, à qui il n'a pas été donné d'étudier et de se cultiver, mais d'acquiescer, ça oui, une immense expérience aux mauvais traitements de l'existence. Approche-toi un peu, Maclovia, et parle ici, c'est ça. Sans peur ni honte, la vérité n'offense ni ne tue. Le micro est à toi, Maclovia.

Brefs arpèges.

— Merci, Sinchi. Tu sais, pour mon nom, ce n'est pas tant ma famille, à vrai dire en dehors de ma cousine Rosita je n'ai pas de famille, du moins proche. Ma maman est morte avant que je travaille à ce que tu as dit, mon père s'est noyé dans un voyage au Madré de Dios et mon unique frère a pris

le maquis voici cinq ans pour ne pas faire le service militaire et j'attends encore qu'il revienne. C'est plutôt, comment te dire, Sinchi, Maclovía ça va seulement pour le travail, ce n'est même pas mon vrai nom, ça va avec le reste, par exemple avec mes amies. Et tu m'as amenée ici pour que je parle seulement de cela, hein ? C'est comme si j'étais deux femmes, chacune faisant une chose et chacune avec un nom différent. Je me suis habituée à ça. Je sais que je te l'explique pas bien. Quoi, comment ? Ah oui, je tourne autour du pot. Bon, maintenant je parle de ça, Sinchi.

« Oui eh bien ! avant d'entrer à Pantiland j'ai été "lavandière", comme tu as dit, et après j'ai travaillé chez le Morveux. Il y en a qui croient que les "lavandières" gagnent un fric fou et mènent la grande vie. Un mensonge gros comme ça, Sinchi. C'est un travail emmermé, enquiquinant de marcher toute la sainte journée, on a les pieds qui gonflent et souvent pour des prunes, pour rentrer chez soi une main devant une main derrière sans avoir levé un seul client. Et par-dessus le marché ton mac te roue de coups parce que tu ne ramènes pas même des clopinettes. Tu me diras alors, pourquoi un mac ? Parce que si tu n'en as pas, personne ne te respecte, on t'attaque, on te vole, tu es sans défense, et, en plus, Sinchi, qui c'est qui aime vivre toute seule, sans homme ? Oui, je suis encore sortie du sujet, maintenant je parle de ça. C'était pour que tu saches pourquoi, quand un jour le bruit a couru qu'à Pantiland on donnait des contrats à salaire fixe, dimanches libres et même voyages, ça a été la folie parmi les "lavandières". C'était le gros lot, Sinchi, tu te rends pas compte ? Un travail sûr, sans avoir à chercher les clients parce qu'il y en avait à revendre, et par-dessus le marché la considération. C'était le rêve, hein ! Quelle bousculade jusqu'au fleuve Itaya ! Mais bien qu'on y soit toutes allées, il n'y avait de contrat que pour quelques-unes et nous on était une chiée, oh ! pardon ! Et puis, avec la Chuchupe comme cheftaine, y avait pas moyen d'entrer. M. Pantoja faisait cas de tout ce qu'elle disait et elle, elle préférait celles qui avaient travaillé dans sa maison de Nanay. Par exemple, celles qui venaient de la maison rivale, les boxons du Morveux, elle leur en faisait voir de toutes les couleurs, elle leur mettait des bâtons dans les roues et leur prenait des commissions terribles. Et les "lavandières" c'était encore pire, elle nous démoralisait en disant M. Pantoja n'aime pas celles qui viennent de la rue, comme des chiennes, mais celles qui ont travaillé à un domicile connu. Elle voulait dire la Maison Chuchupe, naturellement. Pauvre de moi, elle m'a fermé la porte pendant au moins quatre mois. Le bruit courait, il y avait des

places vacantes à Itaya, je me précipitais et chaque fois je me cassais le nez sur cette montagne, la Chuchupe. Aussi je suis entrée chez le Morveux, non pas dans son vieux boxon, mais celui qu'il a acheté à Chuchupe, à Nanay. Mais au bout de deux mois à peine que j'étais là il y a eu à nouveau de la place à Pantiland, je me suis précipitée et M. Pan-Pan m'a regardée à la visite et a dit tu as de l'allure, ma fille, mets-toi dans cette file. Et il m'a choisie pour mon beau corps. C'est comme ça que je suis entrée à Pantiland, Sinchi. Je me souviens parfaitement de la première fois que j'ai été à Itaya, alors engagée, pour la visite médicale. J'étais aussi heureuse que le jour de ma première communion, je te jure. Pantoja nous a fait un discours à moi et aux quatre autres qui ont été retenues avec moi. Il nous a fait pleurer, je t'assure, en disant maintenant vous avez une autre catégorie, vous êtes des visiteuses, pas des putes, vous accomplissez une mission, vous servez la patrie, vous collaborez avec les Forces armées et je ne sais combien d'autres choses. Il parle aussi bien que toi, Sinchi, car une fois, je me rappelle, tu nous as fait pleurer, Sandra, Pilou et moi. On était à bord de *L'Eva* sur le Marañón et tu t'es mis à parler à la radio des orphelins du Foyer des Mineurs et nos yeux se sont remplis de larmes.

— Merci, Maclovia, de ce que tu dis de nous. Nous sommes touchés de savoir que nous arrivons partout et que LA VOIX D'EL SINCHI est capable de faire vibrer les fibres intimes des êtres les plus endurcis par les circonstances de la vie. Ce que tu me dis est une grande récompense et vaut plus pour nous que tant d'ingratitude. Bien, Maclovia, c'est donc comme ça que tu es tombée dans les griffes du Maquereau de Pantiland. Qu'est-ce qui s'est passé alors ?

— Moi, j'étais heureuse, Sinchi, tu imagines. Je passais mon temps à voyager, à connaître les casernes, les bases, les campements de toute la forêt, moi qui jusqu'alors n'étais jamais montée en avion. La première fois qu'on m'a fait grimper dans le *Dalila* j'ai eu une de ces peurs, des crampes d'estomac, des frissons et même des nausées. Mais ensuite, au contraire, cela m'enchantait, on demandait : des volontaires pour un convoi aérien ! et toujours : moi, monsieur Pantoja, moi, moi ! Maintenant je vais te dire une chose, Sinchi, en revenant en arrière. Tes émissions sont si jolies, tu fais des campagnes extra comme celle des petits orphelins, et personne ne peut comprendre pourquoi tu attaques les Frères de l'Arche, pourquoi tu les calomnies et les insultes tout le temps. Quelle injustice, Sinchi nous autres nous voulons seulement que règne le bien et que Dieu soit content. Quoi ?

Oui, je vais en parler, pardonne-moi mais je devais te le dire au nom de l'opinion publique. Nous allions, donc dans les casernes et les troufions nous recevaient comme des reines. À cause d'eux nous serions restées tout le temps là-bas, leur rendant plus supportable le service. Ils nous organisaient des excursions, ils nous prêtaient des glisseurs pour aller sur le fleuve, ils nous faisaient des brochettes. Une considération qu'on voit pas souvent dans ce métier, Sinchi. Et avec ça, ne pas vivre avec la trouille de la police, que les flics te tombent dessus et te prennent en une minute ce que tu as mis un mois à gagner. Quelle sécurité de travailler avec les troufions, se sentir protégées par l'Armée, tu ne trouves pas ? Qui allait nous chercher des histoires ? Même les macs ils filaient doux, ils regardaient à deux fois avant de nous lever la main, de peur que nous allions nous plaindre aux soldats et qu'ils les mettent en taule. Combien nous étions ? À mon époque, vingt. Mais maintenant il y en a quarante, les veinardes, elles sont au paradis. Même les officiers se mettaient en quatre pour nous servir, Sinchi, qu'est-ce que tu crois ! Oui, c'était le bonheur, hélas ! mon Dieu, qu'est-ce que je suis triste quand je pense que je suis partie de Pantiland par pure bêtise.

« C'est vrai que ça a été ma faute, M. Pantoja m'a mise à la porte parce que lors d'un voyage à Borja, je me suis échappée et me suis mariée avec un caporal-chef. Il y a quelques mois, j'ai l'impression que ça fait des siècles. Est-ce que c'est un péché de se marier ? Un des inconvénients chez les visiteuses c'est qu'on n'accepte pas les femmes mariées, M. Pantoja dit qu'il y a incompatibilité. Je trouve ça bien abusif. Maintenant, laisse-moi te dire que je n'ai pas eu la main heureuse en me mariant, Sinchi, parce que Teófilo il est à moitié fauché. Bon, mieux vaut ne pas dire du mal de lui car il est en prison, et il en a encore pour tant d'années. On dit même qu'ils peuvent être fusillés lui et les autres « frères ». Tu crois qu'ils feront ça ? Tu sais, mon pauvre mari je l'ai à peine vu quatre ou cinq fois, ça serait risible si ce n'était pas une grande tragédie. Penser que je l'ai fait "frère". Il n'avait même jamais pensé à l'Arche, ni au frère Francisco ni au salut par les croix, jusqu'à me connaître. C'est moi qui lui ai parlé de l'Arche, je lui ai fait voir que c'étaient tous des braves gens, que c'était pour le bien du prochain et non les saloperies que disaient les imbéciles, celles que tu répètes, Sinchi. Mais ce qui a fini de le convaincre c'est de connaître les "frères" de Santa María de Nieva, ils nous ont tant aidés quand nous nous sommes enfuis. Ils nous ont donné à manger, ils nous ont prêté de l'argent, ils nous ont ouvert

leur cœur et leurs maisons, Sinchi. Et ensuite, quand Teófilo était à la prison de la caserne, ils allaient le voir, ils lui apportaient à manger tous les jours. C'est là qu'ils lui ont enseigné les vérités. Mais moi je n'aurais jamais imaginé qu'il allait tant se donner à la religion. Figure-toi que lorsqu'il est sorti de taule, moi, qui en remuant le ciel et la terre pour obtenir mon billet avais été le rejoindre à Borja, j'ai retrouvé un autre homme. Il m'a reçue en me disant je ne peux plus jamais te toucher, je vais être un apôtre. Que si je voulais nous pouvions vivre ensemble, mais comme "frère" et "sœur", les apôtres doivent rester purs. Mais que ce serait une souffrance pour les deux et qu'il valait mieux que chacun suive son chemin, vu qu'ils étaient si distincts, il avait choisi la sainteté. Le résultat, tu vois, Sinchi, c'est que je me suis retrouvée sans Pantiland et sans mari. Et à peine de retour à Iquitos, j'apprends qu'ils avaient cloué don Arévalo Benzas à Santa María de Nieva, et que Teófilo a tout dirigé. Ah ! Sinchi, quelle impression ça m'a fait. Je le connaissais le petit vieux, il était chef de l'arche du village, celui qui avait tant aidé et donné tant de conseils. Je ne crois pas cette histoire de journalistes, celles que toi aussi tu répètes, que Teófilo l'a fait crucifier pour rester chef de l'arche de Santa María de Nieva. Mon mari était devenu saint, Sinchi, il voulait devenir apôtre. C'est certainement vrai ce qu'ils ont avoué les "frères", je suis sûre que le vieux en se sentant mourir les a appelés et leur a demandé de le clouer pour finir comme le Christ, et que pour lui faire plaisir ils l'ont fait. Pauvre Teófilo, j'espère qu'ils ne vont pas le fusiller, je me sentirais responsable, tu ne vois pas que c'est moi qui l'ai fourré là-dedans, Sinchi ? Qui allait imaginer qu'il finirait comme ça, avec la religion comme ça dans le sang. Oui, d'accord, j'y arrive.

« Enfin, comme je te racontais, M. Pantoja ne m'a jamais pardonné mon escapade avec le pauvre Teófilo, il ne m'a pas laissée revenir à Pantiland, malgré toutes mes prières, et je me doute que maintenant, après ce que je t'ai raconté, c'est fini et bien fini. Mais il faut bien vivre, hein, Sinchi ? Parce qu'une autre des interdictions de M. Pan-Pan c'est de parler de Pantiland. À personne, ni à la famille, ni aux amis, et si on te pose des questions, nier que ça existe. Est-ce que ce n'est pas absurde aussi ? Comme si même les pierres ne savaient pas à Iquitos ce que c'est que Pantiland, ce que sont les visiteuses. Mais, que veux-tu, Sinchi, chacun avec ses manies, et M. Pantoja en a à revendre. Non, ce n'est pas vrai ce que tu as dit une fois qu'il mène Pantiland à la baguette et au fouet, comme un négrier. Il faut être justes. Il a tout bien organisé, une autre manie à lui c'est

l'ordre. Nous disions toutes on dirait pas un boxon mais une caserne. Il fait mettre en rangs, il fait l'appel, il faut rester tranquilles et muettes quand il parle. Il ne manquait plus qu'il nous fasse défiler au son du clairon, quelle rigolade ! Mais ces manies étaient plutôt sympathiques et on les supportait parce que par ailleurs il était juste et bonne pâte. Sauf que lorsqu'il s'amouracha, tomba amoureux de la Brésilienne, les injustices ont commencé, par exemple c'est à elle qu'il faisait donner l'unique cabine individuelle de l'*Eva* dans les voyages. Elle le domine, je te jure. Écoute, tu vas mettre ça aussi ? Mieux vaut l'effacer, je ne veux pas d'histoires avec la Brésilienne, elle est à moitié sorcière et si ça se trouve elle va me jeter le mauvais œil. En outre, elle a déjà deux cadavres sur le dos. Souviens-toi. Efface ce que j'ai dit d'elle et de M. Pantoja, en fin de compte tout le monde a le droit de s'amoura..., de tomber amoureux de qui lui plaît, tu ne crois pas ? M. Pantoja m'aurait peut-être pardonné mon escapade avec Teófilo, si je n'avais pas écrit cette lettre à sa dame, c'est même pas moi qui l'ai écrite, je l'ai dictée à ma cousine, Rosita, la maîtresse. Ça a été la pire des gaffes, c'est ça qui m'a foutue dedans, Sinchi, je me suis moi-même donné le coup de grâce. Que veux-tu, j'étais désespérée, mourant de faim, j'aurais fait n'importe quoi pour me faire engager par M. Pan-Pan. Et je voulais aussi aider Teófilo, on l'affamait dans un cachot de Borja. C'est vrai que Rosita m'a avertie : "Tu vas faire une folie, cousine." Enfin, ça ne me semblait pas. J'ai cru que je pourrais toucher le cœur de son épouse, qu'elle aurait pitié de moi, qu'elle parlerait à son mari et M. Pantoja me reprendrait avec lui. C'est la seule fois que je l'ai vu si furieux, on aurait dit qu'il allait me tuer. Moi, idiote, qui croyais que sa femme serait intervenue en ma faveur, qu'il allait être tout gentil, j'ai été le voir à Pantiland certaine qu'il allait dire que je te pardonne, une amende, à la visite médicale et au boulot à nouveau. Il ne lui a plus manqué que de sortir un revolver, Sinchi. Même des gros mots il m'a dits, lui qui n'en employait jamais. Il avait les yeux rouges, sa voix se cassait, il écumait. Que je lui avais détruit son foyer, que j'avais poignardé en plein cœur son épouse, que sa mère s'était évanouie. J'ai dû partir en courant de Pantiland parce que j'ai cru qu'il allait me battre. Ça aussi, pauvre de moi, hein, Sinchi ? Sa femme ne savait rien de rien, elle a découvert le pot aux roses avec ma lettre. Quelle gaffe, mais je ne suis pas devin, comment allais-je penser que sa femme était si innocente qu'elle ne savait pas comment son mari gagne son fric ? Il y a des gens innocents sur terre, hein ! Il paraît que sa femme l'a quitté et a emmené la

fillette à Lima. Tu vois quelle terrible dispute par ma faute. Et me voilà à nouveau “lavandière”. Le Morveux n’a pas voulu me reprendre parce que je l’ai laissé pour aller à Pantiland. Il l’a décrété ainsi, sinon il resterait sans femmes dans ses maisons : celle qui part travailler chez M. Pan-Pan ne remet plus les pieds aux boxons du Morveux. Et me revoilà donc comme au début, arpentant les rues dans un sens et dans l’autre, sans même pouvoir me payer un mac. Tout serait très bien si par-dessus le marché il ne m’était pas venu des varices, regarde mes pieds, tu as vu quelque chose de plus enflé, Sinchi ? Et malgré la chaleur je dois porter des gros bas pour pas qu’on voie les veines ressortir, sinon je ne lèverais jamais un client. Enfin, je ne sais quoi te raconter d’autre, Sinchi, mon histoire est terminée.

— Bon, très bien, Maclovia, en effet, nous te remercions de ta franchise et de ta spontanéité, au nom des auditeurs de LA VOIX D’EL SINCHI, de Radio Amazone, qui, nous en sommes sûrs, comprennent ton drame et compatissent à ton sort. Nous te sommes très reconnaissants pour ton courageux témoignage dénonçant les activités scabreuses du Barbe-Bleue du fleuve Itaya, quoique nous ne te donnions pas raison de croire que toutes tes calamités proviennent de ton départ de Pantiland. Nous pensons que ce douteux M. Pantoja, en te renvoyant, t’a rendu un grand service, sans le vouloir, cela va sans dire, car il t’a donné l’occasion de te racheter et de retrouver une vie honnête et normale, et nous espérons que tu le désires aussi et que tu y parviennes promptement. Bonsoir, Maclovia.

Brefs arpeges. Annonces commerciales enregistrées sur disque et bande : trente secondes. Brefs arpeges.

Les dernières paroles de cette malheureuse femme dont nous venons de vous faire entendre le témoignage, chers auditeurs – je veux parler de l’ex-visiteuse Maclovia –, ont mis dramatiquement le doigt sur la plaie d’un sujet tragique et douloureux qui dépeint, mieux qu’une photo ou une pellicule en technicolor, l’idiosyncrasie du personnage qui a à son actif le triste exploit d’avoir créé à Iquitos la plus insoupçonnable et grouillante maison de perdition du pays et, peut-être, d’Amérique du Sud. Car, en effet, il est sûr et prouvé que M. Pantoja a une famille, ou plutôt avait, et qu’il a mené une double vie, enfoncé pour une part dans le borborygme pestilentiel du commerce du sexe et, d’autre part, feignant une vie familiale digne et respectable, à l’abri de l’ignorance dans laquelle il tenait ses êtres chers, son

épouse et sa petite fille, de ses véritables et lucratives activités. Mais un jour la lumière de la vérité s'est faite au malheureux foyer et à l'ignorance de son épouse a succédé la stupeur, la honte et, très justifiée, la colère. Dignement, avec toute la noblesse de mère offensée, d'épouse trompée au plus sacré de son honneur, cette honnête femme a pris la décision de quitter son foyer souillé par le scandale. À l'aéroport Lieutenant-Bergerí, d'Iquitos, pour témoigner de sa douleur et l'accompagner jusqu'à la passerelle du moderne avion Faucett qui allait l'éloigner par les airs de notre chère ville, EL SINCHI ÉTAIT LÀ !

Brefs arpèges, bruit de moteur d'avion qui monte, et reste comme fond sonore.

— Bonsoir, madame. Vous êtes M^{me} Pantoja, n'est-ce pas ? Permettez-moi de vous saluer.

— Oui, c'est moi. Qui êtes-vous ? Et qu'est-ce que vous avez à la main ? Gladycita, ma fille, tais-toi, tu me portes sur les nerfs. Alicia, donne-lui sa sucette, qu'elle s'arrête de brailler.

— El Sinchi, de Radio Amazone, à votre service, madame. Me permettez-vous de vous prendre quelques secondes de votre temps précieux pour une interview très brève ?

— Une interview ? Moi ? Mais à quel titre ?

— Au sujet de votre époux, madame. Du très célèbre et très fameux Pantaleón Pantoja.

— Allez lui faire l'interview à lui-même, monsieur, moi je ne veux rien savoir de cette petite personne ni de sa célébrité, qui me fait rire, ni de cette ville écoeurante que j'espère ne plus jamais revoir, même en peinture. Et maintenant, s'il vous plaît, poussez-vous de là, vous ne voyez pas que vous pouvez écraser le bébé ?

— Je comprends votre douleur, madame, et nos auditeurs la comprennent, sachez que vous avez toute notre sympathie. Nous savons que la souffrance seule peut vous pousser à parler de cette manière offensante de la Perle de l'Amazone, qui ne vous a rien fait. C'est plutôt votre mari qui fait beaucoup de tort à ce pays.

— Pardonne-moi, Alicia, je sais que tu es lorétane, mais je te jure que j'ai tant souffert dans cette ville que je la déteste de toute mon âme et je n'y

reviendrai jamais, tu devras venir me voir, toi, à Chiclayo. Tiens, regarde, je me remets à pleurer et devant tout le monde, Alicia, ce que j'ai honte !

— Ne pleure pas, ma petite Pochita, ne pleure pas, montre-toi forte. Et moi comme une idiote, je n'ai même pas apporté de mouchoir. Passe-moi Gladycita, je te la tiens.

— Permettez-moi de vous offrir mon mouchoir, chère madame. Tenez, je vous en prie. N'ayez pas honte de pleurer, les sanglots sont à une dame ce qu'est la rosée aux fleurs, madame Pantoja.

— Mais qu'est-ce que vous voulez encore, écoute Alicia, quel type fatigant. Je vous ai déjà dit que je ne vous donnerai aucun reportage sur mon mari. Qui ne le restera pas longtemps, d'ailleurs, parce que je te jure, Alicia, dès mon arrivée à Lima je vais voir l'avocat et je demande le divorce. On verra s'ils ne me confient pas la garde de Gladycita avec toutes les cochonneries qu'il fait ici ce malheureux.

— Justement, c'est sur cela même que nous osions espérer une déclaration de vous, fût-elle très brève, madame Pantoja. Parce que vous n'ignorez pas, apparemment, le commerce insolite que...

— Allez-vous-en, allez-vous-en une bonne fois si vous ne voulez pas que j'appelle la police. J'en ai par-dessus la tête, je vous avertis, je ne suis pas d'humeur à supporter des grossièretés en ce moment.

— Vaut mieux pas l'insulter, Pochita, s'il t'attaque dans son émission, que vont dire les gens, ça va faire encore jaser. Je vous en prie, monsieur, comprenez-la, elle est mortifiée, elle s'en va d'Iquitos, elle n'a pas le courage de parler à la radio de son calvaire. Vous devez le comprendre.

— Bien sûr que nous le comprenons, chère madame. Sachant que M^{me} Pantoja se disposait à partir à cause des activités peu recommandables de M. Pantoja dans cette ville et qui ont mérité la réprobation énergique des habitants, nous...

— Ah ! quelle honte, Alicia, tout le monde est au courant, tout le monde le savait sauf moi, quelle idiote, quelle imbécile je fais, je le hais ce voyou, comment a-t-il pu me faire ça. Je ne lui reparlerai jamais plus, je te le jure, je ne lui laisserai pas voir Gladycita, pour ne pas la souiller.

— Calme-toi, Pocha. Regarde, on appelle les passagers, ton avion va partir. Quelle peine que tu t'en ailles, Pochita. Mais tu as raison, ma fille, cet homme s'est conduit si mal avec toi qu'il ne mérite pas de vivre avec toi. Gladycita, amour, un petit bicou pour tante Alicia, bicou, bicou.

— Je t'écris en arrivant, Alicia. Merci pour tout, je ne sais pas ce que j'aurais fait sans toi, tu as été ma consolation durant ces semaines si horribles. Tu sais ce qu'il faut faire maintenant, ne rien dire à Panta ni à M^{me} Leonor avant deux ou trois heures, qu'ils n'aillent pas appeler par radio et faire revenir l'avion. Tchao, Alicia, tchao.

— Bon voyage, madame Pantoja. Les meilleurs vœux de nos auditeurs vous accompagnent, ainsi que notre compréhension généreuse pour votre drame qui est aussi, d'une certaine façon, celui de nous tous et de notre chère ville.

Brefs arpèges. Annonces commerciales sur disque et sur bande : trente secondes. Brefs arpèges.

Et voyant que l'horloge Movado de nos studios marque exactement 18 heures et 30 minutes, nous devons terminer cette émission sur cet impressionnant document radiophonique qui montre bien comment, dans sa noire odyssée, le seigneur de Pantiland n'a pas hésité à porter la douleur et le deuil dans sa propre famille, tout comme il le fait dans ce pays dont le seul délit a été de le recevoir et de lui donner l'hospitalité. Bonsoir, mes chers auditeurs. Vous avez entendu.

Mesures de la valse La Contamanina ; elles montent, descendent et restent comme fond sonore.

LA VOIX D'EL SINCHI !

Mesures de la valse La Contamanina ; elles montent, descendent et restent comme fond sonore.

Une demi-heure de commentaires, de critiques, d'anecdotes, d'informations, toujours au service de la vérité et de la justice. La voix qui recueille et divulgue par les ondes les palpitations populaires de toute l'Amazonie. Un programme vivant et simplement humain, écrit et radiodiffusé par le célèbre journaliste Germán Láudano Rosales, El Sinchi, que diffuse chaque jour, du lundi au samedi, entre 6 heures et 6 h 30 de l'après-midi, Radio Amazone, la première station de l'Orient péruvien.

Mesures de la valse La Contamanina ; elles montent, descendent et disparaissent complètement.

Nuit du 13 au 14 février 1958

Le gong résonne, l'écho vibre dans l'air et Pantaleón Pantoja pense : « Elle est partie, elle t'a quitté, elle a emporté ta fille. » il se trouve dans le poste de commandement, les mains appuyées sur la rampe, raide et sombre. Il essaie d'oublier Pochita et Gladys, il s'efforce de ne pas pleurer. Maintenant, en plus, il est saisi de terreur. Le gong a résonné de nouveau et il pense : « Encore, encore, le maudit défilé des fantômes encore. » Il transpire, tremble, son cœur fond au souvenir des étés où il pouvait courir enfouir son visage dans les jupes de M^{me} Leonor. Il pense : « Elle t'a quitté, tu ne verras pas pousser ta fille, jamais elles ne reviendront. » Mais, *faisant contre mauvaise fortune bon cœur*, il se ressaisit et se concentre sur le spectacle.

À première vue, il n'y a pas de raison de s'alarmer. La cour du centre logistique est devenue suffisamment large pour tenir lieu de cotisée ou de stade, mais, hormis ses proportions magnifiées, elle est identique à elle-même : voilà les hautes cloisons constellées de cartes avec des consignes, de proverbes et d'instructions, les poutres peintes aux couleurs symboliques rouge et vert, les hamacs, les casiers des visiteuses, le paravent blanc du Service de Santé et les deux portes en bois à la barre décrochée. Il n'y a personne. Mais ce paysage familier et dépeuplé ne tranquillise pas Pantaleón Pantoja. Son appréhension croît et un bourdonnement insistant perturbe ses oreilles. Il est droit, effrayé, attendant et se répétant : « Pauvre Pochita, pauvre Gladycita, pauvre Pantita. » Élastique et ralenti, le son du gong le fait sursauter de sa chaise : cela va commencer. Il rassemble toute sa volonté, son sens du ridicule, il demande secrètement de l'aide à sainte Rose de Lima et à l'enfant-martyr de Moronacocha pour ne pas se lever, descendre l'escalier quatre à quatre et sortir *en courant comme s'il avait le diable à ses trousses* du centre logistique.

La porte de l'embarcadère vient de s'ouvrir (doucelement) et Pantaleón Pantoja aperçoit des silhouettes floues, en position de garde-à-vous,

attendant l'ordre d'entrer au centre logistique. « Les fantômes, les fantômes », pense-t-il, *les cheveux dressés sur la tête*, en sentant que son corps commence à se glacer de bas en haut : les pieds, les chevilles, les genoux. Mais le défilé a commencé et rien ne justifie sa panique. Il s'agit seulement de cinq soldats qui, en file indienne, avancent de la porte jusqu'au poste de commandement, chacun tirant une chaîne au bout de laquelle trotte, gambade, s'agite, quoi ? Pris d'une angoisse qui rend ses mains moites et fait claquer ses dents, Pantaleón Pantoja avance la tête, ouvre l'œil, scrute avidement : ce sont des chiots. Un soupir de soulagement gonfle et dégonfle sa poitrine : *il renaît à la vie*. Il n'y a rien à craindre, son appréhension était stupide, ce ne sont pas les fantômes mais divers exemplaires du *meilleur ami de l'homme*. Les soldats se sont approchés mais restent encore loin du poste de commandement. Maintenant Pantaleón Pantoja les distingue mieux : entre chaque soldat il y a plusieurs mètres de lumière et les cinq petits animaux sont joliment pomponnés, comme pour un concours. Ils ont été baignés, tondus, brossés, peignés, parfumés. Ils portent tous autour du cou, outre le collier, des rubans rouge et vert avec de mignonnes cocardes et de coquets nœuds papillon. Les soldats marchent très sérieux, regardant devant eux, sans se hâter ni traîner, chacun à peu de distance de l'animal dont il a le soin. Les petits chiens se laissent conduire docilement. Ils sont de différente couleur, forme et taille : basset, danois, berger, chihuahua et loup. Pantaleón Pantoja pense : « J'ai perdu ma femme et ma fille, mais, au moins, ce qui va se passer ici ne sera pas aussi atroce que les autres fois. » Il voit s'approcher les soldats et se sent sale, scélérat, blessé et a l'impression que le long de tout son corps s'étend une éruption de gale.

Quand le gong se remet à résonner – la vibration cette fois est acide et comme reptiligne – Pantaleón Pantoja sursaute et s'agite sur sa chaise. Il pense : « *Nourris un corbeau, il te crèvera les yeux*. » Il fait un effort et regarde : ses yeux sautent dans leurs orbites, son cœur bat si fort qu'il pourrait éclater comme un sac en plastique. Il s'est agrippé à la rampe et ses doigts lui font mal à force de presser le bois. Les soldats sont maintenant tout près et il pourrait reconnaître leurs traits s'il les observait. Mais il n'a d'yeux que pour ce qui trébuche, roule et se démène au bout des chaînes : là où se trouvaient les chiens il y a maintenant de grandes formes animées et horribles, des êtres qui lui répugnent et le fascinent. Il voudrait les examiner un par un, en détail, graver dans sa mémoire leurs abruptes images avant

qu'elles disparaissent, mais il ne peut les individualiser : son regard saute de l'un à l'autre ou les embrasse tous à la fois. Ils sont énormes, mi-humains, mi-simiesques, avec des queues qui fouettent l'air, plusieurs yeux, des mamelles qui balaient par terre, des cornes couleur cendre, des écailles palpitantes, des sabots fourchus qui grincent comme des vrilles sur les dalles, des trompes poilues, des langues baveuses auréolées de mouches. Ils ont des becs-de-lièvre, des croûtes sanguinolentes, des naseaux d'où pendent des traînées de morve et des pieds cuirassés de callosités, tout hérissés d'ongles incarnés et d'oignons, et des tignasses où des poux géants se balancent et sautent comme des petits singes dans les bois. Pantaleón Pantoja décide de *mettre son âme en sourdine* et de fuir. La terreur lui arrache ses dents qui rebondissent sur ses genoux comme des grains de maïs : on a attaché ses mains et ses pieds à la rampe et il ne pourra pas bouger jusqu'à ce *qu'ils* passent devant le poste de commandement. Il prie pour que quelqu'un tire, *lui brûle la cervelle* et mette fin à ce supplice une bonne fois.

Mais le gong a résonné à nouveau – son écho interminable vibre en chacun de ses nerfs – et maintenant le premier soldat passe au ralenti devant le poste de commandement. Attaché, fiévreux, bâillonné, Pantaleón Pantoja voit : ce n'est pas un chien ni un monstre. La figure enchaînée qui lui sourit malicieusement est celle d'une M^{me} Leonor aux traits de laquelle se sont greffés, sans se substituer à eux, ceux de Leonor Curinchila, et au maigre squelette de laquelle se sont ajoutés – « une fois de plus », pense, en buvant du fiel, Pantaleón Pantoja – les tétons, les fesses, les rondeurs et la démarche protubérante de Chuchupe. « Ça ne fait rien que Pocha soit partie, mon petit, je continuerai à m'occuper de toi », dit M^{me} Leonor. Elle fait une révérence et s'éloigne. Il n'a pas le temps de réfléchir car voilà le second soldat : le visage est celui d'El Sinchi, et aussi la corpulence, la désinvolture animale et le microphone qu'il tient à la main. Mais l'uniforme et les étoiles de général sont au Tigre Collazos, ainsi que la manière de bomber le torse, de se frotter la moustache et l'aplomb bon enfant du sourire et l'autorité transparente. Il s'arrête un instant, juste le temps de porter le micro à la bouche et de rugir : « Courage, capitaine Pantoja : Pochita sera l'étoile du Service de Visiteuses de Chiclayo. Quant à Gladycita, nous la nommerons mascotte de nos convois. » Le soldat tire sur la chaîne et El Sinchi Collazos s'éloigne en sautant sur un pied. Maintenant se tient devant lui, chauve, minuscule dans son uniforme vert, en lui montrant l'épée dégainée qui

brille moins que ses yeux sarcastiques, le général Choupette Scavino. Il aboie : « Veuf, cocu, con ! Pantaleón, pédé, couillon. » Il s'éloigne d'un pas léger, en remuant élégamment la tête dans son collier. Mais voilà maintenant, sévère et réprobateur dans sa soutane sombre, le bénissant froidement, un commandant Beltrán aux yeux bridés et à la voix mielleuse : « Au nom du maltyl de Molonacocha je vous condamne à lester sans femme et sans fille poul toujours, monsieur Pantaleón. » Trébuchant sur le bout de sa soutane et secoué de rires le père Porfirio s'éloigne derrière les autres. Et voici celle qui ferme le défilé. Pantaleón Pantoja lutte, mord, tâche de se détacher les mains pour demander pardon, lâcher le bâillon pour supplier, mais ses efforts sont inutiles et la figure à la gracieuse silhouette, aux cheveux noirs, au teint fauve et aux lèvres rouges est là en bas, nimbée d'une infinie tristesse. Il pense : « Je te hais, Brésilienne. » La petite silhouette sourit affligée et sa voix s'emplit de mélancolie : « Tu ne reconnais plus ta Pochita, Panta ? » Elle fait demi-tour et s'éloigne, traînée par le soldat qui tire sur la chaîne fortement. Il se sent ivre de solitude, de fureur et d'épouvante tandis que le gong martèle avec fracas ses oreilles.

8

— Réveille-toi, mon petit garçon, il est six heures – frappe à la porte, entre dans la chambre, embrasse Panta sur le front M^{me} Leonor. Ah ! tu es déjà debout.

— Je suis lavé et rasé depuis une heure, maman – bâille, a un geste ennuyé, boutonne sa chemise, se penche Panta. J’ai très mal dormi, j’ai fait encore ces maudits cauchemars. Tu m’as tout préparé ?

— Je t’ai mis du linge pour trois jours – acquiesce, sort, revient en traînant une valise, montre les vêtements rangés M^{me} Leonor. Ça te suffira ?

— Plus qu’il ne faut, je ne resterai que deux jours – se met sa casquette de jockey, se regarde dans la glace, Panta. Je vais à Huallaga, chez Mendoza, un vieux condisciple. Nous avons fait ensemble l’École de Guerre de Chorrillos. Il y a des siècles que je ne l’ai vu.

— Bon, jusqu’à présent je n’avais pas voulu y attacher de l’importance, parce que ça ne semblait pas en avoir – lit des télégrammes, consulte des officiers, étudie des dossiers, assiste aux réunions, parle par radio le général Scavino. La Garde civile nous demande de l’aide depuis des mois, ils n’y arrivent plus avec tous ces fanatiques. Oui, bien sûr, de l’Arche. Tu as reçu les rapports ? Cela tourne au vilain. Deux nouvelles tentatives de crucifixion cette semaine. À Puerto América et à Dos de Mayo. Non, Tigre, on n’a pu leur mettre la main dessus.

— Mais prends du lait, Pantita – remplit la tasse, met du sucre, court à la cuisine, apporte des petits pains M^{me} Leonor. Et les rôties que je t’ai faites ? Je leur mets du beurre et un peu de confiture. Mange quelque chose, mon petit, je t’en prie.

— Un peu de café et rien d’autre – reste debout, boit une gorgée, regarde sa montre, s’impatiente Panta. Je n’ai pas faim, maman.

— Tu vas tomber malade – sourit tristement, revient à la charge avec douceur, lui prend le bras, l’oblige à s’asseoir M^{me} Leonor. Tu ne manges plus rien, tu n’as que la peau et les os. Tu me fais faire du mauvais sang, Panta. Tu ne manges pas, tu ne dors pas, tu travailles toute la sainte journée. Ce n’est pas possible, ça va te tomber sur les poumons.

— Tais-toi, maman, ne sois pas bête – se résigne, boit la tasse d’un trait, hoche la tête, mange une rôtie, s’essuie la bouche Panta. Passé la trentaine, le secret de la santé c’est le jeûne. Je suis très bien, ne te soucie pas. Je te laisse un peu d’argent, si tu en as besoin.

— Encore à siffler *La Raspa* – se bouche les oreilles M^{me} Leonor. Tu ne peux pas savoir ce que je peux détester cette sacrée musique. Pocha aussi ça la rendait folle. Tu ne peux pas siffler autre chose ?

— Je sifflais ? Je ne m’en suis même pas aperçu – rougit, tousse, va dans sa chambre, regarde tristement une photo, soulève la valise, revient dans la salle à manger Panta. À propos de Pocha, s’il arrivait une lettre d’elle...

— Je n’aime pas flanquer l’Armée dans ce merdier – réfléchit, s’inquiète, hésite, essaie de chasser une mouche, échoue le Tigre Collazos. Combattre des sorciers et des fanatiques c’est un travail de curés ou, en tout cas, de policiers. Pas de soldats. La situation est-elle donc si grave ?

— Je te la garde avec le plus grand soin jusqu’à ton retour, bien sûr que si, ne me fais pas de sottises recommandations – se fâche, se met à genoux, fait briller ses souliers, lui brosse le pantalon, la chemise, lui touche le visage M^{me} Leonor. Viens que je te donne ma bénédiction. Que Dieu t’accompagne, mon petit garçon, et tâche, fais ton possible...

— Je sais, je sais, je ne les regarderai pas, je ne leur adresserai pas la parole – ferme les yeux, serre les poings, fait la grimace Panta. Je leur donnerai mes ordres par écrit et de dos. Toi non plus ne me fais pas de sottises recommandations, maman.

— Qu’est-ce que j’ai fait au bon Dieu pour qu’il me punisse ainsi – sanglote, lève les mains au plafond, s’exaspère, frappe du pied M^{me} Leonor. Mon fils parmi des filles perdues vingt-quatre heures sur vingt-quatre et sur ordre de l’Armée. Nous sommes la risée de tout Iquitos, dans les rues on me montre du doigt.

— Calme-toi, ma petite maman, ne pleure pas, je t’en supplie, je n’ai pas le temps maintenant – lui passe le bras sur les épaules, la cajole, l’embrasse

sur la joue Panta. Pardonne-moi si je t'ai crié. Je suis un peu nerveux, ne fais pas cas.

— Si ton père et ton grand-père étaient vivants, ils mourraient d'épouvante – s'essuie les yeux avec le rebord de sa jupe, montre une photo jaunie M^{me} Leonor. Ils doivent se retourner dans leur tombe en voyant la mission qu'on t'a confiée. De leur temps les officiers ne s'abaissaient pas à ces choses.

— Ça fait huit mois que tu me répètes la même chose quatre fois par jour – crie, se repent, baisse la voix, sourit sans envie, explique Panta. Je suis militaire, je dois obéir aux ordres et, tant qu'on ne m'en donnera pas d'autres, mon obligation est de bien faire ce travail. Je t'ai déjà dit que, si tu préfères, je peux t'envoyer à Lima, ma petite maman.

— Assez surprenant, oui, mon général – fouille au fond d'un sac, sort une poignée de cartons et photos, fait un paquet, le cache, ordonne d'envoyer cela à Lima le colonel Peter Casahuanqui. À la dernière revue du paquetage nous avons découvert que la moitié des soldats avaient des prières du frère Francisco ou des images de l'enfant-martyr. Je vous envoie quelques échantillons.

— Je ne suis pas comme certaines personnes qui quittent leur foyer à la première contrariété, ne confonds pas – se redresse, agite l'index, adopte une attitude querelleuse M^{me} Leonor. Je ne suis pas de celles qui se font muter du jour au lendemain sans même dire au revoir, de celles qui volent leur fille à son père.

— Ne commence pas maintenant avec Pocha – avance dans le couloir, trébuche sur un pot de fleurs, jure, se frotte la cheville Panta. C'est devenu un autre de tes thèmes favoris, maman.

— Si elle n'avait pas volé Gladycita tu ne serais pas comme ça – ouvre la porte M^{me} Leonor. Est-ce que je ne vois pas comme tu te ronges de chagrin pour la petite, Panta ? Allez, pars une bonne fois.

— Je n'en peux plus, vite, vite – monte l'échelle de coupée de l'*Eva*, descend à la cabine, se jette sur la couchette, murmure Pantita. Là où j'aime ça, allez. Sur la nuque, le petit bout de l'oreille. Pas seulement des pinçons, des petites morsures aussi lentement. Allez, vas-y.

— Je veux bien, Pantita – soupire, l'observe dégoûtée, désigne l'embarcadère, tire le rideau du hublot la Brésilienne. Mais attends au moins que *Y Eva* se mette en route. Le quartier-maître Rodríguez et les

marins entrent et sortent à chaque instant. Ce n'est pas pour moi mais pour toi, mon gars.

— Je n'attends pas une minute de plus – arrache sa chemise, baisse son pantalon, enlève ses souliers et ses chaussettes, s'étouffe Pantaleón Pantoja. Ferme la cabine, viens. Petits pinçons, petites morsures.

— Ah là là, tu es infatigable, Pantita – met la targette, se déshabille, grimpe sur la couchette, se balance la Brésilienne. Toi seul tu me donnes plus de travail qu'un régiment. Je me suis bien fait avoir. La première fois que je t'ai vu j'ai pensé que tu n'avais jamais trompé ta femme.

— Et c'était vrai, mais maintenant tais-toi – halète, se pousse, monte, descend, entre, sort, reentre, suffoque Pantita. Je t'ai dit que ça me distrairait, nom de Dieu. Le bout de l'oreille, le bout de l'oreille.

— Tu sais que tu peux devenir tubard à force de jouer du bilboquet ? – rit, remue, s'ennuie, regarde ses ongles, se dresse, se baisse, se presse la Brésilienne. C'est vrai, quoi, tu es devenu maigre comme un coucou. Mais rien n'y fait, toujours plus lascif. Oui, je sais, je me tais, d'accord, le bout de l'oreille.

— Pff ! enfin, pff !, c'est bon – explose, pâlit, respire, jouit Pantita. Mon cœur éclate, j'ai la tête qui tourne.

— Tu as entièrement raison, Tigre, moi non plus ça ne me plaît pas de mêler la troupe à des opérations policières – prend des avions, remonte des fleuves en vedette, inspecte villages et campements, exige des détails, envoie des messages le général Scavino. Aussi ai-je supporté la chose jusqu'à présent. Mais l'histoire de Dos de Mayo est vraiment inquiétante. As-tu lu le rapport du colonel Dávila ?

— Combien de fois par semaine, Pantita ? – se relève, remplit des récipients, se lave et se rince, s'habille la Brésilienne. Plus qu'une visiteuse, je t'assure. Et quand il y a examen de candidates, ça ne se compte plus. Avec cette habitude que tu as prise de la comment s'appelle-t-elle ? revue professionnelle ? Ce que tu es culotté !

— Ce n'est pas un amusement, mais du travail – s'étire, s'assoit dans la couchette, s'anime, traîne les pieds jusqu'aux toilettes, urine Panta. Ne ris pas, c'est la vérité. De plus, c'est toi la coupable, c'est toi qui m'as donné l'idée quand je t'ai fait passer la visite de présence au corps. Auparavant, ça ne m'était pas passé par la tête. Tu crois que c'est facile ?

— Ça dépend avec qui – rejette les draps, examine le matelas, le frotte avec une éponge, le secoue la Brésilienne. Avec certaines ton petit oiseau n'arriverait même pas à lever la tête.

— Naturellement, celles-là je les élimine d'entrée de jeu – se savonne, s'essuie avec du papier hygiénique, tire la chasse Pantaleón Pantoja. La manière la plus juste de sélectionner les meilleures. Avec le petit oiseau il n'y a pas de tromperies.

— Ça y est on part, l'*Eva* a commencé à se balancer – ouvre le hublot, déplace le matelas pour que le soleil tombe sur la tache la Brésilienne. Approche-toi, laisse-moi ouvrir la fenêtre, on étouffe, quand vas-tu acheter un ventilateur ? Et ne commence pas maintenant à faire celui qui a des remords, Pantita.

— Ils ont cloué la vieille Ignacia Curdimbre Peláez sur la place de Dos de Mayo à minuit et en présence des deux cent quatorze habitants de la localité – dicte, revoit, signe et expédie son rapport le colonel Máximo Dávila. Deux gardes civils qui ont tenté de dissuader les « frères » ont reçu une raclée terrible. Selon les témoignages, l'agonie de la vieille a duré jusqu'à l'aube. Le pire est ce qui suit, mon général. Les gens se barbouillaient le visage et le corps du sang de la croix et même ils le buvaient. Maintenant ils ont commencé à adorer la victime. Il y a déjà des images de sainte Ignacia qui circulent.

— C'est que je n'étais pas comme ça – s'assoit sur la couchette, se prend la tête, se rappelle, se lamente Pantaleón Pantoja. Je n'étais pas comme ça, maudit soit mon sort, je n'étais pas comme ça.

— Tu n'avais jamais fait porter les cornes à ta fidèle épouse et tu ne trempais ton pinceau que tous les quinze jours – secoue, lave, essore, étend le drap la Brésilienne. Je le sais par cœur, Panta. Tu es arrivé ici et tu as ouvert les yeux. Mais trop, mon gars, tu es tombé dans l'autre extrême.

— Au début, j'accusais le climat – met son caleçon, son maillot de corps, ses chaussettes, se chausse Pantaleón Pantoja. Je croyais que la chaleur et l'humidité enflammaient le mâle. Mais j'ai découvert quelque chose de très bizarre. Ce qui arrive au petit oiseau c'est la faute du travail.

— Tu veux dire d'être si près de la tentation ? – se touche les hanches, se regarde les seins, s'enorgueillit la Brésilienne. Qu'à cause de moi il a appris à gazouiller ? Quel compliment, Panta !

— Tu ne peux pas comprendre, ni moi non plus – s’observe dans la glace, se lisse les sourcils, se peigne Panta. C’est quelque chose de très mystérieux, quelque chose qui n’est jamais arrivé à personne. Un sens du devoir malsain, tout comme une maladie. Parce que ce n’est pas moral mais biologique, corporel.

— Alors tu vois, Tigre, les fanatiques c’est pas de la tarte – monte en jeep, traverse des boursiers, conduit des enterrements, console des victimes, instruit des officiers, parle au téléphone le général Scavino. Il ne s’agit plus de petits groupes. Ils sont des milliers. L’autre nuit je suis passé par la croix de l’enfant-martyr, à Moronacocha, et j’en suis resté bouche bée. Il y avait une multitude de gens. Même des soldats en uniforme.

— Tu veux dire que tu as envie tout le temps par sens du devoir ? – reste bouche bée et pétrifiée, lâche un éclat de rire la Brésilienne. Écoute, Panta, j’ai connu bien des hommes, j’ai plus d’expérience que toi en la matière. Je t’assure qu’aucun type au monde n’a son petit oiseau qui se dresse par sens du devoir.

— Je ne suis pas comme tout le monde, c’est le malheur, il ne m’arrive pas la même chose qu’aux autres – laisse tomber le peigne, s’abstrait, pense à voix haute Pantaleón Pantoja. Enfant j’avais encore moins d’appétit pour manger que maintenant. Mais dès qu’on me donna mon premier poste, l’ordinaire d’un régiment, je me suis découvert un appétit féroce. Je passais tout le temps à manger, à lire des recettes de cuisine, à apprendre à cuisiner. On me changea de mission et hop ! adieu les repas, je me suis mis à m’intéresser à la couture, aux vêtements, à la mode, le chef de caserne croyait que j’étais tapette. Et c’est qu’on m’avait confié l’habillement de la garnison, maintenant je m’en rends compte.

— Espérons qu’on ne te donnera jamais la direction d’un asile d’aliénés, Panta, la première chose que tu ferais ça serait de débloquer – montre le hublot la Brésilienne. Regarde ces coquines qui nous espionnent.

— Foutez le camp, Sandra, Viruca ! s’élance à la porte, ouvre la targette, rugit, gesticule Pantaleón Pantoja. Cinquante sols à chacune, Choupette !

— Et à quoi servent les curés, les aumôniers que nous payons ? – marche à grands pas dans son bureau, examine des bilans, additionne, soustrait, s’indigne le Tigre Colla-zos. Pour qu’ils se grattent le nombril ? Comment est-ce possible que les garnisons de l’Amazonie soient pleines de « frères », Scavino ?

— Ne te montre pas trop, Pantita – le prend par les épaules, le ramène à la cabine, ferme la porte la Brésilienne. Tu oublies que tu es à moitié à poil ?

— T’oublier ? coudoie des marins et des soldats, monte en sautant à bord, ouvre ses bras le capitaine Alberto Mendoza. Comment peux-tu le penser ? Viens donc, laisse-moi te serrer la main. Après tant d’années, Panta.

— Quel plaisir, Alberto – répond aux effusions, débarque, serre des mains d’officiers, répond au salut de sous-officiers et de soldats le capitaine Pantoja. Tu es pareil, tu n’as pas changé.

— On va aller boire un coup au mess des officiers – lui prend le bras, le guide à travers le campement, pousse une porte au grillage métallique, choisit une table sous le ventilateur le capitaine Mendoza. Ne te soucie pas pour la bagatelle. Tout est préparé et ici ça marche comme sur des roulettes. Adjudant, vous vous occupez de tout et quand ça sera fini vous nous avisez. Ainsi, tandis que les troufions tirent leur crampe, nous allons écluser une petite bière. Quelle joie de te revoir, Panta.

— Ah ! écoute, Alberto, tant que j’y pense – il observe par la fenêtre les visiteuses qui entrent dans les tentes, les files de soldats, les contrôleurs qui prennent position le capitaine Pantoja. Je ne sais si tu sais que la visiteuse, celle qu’on appelle, hem !...

— La Brésilienne, je sais, pour elle seulement les dix réglementaires, tu crois que je ne lis pas tes instructions ? – lui donne un coup de poing pour rire, commande, ouvre les bouteilles, remplit les verres, trinque le capitaine Mendoza. De la bière pour toi aussi ? Deux, bien fraîches. Mais c’est absurde, Panta. Si cette femme te plaît et si ça t’emmerde qu’on la touche, pourquoi ne la dispenses-tu pas totalement du service ? À quoi ça sert de commander, alors ?

— Ça non – tousse, rougit, bégaye, boit le capitaine Pantoja. Je ne veux pas manquer à mon devoir. De plus, je t’assure que cette visiteuse et moi, en réalité...

— Tous les officiers le savent et trouvent ça très bien que tu aies une maîtresse – lèche la mousse de sa moustache, allume une cigarette, boit, demande encore de la bière le capitaine Mendoza. Mais personne ne comprend ton système. On comprend que ça ne te fasse pas plaisir que la

troupe s'envoie ta femelle. Mais alors pourquoi ce formalisme ridicule ? Dix coups c'est la même chose que cent, mon frère.

— Dix c'est ce qu'impose le règlement – voit sortir des tentes les premiers soldats, entrer les seconds, les troisièmes, avale sa salive le capitaine Pantoja. Comment puis-je le violer ? C'est moi qui l'ai fait.

— Tu ne peux lutter avec ton génie, cerveau électronique – rejette la tête en arrière, cligne les yeux, sourit nostalgique le capitaine Mendoza. Je me souviens encore qu'à Chorrillos, l'unique aspirant qui cirait ses souliers avant d'aller les crotter en manœuvre c'était toi.

— C'est vrai que depuis que le curé Beltrán a demandé sa radiation, le Corps des Aumôniers militaires laisse beaucoup à désirer – reçoit des plaintes, écoute des recommandations, va à la messe, remet des trophées, monte à cheval, joue aux boules le général Scavino. Mais enfin, Tigre, c'est un phénomène général en Amazonie, les casernes ne pouvaient échapper à la contagion. De toute façon, ne t'inquiète pas. Nous traitons la chose d'une main ferme. Pour chaque image de l'enfant-martyr ou de sainte Ignacia, trente jours d'arrêts de rigueur. Pour chaque photo du frère Francisco, quarante-cinq.

— Je suis à Lagunas pour l'incident de la semaine dernière, Alberto – voit sortir les quatrièmes, entrer les cinquièmes, les sixièmes le capitaine Pantoja. J'ai lu ton rapport, bien sûr. Mais il m'a semblé assez grave pour venir voir sur le terrain ce qui s'était passé.

— Il ne fallait pas prendre cette peine – dégrafe le ceinturon de son pantalon, commande un sandwich au fromage, mange, boit le capitaine Mendoza. Ce qui arrive est très simple. Dans ces petits bleds chaque fois que se pointe un convoi de visiteuses c'est la folie. Rien que d'y penser tous les petits coqs du voisinage ont l'ergot qui devient raide. Et parfois ils font des bêtises.

— Pénétrer dans un campement militaire c'est plus qu'une bêtise – voit Choupette ramasser les dessins et les revues des soldats le capitaine Pantoja. Est-ce qu'il n'y avait pas de sentinelles ?

— La sentinelle était renforcée, comme maintenant, parce que chaque fois que le convoi arrive c'est la même chose – l'entraîne dehors, lui montre les palissades, les sentinelles baïonnette au canon, les grappes de civils le capitaine Mendoza. Viens, allons-y pour que tu voies. Tu te rends compte ? Tous les chiens en chaleur du village entassés autour du campement.

Regarde là-bas, tu les vois ? Grimpés aux arbres, ils en perdent la vue. Que veux-tu, mon frère, la faiblesse est humaine. Même toi, qui semblais une exception, tu es passé par là.

— Les fous de l'Arche n'ont-ils rien eu à voir là-dedans ? – voit sortir les septièmes, entrer les huitièmes, les neuvièmes, les dixièmes et murmure enfin le capitaine Pantoja. Ne me répète pas le rapport, Alberto, raconte-moi ce qui s'est réellement passé.

— Huit types de Lagunas ont pénétré dans le campement et ont essayé d'enlever deux visiteuses – mitraille l'appareil radio le général Scavino. Non, je ne parle pas des « frères » mais du Service de Visiteuses, l'autre calamité de la forêt. Tu te rends compte jusqu'où on est arrivés, Tigre ?

— Cela ne se reproduira pas, mon frère – règle l'addition, met son képi, ses verres fumés, laisse sortir le premier Panta le capitaine Mendoza. Maintenant, depuis la veille de l'arrivée du convoi, je double la garde et poste des sentinelles sur tout le périmètre. La compagnie est en branle-bas de combat pour que les troufions baisent en paix, putain c'est comique !

— Calme-toi et baisse la voix – compare des rapports, demande l'ouverture d'enquêtes, relit des lettres le Tigre Collazos. Ne deviens pas hystérique, Scavino. Je sais tout, j'ai ici le rapport de Mendoza. La troupe a libéré les visiteuses et voilà tout. Il n'y a pas de quoi fouetter un chat.

Un incident comme un autre. Les « frères » font de pires choses, non ?

— C'est que ce n'est pas la première fois, Alberto – voit sortir d'une tente la Brésilienne, la voit traverser la cour au milieu des sifflets, la voit monter à bord de l'Eva le capitaine Pantoja. Il y a constamment interférence de l'élément civil. Dans tous les villages il règne une effervescence du tonnerre quand les convois apparaissent.

— Il y a eu une bagarre terrible entre soldats et civils, à cause de ces deux femmes – reçoit des appels, va à la prison, interroge les détenus, perd le sommeil, prend des calmants, écrit, appelle le général Scavino. Tu as bien entendu ? Entre sol-dats-et-ci-vils. Les ravisseurs ont réussi à les tirer du campement et la bagarre a eu lieu en plein village. Il y a quatre hommes blessés. À tout moment cela risque de devenir sérieux, Tigre, à cause de ce maudit Service.

— C'est qu'il y a de quoi, mon frère – signale les curieux, les visiteuses qui quittent les tentes et retournent à l'embarcadère sous bonne garde le capitaine Mendoza. Ces sauvages qui ne connaissent même pas Iquitos, ces

femmes qui semblent des anges tombés du ciel. Les soldats aussi sont coupables. Ils vont raconter des choses au village, ils donnent des idées aux autres. On leur a interdit de parler de cela, mais ils ne veulent pas comprendre.

— Cela m’ennuie que ça arrive maintenant, quand j’ai presque un projet tout prêt pour agrandir le Service et lui donner plus de classe – fourre ses mains dans ses poches, marche tête basse en donnant des coups de pied dans les cailloux le capitaine Pantoja. Quelque chose de très ambitieux, cela m’a coûté bien des jours de réflexion et de calculs. Mon plan pourrait presque résoudre, peut-être, le problème des civils en chaleur, mon frère.

— Mais vous allez me tripler l’autre problème, Pantoja, celui des curés et des bigotes d’Iquitos qui mettent la patience de Scavino à rude épreuve – appelle son ordonnance, l’envoie acheter des cigarettes, lui donne un pourboire, demande du feu le Tigre Collazos. Non, c’est trop. Cinquante visiteuses c’est suffisant. Nous ne pouvons pas en recruter davantage, du moins pour le moment.

— Avec une équipe opérationnelle de cent visiteuses et trois bateaux en rotation permanente sur les fleuves amazoniens – contemple les préparatifs de départ de *l’Eva* le capitaine Pantoja –, personne ne pourra prévoir l’arrivée des convois aux centres utilisateurs.

— Il est en train de devenir dingue – prend un briquet et l’approche du visage du Tigre Collazos le général Victoria. L’Armée devrait cesser d’acheter des armes pour engager plus de prostituées. Il n’y a pas de budget capable de supporter les fantaisies de ce vorace.

— Étudiez le plan que je vous ai envoyé, mon général – écrit à la machine avec deux doigts, fait des calculs, dessine des tableaux synoptiques, passe de mauvaises nuits, efface, ajoute, insiste le capitaine Pantoja. Nous créerions un « système de rotation inhabituelle irrégulière ». L’arrivée du convoi serait toujours imprévue, il n’y aurait jamais d’occasion d’incidents. Seuls les chefs d’unité connaîtraient les dates d’arrivée.

— Et penser qu’il a été si difficile de lui faire accepter la mission de créer le Service de Visiteuses – cherche sur le bureau un cendrier et le pose devant le Tigre Collazos le colonel López López. Maintenant il est dans son élément. Il évolue parmi les putains comme un poisson dans l’eau.

— Ça oui, la seule façon de contrôler efficacement ce système serait d’en haut – chiffre des mémorandums, prépare des thermos de café, multiplie,

divise, se gratte la tête, expédie des annexes le capitaine Pantoja. Il faudrait un autre avion. Et, au moins, un officier d'intendance de plus. Un sous-lieutenant suffirait, mon général.

— Il lui manque un boulon, il n'y a pas de doute – lit *El Oriente*, écoute La Voix d'El Sinchi, reçoit des lettres anonymes, arrive au cinéma en retard et s'en va avant la fin le général Scavino. Si cette fois tu lui fais plaisir et approuves ce projet, je t'avertis que moi aussi je démissionne, comme Beltrán. Entre les fanatiques de l'Arche et les visiteuses de Pantoja ils vont avoir ma peau. Je survis à coups de valériane, Tigre.

— J'ai le regret de vous apprendre une mauvaise nouvelle, mon général – part en expédition, envahit un village désert, jure, aide à déclouer, donne l'ordre de rentrer en marche forcée, les gars, le colonel Augusto Valdés. La nuit d'avant, au hameau de Frailecillos, à deux heures de route de ma garnison, ils ont crucifié le sous-officier Avelino Miranda. Il était en permission, il était en civil et il est possible qu'ils aient ignoré sa qualité de soldat. Non, il n'est pas encore mort mais les médecins disent que c'est une question d'heures. Tout le hameau, trente ou quarante personnes. Ils ont pris le maquis, oui.

— Calmez-vous, Scavino, cela n'en vaut pas la peine – écoute et fait des plaisanteries sur des visiteuses au Casino militaire, tranquillise sa mère au sujet des crucifiés de la forêt le général Victoria. Vraiment ces provinciaux sont si affolés par les filles de Pantoja ?

— Affolés, mon général ? – se prend le pouls, se regarde la langue, dessine des croix sur son buvard le général Scavino. Ce matin j'ai eu dans mon bureau l'évêque, avec son état-major de curés et de bonnes sœurs.

— J'ai le regret de vous annoncer que si le dénommé Service de Visiteuses ne disparaît pas, j'excommunierai tous ceux qui y travaillent ou l'utilisent – entre dans le bureau, fait un salut de la tête, ne sourit pas, ne s'assoit pas, nettoie son anneau et le présente l'Évêque. Les limites minimales de la décence ont été violées, général Scavino. La propre mère du capitaine Pantoja est venue me trouver, en pleurant sur sa tragédie.

— Je partage entièrement vos vues, Monseigneur le sait bien – se lève, fait une génuflexion, baise l'anneau, parle doucement, offre des limonades, raccompagne les visiteurs à la rue le général Scavino. Si cela dépendait de moi, ce Service ne serait pas né. Je vous prie d'avoir un peu de patience. Quant à Pantoja, ne m'en parlez pas, Monseigneur. Quelle tragédie ? Le fils

de cette dame qui va pleurer chez vous est en grande partie coupable de ce qui arrive. Si au moins il avait organisé la chose d'une façon médiocre, défectueuse. Mais cet idiot a fait du Service de Visiteuses l'organisme le plus efficace des Forces armées.

— Y a pas à tortiller, Panta – monte à bord, jette un coup d'œil sur la passerelle de manœuvre, observe la boussole, manipule le timon le capitaine Mendoza. Tu es l'Einstein de la crampe.

— Oui, naturellement, j'ai envoyé plusieurs groupes de chasse poursuivre les fanatiques – va à l'infirmerie, encourage la victime, plante des petits drapeaux dans une carte, dicte ses instructions, souhaite bonne chance aux officiers qui partent le colonel Augusto Valdés. Avec ordre de m'amener le hameau tout entier rendre des comptes. Cela n'a pas été nécessaire, mon général. Mes hommes sont indignés, le sous-officier Avelino Miranda a toujours été très aimé de la troupe.

— Tôt ou tard le Tigre finira par accepter mon plan – montre les compartiments de l'*Eva* au capitaine Mendoza, la soute, les machines, crache et essuie du talon le capitaine Pantoja. L'agrandissement du Service est inévitable. Avec trois bateaux, deux avions, une équipe opérationnelle de cent visiteuses et deux officiers adjoints, je ferai des merveilles, Alberto.

— À Chorrillos nous croyions que ta vocation n'était pas d'être militaire, mais d'être une calculatrice – descend l'échelle de coupée, revient en tenant le bras de Panta au campement, demande : vous m'avez préparé le compte rendu statistique, adjudant ? le capitaine Mendoza. Maintenant je vois que nous nous trompions. Ton rêve est de devenir le Grand Maquereau du Pérou.

— Tu te trompes, depuis que je suis né je n'ai voulu qu'être soldat, mais soldat-administrateur, ce qui est aussi important qu'artilleur ou fantassin. L'Armée je l'ai là – examine le bureau rustique, la lampe à pétrole, les moustiquaires, l'herbe qui pousse dans les fentes du plancher, se touche la poitrine le capitaine Pantoja. Toi tu ris et de même Bacacorzo. Je t'assure qu'un jour vous allez avoir une surprise. Nous fonctionnerons sur tout le territoire national, avec une flotte de bateaux, de bus et des centaines de visiteuses.

— J'ai placé à la tête des groupes de chasse les officiers les plus énergiques – poursuit et dirige par radio le déplacement de l'expédition, change de position les petits drapeaux sur la carte, parle avec les médecins

le colonel Augusto Valdés. Échauffés comme ils sont, les soldats ont besoin d'être contenus. Qu'ils n'aillent pas lyncher les fanatiques en chemin. Quant au sous-officier Miranda, il paraît qu'il s'en sort, mon général. Ça oui, il restera manchot et boiteux.

— Il faudra créer une spécialité nouvelle dans l'Armée – reçoit le compte rendu statistique, le relit, le corrige, se montre la braguette le capitaine Mendoza. Artillerie, Infanterie, Cavalerie, Génie, Intendance et : Crampes militaires ? Bordels militaires de Campagne ?

— Il faudrait un nom plus discret – rit, aperçoit à travers le grillage métallique le clairon qui sonne le repas, les soldats qui entrent dans un hangar en bois le capitaine Pantoja. Mais pourquoi pas, un jour, qui sait ?

— Regarde, la bagatelle est terminée, voilà tes poulettes qui chantent *La Raspa* – montre *l'Eva*, la sirène qui corne, les visiteuses accoudées au bastingage, le quartier-maître Rodríguez qui est monté sur la passerelle de manœuvre le capitaine Mendoza. Chaque fois que j'entends leur hymne je pisse de rire, mon frère. Tu rentres à Iquitos tout de suite ?

— Tout de suite – donne l'accolade à Mendoza, monte à bord en deux enjambées, ferme la cabine, plonge sur la couchette le capitaine Pantoja. Le petit bout de l'oreille, le cou, les tétés. Égratignures, petits pinçons, petites morsures.

— Ah ! Panta, ce que tu es embêtant – rechigne, tape du pied, tire le rideau, soupire en regardant le plafond, lance ses vêtements par terre furieusement la Brésilienne. Tu ne vois pas que je suis fatiguée, que je viens de terminer ? Et après je sais ce qui va se passer, la grande scène de jalousie.

— Chut ! ferme ton bec, tu sais bien que, un peu plus haut – se contracte, s'étire, se berce, roucoule, défaille, fond Panta. Là, là, oui, oui, ah ! que c'est bon !

— Mais je dois te dire une chose, Panta – monte sur la couchette, s'accroupit, se tend, se prend, se déprend la Brésilienne. J'en ai marre que tu me fasses perdre de l'argent avec ta manie de ne m'en faire donner que dix.

— Pff ! – s'apaise, transpire, avale de l'air à grandes bouffées Pantita. Tu ne peux pas te taire au moins en ce moment ?

— C'est qu'à cause de toi moi je perds de l'argent et que je dois aussi me soucier de mes intérêts – s'écarte, se lave, s'habille, ouvre le hublot, sort la

tête et respire la Brésilienne. Ces choses qui te plaisent finissent avec le temps. Et ensuite ? Elles en ont toutes eu vingt aujourd'hui, le double que moi.

— Nom de nom, comme si son Service ne coûtait pas assez cher à l'Intendance – reçoit le télégramme, le lit, l'agite le colonel López López. Connaissiez-vous la dernière de Pantoja, mon général ? Il veut qu'on étudie la possibilité de donner une prime de risque aux visiteuses quand elles partent en convoi. Il se trouve qu'elles ont peur des fanatiques.

— Mais tu reçois un pourcentage double du leur et cela compense la différence, je te l'ai prouvé, je t'ai fait une évaluation – monte sur le pont, voit Viruca et Sandra qui se passent de la crème sur le visage, Choupette qui dort dans une chaise longue Pantaleón Pantoja. Ce que ça m'a fatigué, j'ai le cœur qui bat. Tu as perdu l'organigramme que je t'ai fait ? Tu as oublié qu'en plus je te donne chaque mois 15 % de ma solde pour renforcer tes gains ?

— Je sais bien, Hanta, – appuie les bras sur le bastingage, regarde les arbres de la rive, les eaux limoneuses, le sillage de l'écume, les nuages rosés la Brésilienne. Mais ta solde est une belle cochonnerie. Ne te fâche pas, c'est la vérité. Et, d'un autre côté, avec cette manie que tu as, elles me détestent toutes. Je n'ai pas une seule amie parmi les filles. Même Chuchupe me traite de privilégiée dès que tu as le dos tourné.

— Tu l'es et c'est la grande honte de ma vie – marche sur le pont, demande : nous arriverons bientôt à Iquitos ? entend le quartier-maître Rodríguez dire bien sûr monsieur Pantoja. Ne te plains pas, ce n'est pas juste. C'est moi qui devrais me lamenter. Par ta faute j'ai enfreint un principe que j'avais respecté depuis que j'ai l'usage de la raison.

— Tu vois ? Tu recommences – sourit à Pilou qui écoute la radio sous la bâche de poupe, un marin qui enroule des cordages la Brésilienne. Pourquoi n'es-tu pas plus franc et au lieu de parler de principes ne reconnais-tu pas que tu es jaloux des dix soldats de Lagunas ?

— Tu croyais qu'ils allaient diminuer ? Absolument pas, Tigre, ils augmentent comme un incendie de forêt – s'habille en civil, rôde entre les gens, respire l'oignon et l'encens, voit le crépitement des lampes à huile, sent la pestilence des offrandes le général Scavino. Tu ne sais pas ce qu'a été l'anniversaire de l'enfant-martyr. Une procession comme on n'en a jamais vu à Iquitos. Toutes les rives du Moronacocha couvertes par une

foule compacte. Et de même la lagune. Il n'y avait pas de place pour la moindre barque, le moindre canot.

— Je n'avais jamais manqué à mon devoir, que je sois maudit ! – dit salut ! à Gros-Lolos et Rita qui jouent aux cartes en plein soleil, s'appuie sur une bouée de sauvetage, voit se coucher le soleil à l'horizon Pantaleón Pantoja. J'avais toujours été un type droit, un type juste. Avant que tu apparaisses toi, pas même ce climat de fainéants ne m'avait fait briser mon système.

— Si tu me dis que tu as envie de m'insulter pour les dix troufions, je veux bien – regarde sa montre, fait une moue, dit elle s'est encore arrêtée, la remonte la Brésilienne. Mais si tu continues à parler de ton système va te faire foutre, moi je descends me reposer dans la cabine.

— Ce travail et toi vous avez été ma ruine – change de couleur, ne répond pas au salut du marin qui bavarde avec Pitchoune, scrute le fleuve, le ciel qui s'obscurcit Pantaleón Pantoja. Si ce n'était à cause de vous, je n'aurais pas perdu ma femme et ma petite fille.

— Ce que tu es enquiquinant, Panta – le prend par le bras, l'emmène à la cabine, lui tend des sandwiches, un coca-cola, lui épluche une orange, jette la peau à l'eau, allume la lumière la Brésilienne. Te revoilà à nouveau qui pleures sur ta femme et ta petite fille. Chaque fois que tu fais l'amour avec moi, tu as de ces remords qui te rendent insupportable. Cesse de faire l'idiot, mon gars.

— Elles me manquent, je me languis d'elles – mange, boit, se met en pyjama, se couche, a la voix qui se brise Panta. La maison est si vide sans Pocha et sans Gladycita. Je ne m'habitue pas.

— Viens, mon gars, ne pleurniche pas – reste en jupon, s'étend près de Panta, éteint la lumière, ouvre les bras la Brésilienne. Tout ce que tu as c'est la jalousie envers les troufions. Viens, mets-toi là, laisse-moi te gratter la tête.

— Le bruit même courait que le frère Francisco allait venir en personne – observe les apôtres en blanc, les fidèles agenouillés les bras en croix, les invalides, les aveugles, les lépreux, les nains, les moribonds qui entourent la croix le général Scavino. Heureusement qu'il ne l'a pas fait. Il allait nous mettre dans de beaux draps. Car impossible de le faire arrêter devant vingt mille personnes disposées à mourir pour lui. Où doit-il se trouver, nom de nom ! Il n'y a pas trace de ce fou.

— Le bateau est un petit belceau, je suis Pochita, tu es Gladycita – chantonne, se berce, regarde la lune dans le hublot qui argente le bout de la couchette la Brésilienne. Quelle est jolie ma ptite fifille. Je lui glatte la têtête, je lui donne ptits bicous. Veux-tu sucer ptits tétés ?

— Maintenant vous l’avez sur la tête, là, bah ! elle s’est envolée – pousse la porte du Musée et Aquarium amazonique et cède le pas au capitaine Pantoja le lieutenant Bacacorso. Elle a réussi à vous piquer ? Je crois que c’était une guêpe.

— Plus bas, plus lentement – change d’esprit, fait le bébé se réchauffe, se radoucit, se pelotonne Pantita. Dans le dos, dans le cou, le petit bout de l’oleille. Juste sur le petit bout, mademoiselle.

— Ah, je l’ai tuée – frappe de la main contre le bassin de la Vache marine ou Lamantin le lieutenant Bacacorso. Une guêpe, non, une mouche charbonneuse. Elles sont dangereuses, les gens disent qu’elles transmettent la lèpre.

— Je dois avoir le sang acide parce qu’elles ne me piquent jamais les bestioles – passe près du Dauphin fou, du Dauphin cendré, du Dauphin rouge, s’arrête devant la Fourmi curhuinse, lit « elle est nocturne, très nuisible, en une nuit peut raser un champ, elles avancent par centaines de mille, quand elles sont adultes elles ont des ailes qui poussent et deviennent bedonnantes » le capitaine Pantoja. En revanche, ma pauvre mère, c’est terrible, elle met le nez dehors et elles la dévorent.

— Savez-vous qu’ici ces fourmis on les mange grillées, avec du sel et de la banane ? – passe le doigt sur la crête d’un iguane empaillé, sur les plumes multicolores d’un toucan le lieutenant Bacacorso. Il faut vous soigner, vous êtes très maigre. Vous avez dû perdre au moins dix kilos ces derniers mois. Qu’est-ce qui se passe, mon capitaine, du travail, des soucis ?

— Un peu des deux – se penche et cherche en vain les huit yeux de la grande, sautillante et venimeuse Araignée Veuve le capitaine Pantoja. Puisque tout le monde me le dit, ce doit être vrai. Je vais me suralimenter, pour récupérer ces petits kilos perdus.

— Je regrette beaucoup, Tigre, mais j’ai dû donner l’ordre à la troupe d’aider la Garde civile à capturer les fanatiques – reçoit des pétitions, des plaintes, des dénonciations, enquête, hésite, consulte, prend une décision, informe le général Scavino. Quatre crucifiés en six mois c’est trop, ces fous

transforment l'Amazonie en terre barbare et le moment est venu de mettre le paquet.

— Vous ne profitez pas assez du célibat – empoigne la loupe et observe la Guêpe Huayranga, la Guêpe Campana et la Guêpe Shiro-shiro le lieutenant Bacacorzo. Au lieu d'être heureux et content de votre liberté recouvrée, vous êtes plus triste qu'un éteignoir.

— C'est que moi le célibat ne me sert pas à grand-chose – s'approche du coin des félins et frôle de son corps le Tigre noir, l'Otorongo ou Prince de la Forêt, l'Ocelot, le Puma et l'Ocelot moucheté le capitaine Pantoja. Je sais, bien que la plupart des hommes, après un certain temps, en ont assez de la monotonie familiale et donneraient n'importe quoi pour se débarrasser de leur femme. Moi non. J'ai eu vraiment de la peine que Pocha soit partie. Et surtout, en emmenant ma petite fille.

— Pas la peine de le dire, ça se voit sur votre visage – « les petits caméléons vivent dans les arbres, les grands dans l'eau », écoute le lieutenant Bacacorzo. Enfin, ce sont les choses de la vie, mon capitaine. Avez-vous eu des nouvelles de votre femme ?

— Oui, elle m'écrit toutes les semaines. Elle vit avec sa sœur Chichi à Chiclayo – compte les couleuvres, le serpent Yacumama ou Mère de l'Eau, le Boa noir, le Mantona, le Sachamama ou Mère de la Forêt le capitaine Pantoja. Je n'en veux pas à Pocha, je la comprends très bien. Ma mission devenait très emmerdante pour elle. Aucune femme digne de ce nom ne l'aurait toléré. De quoi riez-vous ? Je ne plaisante absolument pas, Bacacorzo.

— Pardonnez-moi, mais c'est que ça ne manque pas de sel – allume une cigarette, souffle la fumée entre les barreaux de la cage du Paucar, lit « imite le chant des autres oiseaux et rit et pleure comme les enfants » le lieutenant Bacacorzo. Vous si maniaque, si pointilleux sur les questions morales. Et avec la réputation la plus noire qu'on puisse imaginer. Ici à Iquitos tout le monde vous prend pour un terrible truand.

— Comment n'avait-elle pas raison de s'en aller, madame, ne soyez pas aveugle – donne l'écheveau de laine à M^{me} Leonor, fait une pelote, commence à tricoter Alicia. Les mères enferment leurs filles à double tour quand elles voient passer votre Pantita, elles font le signe de la croix et le conjurent. Sachez-le une bonne fois et ayez pitié, plutôt, de Pocha.

— Croyez-vous que je ne le sais pas ? – s’amuse à donner à manger aux poissons d’ornement, en voyant briller phosphorescent le chatoyant Neón Tetra le capitaine Pantoja. L’Armée m’a fait un sacré cadeau en me confiant ce travail.

— Personne ne se douterait que vous le regrettez, en vous voyant travailler au Service de Visiteuses avec tant de conviction – observe le transparent Blue Tetra, le squameux Limpiavidrios et la carnivore Piranha le lieutenant Bacacorzo. Oui, je sais, votre sens du devoir.

— Les deux premières patrouilles sont rentrées, mon général – reçoit le groupe expéditionnaire à la porte de la caserne, félicite les soldats, leur offre une bière, fait taire les prisonniers qui crient, les fait enfermer au Poste le colonel Peter Casahuanqui. Elles ramènent une demi-douzaine de fanatiques, l’un d’eux atteint de méningite. Ils ont trempé dans la crucifixion de la vieille à Dos de Mayo. Je les garde ici, je les remets à la police ou je les expédie à Iquitos ?

— Dites donc, vous ne m’avez pas encore dit pourquoi vous m’avez donné rendez-vous dans ce Musée, Bacacorzo – mesure des yeux le Païche, le Plus Grand Poisson d’Eau douce Qu’on Connaisse au Monde le capitaine Pantoja.

— Pour vous annoncer une mauvaise nouvelle entre les ophidiens et les arachnides – jette un coup d’œil indifférent à l’Anguille, la Raie, les Charapas ou Tortues d’eau le lieutenant Bacacorzo. Scavino veut vous voir d’urgence. Il vous attend à l’État-Major, à dix heures. Prenez garde, je vous avertis qu’il est furax.

— Seuls les impuissants, les eunuques, les asexués peuvent prétendre que – monte et descend au milieu des arpèges, déclame, se cabre La Voix d’El Sinchi – les vaillants défenseurs de la Patrie, qui se sacrifient en servant là-bas, aux frontières intriquées, vivent dans une chasteté de veuvage.

— Il est toujours furax, du moins avec moi – sort sur le Malecón, regarde le fleuve étinceler sous un soleil assassin, les canots et les radeaux qui accostent au port de Belén le capitaine Pantoja. Savez-vous pourquoi est-il en rage maintenant ?

— À cause de la satanée émission d’El Sinchi d’hier – ne répond pas à son salut, ne l’invite pas à s’asseoir, installe une bande et allume le magnétophone le général Scavino. Ce salaud n’a fait que parler de vous, il

vous a consacré les trente minutes de son émission. Cela vous semble peu, Pantoja ?

— Nos vaillants soldats doivent-ils recourir à l'affaiblissant onanisme ? – hésite, danse sur les mesures de la valse *La Contamanina*, attend une réponse, interroge de nouveau La Voix d'El Sinchi. Revenir à l'autosatisfaction infantile ?

— La Voix d'El Sinchi ? – entend grésiller, bégayer, s'abîmer le magnétophone, voit le général Scavino le secouer, le frapper, essayer tous les boutons le capitaine Pantoja. Vous êtes sûr, mon général ? Il m'a attaqué à nouveau ?

— Il vous a défendu, il vous a défendu à nouveau – découvre que la prise s'est débranchée, murmure que je suis bête, se baisse, rebranche l'appareil le général Scavino. Et c'est mille fois pire que s'il vous avait attaqué. Vous ne comprenez pas ? Cela couvre de ridicule et éclabousse l'Armée tout à la fois.

— Oui, j'ai suivi vos instructions au pied de la lettre, mon général – parle avec le sous-lieutenant chef de l'Intendance, vérifie le magasin d'Approvisionnement, compose des menus avec le sergent d'ordinaire le colonel Máximo Dávila. Sauf que nous avons un grave problème d'approvisionnement. Il y a cinquante fanatiques en taule et si je leur donne à manger je dois rationner la troupe. Je ne sais que faire, mon général.

— Je lui ai formellement défendu de me nommer – voit s'allumer une petite lumière jaune, tourner les bobines, entend des bruits métalliques, des parasites, devient furieux le capitaine Pantoja. Je ne me l'explique pas, je vous assure que...

— Taisez-vous et écoutez – ordonne, croise les bras, les jambes, regarde haineusement le magnétophone le général Scavino. C'est à vous donner des nausées.

— Le Gouvernement devrait décorer de l'Ordre du Soleil M. Pantaleón Pantoja – tonne, rutile entre Lux le Savon qui Parfume, Coca-cola la Pause qui Rafraîchit et Sourires pepsicolistes, dramatise et exige La Voix d'El Sinchi. Pour l'incomparable travail qu'il réalise en vue de satisfaire les nécessités intimes des sentinelles du Pérou.

— Mon épouse l'a entendu et mes filles ont dû lui donner des sels – éteint le magnétophone, parcourt la pièce les mains derrière le dos le général Scavino. Il fait de nous la risée de tout Iquitos. Ne vous ai-je pas

ordonné de prendre des mesures pour que La Voix d'El Sinchi ne s'occupe plus du Service de Visiteuses ?

— La seule façon de lui clouer le bec à ce salaud c'est de lui donner un coup de fusil ou de l'argent – écoute la radio, voit les visiteuses préparer leurs malles pour embarquer, Chuchupe monter sur le *Dalila* Pantaleón Pantoja. Me le farcir m'attirerait beaucoup d'ennuis, il n'y a pas d'autre moyen que de lui graisser la patte avec une certaine quantité de sols. Allez, dis-le-lui, Choupette. Qu'il se présente ici sans tarder.

— Vous voulez dire que vous affectez une partie du budget du Service de Visiteuses à acheter des journalistes ? – l'examine des pieds à la tête, dilate ses narines, fronce son front, montre les dents le général Scavino. C'est très intéressant, capitaine.

— J'ai là qui mijotent dans leur jus ceux qui ont crucifié le sous-officier Miranda – éparpille les patrouilles, double les heures de garde, supprime les permissions et autorisations, exténue, rend furieux ses hommes le colonel Augusto Valdés. Il a identifié la plupart, oui. Sauf qu'à force de mobiliser mes troupes pour poursuivre les Frères de l'Arche, j'ai la frontière toute dégarnie. Je sais bien qu'il n'y a pas de danger, mais si quelque ennemi voulait entrer, il pénétrerait jusqu'à Iquitos comme dans du beurre, mon général.

— Du budget non, ça c'est sacré – distingue une petite souris qui traverse à la hâte le rebord de la fenêtre à quelques centimètres de la tête du général Scavino le capitaine Pantoja. Vous avez une copie de la comptabilité et vous pouvez le vérifier. De ma propre solde. J'ai dû sacrifier 5 % de mon salaire mensuel pour faire taire ce maître chanteur. Je ne comprends pas pourquoi il a fait ça.

— Par scrupules professionnels, par indignation morale, par solidarité humaine, ami Pantoja – entre dans le centre logistique en faisant claquer la porte, monte l'escalier du poste de commandement en coup de vent, tente de donner l'accolade à M. Pantoja El Sinchi. Parce que je ne peux supporter qu'il y ait des gens dans cette ville où ma sainte mère m'a mis au monde, qui méprisent votre travail et qui toute la journée disent pis que pendre de vous.

— Notre accord était très clair et vous l'avez violé – brise une règle contre un panneau, a les lèvres écumantes et les yeux incendiés, grince des

dents Pantaleón Pantoja. Pourquoi merde les cinq cents sols par mois ? Pour que vous oubliiez que j'existe, que le Service de Visiteuses existe.

— C'est que moi aussi je suis un être humain, monsieur Pantoja, et je sais assumer mes responsabilités – acquiesce, le calme, gesticule, entend vrombir l'hélice, voit le *Dalila* s'élancer sur le fleuve en soulevant deux gerbes d'eau, le voit s'élever, se perdre dans le ciel El Sinchi. J'ai des sentiments, des impulsions, des émotions. Où je vais, j'entends pester contre vous et ça m'énerve. Je ne peux pas tolérer qu'on calomnie quelqu'un de si correct. Surtout, étant amis.

— Je vais vous donner un avertissement très sérieux, espèce de con de mes deux – le saisit par la chemise, le secoue d'arrière en avant, d'avant en arrière, le voit s'effrayer, rougir, trembler, le lâche Pantaleón Pantoja. Vous savez ce qui est arrivé l'autre fois, quand vous avez attaqué le Service. J'ai dû contenir les visiteuses, elles voulaient vous arracher les yeux et vous clouer sur la Place d'Armes.

— Je le sais bien, ami Pantoja – s'arrange la chemise, tâche de sourire, récupère son aplomb, se serre le col El Sinchi. Croyez-vous que j'ignore qu'elles avaient collé ma photo sur la porte de Pantiland et qu'elles crachaient dessus en entrant et sortant ?

— C'est vraiment un énorme problème, Tigre – imagine des émeutes, des charges de soldats, des morts et des blessés, des manchettes de journal sanglantes, des destitutions, des jugements, des sentences et des larmes le général Scavino. En trois semaines nous avons mis la main sur près de cinq cents fanatiques qui étaient cachés dans la forêt. Mais maintenant je ne sais que faire d'eux. Les envoyer à Iquitos provoquerait un scandale, il y aurait des manifestations, des milliers de « frères » sont en liberté. Que pense faire l'État-Major ?

— Mais maintenant elles sont heureuses des compliments que je leur adresse dans mon émission, monsieur Pantoja – met sa veste, va jusqu'à la barre d'appui, fait bonjour à Porfirio le Chinois, revient au bureau, tape sur l'épaule de M. Pantoja, croise les doigts et jure El Sinchi. Quand elles me voient dans la rue, elles m'envoient des baisers furtifs. Allons, ami Pan-Pan, ne prenez pas ça au tragique, je voulais vous servir. Mais si vous préférez, La Voix d'El Sinchi ne vous citera jamais plus.

— Parce que la prochaine fois que vous me nommerez, ou parlerez du Service, je vous lâcherai dessus les cinquante visiteuses et je vous avertis

qu'elles ont toutes des ongles longs – ouvre une boîte du bureau, sort un revolver, le charge et décharge, fait tourner le barillet, vise le tableau, le téléphone, les poutres Pantaleón Pantoja. Et si elles n'en finissent pas avec vous, moi je vous achève d'une balle dans la tête. C'est compris ?

— Parfaitement compris, ami Pantoja, pas un mot de plus – multiplie les courbettes, les sourires, les petits signes, descend l'escalier, se met à courir, disparaît sur le chemin d'Iquitos El Sinchi. Ce ne peut être plus clair. Qui est M. Pan-Pan ? On ne le connaît pas, il n'existe pas, on n'en a jamais entendu parler. Et le Service de Visiteuses ? Qu'est-ce que c'est que ça, comment ça se mange ? Correct ? Bon, nous nous comprenons. Les cinq cents sols de ce mois, comme toujours, avec Choupette ?

— Non, non, ah ! ça non – fait des messes basses avec Alicia, court chez les Augustins, écoute les confidences du directeur, rentre suffoquée chez elle, reçoit Panta qui proteste M^{me} Leonor. Tu t'es présenté avec l'une de ces coquines à l'Église ! Et dans celle de San Agustín, rien que ça ! Le père José María m'a tout raconté.

— D'abord écoute-moi et tâche de comprendre, maman – lance sa casquette sur le portemanteau, va à la cuisine, boit un jus de papaye avec de la glace, s'essuie la bouche Panta. Je ne le fais jamais, jamais je ne m'affiche dans la ville avec aucune de ces filles. Ce fut une circonstance très particulière.

— Le père José María vous a vus entrer tous deux bras dessus bras dessous avec la plus grande désinvolture – remplit la baignoire d'eau froide, arrache le papier d'une savonnette, installe des serviettes propres M^{me} Leonor. À 11 heures du matin, juste quand toutes les dames d'Iquitos se rendent à la messe.

— Parce qu'à cette heure ce sont les baptêmes, ce n'est pas ma faute, laisse-moi t'expliquer – enlève sa chemise-veste, son pantalon, le maillot de corps, le caleçon, enfle une robe de chambre, des pantoufles, entre dans la salle de bains, se met tout nu, se plonge dans la baignoire, entrebâille les yeux et murmure qu'elle est fraîche Pantita. Gros-Lolos est une de mes collaboratrices les plus anciennes et efficaces, j'étais obligé de le faire.

— Nous ne pouvons pas fabriquer des martyrs, ça suffit avec ceux qu'ils font – revoit des dossiers de coupures de presse marquées au crayon rouge, tient des conciliabules avec des officiers du Service de Renseignements, de la Police judiciaire, propose un plan à l'état-major et l'exécute le Tigre

Collazos. Garde-les dans les casernes deux semaines, au pain et à l'eau. Puis tu les effraies et tu les relâches, Scavino. Sauf les dix ou douze meneurs, ceux-là tu nous les envoies à Lima.

— Gros-Lolos – voltige dans la chambre, le salon, passe la tête dans la salle de bains, voit Panta remuer les pieds et inonder le sol M^{me} Leonor. Regarde avec qui tu travailles, qui tu fréquentes. Gros-Lolos, Gros-Lolos ! Comment est-il possible que tu te rendes à l'église avec une fille perdue qui par-dessus le marché porte ce nom. Je ne sais plus quel saint prier, même l'enfant-martyr j'ai été lui demander à genoux qu'il te sorte de cet antre.

— Elle m'a demandé d'être le parrain de son fils et je ne pouvais pas refuser, maman – se savonne la tête, le visage, le corps, se rince sous la douche, s'enveloppe de serviettes, sort de la baignoire, se sèche, se met du déodorant, se peigne Panta. Gros-Lolos et Faux Jeton ont eu ce geste sympathique de donner mon nom au bébé. Il s'appelle Pantaleón et je l'ai tenu moi-même sur les fonts baptismaux.

— Quel honneur pour la famille – va à la cuisine, apporte un balai et des chiffons, essuie la salle de bains, entre dans la chambre, tend à Panta une chemise, un pantalon repassé M^{me} Leonor. Puisque tu dois faire ce travail épouvantable, fais au moins ce que tu m'as promis. Ne te promène pas avec elles, que les gens ne te voient pas.

— Je sais bien, ma petite maman, ne rabâche pas, hop ! jusqu'au plafond, hop ! – s'habille, jette son linge sale au panier, sourit, s'approche de M^{me} Leonor, l'embrasse, la fait sauter en l'air Pantita. Ah ! j'oubliais de te montrer. Tiens, regarde, une lettre de Pocha. Elle envoie des photos de Gladycita.

— Fais voir, vite mes lunettes – arrange sa jupe, son chemisier, lui arrache l'enveloppe, s'approche de la clarté de la fenêtre M^{me} Leonor. Oh ! que c'est mignon ça, ma jolie petite fille, comme elle a grossi. Quand vas-tu m'accorder ce que je te demande, saint Christ de Bagazán ! Je passe mes après-midi à l'église à prier, je fais des neuvaines pour que tu nous sortes de là et toi rien.

— À Iquitos tu es devenue une vraie bigote, ma vieille, à Chiclayo tu n'allais même pas à la messe, tu ne faisais que jouer à la canasta – s'assoit dans le fauteuil en osier, feuillette un journal, fait un mot croisé, rit Panta. Je crois que tes prières ne servent à rien parce que tu mélanges l'Église et la

superstition : l'enfant-martyr, le Saint Christ de Bagazán, le Seigneur des Miracles et sainte Ignacia.

— N'oubliez pas qu'il faut distraire des gens et de l'argent pour la chasse et la répression des fous de l'Arche – prend des avions, des jeeps, des canots, parcourt l'Amazone, revient à Lima, fait travailler au-delà de leurs temps les officiers de la Comptabilité et des Finances, rédige un rapport, se présente au bureau du Tigre Collazos le colonel López López. Cela représente des frais importants pour l'Armée. Et le Service de Visiteuses constitue une hémorragie, il travaille en pure perte. Outre d'autres petits problèmes.

— Voilà la lettre de Pocha, il n'y a que quatre lignes, je te la lis – entend la musique, fait une promenade avec M^{me} Leonor sur la Place d'Armes, travaille dans sa chambre jusqu'à minuit, dort dix heures, se lève aux aurores Panta. Elles ont été à Pimentel, avec Chichi, pour passer l'été sur la plage. Elle ne parle pas de revenir, maman.

— Revenir à zéro ? – enfonce son képi, laisse sortir avant lui du bureau le général Victoria et le colonel López López, s'assoit à l'avant de la voiture, ordonne au chauffeur à « Rosita Rios » et que ça saute le Tigre Collazos. Oui, bien sûr, c'est une des solutions possibles, celle que Scavino choisirait tout de suite. Mais n'est-ce pas un peu précipité ? Je ne vois pas la raison ni l'urgence de déclarer que le Service de Visiteuses est un échec. Après tout, les incidents qu'il a provoqués sont insignifiants.

— Ce qui m'inquiète ce ne sont pas les effets négatifs du Service de Visiteuses, mais ses effets positifs, Tigre – choisit une table à l'air libre, s'assoit au haut bout, desserre sa cravate, étudie le menu très attentivement le général Victoria. Ce qu'il y a de grave, ce sont ses succès fantastiques. Pour moi, le problème est que, sans le vouloir ni le savoir, nous avons mis en marche un mécanisme infernal. López vient de parcourir toutes les garnisons de la forêt et son rapport est inquiétant.

— Je me suis vu dans l'impérieuse nécessité de recruter dix visiteuses de toute urgence – télégraphie le capitaine Pantoja. Non pas pour agrandir le Service, mais pour maintenir le rythme de travail atteint jusqu'à présent.

— La vérité c'est que les visiteuses de Pantoja sont devenues la préoccupation centrale de toutes les garnisons, campements et postes frontières – commande des brochettes et du maïs grillé aux bananes pour commencer et en deuxième plat une marinade de canard avec beaucoup de

piment le colonel López López. Je n'exagère absolument pas, mon général. Je n'ai presque pas pu parler d'autre chose avec les officiers, sous-officiers et la troupe, croyez-moi. Même les crimes de l'Arche passent au second plan quand il s'agit des visiteuses.

— La raison en est les nombreuses patrouilles et groupes de poursuite et de capture des assassins religieux – diffuse en code le capitaine Pantoja. Comme les supérieurs le savent, ces commandos se trouvent à l'intérieur de la forêt, accomplissant une action civico-politique de premier ordre.

— Dans cette mallette se trouvent les preuves, Tigre – se décide pour la soupe de corbeau de mer et les rognons à la créole avec du riz blanc le général Victoria. Devine ce que sont ces papiers. Des rapports sur l'état de défense aéro-terrestre-fluvial aux frontières équatorienne, colombienne, brésilienne et bolivienne ? C'est froid. Des suggestions et des plans pour améliorer notre dispositif de surveillance et d'attaque en Amazonie ? C'est froid. Des études sur les communications, la logistique, l'ethnographie ? C'est toujours froid.

— Le Service de Visiteuses a cru de son devoir de faire parvenir jusqu'à ces commandos, là où ils se trouvent, les convois de visiteuses – diffuse le capitaine Pantoja. Et nous y sommes parvenus, grâce à l'effort enthousiaste de tout le personnel, sans exception.

— Rien que des demandes liées au S.V.G.P.F.A., mon général – comme dessert des macarons au miel et à la cacahuète et pour boire de la Pilsen bien fraîche, conclut le colonel López López. Tous les sous-officiers de l'Amazonie ont signé des pétitions pour demander qu'on leur permette d'utiliser le Service de Visiteuses. Les voilà au complet : 172 plis.

— Pour ce faire j'ai créé des brigades volantes de deux et trois visiteuses, et cette fragmentation du personnel m'aurait empêché de continuer à assurer la couverture régulière des centres utilisateurs – téléphone le capitaine Pantoja. J'espère n'avoir pas outrepassé mes attributions, mon général.

— Et l'enquête de López López parmi les officiers est encore plus incroyable – pousse avec un petit bout de pain, accompagne chaque bouchée de gorgées de bière, s'essuie le front avec la serviette le général Victoria. De capitaine jusqu'à sous-lieutenant, 95 % des officiers réclament aussi des visiteuses. Et de capitaine au-dessus, quelque 55 %. Qu'est-ce que tu en dis, Tigre ?

— En accord avec les chiffres communiqués par le colonel López López sur son enquête officieuse, je dois modifier entièrement le plan minimal d'agrandissement du S.V.G.P.F.A., mon général – sursaute, prend des notes, avale des amphétamines pour se mettre au travail aux aurores, expédie de volumineuses enveloppes recommandées le capitaine Pantoja. Je vous prie de considérer comme nul et non avenu le projet que je vous ai envoyé. Je travaille jour et nuit à un nouvel organigramme. J'espère vous l'envoyer très bientôt.

— Parce qu'en outre, je regrette de te dire que Pantoja, bien qu'il soit fou, a toutes les raisons du monde, Tigre – attaque les rognons avec enthousiasme, plaisante les Français ont raison, si l'on trouve le rythme adéquat on peut engloutir n'importe quelle quantité de plats, dix-huit, vingt le général Victoria. Son argumentation est irréfutable.

— Vu le doublement potentiel du nombre d'utilisateurs, si l'on comprend les sous-officiers et grades intermédiaires – discute avec Chuchupe, Choupette et Porfirio le Chinois, passe en revue des candidates, renvoie des « lavandières », parle avec des maquereaux, achète des proxénètes le capitaine Pantoja –, je dois vous faire savoir que le plan minimal de prestations régulières, à un rythme toujours inférieur au minimum vital sexuel, exigerait quatre bateaux de tonnage de l'*Eva*, trois avions du type *Dalila* et une équipe opérationnelle de 272 visiteuses.

— Si l'on accorde ce Service aux soldats et hommes de troupe, pourquoi pas aux sous-officiers ? – : écarte les oignons, les os et finit la marinade de canard en quelques bouchées, sourit, regarde passer une femme, fait un clin d'œil et s'écrie quel morceau le colonel López López. Et si on l'accorde à ceux-ci pourquoi pas aux officiers ? C'est ce qu'ils réclament tous. Et à vrai dire, c'est sans réplique.

— Naturellement, si l'on tient compte des officiers, mes calculs devront être modifiés, mon général – rend visite aux sorciers, prend de l'ayahuasca, a des hallucinations au cours desquelles des régiments de femmes défilent sur le Champ de Mars en chantant *La Raspa*, vomit, travaille, exulte le capitaine Pantoja. Je fais actuellement une étude des possibilités, à tout hasard. Il faudrait créer une section spéciale, un groupe de visiteuses exclusives, bien entendu.

— Bien entendu – repousse le dessert, demande du café, tire une petite boîte de saccharine, met deux pastilles, avale la tasse d'un trait, allume une

cigarette le général Victoria. Et si l'on considère comme indispensable pour la santé biologique et psychologique de la troupe que ce Service existe, il faudra augmenter chaque fois le nombre de prestations. Parce que, tu ne le sais que trop, Tigre, la fonction crée l'organe. Dans ce cas, la demande sera toujours supérieure à l'offre.

— C'est ainsi, mon général – demande l'addition, tente de sortir son portefeuille, entend vous êtes fou, vous êtes les invités du Tigre aujourd'hui le colonel López López. En voulant boucher un trou, nous avons ouvert une brèche par où va s'écouler tout le budget de l'Intendance.

— Et toute l'énergie de nos soldats – se déplace en mission spéciale à Lima, visite des hommes politiques, demande des audiences, conseille, intrigue, influence, retourne à Iquitos le général Scavino.

— Et cette faim de visiteuses qui s'est éveillée dans la forêt, pas même le Christ n'en vient à bout, Tigre – ouvre la porte de la voiture, passe le premier, dit dommage qu'on ne puisse pas faire une petite sieste après ce repas, ordonne direction le Ministère le général Victoria. Ou, pour être à la mode, pas même l'enfant-martyr. À propos, savez-vous que la dévotion est maintenant arrivée à Lima ? J'ai découvert hier que ma belle-fille avait un petit autel avec des images de l'enfant-martyr.

— Nous pourrions commencer par une équipe sélectionnée de dix visiteuses pour officiers, mon général – parle seul dans la rue, tombe endormi sur son bureau, déraisonne, effraie M^{me} Leonor par sa maigreur le capitaine Pantoja. Nous les recruterions à Lima, naturellement, pour garantir une haute catégorie. Aimez-vous le sigle S.P.O. du S.V.G.P.F.A. ? Section Pour Officiers du Service de Visiteuses. Je vais vous envoyer un projet en détail.

— Je crois qu'ils ont raison, bordel – entre dans son bureau, réfléchit, ouvre sa correspondance, se mord un ongle le Tigre Collazos. Cette connerie devient ténébreuse.

*Numéro spécial du journal El Oriente
(Iquitos, 5 janvier 1959),
consacré aux graves événements de Nauta.*

Reportage extraordinaire de toute la rédaction d'El Oriente, mobilisée sous la houlette intellectuelle de son directeur, Joaquín Andoa, pour donner aux lecteurs du département de Loreto la version la plus vivante, détaillée et fidèle de la belle Brésilienne, depuis l'attaque de Nauta jusqu'à l'enterrement à Iquitos, avec les faits qui ont électrisé l'attention de nos concitoyens.

**Pleurs et surprises ont accompagné
à sa dernière demeure la belle assassinée**

Hier matin, à 11 heures approximativement, la dépouille mortelle de feu Olga Arellano Rosaura, connue dans le monde de mauvaise vie sous le surnom de Brésilienne, dû à ses années de séjour dans la ville de Manaus (cf. sa biographie p. 2, col. 4 et 5), a été mise en terre au cimetière historique général de cette ville au milieu de la peine et de l'affliction de ses compagnons de travail et connaissances, dans l'émotion de la nombreuse affluence. Peu auparavant un détachement d'infanterie du campement militaire Vargas Guerra rendit hommage à la défunte, dans un geste insolite qui ne laissa pas de provoquer une surprise considérable même parmi les personnes les plus affligées par la façon tragique dont perdit la vie cette jeune et dévoyée beauté lorétane, que le *capitaine (sic)* Pantaleón Pantoja appela, dans son éloge funèbre, « malheureuse martyre de

l'accomplissement du devoir et victime de la grossièreté et de la vilenie de l'homme » (lire l'éloge intégral p. 3, col. 1).

Sachant que les obsèques de la jeune infortunée allaient être célébrées hier matin, dès les premières heures du jour s'étaient rassemblés aux alentours du cimetière (rue Alfonso Ugarte et Ramón Castilla) de nombreux curieux qui bloquèrent bientôt l'entrée principale et le pourtour du Monument aux Morts pour la Patrie. À dix heures trente, plus ou moins, l'assistance put voir arriver un camion du campement militaire Vargas Guerra, d'où descendit un détachement de douze soldats, avec casque, tenue de parade et fusil, commandé par le lieutenant d'infanterie Luis Bacacorzo, lequel posta ses hommes de chaque côté de la porte d'entrée du cimetière. Cette opération aiguïsa la curiosité des personnes présentes qui ne pouvaient deviner la raison de la présence d'un détachement de l'Armée à cette heure, en ce lieu et circonstance. L'énigme allait être éclairée quelques moments après. Vu que la foule des curieux et du public en général obstruait complètement l'accès du cimetière, le lieutenant Bacacorzo ordonna à ses hommes de dégager la porte, ce qu'ils firent immédiatement sans ménagements.

À 11 heures moins le quart, le célèbre fourgon de luxe de la principale agence de pompes funèbres d'Iquitos, la « Modus Vivendi », fit son apparition entièrement recouvert de gerbes de fleurs, dans la rue Alfonso Ugarte, suivi d'un grand nombre de taxis et de véhicules particuliers. Le cortège funèbre, qui avançait très lentement, était parti quelques minutes auparavant du local du fleuve Itaya appelé Service de Visiteuses, connu généralement sous la simple appellation de Pantiland, où avait été veillée toute la nuit précédente la malheureuse Olga Arellano Rosaura. Un silence impressionnant s'étendit immédiatement dans le quartier et la foule assemblée ouvrit un passage au cortège de sa propre initiative afin qu'il puisse arriver à l'entrée même du cimetière. Un grand nombre de personnes – une centaine, selon les observateurs – accompagnaient dans son voyage à sa dernière demeure l'infortunée Olga, plusieurs d'entre elles vêtues de sombre et manifestant, surtout ses compagnes de travail, les visiteuses et « lavandières » d'Iquitos, une grande affliction sur leur visage. On put remarquer parmi la foule qui composait le cortège funèbre la totalité des femmes qui travaillent dans l'institution mal famée du fleuve Itaya, lesquelles, logiquement, manifestaient la plus grande douleur, versant des larmes à flots sous les voiles et les mantilles noires. Une note d'émotion et

de dramatisme fut mise par la présence au premier rang des six femmes qui vécurent avec feu la Brésilienne les graves événements de Nauta, au cours desquels elle perdit la vie, et même Luisa Cánepa, *alias* Gros-Lolos, qui, comme nos lecteurs le savent, reçut des blessures et des contusions assez sérieuses de la part des assaillants durant le triste événement (cf. p. 4 une récapitulation en détail de l'embuscade de Nauta et sa fin sanglante). Mais la plus grande surprise de l'ensemble des gens réunis là fut de voir descendre du fourgon funèbre, vêtu en uniforme de capitaine de l'Armée et avec des lunettes fumées, le promoteur chef du dénommé Service de Visiteuses, le très connu et peu apprécié M. Pantaleón Pantoja, dont jusqu'alors personne, du moins que nous sachions au journal, ne connaissait la qualité d'officier de l'Armée de terre. Ce qui, bien entendu, provoqua des commentaires divers dans le public.

Lorsqu'on le descendit du fourgon, on put remarquer que le cercueil avait la forme d'une croix, comme c'est l'habitude parmi les défunts qui de leur vivant appartinrent à la Confrérie de l'Arche, ce qui dut sembler étonnant à bien des gens, vu le soupçon que la mort de la Brésilienne était dû à des adeptes de cette secte religieuse, hypothèse qui, par ailleurs, a été énergiquement démentie par le grand prophète de l'Arche (cf. l'« Épître aux bons sur les méchants » du frère Francisco, que nous publions p. 3, col. 3 et 4). Le cercueil fut descendu du fourgon et porté jusqu'au cimetière sur les épaules du capitaine Pantoja en personne et de ses collaborateurs du mal aimé Service de Visiteuses : Porfirio Wong, connu sous le nom du Chinois au quartier de Belén, le quartier-maître M.P. Carlos Rodríguez Saravia (qui commandait le bateau *Eva* lorsque eut lieu l'attaque de Nauta), le sous-officier F.A.P. Alonso Pantinaya, *alias* Dingo, fameux ex-as de l'acrobatie aérienne, les recrues Sinforoso Caiguas et Palomino Rioalto et l'infirmier Virgilio Pacaya. Les cordons du poêle, sur lequel se trouvait une orchidée élégante et solitaire, étaient tenus par la célèbre Leonor Curinchila, *alias* Chuchupe, et diverses pupilles de ce centre de mauvaise vie du fleuve Itaya, Sandra, Viruca, Pitchoune, Pilou et d'autres, et le populaire Juan Rivera, *alias* Choupette, qui arborait les bandages et les traces des nombreuses blessures qu'il avait reçues en essayant de repousser, avec une bravoure typiquement lorétane, l'agression de Nauta. Les cordons du poêle étaient tenus aussi par deux dames d'un certain âge et d'origine humble, visiblement affectées, qui refusèrent de donner leur nom et d'indiquer leur lien avec la victime, et que certaines rumeurs rattachaient à la famille

d'Olga Arellano Rosaura, lesquelles préféraient dissimuler leur identité à cause des activités peu recommandables auxquelles se consacrait de son vivant la jeune crucifiée. Dès que le cortège fut aligné de la façon que nous avons indiquée, à un signe du capitaine Pantoja le lieutenant Luis Bacacorzo, d'une voix martiale, donna aux soldats du détachement l'ordre de *Présentez, armes !* ce qu'ils firent sur l'instant avec grâce et élégance. Ainsi, sur les épaules de ses collègues et amis et entre une double rangée de fusils qui lui rendaient les honneurs, entra au cimetière général d'Iquitos la malheureuse Brésilienne qui perdit la vie à peu de distance d'où naît notre fleuve-mer. Le cercueil fut porté jusqu'au petit podium, près du Monument aux Morts pour la Patrie, où une plaque accueille le visiteur avec cette apostrophe funèbre : « ENTRE, PRIE, REGARDE AVEC TENDRESSE CETTE DEMEURE ; IL SE PEUT QUE CE SOIT TA DERNIÈRE DEMEURE. » Là, donnant des signes d'inexplicable mauvaise humeur et d'ennui, qui ne manquèrent pas d'être critiqués par l'assistance, se trouvait l'ex-aumônier de l'Armée et curé en titre chargé du cimetière d'Iquitos, le père Godofredo Beltrán Calila. Le prêtre dit avec une rapidité exagérée les prières funèbres, il ne prononça aucun sermon, comme on l'attendait, et quitta les lieux sans attendre la fin de la cérémonie. L'acte religieux terminé, le capitaine Pantaleón Pantoja, se plaçant devant le cercueil de la malheureuse Olga Arellano Rosaura, prononça l'éloge funèbre que nous reproduisons ailleurs dans ce journal (cf. p. 3, col. 1), ce qui amena les funérailles au paroxysme du pathétisme et de la sensibilité, le capitaine Pantoja se voyant interrompu, à plusieurs moments, par ses propres sanglots, lesquels étaient accompagnés, comme de tristes échos, par ceux des collaborateurs mentionnés et plusieurs filles présentes.

Immédiatement après, le cercueil fut de nouveau porté sur les épaules des mêmes, tandis que d'autres personnes, en majorité des visiteuses et des « lavandières », se relayaient pour tenir les cordons du poêle. Le cortège parcourut ainsi le cimetière jusqu'à l'extrémité sud, où, au Pavillon de Santo Tomás, quartier 17, niche supérieure, reposera la dépouille de la disparue. L'installation du cercueil et la pose de la pierre (où l'on lit simplement, en lettres dorées : *Olga Arellano Rosaura, appelée la Brésilienne (1936-1959) : ses compagnons éplorés*) provoquèrent de nouvelles effusions de peine et de douleur pour cette perte cruelle, de nombreuses femmes ayant éclaté en sanglots inconsolables. Après un *Pater* et un *Ave* qui furent dits, sur la suggestion de Leonor Curinchila, *alias*

Chuchupe, pour la santé éternelle de la Lorétane disparue, le cortège se dispersa. L'assistance commençait à regagner son domicile, quand survint une pluie soudaine, comme si le ciel avait voulu s'associer soudain au deuil. Il était midi.

**Éloge funèbre du capitaine Pantaleón Pantoja
à l'enterrement de la belle Olga
Arellano, la visiteuse crucifiée à Nauta**

Nous reproduisons ci-dessous, en le jugeant de l'intérêt de nos lecteurs pour sa sincérité déchirante et ses étonnantes révélations, l'éloge funèbre prononcé aux obsèques de la victime Olga Arellano Rosaura, alias la Brésilienne, par celui qui fut son ami et son chef, le très célèbre don Pantaleón Pantoja, et qui s'est révélé depuis hier, à la surprise générale, capitaine d'intendance de l'Armée péruvienne.

REGRETTÉE Olga Arellano Rosaura, très chère et aimée Brésilienne, comme nous t'appelions tendrement nous tous qui te connaissions ou te fréquentions dans le labeur quotidien :

Nous avons revêtu notre glorieux uniforme d'officier de l'Armée du Pérou, pour venir t'accompagner à ce qui sera ta dernière demeure sur terre, parce que notre devoir était de proclamer aux yeux du monde, le front haut et en pleine conscience de notre responsabilité, que tu étais tombée comme un valeureux soldat au service de ta Patrie, notre cher Pérou. Nous sommes venus ici pour montrer sans honte et avec orgueil que nous étions tes amis et supérieurs, que nous nous sentions très honorés de partager avec toi la tâche que le destin nous avait assignée, et qui était de servir, de façon nullement facile et plutôt hérissée de difficultés et de sacrifices (comme tu l'as éprouvé, noble amie, dans ta propre chair), nos compatriotes et notre pays. Tu es une malheureuse martyre de l'accomplissement du devoir, une victime de la grossièreté et de la vilenie de certains hommes. Les lâches qui, possédés par le démon de l'alcool, les bas instincts de la lascivité ou le fanatisme le plus satanique, se sont postés au Ravin du Cacique Cocama, aux environs de Nauta, pour, au moyen de la basse tromperie et du vil mensonge, arraisonner comme des pirates notre transporteur fluvial *Eva* et

ensuite assouvir avec une brutalité bestiale leurs désirs incléments, ne savaient pas que ta beauté, qui excitait leurs bas instincts, tu l'avais consacrée avec une exclusivité généreuse aux vaillants soldats du Pérou.

REGRETTÉE Olga Arellano Rosaura, inoubliable Brésilienne : ces soldats, *tes* soldats, ne t'oublient pas. En ce moment même, dans les coins les plus sauvages de notre Amazonie, dans les vallées où règne en maître l'anophèle paludique, dans les clairières les plus écartées de la forêt, là où l'Armée péruvienne s'est installée pour manifester et défendre notre souveraineté, et là où tu n'hésitais pas à te rendre, sans te soucier des insectes, des maladies et de l'inconfort, venant offrir ta beauté et ta joie franche et contagieuse aux sentinelles du Pérou, il y a des hommes qui se souviennent de toi avec des larmes dans les yeux, et le cœur gros de colère envers tes sadiques assassins. Ils n'oublieront jamais ta sympathie, ta grâce malicieuse, et ta façon si particulière de partager avec eux les servitudes de la vie militaire qui, grâce à toi, devenaient pour nos soldats, pour notre troupe, plus agréables et plus supportables.

REGRETTÉE Olga Arellano Rosaura, inoubliable Brésilienne, comme on te surnommait pour avoir vécu dans ce pays frère où te menèrent tes jeunes inquiétudes, quoique à vrai dire il n'y eût en toi pas une seule goutte de sang ni un seul cheveu qui ne fussent péruviens :

Tu dois savoir que, avec les soldats mélancoliques, disséminés en long et en large en Amazonie, te pleurent aussi et se souviennent tes compagnes et compagnons de travail du Service de Visiteuses pour Garnisons, Postes Frontières et Assimilés, au centre logistique duquel au bord du fleuve Itaya tu fus toujours une fleur luxueuse qui l'enrichissait et le parfumait, nous qui toujours t'avons admirée, respectée et aimée pour ton sens du devoir, ta bonne humeur infatigable, ton grand esprit de camaraderie et de collaboration et tant d'autres vertus qui t'honoraient. Au nom d'eux tous je veux te dire, en retenant mes larmes, que ton sacrifice n'aura pas été vain : ton sang encore jeune, sauvagement répandu, sera le lien sacré qui nous unira à partir de maintenant avec plus de force et l'exemple qui nous guidera et nous stimulera chaque jour pour accomplir notre devoir avec la perfection et le désintérêt qui te caractérisaient. Et finalement, en mon nom personnel, laisse-moi te remercier profondément, le cœur sur la main, pour toutes ces preuves d'affection et de compréhension, pour tous ces enseignements intimes que je n'oublierai jamais.

REGRETTÉE Olga Arellano Rosaura, inoubliable Brésilienne :

REPOSE EN PAIX

Chronique de l'attaque de Nauta

LE CRIME DU RAVIN DU
CACIQUE COCAMA,
MINUTE PAR MINUTE :
SON CORTÈGE DE SANG,
PASSION, SADISME NÉCROPHILE
ET INSTINCTS DÉBRIDÉS

N.D.L.R. : El Oriente tient à remercier tout particulièrement le colonel de la Garde civile Juan Amézaga Riofrío, chef de la V^e Région de la Police et l'Inspecteur supérieur de Loreto de la Police judiciaire du Pérou (P.J.P.), Federico Chumpitaz Fernández, qui ont sous leur responsabilité mené l'enquête sur les tragiques événements de Nauta, et nous ont très aimablement accordé, en nous sacrifiant bien des minutes de leur temps précieux, toute l'information disponible jusqu'à présent sur cet événement.

Nous tenons à souligner l'attitude de coopération avec la presse libre et démocratique de ces éminents chefs de la Police, sur lesquels d'autres autorités départementales devraient prendre exemple.

La conspiration de Requena

À mesure que progresse l'enquête sur les événements de Nauta des éléments nouveaux sont découverts qui modifient les premières versions diffusées par la presse écrite et radiophonique sur ce qui s'est passé. Ainsi, à chaque instant s'infirme la thèse selon laquelle l'attaque de Nauta et la mort et crucifixion d'Olga Arellano Rosaura, *alias* la Brésilienne, seraient un rite de « sacrifice et purification par le sang » ordonné par la Confrérie de l'Arche, secte dont les sept prévenus auraient été les instruments. De

sorte que la fougueuse campagne de notre collègue, Germán Láudano Rosales, dans son émission La Voix d'El Sinchi défendant la Confrérie de l'Arche et repoussant comme fausse l'accusation des délinquants d'avoir obéi aux ordres du frère Francisco, se trouve de plus en plus près de la vérité. L'hypothèse d'El Sinchi selon laquelle cette accusation est un stratagème des détenus afin d'atténuer leur culpabilité semble confirmée par les faits. De même les premiers interrogatoires auxquels ont été soumis à Iquitos les prévenus – qui sont arrivés hier dans cette ville, par voie fluviale, en provenance de Nauta, où ils étaient restés détenus depuis le 2 janvier – ont également permis aux autorités de la Garde civile et de la P.J.P. d'écarter l'autre hypothèse qui circulait, selon laquelle l'attaque de Nauta aurait été le produit de l'inspiration du moment et le fruit des mauvais conseils de l'alcool, et de vérifier que sans aucun doute elle fut planifiée bien longtemps à l'avance dans ses moindres et macabres détails. Tout commença, semble-t-il, quelque quinze jours avant la date fatidique, lors d'une réunion sociale – et non religieuse, comme il avait été dit –, célébrée avec la plus grande innocence, entre un groupe d'amis du vaillant village de Requena. La fête aurait eu lieu le 14 décembre passé, chez l'ex-maire de la localité, Teófilo Morey, à l'occasion de l'anniversaire de ses cinquante-quatre ans.

Au cours du banquet, auquel assistèrent tous les inculpés (c'est-à-dire : Artidoro Soma, 23 ans ; Nepomuceno Quilca, 31 ans ; Caifás Sancho, 28 ans ; Fabio Tapayuri, 26 ans ; Fabriciano Pizango, 32 ans et Renán Márquez Curichimba, 22 ans), l'alcool coula abondamment et ils se trouvèrent tous en état d'ébriété. C'est au cours de ce repas que l'ex-maire Teófilo Morey lui-même, individu fort connu à Requena pour ses instincts sensuels, son goût de la bonne chère et des boissons spiritueuses et autres choses du même tonneau, lança – selon la déclaration de quelques coaccusés – l'idée de tendre une embuscade à un convoi de visiteuses, quand il se rendrait à quelque campement militaire, afin de jouir par la force des charmes des brebis égarées. (Comme nos lecteurs s'en souviendront, en un premier temps les assaillants affirmèrent que l'idée de l'attaque avait surgi au cours d'une messe nocturne de l'Arche de Requena où l'on tira au sort sept « frères » pour exécuter la mission décidée par tous les présents à la cérémonie, plus d'une centaine, à ce qu'ils dirent.) L'idée fut accueillie avec approbation et enthousiasme par les autres inculpés. Tous ont reconnu que le thème des visiteuses était fréquent dans leur vie et dans leurs

réunions et qu'ils avaient envoyé plusieurs fois des protestations écrites aux hauts commandements militaires, leur demandant d'autoriser ces femmes de mauvaise vie à recevoir une clientèle civile dans les villages amazoniens qu'elles parcouraient, et qu'ils avaient même dépêché une fois une commission avec d'autres jeunes de Requena au bureau du chef de la base navale de Santa Isabel, proche de ce village, afin de protester contre le monopole, selon eux abusif, des Forces armées sur ces expéditions de filles.

Dans ces conditions on comprend que la suggestion de l'ex-maire Morey, leur proposant de leur fournir l'occasion de réaliser leurs désirs contenus, fut reçue avec joie et véritable frénésie par les détenus. Il n'a pas encore été possible de déterminer si les sept conjurés étaient des disciples du frère Francisco et assistaient fréquemment aux rites clandestins de l'Arche de Requena, comme ils l'ont dit, ou si cela est totalement faux comme l'ont affirmé divers apôtres de la secte, au moyen de communiqués envoyés à la presse depuis leurs cachettes, et l'a confirmé le frère Francisco lui-même (cf. p. 3, col. 3 et 4). Durant cette même fête, dit-on, les sept amis tracèrent les premiers plans et décidèrent de perpétrer leur forfait loin de Requena, pour ne pas compromettre le renom de leur village et pour brouiller les pistes des autorités en cas d'enquête. Ils décidèrent également de se renseigner sur les dates d'arrivée des prochains convois de visiteuses à Nauta ou Bagazán, dont ils considérèrent les abords comme les plus propices à leurs agissements. L'ex-maire Morey lui-même se proposa de vérifier les bonnes dates, grâce aux relations qu'il avait gardées, à cause de sa charge municipale, avec les officiers de la base de Santa Isabel.

Et mettant aussitôt la main à la pâte, les accusés perfectionnèrent leur plan au cours de deux ou trois réunions postérieures. Teófilo Morey réussit, effectivement, à soutirer par ruse au lieutenant de vaisseau Germán Urioste qu'un convoi fluvial de six visiteuses, en provenance d'Iquitos, allait se rendre aux premiers jours de janvier aux postes de Nauta, Bagazán et Requena, l'arrivée au premier de ces points étant fixée au 2 sur le coup de midi. Réunis à nouveau chez l'ex-maire, les sept individus mirent la dernière main à leur projet criminel, décidant de tendre l'embuscade au convoi aux alentours de Nauta, pour faire croire aux victimes et à la police que les auteurs du forfait sexuel étaient des habitants de cette localité historique. C'est, semble-t-il, à ce moment qu'ils auraient conçu l'idée de laisser comme fausse piste aux abords du lieu de l'embuscade une croix avec un animal cloué, pour faire croire que l'opération était l'œuvre des

« frères » de l'Arche de Nauta. À cet effet, ils se munirent des clous et marteaux indispensables, sans se douter – ainsi l'affirment-ils – que le hasard allait terriblement favoriser leurs plans en leur offrant non pas un animal à clouer mais le corps d'une jeune et belle fille. Les sept individus décidèrent de se partager en deux groupes et de donner chacun une explication différente à leurs familles et connaissances pour s'absenter de Requena. C'est ainsi qu'un groupe comprenant Teófilo Morey, Artidoro Soma, Nepomuceno Quilca et Renán Márquez Curichimba quitta le village le 29 décembre sur un canot à moteur hors-bord, propriété du premier, faisant croire à tout le monde qu'ils se dirigeaient vers le lac de Carahuite, où ils pensaient passer les fêtes de fin d'année en s'adonnant à la pêche à l'alose et à la gamitana. L'autre groupe, composé de Caifás Sancho, Fabio Tapayuri et Fabriciano Pizango, ne partit que le 1^{er} janvier à l'aube, sur un glisseur qui appartenait au dernier, assurant à leurs amis qu'ils allaient chasser en direction de Bagazán, où on avait récemment découvert, rôdant non loin du village, un troupeau de jaguars.

Ainsi qu'ils l'avaient prévu, les deux groupes descendirent le fleuve vers Nauta, passant sans s'arrêter devant ce village, tout comme ils l'avaient fait devant Bagazán, car leur objectif était d'atteindre, sans être vus, un point situé à quelque trois kilomètres en aval des sources de l'Amazone, notre grand fleuve-mer, c'est-à-dire au Ravin du Cacique Cocama, dénommé ainsi à cause de la légende selon laquelle en cet endroit, les jours de grande pluie, on aperçoit flottant près de la rive le fantôme du célèbre cacique cocama don Manuel Pacaya qui, un certain 30 avril 1840, fondait au confluent des fleuves Marañón et Ucayali le village progressiste de Nauta. Les sept inculpés avaient choisi cet endroit, malgré la crainte qu'inspirait à certains la superstition mentionnée, parce que l'abondante végétation qui couvre une partie du lit du fleuve était particulièrement adaptée à leur propos de passer inaperçus. Les deux groupes se rencontrèrent au Ravin du Cacique Cocama au soir du 1^{er} janvier, campant là dans un marigot et improvisant cette nuit-là une petite fête. Car ils avaient voyagé non seulement avec des revolvers, des carabines, des clous et des couvertures pour dormir, mais aussi avec chacun une bouteille d'anisette et de bière, ce qui leur permit de s'enivrer, tandis que, sans doute très excités et volubiles, ils s'extasiaient en pensant au lendemain qui allait voir devenir réalité leurs machinations malades et leurs désirs malsains.

Piraterie au Ravin du Cacique Cocama

Très tôt le matin, les sept individus surveillèrent, grimpés aux arbres, les eaux de l'Amazone. Pour cela ils s'étaient munis de jumelles qu'ils se passaient de main en main. Ils restèrent ainsi une bonne partie du jour, car ce n'est qu'à quatre heures de l'après-midi que Fabio Tapayuri aperçut au loin les couleurs vert-rouge de l'*Eva* qui remontait les eaux ocre du fleuve-mer avec son chargement convoité. Immédiatement, les individus mirent à exécution leur plan astucieux. Tandis que quatre d'entre eux – Teófilo Morey, Fabio Tapayuri, Fabriciano Pizango et Renán Márquez Curichimba – dissimulaient le hors-bord dans la végétation de la rive et restaient cachés là, Artidoro Soma, Nepomuceno Quilca et Caifás Sancho montaient dans le glisseur et avançaient vers le centre du courant pour interpréter leur astucieuse comédie. Glissant lentement ils s'approchèrent de l'*Eva* en même temps que Soma et Quilca commençaient à faire des gestes et à pousser des cris en demandant de l'aide pour Caifás Sancho et disant qu'ils avaient un besoin urgent de secours médical pour une piqure de vipère. Le quartier-maître Carlos Rodríguez Saravia, en entendant crier les individus, fit arrêter les machines et monter le malade à bord (car il dispose d'une pharmacie) dans le but louable de secourir le simulateur Caifás Sancho.

À peine les trois individus réussirent-ils au moyen de cette ruse à se trouver à bord qu'ils mirent bas leur masque pacifique, sortirent leurs revolvers qu'ils portaient cachés et sommèrent le quartier-maître Rodríguez Saravia et ses quatre hommes de leur obéir en tout. Tandis qu'Artidoro Soma obligeait le groupe des six visiteuses (Luisa Cánepa, Gros-Lolos ; Juana Barbichi Lu, Sandra ; Eduviges Lauri, Eduviges ; Ernesta Sipote, Loreta ; Maria Carrasco Lunchu, Flor, et la malheureuse Olga Arellano Rosaura, la Brésilienne) et Juan Rivero, Choupette, qui commandait le groupe, à rester enfermés dans une cabine, Nepomuceno Quilca et Caifás Sancho, avec des insultes grossières et des menaces de mort, exigeaient de l'équipage de L'*Eva* de remettre en marche les moteurs et de diriger le bateau vers le Ravin, où se trouvait à l'affût le reste de la bande. C'est alors, tandis qu'on exécutait la manœuvre prescrite par les assaillants, que le rusé timonier Isidoro Ahuanari Leiva réussit grâce à un ingénieux mensonge (un besoin naturel de l'organisme) à quitter un moment le pont, entrer dans le

poste de radio et lancer un S.O.S. désespéré à la base de Nauta, laquelle, bien qu'elle ne comprit pas parfaitement le message, décida d'envoyer immédiatement en aval une barque avec un pilote et deux soldats pour voir ce qui arrivait à *L'Eva*. Le bateau, en attendant, s'était immobilisé au Ravin du Cacique Cocama, endroit stratégiquement choisi, car grâce à l'abondante broussaille il restait à moitié caché et il n'était pas facile de le reconnaître depuis le centre du courant, à cause des barques et des canots des pêcheurs qui parcourent notre fleuve-mer.

La lâche agression : viols et blessures

Avec une précision mathématique s'accomplissaient, l'une après l'autre, les étapes du plan machiavélique des délinquants. Une fois au Ravin du Cacique Cocama, les quatre hommes qui étaient restés à terre se précipitèrent à bord et, conjointement avec leurs compagnons de délit, ils attachèrent et bâillonnèrent avec la plus grande rudesse le quartier-maître Rodríguez Saravia et les quatre hommes d'équipage qu'ils enfermèrent en les poussant et les bousculant dans la soute du bateau, en disant à tout bout de champ qu'ils étaient là sur l'ordre de l'Arche pour faire un exemple en raison des activités coupables du Service de Visiteuses. Aussitôt les sept pirates, qui, selon le témoignage de leurs victimes, se trouvaient dans un état d'éthylisme élevé et de nervosité tremblante, se dirigèrent vers la cabine où ils avaient enfermé les visiteuses afin d'assouvir leurs désirs exacerbés. À cet instant se produisit le premier heurt sanglant. En effet, en devinant les intentions criminelles des individus, les femmes leur opposèrent une vive résistance, suivant l'exemple du brave Juan Rivera Choupette qui, sans reculer ni considérer sa petite taille et sa faiblesse physique, fonça sur les pirates à coups de tête et de pieds, leur reprochant leur mauvais procédé, mais malheureusement son action quichottesque ne dura pas longtemps car ceux-ci le frappèrent de la crosse de leurs revolvers, jusqu'à ce qu'il perdît connaissance et lui donnant des coups de pieds alors qu'il était par terre, le blessant au visage. La visiteuse Luisa Cánepa, *alias* Gros-Lolos, subit un sort pareil en voulant démontrer aussi beaucoup d'énergie et en faisant face aux ravisseurs comme un vrai homme, les griffant et les mordant jusqu'à ce que ceux-ci la frappent avec tant de férocité qu'elle en perdit connaissance. Une fois domptée la résistance des

femmes égarées, les pirates les obligèrent sous la menace de leurs revolvers et carabines à satisfaire leurs désirs vicieux, ce pourquoi chacun des assaillants choisit une victime, après une amorce de pugilat entre eux parce que tous aspiraient à la possession de l'infortunée Olga Arellano Rosaura, laquelle fut finalement cédée à Teófilo Morey en raison de son âge.

Fusillade et délivrance : mort de la belle visiteuse

Pendant que les sept individus célébraient au milieu de la violence leur grande orgie, la barque envoyée depuis la base de Nauta avait parcouru une bonne distance sur le fleuve sans trouver trace de l'*Eva* et elle se disposait à rentrer quand miraculeusement le rougeoiement du crépuscule permit d'apercevoir au loin, brillant parmi les arbres du Ravin du Cacique Cocama, les couleurs rouge et vert du bateau. La barque se dirigea immédiatement à sa rencontre, étant accueillie à la stupéfaction du groupe par une pluie de balles, l'une desquelles blessa à la cuisse gauche et au bas des fesses le simple soldat Felicio Tanchiva. Sitôt revenus de leur stupeur les soldats répliquèrent au feu, une fusillade éclatant alors qui dura quelques minutes et au cours de laquelle tomba mortellement blessée – par des balles des soldats, selon ce qu'a déterminé l'autopsie – Olga Arellano Rosaura, *alias* la Brésilienne. Voyant qu'ils se trouvaient en état d'infériorité, les soldats décidèrent de retourner à Nauta pour chercher du renfort. Tandis que la patrouille s'éloignait, les délinquants, pris de panique par la mort survenue, manifestèrent une grande confusion. Le premier à réagir fut, semble-t-il, Teófilo Morey qui exhorta ses compères à garder leur calme, en leur indiquant que tandis que la patrouille gagnait Nauta ils avaient le temps non seulement de fuir mais, même, de compléter leur plan.

C'est alors que quelqu'un – on n'a pu savoir qui : Morey lui-même, selon les uns, Fabio Tapayuri, selon les autres – suggéra de clouer la Brésilienne au lieu d'un animal. Les délinquants mirent à exécution leur projet sanglant, jetant sur la berge le cadavre d'Olga Arellano et décidant, pour économiser du temps, de ne pas fabriquer une croix mais d'utiliser un arbre quelconque. Ils étaient occupés à leur ouvrage macabre quand quatre barques avec des soldats apparurent à l'horizon. Les délinquants prirent immédiatement la fuite en pénétrant dans le maquis. Seuls deux d'entre

eux – Nepomuceno Quilca et Renán Márquez Curichimba – purent être capturés aussitôt. En montant à bord de L'*Eva*, les soldats tombèrent sur un spectacle effrayant : des femmes terrorisées et à moitié nues qui couraient en proie à l'hystérie, les unes avec l'air d'avoir subi des sévices au visage et sur le corps (Gros-Lolos) et un peu plus loin, à quelques pas de la berge, le beau corps d'Olga Arellano Rosaura cloué sur le tronc d'un lupuna. Les balles avaient atteint la malheureuse au commencement de la fusillade, à des organes cruciaux tels que le cœur et le cerveau, ce qui entraîna sa mort instantanée. La malheureuse fut déclouée, enveloppée dans des couvertures et montée à bord, au milieu de l'horreur et des pleurs frénétiques des autres victimes.

Sitôt libérés, le quartier-maître Rodríguez Saravia et l'équipage alertèrent par radio Nauta, Requena et Iquitos sur ce qui venait d'arriver, mobilisant aussitôt tous les postes, les bases navales et les garnisons en une immense chasse aux cinq fuyards. Ils furent tous capturés en vingt-quatre heures. Trois d'entre eux – Teófilo Morey, Artidoro Soma et Fabio Tapayuri – tombèrent au crépuscule, dans les environs de Nauta, où ils essayaient de s'introduire subrepticement, après avoir parcouru, en déchirant leurs vêtements et en ensanglantant leur corps, plusieurs kilomètres de broussaille. Les deux autres – Caifás Sancho et Fabriciano Pizango – furent capturés aux premières heures de la matinée, quand ils remontaient l'Ucayali sur une barque volée au port de Nauta. L'un d'eux, Caifás Sancho, était sérieusement blessé, une balle lui ayant arraché une partie de la bouche.

Les victimes de l'agression furent transportées à Nauta où Luisa Cánepa et Choupette reçurent les soins nécessaires, manifestant tous deux beaucoup de courage et de force d'âme dans leur douloureuse situation. Les premières déclarations des victimes sur la terrible expérience qu'ils venaient de subir furent enregistrées là même. Le corps de la malheureuse Olga Arellano Rosaura ne put être ramené à Iquitos que le 4, à cause de l'enquête judiciaire, et de ce fait par air, dans l'hydravion *Dalila*, s'étant déplacé à Nauta pour accompagner les restes et faire les premières recherches celui qui était encore seulement *monsieur* Pantaleón Pantoja. Les autres visiteuses regagnèrent Iquitos par voie fluviale, sur le bateau *Eva*, lequel ne subit pas d'avaries importantes durant l'attaque, tandis que les sept détenus restèrent deux jours de plus à Nauta et furent soumis à des interrogatoires très poussés de la part des autorités. Hier, sous bonne escorte, ils arrivèrent

à Iquitos en hydravion des F.A.P. et ils se trouvent actuellement dans les cachots de la prison centrale de la rue Sargento Lores où, sans doute, ils resteront encore pas mal de temps, à cause de leur comportement de voyous.

AGITÉE ET SCANDALEUSE,
TELLE FUT LA VIE
DE LA VISITEUSE DÉFUNTE

Elle naquit le 17 avril 1936, au hameau alors retiré de Nanay (il n'y avait pas encore la route qui relie la station balnéaire à Iquitos), fille de doña Hermenegilda Arellano Rosaura et de père inconnu. Elle fut baptisée le 8 mai de la même année dans l'église de Punchana, avec le prénom d'Olga et les deux noms patronymiques de sa mère. Celle-ci exerçait à Nanay, selon ce que racontent des personnes de son quartier qui se souviennent d'elle, plusieurs métiers, comme employée de maison à la base navale de Punchana et dans divers bars et restaurants du coin, places d'où on la renvoyait toujours à cause de son amour de la boisson, au point que, dit-on, il était fréquent de voir passer la silhouette zigzagante de Pocharde Hermes, comme on la surnommait, parcourant le quartier entre les rires des gens et suivie de sa petite fille Olguita.

Quand la fille devait avoir huit ou neuf ans, Pocharde Hermes heureusement disparut de Nanay abandonnant la pauvre enfant qui fut recueillie charitablement par les Adventistes du Septième Jour dans leur petit orphelinat à l'angle des rues Samanez Ocampo et Napo, où ne reste aujourd'hui que l'église. Dans cette institution, la pauvre enfant qui jusqu'alors avait été élevée comme un petit animal sauvage, dans la crasse et l'ignorance, apprit à lire, à écrire et à compter, et mena une vie modeste mais saine et irréprochable, réglée par les sévères préceptes moraux de cette église. (« Ils ne devaient pas être aussi solides qu'on le dit, ces préceptes, à en juger par les états de service de la demoiselle », commenta l'un de nos collaborateurs, avec sa sévérité caractéristique, un prêtre catholique à l'ancienne lié à l'Armée, célèbre par la constante ironie de ses sermons contre les nombreuses églises protestantes établies à Iquitos et qui nous a demandé de ne pas révéler son nom.)

Le drame d'un jeune missionnaire

« Je m'en souviens très bien » – nous a dit, pour sa part, le pasteur adventiste, le Révérend Abraham MacPherson, qui dirigeait l'orphelinat dans les années où y résida la jeune Olga Arellano Rosaura. « C'était une brunette joyeuse, à l'intelligence rapide et à l'esprit vif, qui suivait docilement les prédications de ses zéloteurs et maîtres, et dont nous attendions beaucoup de bonnes choses. Ce qui la perdit fut, assurément, la grande beauté physique dont l'avait dotée la nature à partir de l'adolescence. Mais enfin prions pour elle et inspirons-nous de son cas pour corriger nos propres vies, au lieu de rappeler des choses tristes et amères qui ne servent à rien et ne conduisent à rien. » Le Révérend Abraham MacPherson fait allusion, en termes voilés, à un événement qui à cette époque fit beaucoup de bruit à Iquitos : la fugue sensationnelle de l'orphelinat des Adventistes du Septième Jour de la belle enfant de quinze ans qu'était alors Olguita Arellano Rosaura, avec un de ses zéloteurs, le jeune pasteur adventiste Richard Jay Pierce Jr., nouveau venu alors à Iquitos depuis sa terre lointaine, l'Amérique du Nord, pour faire ici ses premières armes de missionnaire. L'épisode finit tragiquement, comme s'en souviendront maints lecteurs d'*El Oriente*, car c'est à ce journal, déjà en ce temps-là le plus prestigieux d'Iquitos, que le missionnaire tourmenté adressa sa lettre d'excuses à l'opinion publique lorétane, avant de mettre fin à ses jours, désespéré de remords pour avoir succombé devant la beauté adolescente d'Olguita, en se pendait à un palmier d'eau, aux abords du hameau de San Juan (*El Oriente* publia intégralement la lettre, dans son langage mi-anglais mi-espagnol, le 20 septembre 1949).

Le toboggan de la vie dissolue

Après cette précoce et malheureuse aventure sentimentale, Olga Arellano Rosaura commença à rouler sur la pente des mauvaises habitudes et de la vie dissolue, pour laquelle elle était indiscutablement aidée par ses charmes physiques et son grand pouvoir de sympathie.

C'est ainsi que, dès cette époque, on aperçut souvent sa belle silhouette dans les boîtes de nuit d'Iquitos, comme le *Mau-Mau*, *La Selva* et le bouge

disparu *Le Panier fleuri*, que les autorités durent fermer en son temps pour s'être avéré que ce bar, faisant honneur à son nom, était une maison de rendez-vous où perdaient leur vertu, de quatre à sept heures du soir, des fillettes des collèges d'Iquitos. Son propriétaire, le presque mythologique Humberto Sipa, *alias* le Morveux, qui passa quelques mois en prison, a fait ensuite une brillante carrière en cette sorte de commerce, comme il est notoire. Il serait fastidieux, par conséquent, de tracer l'itinéraire sentimental de la belle Olguita Arellano Rosaura, à qui dans ce temps-là la médisance et les commérages attribuaient d'innombrables protecteurs et de puissants amis, plusieurs d'entre eux mariés, avec lesquels la jeune fille n'hésitait pas à s'afficher en public. L'une de ces rumeurs invérifiables assure qu'Olguita fut expulsée d'Iquitos, discrètement, fin 1952, par don Miguel Torres Salamino, alors préfet du département, parce que la turbulente Olguita vivait le grand amour avec un fils du préfet, l'étudiant de l'école d'ingénieurs Miguelito Torres Saavedra, dont la mort, dans les eaux épaisses de la lagune de Quistococha, fut qualifiée par maints esprits de suicide, à cause des manifestations répétées de désespoir que le jeune homme laissait voir depuis le départ de sa maîtresse, quoique la famille démentît énergiquement cette rumeur. En tout cas, la remuante Olguita partit à la ville brésilienne de Manaus, et la seule chose qu'on sache d'elle c'est que, durant les années de son séjour là-bas, au lieu de corriger sa conduite elle l'aggrava en se consacrant en plein jour au commerce de ses charmes et exerça sans retenue dans des lieux tels que lupanars et maisons de rendez-vous le métier millénaire de la prostitution.

Retour à la Patrie

Rompue à cet indécent exercice et plus belle que jamais, Olga Arellano Rosaura, que le génie inventif du Loreto surnomma aussitôt la Brésilienne, revint il y a deux ans à son Iquitos natal, entrant presque immédiatement, grâce à l'enrôleur de femmes bien connu Porfirio le Chinois du quartier de Belén, dans le Service de Visiteuses, cette institution qui transporte des femmes de mauvaise vie, comme si c'étaient des pièces de bétail ou des articles de première nécessité, aux garnisons de la frontière. Mais, peu avant, l'incorrigible Olguita fut la protagoniste d'un autre scandale retentissant, en étant surprise au dernier rang du cinéma Bolognesi, à la séance du soir, occupée à de vilains attouchements et à des actes malséants,

avec un lieutenant de la Garde civile, qui dut être muté de Loreto à cause de cela. Il y eut même – nos lecteurs s’en souviendront – une tentative d’agression de la part de l’épouse de l’officier, qui se précipita sur la Brésilienne un jeudi de retraite aux flambeaux, toutes deux échangeant des insultes et des coups sur le gazon de notre Place d’Armes.

Olga Arellano Rosaura allait devenir bientôt, grâce à ses charmes physiques, la visiteuse vedette de l’enceinte mal famée du fleuve Itaya, et *L’amie intime* de l’administrateur-directeur de l’établissement, lequel jusqu’à hier n’était, croyions-nous ingénument, qu’un homme courant et banal, don Pantaleón Pantoja, et qui s’est avéré être, à la confusion et à la perplexité de beaucoup, rien moins que *capitaine* de notre Armée. Pour personne ce n’est un secret, dans cette ville, qu’il y avait un lien étroit et intime entre la belle défunte et monsieur, pardon, le capitaine *en activité* Pantoja, couple qu’il n’était pas rare de voir se promener tout sucre tout miel sur la Place du 28-Juillet s’embrassant fougueusement, à la tombée de la nuit, sur le Malecón Tarapacá. Cause involontaire de tragédies, on dit qu’Olguita Arellano Rosaura, la séduisante Brésilienne, fut la raison du départ d’Iquitos de l’épouse délaissée du capitaine Pantoja, drame familial navrant qui avait été révélé par un de nos collègues, éminent commentateur radiophonique de cette ville.

Fin tragique

Et nous arrivons ainsi au dénouement de cette vie, qui, encore en pleine jeunesse, trouva au crépuscule du second jour de l’année 1959, au Ravin du Cacique Cocama, aux environs de Nauta, une fin prématurée et épouvantable, sous des balles traîtresses qui, peut-être ensorcelées par sa beauté comme tant d’hommes, la préférèrent dans leur trajectoire mortifère, et sous les clous de quelques dégénérés ou fanatiques. Les nombreuses personnes qui se rendirent au local mal famé du fleuve Itaya, où les pompes funèbres *Modus vivendi* avaient dressé une chapelle ardente de première classe, pour assister à la veillée mortuaire d’Olga Arellano Rosaura, purent admirer en s’approchant du cercueil, intacte à travers le verre transparent, resplendissante sous les cierges funèbres, la beauté brune de la BRÉSILIENNE !

Primeur exclusive d'« El Oriente »

ÉPITRE AUX BONS
SUR LES MÉCHANTS
DU FRÈRE FRANCISCO

Nous publions à la suite, en primeur exclusive, un texte arrivé à notre Rédaction hier soir, et écrit de la propre main du très célèbre frère Francisco, prophète et chef suprême de la Confrérie de l'Arche, que la police de quatre pays recherche comme étant le cerveau pensant dissimulé derrière les crucifixions qui, depuis un certain temps, ensanglantent notre chère Amazonie. El Oriente est en mesure de garantir l'authenticité de ce document sensationnel.

Au nom du Père, de l'Esprit-Saint et du FILS QUI EST MORT SUR LA CROIX, je m'adresse à l'opinion publique de tout le Pérou et du monde, pour, avec la permission et l'inspiration des voix du ciel qui attend les BONS, démentir et repousser comme mauvaises, calomnieuses et dénuées de tout fondement, les accusations des MÉCHANTS qui prétendent mettre en cause les SŒURS ET FRÈRES DE L'ARCHE avec le viol, la mort et la postérieure CRUCIFIXION de M^{lle} Olga Arellano Rosaura, tristement survenus au Ravin du Cacique Cocama des environs de Nauta. Depuis mon refuge éloigné où je supporte la CROIX que le Seigneur a voulu me destiner, dans sa sagesse généreuse et infinie, en me maintenant loin des mains impies qui ne peuvent ni ne pourront jamais m'attraper ni m'éloigner du peuple croyant, saint, BONS, des Sœurs et des Frères, unis en copulation divine dans l'amour de Dieu et dans la haine du MAL, je lève ma main et, la remuant énergiquement de gauche à droite et de droite à gauche, je dis, joignant le cri au geste, NON ! Il n'est pas vrai que les Sœurs et les Frères de l'Arche, dont l'objectif est de faire le BIEN et de se préparer à monter au ciel quand le Père, l'Esprit-Saint et le FILS QUI EST MORT SUR LA CROIX décideront que ce monde plein de MÉCHANCETÉ et d'impiété finisse par le feu et par l'eau comme il est annoncé dans le livre BON de la Bible, ce qui adviendra très bientôt car ainsi me l'ont dit les voix que j'écoute et qui ne viennent pas de ce monde, aient

eu quelque chose à voir avec le crime qu'ont commis les MÉCHANTS et qui veulent nous l'attribuer pour dévier leurs fautes et rendre plus gros et plus pointus nos CLOUS et plus âpre le BOIS de nos CROIX. Aucun des accusés de la mort de M^{lle} Arellano n'a appartenu jamais à notre CONFRÉRIE de gens BONS, et n'a même assisté, en qualité de simple spectateur ou curieux, aux réunions qu'ont tenues les ARCHES de la région où ils ont vécu, c'est-à-dire celles de Nauta, Bagazán et Requena, comme me l'ont confirmé les BONS apôtres de ces Arches. On n'a jamais vu ces accusés présents corporellement aux réunions tenues pour rendre hommage au Père, à l'Esprit-Saint et au FILS QUI EST MORT SUR LA CROIX et pour demander pardon pour les péchés afin d'être avec l'âme lavée quand arrivera le MOMENT FINAL. Les Sœurs, les Frères ne tuent pas, ne violent pas, n'attaquent pas, ne volent pas et ne haïssent que la violence du MAL, comme leur a enseigné le ciel par ma bouche. On ne pourra jamais nous jeter au visage un seul acte contraire au BIEN et il n'est pas vrai que nous prêchions le crime comme nous l'imputent ceux qui nous poursuivent et nous obligent à nous cacher et à vivre comme des bêtes nuisibles au fond des forêts. Mais nous leur pardonnons parce que ce sont de simples esclaves obéissants entre les mains du ciel, qui les utilise comme des CROIX qui nous vaudront à nous l'immortalité de la gloire éternelle. Et la pauvre Olga Arellano, bien qu'elle n'ait pas encore écouté la parole, à partir de maintenant nous l'incorporons à nos prières et dès à présent nous rappellerons son souvenir avec celui de nos martyrs et saints qui nous voient, nous entendent, nous parlent, nous protègent et jouissent à très juste titre là-haut de la paix céleste auprès du Père, de l'Esprit-Saint et du FILS QUI EST MORT SUR LA CROIX.

FRÈRE FRANCISCO.

Note de la Rédaction

Effectivement, durant l'enterrement on a vu circuler au cimetière général d'Iquitos des images à l'effigie d'Olga Arellano Rosaura, semblables à celles qui existent des autres crucifiés de l'Arche, comme le célèbre enfant-martyr de Moronacocha et sainte Ignacia.

AGRESSION CONTRE JOURNALISTE LORÉTAN

(Éditorial d'*El Oriente*, 6 janvier 1959)

La publication, en primeur exclusive, dans notre édition d'hier, de l'« Épître aux bons sur les méchants », envoyée à notre rédaction depuis sa cachette secrète en quelque lieu de la forêt par le frère Francisco, leader et guide spirituel suprême des « croix » ou « frères » de l'Arche, a été le motif pour lequel notre directeur, le célèbre journaliste de renommée internationale Joaquín Andoa, a été l'objet d'une inqualifiable agression de la part des autorités policières du département de Loreto et est venu grossir la liste adipeuse des victimes de la liberté de presse. En effet, notre directeur a été convoqué hier matin par le colonel de la Garde civile Juan Amézaga Riofrío, chef de la V^e Région de Police (Loreto), et par l'inspecteur supérieur de Loreto de la Police judiciaire du Pérou (P.J.P.), Federico Chumpitaz Fernández. Ces autorités ont exigé de lui qu'il révélât de quelle manière le journal *El Oriente* avait obtenu la lettre du frère Francisco, individu recherché par la justice en tant qu'éminence grise des divers cas de crucifixion enregistrés en Amazonie. Notre directeur répondant respectueusement mais fermement que les sources d'information d'un journal constituent un secret professionnel et sont de ce fait aussi sacrées et inviolables que les révélations contenues dans une confession à un prêtre, les deux chefs de la police se sont répandus en injures d'une vulgarité sans précédent contre M. Joaquín Andoa, le menaçant, même, de châtiments corporels (« On va te botter les fesses » furent leurs paroles textuelles) s'il ne répondait pas à leurs questions. Comme notre Directeur refusait dignement de manquer à la déontologie professionnelle il fut enfermé dans un cachot du commissariat l'espace de huit heures, c'est-à-dire jusqu'à sept heures du soir où il fut relâché sur l'intervention du préfet du département en personne. La rédaction d'*El Oriente* tout entière, unie comme un seul homme pour la défense de la liberté de la presse, du secret professionnel et de l'éthique de l'information proteste contre cet abus commis contre un éminent intellectuel et journaliste lorétan et fait savoir qu'elle a envoyé des télégrammes dénonçant ce fait à la Fédération nationale des Journalistes du Pérou et à l'Association nationale des Journalistes du Pérou, nos plus hauts organes corporatifs dans ce pays.

LES ASSASSINS
DU RAVIN CACIQUE COCAMA

N'IRONT PAS AU TRIBUNAL MILITAIRE

Iquitos, le 6 janvier. – Une source bien informée et très proche de l'État-Major de la V^e Région militaire (Amazonie) a démenti ce matin les rumeurs persistantes qui circulaient à Iquitos selon lesquelles les sept agresseurs de Nauta seraient déférés à la justice militaire, selon une procédure sommaire. Selon cette source, les Forces armées n'ont réclamé à aucun moment qu'on leur confie le soin de juger et de sanctionner les délinquants, de sorte que ceux-ci restent soumis à la juridiction régulière de la justice civile.

L'origine de ce démenti a été, semble-t-il, une requête présentée aux instances supérieures de l'Armée par le capitaine d'intendance Pantaleón Pantoja – dont les fonctions ne sont que trop connues dans cette ville – afin que la juridiction militaire exige l'instruction du procès et le châtiment des responsables de l'agression de Nauta, en avançant l'argument selon lequel le bateau *Eva* et son équipage appartenaient à la Marine nationale et le convoi de filles faisait partie d'un organisme militarisé, ce qui serait le cas du discrédité Service de Visiteuses que cet officier dirige. Les Forces Armées auraient rejeté comme « étrange » – c'est le qualificatif employé par notre informateur – la requête du capitaine Pantoja, en indiquant que le transporteur *Eva* et son équipage, en étant victimes de l'agression, n'effectuaient aucun service militaire mais des tâches strictement civiles, et que le dénommé Service de Visiteuses n'est ni ne pourrait en aucun cas être une institution militarisée, mais une entreprise commerciale civile, qui a eu d'éventuels et seulement tolérés, mais jamais patronnés ni officialisés, contacts avec l'Armée. À cet égard, ajoute la même source, il est procédé actuellement, avec la discrétion nécessaire, à une enquête commandée par l'État-Major de l'Armée lui-même sur ce Service de Visiteuses, afin de tirer au clair son origine, sa composition, ses fonctions et ses bénéfices, de déterminer sa légalité et, le cas échéant, les responsabilités et les sanctions qui s'imposent.

— Ah ! tu es déjà levé, mon petit – passe une nuit agitée, dans son sommeil un cafard est mangé par une souris qui est mangée par un chat qui est mangé par un lézard qui est mangé par un jaguar qui est crucifié et dont la dépouille est mangée par des cafards, se lève à l'aube, traverse le salon dans l'obscurité en se tordant les mains, quand elle entend les six coups sonner frappe à la porte de la chambre de Panta M^{me} Leonor. Comment tu as encore remis ton uniforme ?

— Tout Iquitos m'a vu en uniforme, maman – s'aperçoit que sa vareuse a déteint et qu'il flotte dans son pantalon, se regarde dans différentes poses dans la glace et s'emplit de mélancolie Pantita. Cela n'a pas de sens de poursuivre ce mensonge de monsieur Pantoja.

— Ce serait à l'Armée à le décider, pas à toi – égare les clés de la cuisine, renverse le lait, se rappelle qu'elle a oublié le pain, ne peut empêcher le plateau de trembler dans ses mains M^{me} Leonor. Viens, prends au moins un peu de café. Ne pars pas avec l'estomac vide, ne fais pas ta mauvaise tête.

— C'est bon, mais seulement une demi-tasse – va très calmement à la salle à manger, pose son képi et ses gants sur la table, s'assoit, boit à petites gorgées Panta. Allez, embrasse-moi. Ne fais pas cette tête, ma petite maman, tu me communique ton angoisse.

— Toute la nuit j'ai fait des cauchemars horribles – s'écroule dans un fauteuil, porte sa main à sa bouche, a la voix grippée et tourmentée M^{me} Leonor. Et maintenant qu'est-ce qui va t'arriver, Panta ? Qu'allons-nous devenir ?

— Il ne va rien arriver – sort quelques sols de son portefeuille, les glisse dans la robe de chambre de M^{me} Leonor, ouvre une persienne, voit des gens

qui se rendent au travail, le mendiant aveugle du coin déjà installé avec sa sébile et sa flûte Panta. Et en plus s'il arrive quelque chose, je m'en moque.

— Avez-vous entendu la radio ? – saute de stupeur sur la banquette du taxi, entend s'exclamer le chauffeur et répète ce n'est pas possible, quel malheur, paie, descend, entre à Pantiland en faisant claquer la porte, hurle Iris. On a attrapé le frère Francisco ! Il était caché au fleuve Napo, près de Mazán. Ça me fait une peine, qu'est-ce qu'ils vont lui faire ?

— Je ne regrette rien de ce que j'ai fait – voit sortir de chez lui le marbrier et le mari d'Alicia, voit passer des voitures, des enfants en uniforme portant des livres, une petite vieille qui propose des billets de loterie, se sent étrange, boutonne sa vareuse Panta. J'ai agi selon ma conscience et c'est aussi le devoir d'un soldat. Je tiendrai tête à tout. Aie confiance en moi, maman.

— Je l'ai toujours eue, mon petit – le brosse, le frotte, l'arrange, ouvre les bras, l'embrasse, le serre, regarde les moustachus du vieux portrait M^{me} Leonor. Une foi aveugle en toi. Mais avec cette histoire je ne sais plus quoi penser. Tu es devenu fou, Panta. T'habiller en militaire pour prononcer un discours à l'enterrement d'une p... Ton père, ton grand-père auraient-ils fait une chose comme ça ?

— Maman, je t'en prie, ne rabâche pas toujours la même chose – voit se saluer la vendeuse de billets de loterie et l'aveugle, voit un homme marcher en lisant le journal, un chien uriner d'abondance, fait demi-tour et avance vers la porte Panta. Je croyais t'avoir dit qu'il était formellement interdit d'aborder plus jamais ce thème.

— C'est bon, je me tais, moi oui je sais obéir à mes supérieurs – lui donne sa bénédiction, lui dit au revoir sur le trottoir, retourne à sa chambre, s'étend sur le lit secouée de sanglots M^{me} Leonor. Dieu veuille que tu ne t'en repentes pas, Panta. Je prie pour que ça n'arrive pas, mais cette chose énorme que tu as faite va nous attirer des histoires, j'en suis sûre.

— Bon, dans un certain sens oui, du moins moi – sourit à peine, passe entre les familles entassées à la porte de la prison attendant l'heure de la visite, écarte un enfant qui vend des tortues, des petits singes le lieutenant Bacacorzo. J'ai perdu la promotion qui me revenait cette année, il n'y a aucun doute là-dessus. Mais enfin, la chose est faite et on ne peut faire marche arrière.

— C'est moi qui vous ai ordonné d'amener le détachement, moi qui vous ai ordonné de rendre les honneurs à cette pauvre femme – se penche pour refaire le nœud de sa chaussure, distingue à la porte de la Banque amazonique la devise « L'argent de la forêt pour la forêt » le capitaine Pantoja. J'en suis entièrement responsable, moi seul. C'est ce que je rappelle au général Collazos dans cette lettre et c'est ce que je vais dire personnellement à Scavino. Vous n'avez rien à vous reprocher, Bacacorzo : le règlement est très clair.

— On l'a trouvé qui dormait – s'assoit dans son hamac Sinforoso Caiguas, parle au centre d'un cercle de visiteuses Pénélope. Il s'était fabriqué une petite cabine avec des branches et des feuilles, il passait ses journées à prier, il ne mangeait rien de ce que lui apportaient les apôtres. Seulement des racines, des petites herbes. C'est un saint, c'est un saint.

— À vrai dire, je n'aurais pas dû vous obéir – enfonce ses mains dans ses poches, entre au glacier *El Paraiso*, commande un petit crème, entend le capitaine Pantoja lui demander n'est-ce pas là le professeur, le sorcier ? répond lui-même le lieutenant Bacacorzo. Entre nous, ce que vous me demandiez était d'une magistrale stupidité. Une personne avec une once de bon sens aurait été dire à Scavino ce que vous vouliez faire, pour qu'il vous en empêche. Peut-être maintenant m'en seriez-vous reconnaissant, mon capitaine.

— C'est trop tard pour se lamenter – entend le professeur conseiller à une dame si tu veux que ton nouveau-né ne tarde pas à parler écrase-lui des grains de maïs dans la bouche le capitaine Pantoja. Si vous pensiez ainsi, pourquoi diable ne l'avoir pas fait, Bacacorzo ? Vous m'auriez soulagé des remords que je vais avoir si l'on ne vous donne pas votre troisième ficelle par ma faute.

— Parce que je n'ai même pas une once de bon sens – se touche le front, boit son café crème, paie, écoute le professeur recommander à sa cliente et si la vipère mord ton petit tu le soignes avec des biberons de fiels de majaz, sort dans la rue le lieutenant Bacacorzo. Ma femme me le dit toujours. Pour parler sérieusement, je vous ai vu si affecté par la mort de cette visiteuse que mon cœur s'est attendri.

— Le directeur d'*El Oriente* se tue à dire qu'il n'a pas dénoncé le Frère, il jure et pleure qu'il n'a rien dit à la police – arrive la dernière à Pantiland, annonce j'apporte des nouvelles, s'assoit dans le hamac, se renverse Coca.

C'est par plaisir, ils lui ont déjà brûlé son auto et ils lui brûlent presque son journal. S'il ne s'en va pas d'Iquitos, les « frères » vont le tuer. Vous croyez que M. Andoa connaissait la cachette du frère Francisco ?

— Et puis, cette idée de rendre les honneurs à une putain, précisément par son côté démentiel, me semblait si fascinante – lance un éclat de rire, marche entre les vendeurs ambulants et les boutiques débordantes du quartier Lima, remarque que le Bazar moderne a accroché un nouvel écriteau : « Articles réputés pour leur résistance et leur aspect mémorable » le lieutenant Bacacorzo. Je ne sais ce qui m'est arrivé, vous avez dû me passer votre délire.

— Il n'y a pas eu de délire du tout, ce fut une décision prise avec calme et raisonnement – donne un coup de pied sur une boîte de conserve, traverse l'asphalte, esquive une camionnette, foule l'ombre des jambosiers de la Place d'Armes le capitaine Pantoja. Mais c'est une autre histoire. Je vous promets de faire l'impossible pour éviter que cela vous nuise, Bacacorzo.

— Une bonne histoire à raconter à mes petits-fils, mais ils ne me croiront pas – sourit, s'appuie sur la Colonne des Héros, remarque que les noms sont effacés ou tachés par le caca des oiseaux le lieutenant Bacacorzo. Quoique oui, c'est à ça que servent les journaux. Savez-vous que je ne m'habitue pas à vous voir en uniforme ? On dirait que vous êtes une autre personne.

— Il m'arrive la même chose, je me sens tout chose. Trois ans c'est beaucoup – contourne la Banque de Crédit, crache devant la Maison de Fer, aperçoit le propriétaire de l'hôtel Impérial qui poursuit une jeune fille le capitaine Pantoja. Avez-vous déjà vu Scavino ?

— Non, je ne l'ai pas vu – regarde les fenêtres aux étincelants azulejos de l'État-Major, pénètre sur le Malecón Tarapacá, s'arrête pour voir sortir de l'hôtel des Touristes un groupe d'étrangers avec des appareils photo le lieutenant Bacacorzo. Il m'a fait dire que ma mission spéciale était terminée, c'est-à-dire mon travail avec vous. Je dois me présenter lundi à son bureau.

— Il vous reste quatre jours pour prendre des forces et vous préparer à essuyer la tempête – marche sur une peau de banane, observe les murs écaillés de l'antique collège San Agustín, l'herbe qui le dévore, pulvérise une famille de fourmis qui traînaient une feuille le capitaine Pantoja. De sorte que c'est notre dernier entretien officiel.

— Je vais vous raconter une histoire qui va vous faire rire – prend une cigarette près du Monument du Rotary Club, découvre sur l’esplanade du Malecón quelques fillettes jouant au volley le lieutenant Bacacorzo. Savez-vous ce que se disaient les gens qui nous voyaient tous les deux seuls et dans des endroits discrets ? Que nous étions des pédés, vous vous rendez compte ! Allons, vous ne riez même pas.

— Ils le détiennent à Mazán et ils ont entouré le village de soldats – est l’oreille collée à la radio, répète en criant ce qu’elle entend, court à l’embarcadère, désigne le fleuve Pitchoune. Tout le monde va à Mazán délivrer le frère Francisco. Vous avez vu ? Quelle quantité de barques, de vedettes, de radeaux. Regardez, regardez.

— Durant ces années de conversations semi-secrètes, j’ai pu vous apprécier beaucoup Bacacorzo – lui pose la main sur l’épaule, voit les collégiennes sauter, frapper le ballon, courir, sent des chatouilles à l’oreille, se gratte le capitaine Pantoja. Vous êtes l’unique ami que j’ai eu jusqu’à présent, dans cette situation si particulière qui a été la mienne. Je voulais que vous le sachiez. Et aussi que je vous suis très reconnaissant.

— Vous aussi, vous m’avez été sympathique dès le premier instant – consulte sa montre, arrête un taxi, ouvre la portière, monte, s’en va le lieutenant Bacacorzo. Et j’ai l’impression que je suis le seul à vous connaître tel que vous êtes. Bonne chance à l’État-Major, vous allez avoir du fil à retordre. Touchons-nous la main, mon capitaine.

— Avancez, on vous attendait – se lève, va à sa rencontre, ne lui donne pas la main, le regarde sans haine, sans rancœur, tourne mécaniquement autour de lui le général Scavino. Et avec l’impatience que vous imaginez. Allons, crachez-nous les justifications de votre exploit. Allons, une bonne fois dites-nous tout.

— Mes respects, mon général – claque les talons, salue, pense il ne semble pas furieux, c’est bizarre le capitaine Pantoja. Je vous prie de bien vouloir transmettre cette lettre à mes supérieurs, après l’avoir lue. J’y assume moi seul toute la responsabilité de ce qui s’est produit au cimetière. Je veux dire, le lieutenant Bacacorzo n’a pas la moindre...

— Halte-là, ne parlez pas de cet individu qui me soulève le cœur – reste immobile une seconde, lève une main, reprend sa promenade circulaire, élève légèrement la voix le général Scavino. Je vous interdis de le nommer en ma présence. Je le prenais pour un officier de confiance. Il devait vous

surveiller, vous freiner, et il a fini par être de votre bord. Mais je vous jure qu'il va regretter d'avoir conduit ce détachement à l'enterrement de la putain.

— Il n'a fait qu'obéir à mes ordres – reste en position de garde-à-vous, parle doucement, prononce lentement toutes les lettres le capitaine Pantoja. Je l'explique en détail dans cette lettre, mon général. C'est moi qui ai obligé le lieutenant Bacacorzo à conduire ce détachement au cimetière.

— Ne vous mettez à défendre personne, c'est vous qui avez besoin d'être défendu – se rassied, le considère avec un regard lent et triomphal, feuillette quelques journaux le général Scavino. Je suppose que vous avez déjà vu le résultat de votre bel acte. Vous avez dû lire ces coupures de presse, n'est-ce pas. Mais vous ne connaissez pas encore ceux de Lima, les éditoriaux de *La Prensa*, d'*El Comercio*. Tout le monde pousse des hauts cris à cause du Service de Visiteuses.

— Si l'on ne m'envoie pas de renforts, il peut arriver quelque chose de bien vilain, mon colonel – poste des sentinelles, fait mettre la baïonnette au canon, prévient les étrangers un pas de plus et je tire, manipule sa radio portative, s'effraie le lieutenant Santana. Laissez-moi transférer ce dingue à Iquitos. Il y a de plus en plus de gens qui débarquent ici et à Mazán nous sommes à découvert, vous savez bien. À tout moment ils peuvent tenter d'attaquer la cabane où je le détiens.

— Ne pensez pas que je cherche à me dérober à mes responsabilités, mon général – se met au repos, sent que ses mains transpirent, ne regarde pas les yeux mais la calvitie tachetée d'éphélides de Scavino, murmure le capitaine Pantoja. Mais permettez-moi de vous rappeler que les radios et les journaux avaient parlé du Service de Visiteuses avant l'épisode de Nauta. Je n'ai commis aucune indiscretion. Ma venue au cimetière n'a pas révélé l'existence du Service. Elle était bien connue de la rumeur publique.

— Alors vous montrer en officier de l'Armée, avec un cortège de prostituées et de maquereaux est un incident sans importance – se montre théâtral, compréhensif, bienveillant, même aimable le général Scavino. Alors rendre les honneurs militaires à une femme de petite vertu, comme s'il s'agissait...

— D'un soldat tombé en action – hausse le ton, fait un geste, un pas en avant le capitaine Pantoja. Je le regrette, mais c'est ni plus ni moins le cas de la visiteuse Olga Arellano Rosaura.

— Comment osez-vous élever la voix devant moi ! – rugit, rougit, vibre sur sa chaise, balaie sa table, se calme bientôt le général Scavino. Baissez-moi ce ton si vous ne voulez pas que je vous mette aux arrêts pour insolence. Avec qui merde croyez-vous parler ?

— Je vous présente mes excuses – recule, se met au garde-à-vous, fait claquer ses talons, baisse les yeux, murmure le capitaine Pantoja. Je regrette beaucoup, mon général.

— L'état-major voulait le retenir là-bas jusqu'à recevoir des ordres de Lima, mais si à Mazán ça tourne à l'aigre, d'accord, il vaut mieux l'expédier à Iquitos – consulte ses adjoints, étudie la carte, signe un bon pour le combustible aérien le colonel Máximo Dávila. Entendu, Santana, je vous envoie un hydravion pour tirer de là le prophète. Gardez la tête froide et tâchez que le sang ne soit pas versé.

— De sorte que les conneries de votre discours, vous les pensez vraiment – reprend contenance, sourire, supériorité, articule le général Scavino. Non, maintenant, je vous connais bien. Vous êtes un grand cynique, Pantoja. Croyez-vous que j'ignore que la fille était votre maîtresse ? Vous avez monté ce spectacle dans un moment de désespoir, de sentimentalisme, parce que vous l'aviez dans la peau. Et maintenant, bordel de merde, vous venez me parler de soldats tombés en action.

— Je vous jure que mes sentiments personnels pour cette visiteuse n'ont pas eu la moindre influence en cette affaire – rougit, sent ses joues s'empourprer, bégaye, s'enfonce les ongles dans la paume de ses mains le capitaine Pantoja. Si au lieu d'elle la victime avait été une autre, j'aurais procédé de la même manière. C'était mon obligation.

— Votre obligation ? – crie joyeusement, se lève, fait les cent pas, s'arrête devant la fenêtre, voit qu'il pleut à verse, que la brume cache le fleuve le général Scavino. Couvrir de ridicule l'Armée ? Jouer le rôle d'un fantoche ? Révéler qu'un officier fait du proxénétisme en gros ? C'était ça votre obligation, Pantoja ? Quel ennemi vous paie ? Parce que tout cela c'est du sabotage, c'est du travail de cinquième colonne.

— Qu'est-ce que je vous disais ? Je l'avais parié, les « frères » l'ont délivré – frappe dans ses mains, cloue une grenouille sur une croix en carton, s'agenouille, rit Lalita. Je viens de l'entendre, El Sinchi le disait à la radio. Ils allaient le mettre dans un avion pour le conduire à Lima, mais les

« frères » se sont jetés sur les soldats, ils l'ont délivré et ont fui dans la forêt. Ah, quel bonheur ! Vive le frère Francisco !

— Il y a à peine deux mois l'Armée a rendu les honneurs militaires au médecin Pedro Andrade, qui est mort en étant jeté à bas de son cheval, mon général – se rappelle, voit les vitres de la fenêtre criblées de gouttelettes, entend le tonnerre le capitaine Pantoja. Vous-même vous avez lu un éloge funèbre magnifique au cimetière.

— Cherchez-vous à insinuer que les putains du Service de Visiteuses sont sur le même plan que les médecins assimilés à l'Armée ? – entend frapper à la porte, dit entrez, reçoit un imprimé que lui tend une ordonnance, crie qu'on ne me dérange pas le général Scavino. Pantoja, Pantoja, revenez sur terre.

— Les visiteuses rendent un service aux Forces armées pas moins important que celui des médecins, des avocats ou des prêtres assimilés – voit serpenter un éclair entre des nuages plombés, attend et entend le fracas du ciel le capitaine Pantoja. Pardonnez-moi, mon général, mais c'est ainsi et je peux vous le démontrer.

— Heureusement que le curé Beltrán n'entend pas ça – se laisse tomber dans un fauteuil, feuillette l'imprimé, le jette dans la corbeille à papier, regarde le capitaine Pantoja mi-consterné mi-effrayé le général Scavino. Il serait tombé raide avec ce que vous venez de dire.

— Nos soldats et hommes de troupe donnent tous un meilleur rendement, sont plus efficaces et disciplinés et supportent mieux la vie dans la forêt depuis que le Service de Visiteuses existe, mon général – pense lundi prochain Gladycita va faire deux ans, est ému, chagriné, soupire le capitaine Pantoja. Toutes les études et les *surveys* que nous avons faits le prouvent. Et les femmes qui mènent à bien cette tâche avec une véritable abnégation, on ne leur a jamais reconnu ce qu'elles font.

— Alors ces sinistres plaisanteries vous y croyez vraiment – devient subitement nerveux, va d'un mur à l'autre, parle seul en faisant des grimaces le général Scavino. Vous croyez vraiment que l'Armée doit être reconnaissante aux putains de daigner baiser avec les soldats.

— Je le crois absolument, mon général – voit les trombes d'eau balayer la rue déserte, laver les toits, les fenêtres et les murs, voit que même les arbres les plus robustes se plient comme du papier le capitaine Pantoja. Je travaille avec elles, je suis témoin de ce qu'elles font. Je suis pas à pas leur

labeur difficile, courageux, mal rétribué et, comme on l'a vu, plein de dangers. Après l'affaire de Nauta, l'Armée avait le devoir de leur rendre un petit hommage. Il fallait leur remonter le moral de quelque manière.

— Je n'arrive même pas à me mettre en colère tant je suis stupéfait – se touche les oreilles, le front, la calvitie, secoue la tête, hausse les épaules, prend un air de victime le général Scavino. J'ai plutôt la sensation de rêver, Pantoja. Vous me faites sentir que tout est irréel, un cauchemar, que je suis devenu idiot, que je ne comprends rien à ce qui se passe.

— Il y a eu des coups de feu, des morts ? – s'effraie, joint les mains, prie, réunit les visiteuses, demande qu'on la console Gros-Lolos. Sainte Ignacia, qu'il ne soit rien arrivé à Faux Jeton. Oui, il y est, il a été à Mazán comme tout le monde pour voir le frère Francisco. Ce n'est pas qu'il soit « frère », mais par curiosité.

— Je pensais bien que cette initiative n'aurait pas l'agrément de mes supérieurs, aussi ai-je procédé sans consulter la voie hiérarchique – voit la pluie cesser, le ciel se dégager, devenir très verts les arbres, s'emplir les rues de monde le capitaine Pantoja. Je sais que je mérite une sanction, naturellement. Mais je ne l'ai pas fait en pensant à moi, mais à l'Armée. Surtout, à l'avenir du Service. Cet incident pouvait provoquer une débandade chez les visiteuses. Il fallait leur donner du courage, leur injecter un peu d'énergie.

— L'avenir du Service – articule, s'approche de lui, l'observe avec commisération et bonheur, parle presque en l'embrassant au visage le général Scavino. De sorte que vous croyez que le Service de Visiteuses a encore de l'avenir. Il n'existe plus, Pantoja, ce maudit service est mort ; Kaputt, finish.

— Le Service de Visiteuses ? – sent un coup de froid, le sol bouger, voit surgir l'arc-en-ciel, a envie de s'asseoir, de fermer les yeux le capitaine Pantoja. Il est mort ?

— Ne soyez pas naïf, mon vieux – sourit, cherche son regard, parle avec délectation le général Scavino. Pensiez-vous qu'il allait survivre à pareil scandale ? Le jour même des événements de Nauta, la Base navale nous a retiré son bateau, les F.A.P. leur avion, et Collazos et Victoria sont convenus qu'il fallait en finir avec cette absurdité.

— Je leur ai donné l'ordre de tirer mais ils ne m'ont pas obéi, mon colonel – tire deux coups en l'air, traite les soldats de tous les noms, voit

disparaître les derniers « frères », appelle l'opérateur-radio le lieutenant Santana. Il y avait trop de fanatiques, surtout des femmes. C'est peut-être mieux ainsi, il y aurait eu un massacre. Ils ne peuvent pas aller loin. Dès l'arrivée des renforts, je cours sur leurs traces et je leur mets le grappin, vous verrez.

— Cette mesure doit être rapportée au plus tôt – balbutie sans conviction, sent la tête lui tourner, s'appuie au bureau, voit les gens sortir à grands seaux l'eau des maisons le capitaine Pantoja. Le Service de Visiteuses est en pleine expansion, le travail de trois ans commence à porter ses fruits, nous allons l'étendre aux sous-officiers et aux officiers.

— Mort et enterré pour toujours, Dieu merci – se lève le général Scavino.

— Je présenterai des études détaillées, des statistiques – balbutie toujours le capitaine Pantoja.

— Cela a été le bon côté de l'assassinat de la putain et du scandale du cimetière – contemple la ville illuminée par le soleil mais encore ruisselante le général Scavino. Ce maudit Service de Visiteuses a été sur le point d'avoir ma peau. Mais c'est fini, je vais pouvoir recommencer à marcher tranquillement dans les rues d'Iquitos.

— Des organigrammes, des enquêtes – n'émet pas de son, ne remue pas les lèvres, remarque que les choses se voilent le capitaine Pantoja. Ce ne peut être une décision irrévocable, il est encore temps de la rectifier.

— Mobilise toute l'Amazonie si c'est nécessaire, mais capture-moi ce Messie dans les vingt-quatre heures – est repris par le Ministre, reprend le chef de la V^e Région le Tigre Collazos. Tu veux qu'on rie de toi à Lima ? Quelle sorte d'officiers as-tu qui se laissent enlever des mains un prisonnier par quatre sorcières ?

— Et vous je vous conseille de demander votre radiation – voit apparaître sur le fleuve les premiers bateaux à moteur, s'élever la fumée des cabanes de Padre Isla le général Scavino. C'est un conseil d'ami. Votre carrière est terminée, professionnellement vous vous êtes suicidé avec la plaisanterie du cimetière. Si vous restez dans l'Armée, avec cette tare dans vos états de service vous moisirez comme capitaine. Mais, qu'est-ce qui vous prend ? Vous pleurez ? Plus de couilles, Pantoja.

— Je regrette, mon général – se mouche, sanglote encore, se frotte les yeux le capitaine Pantoja. La tension excessive de ces derniers jours. Je n'ai

pas pu me retenir, je vous prie d'excuser cette faiblesse.

— Vous devez fermer aujourd'hui même le local de l'Itaya et remettre les clés à l'Intendance avant midi – fait un geste qui signifie que l'entrevue est terminée, voit Pantoja se mettre au fixe le général Scavino. Vous partez à Lima en Faucett demain matin. Collazos et Victoria vous attendent au Ministère à six heures du soir, pour leur raconter votre prouesse. Et si vous n'avez pas perdu la raison, suivez mon conseil. Demandez votre radiation et cherchez-vous quelque travail dans la vie civile.

— Ça jamais, mon général, je n'abandonnerai jamais l'Armée de mon plein gré – ne retrouve pas encore sa voix, ne lève pas encore les yeux, reste encore pâle et honteux le capitaine Pantoja. Je vous ai dit un jour que l'Armée était ce qui comptait le plus dans ma vie.

— Comme vous voudrez, alors – condescend à lui tendre rapidement la main, lui ouvre la porte, le regarde s'éloigner le général Scavino. Avant de sortir, essuyez-vous encore la morve et séchez vos yeux. Nom de Dieu, personne ne va me croire si je dis que j'ai vu pleurer un capitaine de l'Armée parce qu'on fermait une maison de putes. Vous pouvez vous retirer, Pantoja.

— Avec votre permission, mon capitaine – monte en courant au poste de commandement, brandit un marteau, un tournevis, se met au garde-à-vous, a le treillis couvert de terre Sinforoso Caiguas. Je retire aussi la grande carte, celle des petites flèches ?

— Aussi, mais ne la déchire pas – ouvre le bureau, extrait une liasse de papiers, feuillette, déchire, jette par terre, ordonne le capitaine Pantoja. Nous la rendrons au bureau de Cartographie. As-tu fini avec ces tableaux et organigrammes, Palomino ?

— Ah ! mon Dieu, à genoux, pleurez, faites le signe de la croix – secoue ses cheveux, forme une croix avec ses bras Sandra. Il est mort, on l'a tué, on ne sait pas. C'est vrai, c'est vrai. On dit que le frère Francisco est crucifié aux alentours d'Indiana, Aïe-aïe-aïe !

— Oui, mon capitaine, je les ai décrochés – saute depuis un petit banc, soulève un carton plein, va jusqu'au camion stationné devant la porte, dépose son chargement, revient d'un pas léger, tape du pied Palomino Rioalto. Il reste encore ce petit tas de fiches, de carnets, de chemises. Qu'est-ce qu'on fait de ça ?

— Les déchirer aussi – coupe la lumière, débranche l'appareil des transmissions, l'enveloppe dans sa housse, le confie à Porfirio le Chinois le capitaine Pantoja. Ou mieux, emportez ce tas d'ordures dehors et faites-en un bon feu de joie. Mais vite, allez, ouste ! Qu'est-ce qu'il y a Chuchupe ? Tu ne vas pas encore pleurer !

— Non, monsieur Pantoja, je vous ai promis que non – a un mouchoir à fleurs sur la tête et un tablier blanc, fait des paquets, plie des draps, empile des oreillers dans une malle Chuchupe. Mais vous ne savez pas combien ça me coûte de me retenir.

— En quelques secondes tant d'heures de travail deviennent poussière, monsieur Pantoja – émerge d'un tas de paravents, caisses et valises, désigne les flammes, la fumée dehors Choupette. Quand je pense aux nuits que vous avez passées à faire ces organigrammes, ces fichiers.

— Moi aussi je sens une peine invraisemblable, monsieur Pantoja – s'envoie une chaise, un paquet de hamacs et un rouleau d'affiches sur le dos Porfirio le Chinois. J'avais plis cela en tendresse comme si ç'avait été ma ballaque, je vous jule.

— Faut garder le sourire – débranche une lampe, empaquette des livres, démonte une étagère, soulève un tableau Pantaleón Pantoja. La vie est ainsi. Pressons, pressons, aidez-moi à sortir tout ça, à jeter ce qui ne sert plus. Je dois livrer le dépôt à l'Intendance avant midi. Allons, enlevez le bureau.

— Non, ce n'est pas les soldats, ce sont les « frères » eux-mêmes – pleure, tombe dans les bras d'iris, prend la main de Pitchoune, regarde Sandra Pilou –, ceux qui l'avaient délivré. Il le leur a demandé, il le leur a ordonné : ne les laissez pas m'attraper à nouveau, clouez-moi, clouez-moi.

— Je vais vous dire une chose, monsieur Pantoja – se penche, compte un, deux et trois ! et soulève Porfirio le Chinois. Poul que vous sachiez comme j'ai été heuleux ici. Je n'ai jamais pu suppolter un chef pas même un mois dulant. Et ça fait combien de temps que je suis avec vous ? Trois ans. Et si ça ne tenait qu'à moi, toute la vie.

— Merci, le Chinois, je sais – prend un bidon, efface à la chaux des devises, proverbes et conseils sur le mur Pantoja. Attention à l'escalier. Tout doucement en descendant. Moi aussi je m'étais habitué à cela, à vous.

— Je vous assure que pendant très longtemps je ne vais plus mettre les pieds par ici, monsieur Pantoja, j'en pleurerais toutes les larmes de mon corps – range des bocks à injections, des bidets portatifs, des serviettes, des

déshabillés, des souliers, des slips dans la malle Chuchupe. Quels idiots, c'est incroyable de vouloir fermer ça au meilleur moment. Avec tous ces jolis plans que nous avions.

— L'homme propose et Dieu dispose, Chuchupe, qu'est-ce qu'on y peut – déboîte des persiennes, enroule des nattes, compte les caisses et les ballots du camion, chasse les curieux qui entourent l'entrée du centre logistique M. Pantoja. Allez, Choupette, tu as la force de sortir ce fichier ?

— La faute ç'a été à Teófilo Moley et ses p'tits copains, sans eux on nous foutait la paix – essaie de fermer la malle, n'y arrive pas, assoit dessus Choupette, coulisse le piton Porfirio le Chinois. Maudits soient-ils, c'est eux qui nous ont mis dedans, pas vlai, monsieur Pantoja ?

— En partie oui – passe une ficelle autour de la malle, fait des nœuds, l'arrange Pantaleón Pantoja. Mais tôt ou tard cela devait finir. Nous avions des ennemis très puissants à l'intérieur de l'Armée elle-même. Je vois qu'on t'a ôté tes bandes, Choupette, tu remues maintenant le bras comme si de rien n'était.

— La mauvaise graine ne meurt jamais – voit les veines sorties du front de Porfirio le Chinois, la sueur de M. Pantoja Choupette. Qui peut comprendre une chose comme ça. Des ennemis, pourquoi ? Nous étions le bonheur de tant de gens, les soldats étaient si contents de nous voir. Ils me faisaient me sentir un Roi mage quand j'arrivais dans les casernes.

— Il a lui-même choisi l'arbre – joint les mains, ferme les yeux, boit la décoction, se frappe la poitrine Rita –, il a dit celui-ci, coupez-le et faites la croix de cette taille. Il a lui-même choisi l'endroit, un joli, près du fleuve. Il leur a dit arrêtez-vous, c'est ici, c'est ici que le ciel me l'ordonne.

— Les envieux qui ne manquent jamais – apporte et distribue des coca-colas, voit Sinforoso et Palomino qui alimentent le feu avec encore des papiers Chuchupe. Ils ne pouvaient pas encaisser de voir tout ça si bien marcher, monsieur Pantoja, les progrès que nous faisons grâce à vos inventions.

— Vous êtes un génie poul ces blicoles – boit au goulot, rote, crache Porfirio le Chinois. Toutes les filles le disent : au-dessus de M. Pantoja, y a que le flèle Flancisco.

— Et ces casiers, Sinforoso ? – enlève son treillis et le jette aux flammes, enlève à l'essence la peinture de ses mains et ses bras M. Pantoja. Et le

paravent de l'infirmierie, Palomino ? Vite, montez-moi tout ça sur le camion. Allons, les gars, pressez-vous !

— Pourquoi n'acceptez-vous pas notre proposition, monsieur Pantoja ? — range des sacs de papier hygiénique, des flacons d'alcool et de mercurochrome, des compresses et du coton Choupette. Quittez l'Armée, qui vous paie si mal de vos efforts, et restez avec nous.

— Ces bancs aussi, le Chinois — vérifie qu'il ne reste rien dans l'infirmierie, arrache la croix rouge de la pharmacie M. Pantoja. Non, Choupette, je vous ai déjà dit non. Je ne laisserai l'Armée que lorsqu'elle me laissera moi ou que je mourrai. Le petit tableau aussi, s'il te plaît.

— Nous allons devenir riches, monsieur Pantoja, ne gâchez pas cette grande chance — traîne des balais, des plumeaux, des portemanteaux, des seaux Chuchupe. Restez. Vous serez notre chef et vous n'aurez plus de chefs. Nous vous obéirons en tout, vous fixerez les commissions, les soldes, tout ce qui vous semblera bon.

— Allez, ce tréteau à nous tous, hop, le Chinois ! — souffle, voit que les curieux sont revenus, hausse les épaules Pantaleón Pantoja. Je t'ai déjà expliqué, Chuchupe, tout cela je l'ai organisé par ordre supérieur, comme affaire ça ne m'intéresse pas. Et puis, j'ai besoin d'avoir des chefs. Si je n'en avais pas, je ne saurais que faire, le monde me tomberait dessus.

— Et nous qui pleurons sa voix de saint nous consolait, ne pleurez pas, frères, ne pleurez pas, frères — s'essuie les larmes, ne voit pas Gros-Lolos dans les bras de Monica et de Pénélope, baise le sol Faux Jeton. J'ai tout vu, j'étais là, j'ai pris une goutte de son sang et ma fatigue d'avoir marché des heures et des heures dans les broussailles s'est évanouie. Je ne prendrai plus jamais d'homme ni de femme. Ah ! je sens à nouveau qu'il m'appelle, je monte, je suis offrande.

— Ne toulnez pas le dos à la foltune, monsieur — voit que les curieux s'approchent, prend un bâton, entend M. Pantoja lui dire laisse-les, il n'y a plus rien à cacher Porfirio le Chinois. En amenant des visiteuses aux soldats et aux civils, on va gagner un flic fou.

— Nous achèterons des vedettes, des barques et dès que nous pourrons un petit avion, monsieur Pantoja — corne comme une sirène, vrombit comme une hélice, siffle *La Raspa*, marche et salue Choupette. Vous n'avez pas besoin d'apporter des fonds. Chuchupe et les filles investissent leurs économies et nous avons avec ça largement de quoi commencer.

— S'il le faut nous emprunterons de l'argent à la banque – ôte son tablier, le mouchoir de sa tête, a les cheveux pleins de bigoudis Chuchupe. Toutes les filles sont d'accord. Nous ne vous demanderons pas de compte, vous pourrez faire et défaire. Restez et aidez-nous, ne soyez pas méchant.

— Avec notle petit capital et votle celveau nous bâtilons un empile, monsieur Pantoja – se rince les mains, le visage et les pieds dans le fleuve Porfirio le Chinois. Alors, décidez-vous.

— C'est décidé et c'est non – examine les murs nus, l'espace vide, range les derniers objets inutiles près de la porte Pantaleón Pantoja. Allons, ne faites pas cette tête-là. Si vous êtes si enthousiastes, montez cette affaire entre vous et mes vœux vous accompagnent, de tout mon cœur. Moi je reviens à mon travail de toujours.

— J'ai la foi et je crois que les choses iront bien, monsieur Pantoja – tire une petite médaille de sa poitrine et l'embrasse Chuchupe. J'ai fait une promesse à l'enfant-martyr pour qu'il nous aide. Mais bien sûr, jamais comme si vous restiez notre grand chef.

— Et on dit qu'il n'a même pas poussé un cri, ni lâché une larme ni ne ressentait la moindre douleur – amène à l'Arche son fils nouveau-né, demande à l'apôtre de le baptiser, voit l'enfant lécher les gouttelettes de sang que répand le parrain Iris. À ceux qui le clouaient il disait plus fort, « frères », sans crainte, « frères », vous me faites du bien, « frères ».

— Nous devons réaliser ce projet, mamy – lance une pierre sur le toit et voit s'envoler et s'éloigner un urubu Choupette. Qu'est-ce qu'il nous reste, autrement ? Ouvrir un nouveau bordel à Nanay ? Nous courrions à notre perte, on ne peut plus faire de concurrence au Morveux, il a pris trop d'avance sur nous.

— Une autre maison à Nanay, revenir à la situation d'avant ? – touche du bois, fait des gestes de conjuration, se signe Chuchupe. S'enfermer à nouveau dans une cave, à nouveau ce commerce si eniquinant, si misérable ? À nouveau s'échiner pour que tous les indics nous sucent le sang ? Plutôt mourir, Choupet.

— Ici nous nous sommes habitués à travailler en grand, comme des gens modernes – embrasse l'air, le ciel, la ville, la forêt Choupette. En plein jour, le front haut. Pour moi, le chic de tout ça c'est que j'avais toujours l'impression de faire une bonne action, telle que donner une aumône, consoler un type qui a eu des malheurs ou soigner un malade.

— La seule chose qu’il demandait c’était dépêchez-vous, clouez, clouez, avant qu’arrivent les soldats, je veux être en haut quand ils arriveront – lève un client place du 28-Juillet, le sert à l’hôtel Requena, lui prend 200 sols, lui dit au revoir Pénélope. Et les « sœurs » qui se roulaient par terre en pleurant, il leur disait soyez contentes, là-haut je resterai avec vous, mes petites « sœurs ».

— Les filles le disent toujours, monsieur Pantoja – ouvre la portière du camion, monte et s’assoit Chuchupe. Il nous fait nous sentir utiles, orgueilleuses du métier.

— Vous les avez laissées moites en leul annonçant que vous paltiez – met sa chemise, s’installe au volant, chauffe le moteur Porfirio le Chinois. Espérons que dans la nouvelle affaile on puisse leul inspiller cet optimisme, cet esplit. C’est l’essentiel, hein ?

— Et où est l’équipe ? Elles ont disparu – ferme la porte de l’embarcadère, met la barre en travers, jette un ultime coup d’œil au centre logistique Pantaleón Pantoja. Je voulais les embrasser, les remercier de leur collaboration.

— Elles ont été à la Maison Mori vous acheter un petit cadeau – susurre, montre Iquitos, devient sentimentale Chuchupe. Une gourmète en argent, avec votre nom en lettres d’or, monsieur Pantoja. Ne leur dites pas que je vous l’ai dit, faites celui qui ne sait pas, elles veulent vous faire une surprise. Elles vous la donneront à l’aéroport.

— Eh bien, que de choses ! – fait tourner la clé, s’assure que la porte principale est bien fermée, monte dans le camion Pantaleón Pantoja. Elles vont finir par me rendre triste avec leurs idées. Sinforoso, Palomino ! Sortez où je vous laisse à l’intérieur, nous partons. Adieu Pantiland, au revoir fleuve Itaya. Démarre, le Chinois.

— Et on dit qu’au moment même où il est mort le ciel s’est fermé, il était seulement quatre heures, tout est devenu ténèbres. Il s’est mis à pleuvoir, les gens étaient aveuglés par les éclairs et assourdis par les coups de tonnerre – sert au bar *Mau-Mau*, voyage à la recherche des clients aux campements de marchands de bois, tombe amoureuse d’un rémouleur Coca. Les animaux du maquis se sont mis à grogner, à rugir, et les poissons sortaient de l’eau pour dire adieu au frère Francisco qui s’élevait.

— J’ai fait ta valise, mon petit – navigue entre les paquets, les valises, les lits défaits, fait l’inventaire, rend les clés M^{me} Leonor. J’ai laissé dehors

seulement ton pyjama, ton nécessaire à barbe et la brosse à dents.

— Très bien, maman – porte les valises aux bureaux de Faucett, les expédie en bagage non accompagné Panta. As-tu pu parler avec Pocha ?

— Ça a été très difficile, mais j’ai réussi – télégraphie à la pension réservez des chambres famille Pantoja M^{me} Leonor. On entendait très mal. Une bonne nouvelle : elle se rendra demain à Lima, avec Gladycita, pour que nous la voyions.

— Je viendrai pour que Panta embrasse le bébé, mais je vous avertis que ce dernier tour de cochon je ne le pardonnerai jamais à votre fils, madame Leonor – entend la radio, lit les journaux, écoute les ragots, sent qu’on la montre du doigt dans les rues, croit être la risée de Chiclayo Pochita. Tous les journaux continuent à parler ici du cimetière et savez-vous comment ils l’appellent ? Maquereau ! Oui, oui MAQUEREAU. Je ne ferai jamais la paix avec lui, madame. Jamais, jamais.

— Je suis heureux, j’ai tellement envie de revoir ma petite fille – parcourt les boutiques du quartier Lima, achète des jouets, une poupée, des bavoirs, une robe d’organdi avec un ruban bleu Panta. Elle a dû changer en un an, hein, maman ?

— Elle dit que Gladycita est extra, joufflue et potelée. Je l’ai entendue jouer au téléphone, ah ! ma petite fille jolie – va à l’Arche de Moronacocha, embrasse les « frères », achète des médailles de l’enfant-martyr, des images de sainte Ignacia, des croix du frère Francisco M^{me} Leonor. Pochita a été très contente qu’on t’enlève d’Iquitos, Panta.

— Ah oui ? Bon, c’était logique – entre chez le fleuriste Loreto, choisit une orchidée, la porte au cimetière, la suspend à la niche de la Brésilienne Panta. Mais elle n’aura pas été aussi joyeuse que toi. Tu as perdu vingt années depuis que je t’ai annoncé la nouvelle. Il ne te manque plus que de chanter et de danser dans les rues.

— En revanche toi tu ne semblés pas joyeux du tout – copie des recettes de cuisine amazonienne, achète des colliers de grains, d’écailles, de dents, des fleurs de plumes d’oiseau, des arcs et des flèches aux fils multicolores M^{me} Leonor –, et alors ça je ne le comprends pas, mon petit. On dirait que ça te fait de la peine de laisser ce travail sale et de redevenir un militaire pour de bon.

— Et là-dessus sont arrivés les soldats et les bandits sont restés comme deux ronds de flan en le voyant mort sur la croix – joue à la loterie, tombe

malade du poumon, travaille comme bonniche, demande la charité dans les églises Pitchoune. Les Judas, les Hérodes, les maudits. Qu'ont-ils fait, ces fous, qu'ont-ils fait, ces fous, se tuait à dire celui de Horcones qui est maintenant lieutenant. Les « frères » ne l'entendaient même pas : à genoux, les mains en l'air, ils priaient et priaient.

— Ce n'est pas que j'ai de la peine – passe la dernière nuit à Iquitos en déambulant seul et la tête basse dans les rues désertes Pantita. Après tout, ce sont trois années de ma vie. On m'a donné une mission difficile et je l'ai menée à bien. Malgré les difficultés, l'incompréhension, j'ai fait du bon travail. J'ai construit quelque chose qui avait déjà de l'existence, qui poussait, qui était utile. Maintenant on flanque tout par terre d'un revers de la main et on ne me remercie même pas.

— Tu vois bien que ça te fait de la peine. Tu t'es habitué à vivre parmi des voyous et des friponnes – marchande pour un hamac en shambira, décide de le porter à la main en même temps que sa mallette de voyage et son sac M^{me} Leonor. Au lieu d'être heureux de partir d'ici, tu es amer.

— D'un autre côté, ne te fais pas trop d'illusions – appelle le lieutenant Bacacorso pour lui dire adieu, fait cadeau à l'aveugle du coin de ses vieilles nippes, engage un taxi pour qu'il les prenne à midi et les conduise à l'aéroport Panta. Je doute fort qu'ils nous envoient à un endroit meilleur qu'Iquitos.

— Je serai heureuse d'aller n'importe où, pourvu que tu n'aies plus à faire des cochonneries comme ici – compte les heures, les minutes, les secondes qui manquent pour le départ M^{me} Leonor. Même si c'est au bout du monde, mon petit.

— C'est bon, maman – se couche à l'aube mais ne ferme pas l'œil, se lève, se douche, pense aujourd'hui je serai à Lima, n'éprouve pas de joie Panta. Je sors un moment, prendre congé d'un ami. Veux-tu quelque chose ?

— Je l'ai vu partir et j'ai pensé que c'était une bonne occasion, madame Leonor – lui remet une lettre pour Pocha et ce petit cadeau pour Gladycita, l'accompagne à l'aéroport, l'étreint et l'embrasse Alicia. Je vous conduis en vitesse au cimetière pour que vous voyiez où est enterrée cette p... ?

— Oui, Alicia, faisons une petite escapade – se poudre le nez, étrenne un chapeau, tremble de colère à l'aéroport, monte dans l'avion, s'effraie au décollage M^{me} Leonor. Et après accompagne-moi à San Agustín pour

prendre congé du père José María. Lui et toi vous êtes les seules personnes dont je vais garder un souvenir affectueux ici.

— Il avait la tête sur le cœur, les petits yeux fermés, ses traits s'étaient effilés et il était très pâle – est acceptée par le Morveux, travaille sept jours par semaine, attrape deux blennorragies en un an, change trois fois de maquereaux Rita. Avec la pluie le sang de la croix avait été lavé, mais les « frères » recueillaient cette eau sainte avec des chiffons, des seaux, des assiettes, et ils la buvaient et restaient purs de tout péché.

— Entre la joie des uns et les larmes des autres, détesté et aimé par les habitants divisés – gonfle la voix, utilise un vrombissement d'avions comme fond sonore El Sinchi –, aujourd'hui à midi a quitté Iquitos pour Lima, par voie aérienne, le discuté capitaine Pantaleón Pantoja. Il était accompagné par madame sa mère et l'émotion controversée de la population lorétane. Nous autres, nous nous bornerons, avec la courtoisie proverbiale d'Iquitos, à lui souhaiter : bon voyage et meilleures manières, capitaine !

— Quelle honte, quelle honte ! – voit une savane verte, des nuages épais, les pics enneigés de la Cordillère, les bancs de sable de la côte, la mer, les falaises M^{me} Leonor. Toutes les p... d'Iquitos à l'aéroport, toutes qui pleuraient, toutes qui t'embrassaient. Jusqu'au dernier moment il a fallu que cette ville me fasse mettre en colère. J'en ai encore le visage brûlant. J'espère ne plus jamais revoir de ma vie personne d'Iquitos. Tiens, regarde, nous allons atterrir.

— Excusez-moi de vous déranger encore, mademoiselle – prend un taxi jusqu'à la pension, fait repasser son uniforme, se présente au Quartier général de l'Administration, Intendance et Services de l'Armée, s'assoit dans un fauteuil durant trois heures, se penche le capitaine Pantoja. Êtes-vous sûre que je doive attendre encore ? On m'a donné rendez-vous pour six heures et il est neuf heures du soir. Est-ce qu'il n'y a pas une confusion ?

— Aucune confusion, mon capitaine – cesse de se polir les ongles la demoiselle. Ils sont réunis là et ont ordonné que vous attendiez. Un petit peu de patience, ils vont vous appeler. Voulez-vous que je vous prête un autre photoroman de Corín Tellado ?

— Non, merci beaucoup – feuillette toutes les revues, lit tous les journaux, regarde mille fois sa montre, a chaud, froid, faim, de la fièvre le

capitaine Pantoja. À vrai dire je ne peux pas lire, je suis un peu nerveux.

— Eh bien ! il y a de quoi – fait des clins d’œil la demoiselle. Ce qui se décide à l’intérieur c’est votre avenir. J’espère qu’on ne va pas vous punir trop sévèrement, mon capitaine.

— Merci, mais ce n’est pas seulement cela – rougit, se rappelle la fête où il connut Pochita, les années de fiançailles, la haie d’honneur que lui firent ses camarades de promotion le jour du mariage le capitaine Pantoja. Je pense à mon épouse et à ma petite fille. Elles ont dû arriver depuis un moment déjà, de Chiclayo. Cela fait bien longtemps que je ne les ai vues.

— Effectivement, mon colonel – traverse et retraverse la forêt, arrive à Indiana, reste muet, appelle ses supérieurs le lieutenant Santana. Mort depuis deux jours et en décomposition comme de la bouillie. Un spectacle à vous faire dresser les cheveux sur la tête. Je laisse les fanatiques l’emporter ? Je l’enterre ici même ? Il n’est pas en état d’être transporté ailleurs, il y a deux ou trois jours qu’il est là et la puanteur est à vous faire vomir.

— Cela ne vous ferait rien de me signer un autre autographe ? – lui tend un carnet relié de cuir, un stylo, lui sourit avec admiration la demoiselle. J’oubliais ma cousine Charo, elle fait aussi collection des célébrités.

— Bien volontiers, je vous en ai donné trois, pourquoi pas quatre ? – écrit Avec mes hommages respectueux à Charo et signe le capitaine Pantoja. Mais je vous assure que vous vous trompez, je ne suis pas une célébrité. Il n’y a que les chanteurs qui distribuent des autographes.

— Vous êtes plus célèbre que n’importe quel artiste, avec tout ce que vous avez fait, ha ! ha ! – tire un bâton de rouge, se fait les lèvres en utilisant le verre du bureau comme miroir la demoiselle. On ne le croirait pas, mon capitaine, avec l’air sérieux que vous avez.

— Puis-je téléphoner un moment ? – regarde une fois de plus sa montre, va à la fenêtre, voit les lampadaires allumés, les maisons perdues dans la brume, devine l’humidité de la rue le capitaine Pantoja. Je voudrais appeler à la pension.

— Donnez-moi le numéro, je vais le faire – appuie sur un bouton, compose le numéro la demoiselle. Avec qui voulez-vous parler ? M^{me} Leonor ?

— C’est moi, ma petite maman – prend l’écouteur, parle très bas, regarde du coin de l’œil la demoiselle le capitaine Pantoja. Non, ils ne m’ont pas

encore reçu. Pocha et le bébé sont-ils arrivés ? Comment va la petite ?

— C'est vrai que les soldats ont dû se frayer un chemin jusqu'à la croix à coups de crosse ? – opère à Belén, à Nanay, ouvre une maison à elle sur la route de San Juan, a des clients à la pelle, prospère, fait des économies Gros-Lolos. Qu'ils l'ont fait tomber à coups de hache ? Qu'ils ont jeté dans le fleuve le frère Francisco avec sa croix et tout pour que les piranhas le dévorent ? Raconte, Faux Jeton, cesse de prier, qu'as-tu vu ?

— Allô ? Panta ? – module sa voix comme une chanteuse tropicale, regarde sa belle-mère en souriant heureuse, Gladycita croulant sous les jouets Pocha. Mon amour, comment vas-tu ? Ah ! madame Leonor, je suis si émue que je ne sais même pas quoi lui dire. J'ai ici à côté de moi Gladycita. Elle est magnifique, Panta, tu vas la voir. Je t'assure qu'elle te ressemble chaque jour davantage, Panta.

— Comment vas-tu, Pocha, mon petit cœur – sent battre le sien, pense je l'aime, c'est ma femme, nous ne nous séparerons plus jamais Panta. Un bicou pour bébé et un autre pour toi, très fort. Je meurs d'envie de vous voir toutes les deux. Je n'ai pas pu me rendre à l'aéroport, pardonne-moi.

— Je sais que tu es au Ministère, ta mère me l'a expliqué – chante, verse quelques larmes, échange des sourires complices avec M^{me} Leonor Pochita. Ça ne fait rien que tu ne sois pas venu, idiot. Qu'est-ce qu'ils t'ont dit, mamour, qu'est-ce qu'ils vont te faire ?

— Je ne sais pas, nous verrons bien, je suis encore sur les charbons – voit des ombres derrière les vitres, retrouve son impatience, sa peur Panta. Dès que je sors, j'arrive en courant. Je dois raccrocher, Pocha, on ouvre la porte.

— Entrez, capitaine Pantoja – ne lui tend pas la main, ne le salue pas, lui tourne le dos, ordonne le colonel López López.

— Mes respects, mon colonel – entre, se mord la lèvre, claque les talons à tout rompre, salue le capitaine Pantoja. Mes respects, mon général. Mes respects, mon général.

— Nous pensions que vous ne feriez pas de mal à une mouche et vous vous êtes révélé un fieffé chenapan, Pantoja – hoche la tête derrière un rideau de fumée le Tigre Collazos. Savez-vous pourquoi vous avez dû attendre à ce point ? On va vous l'expliquer tout de suite. Savez-vous qui vient de sortir par cette porte ? Racontez-lui, colonel.

— Le ministre des Armées et le chef d'État-Major – lancent des étincelles les yeux du colonel López López.

— Ramener la dépouille à Iquitos c'était impossible, ça puait trop et Santana et ses hommes pouvaient attraper une infection de tous les diables – met son visa sur le rapport, voyage à Iquitos en vedette, s'entretient avec le général Scavino, de retour dans sa garnison achète un petit cochon le colonel Máximo Dávila. Et puis les cinglés allaient le suivre, l'enterrement aurait été monstre. Je crois que le fleuve a été le plus sensé. Je ne sais ce que vous en pensez, mon général.

— Vous devinez pourquoi ils sont venus ? – grogne, fait fondre un comprimé dans un verre d'eau, le boit, fait la grimace le général Victoria. Enguirlander le Service à cause du scandale d'Iquitos.

— Nous engueuler comme si nous étions de la bleusaille, capitaine, insulter nos cheveux blancs – trifouille ses moustaches, allume une cigarette avec le mégot de la précédente le Tigre Collazos. Ce n'est pas la première fois que nous avons le plaisir de recevoir ici ces messieurs. Combien de fois ont-ils pris la peine de venir nous tirer les oreilles, colonel ?

— C'est la quatrième fois que le Ministre des Armées et le Chef de l'État-Major nous honorent de leur visite – flanque dans la corbeille à papier les mégots du cendrier le colonel López López.

— Et chaque fois qu'ils mettent les pieds dans ce bureau, ils nous apportent en cadeau une nouvelle liasse de journaux, capitaine – se gratte les oreilles, le nez, avec un mouchoir bleuté le général Victoria. Dans lesquels on vous lance des fleurs, naturellement.

— À l'heure actuelle, le capitaine Pantoja est un des hommes les plus populaires du Pérou – prend une coupure de presse, montre le titre : « Un Capitaine fait l'Éloge de la Prostitution : il rend les Honneurs militaires à une Poule lorétane » le Tigre Collazos. D'où pensez-vous que vient ce libelle ? De Tumbes, qu'est-ce que vous en dites ?

— C'est le discours le plus lu dans l'histoire de ce pays, il n'y a pas le moindre doute – retourne, brasse, éparpille les journaux sur son bureau le général Victoria. Les gens en récitent des paragraphes par cœur, on fait des plaisanteries sur lui dans les rues. Même à l'étranger on parle de vous.

— Enfin, enfin, les deux cauchemars de l'Amazonie se sont terminés une fois pour toutes – déboutonne sa braguette le général Scavino. Pantoja muté, le prophète mort, les visiteuses évaporées, l'Arche en voie de

disparition. Ça va redevenir une terre tranquille comme au bon vieux temps. Des petits câlins en prime, Pilou.

— Je regrette beaucoup d’avoir causé des désagréments à mes supérieurs par mon initiative, mon général – ne bouge pas un cheveu, ne cille pas, retient sa respiration, regarde fixement la photo du Président de la République le capitaine Pantoja. Telle ne fut pas mon intention, je vous assure. J’ai fait une évaluation incorrecte du pour et du contre. Je reconnais ma responsabilité. J’accepterai la sanction que vous m’infligerez pour cette faute.

— Le grand problème c’est qu’il n’y a pas de châtiment suffisant pour l’énormité de la faute que vous avez commise à Iquitos – croise les bras sur sa poitrine le Tigre Collazos. Vous avez fait tant de mal à l’Armée par ce scandale que même en vous fusillant nous ne serions pas quittes.

— J’ai tourné et retourné la chose dans ma tête et chaque fois j’en reste pantois, Pantoja – appuie son visage sur ses mains, le regarde avec malice, surprise, envie, méfiance le général Victoria. Soyez sincère, dites-nous la vérité. Pourquoi avez-vous fait semblable idiotie ? Étiez-vous fou de douleur par la mort de votre maîtresse ?

— Je jure par Dieu que mes sentiments pour cette visiteuse n’ont absolument pas influé sur ma décision, mon général – reste raide, ne remue pas les lèvres, compte six, huit, dix décorations sur la veste du général le capitaine Pantoja. Ce que j’ai écrit dans mon rapport est la plus stricte vérité : en prenant cette initiative, j’ai cru servir l’Armée.

— En rendant des honneurs militaires à une putain, en la traitant d’héroïne, en la remerciant pour les crampes tirées par les Forces armées – tire sur sa cigarette, tousse, regarde sa cigarette avec haine, murmure je suis en train de me tuer le Tigre Collazos. Ne nous défendons pas, mon vieux. Avec un autre service comme celui-là, vous nous discréditez à tout jamais.

— Je me suis pressé, en me retirant au lieu de livrer la dernière bataille – appuie sa tête sur le hamac, regarde le ciel et soupire le père Beltrán. Je t’avoue que j’ai la nostalgie des campements, des gardes, des galons. Tous ces mois-ci j’ai rêvé tous les jours d’épées, de la diane du clairon. Je fais des démarches pour reprendre l’uniforme, il paraît que ça peut s’arranger. N’oublie pas les coucouilles, Pilou.

— Mes collaboratrices étaient profondément affectées par la mort de cette visiteuse – détourne d'un millimètre son regard, distingue la carte du Pérou, la grande tache verte de la forêt le capitaine Pantoja. Mon objectif était de leur remonter le moral, de les encourager, en pensant à l'avenir. Je ne pouvais supposer que le Service de Visiteuses allait être fermé. Précisément maintenant, quand il marchait mieux que jamais.

— N'avez-vous pas pensé que ce Service ne pouvait exister que dans la clandestinité la plus totale ? – fait les cent pas dans la pièce, bâille, se gratte la tête, entend sonner les cloches, dit il est très tard le général Victoria. Je vous avais bien dit que la condition *sine qua non* de votre travail était le secret.

— L'existence et les fonctions du Service de Visiteuses étaient connues de tout le monde à Iquitos, bien avant mon initiative – garde les pieds joints, les mains collées au corps, le petit doigt sur la couture du pantalon, la tête immobile, tâche de localiser Iquitos sur la carte du mur, pense que c'est ce point noir le capitaine Pantoja. Bien malgré moi. Je vous assure que j'avais pris toutes mes précautions pour l'éviter. Mais dans une ville aussi petite c'était impossible, au bout de quelques mois la nouvelle avait fini par se savoir.

— Était-ce une raison pour transformer ces rumeurs en vérité apocalyptique ? – ouvre la porte, indique vous pouvez partir quand vous voudrez, Anita, je fermerai, le colonel López López. Si vous vouliez faire des discours, pourquoi ne pas l'avoir fait en votre nom personnel et en civil ?

— Alors vous le regrettez toutes beaucoup ? Moi aussi, nous étions de bons amis, le pauvre doit se geler de froid – s'étend sur le dos le lieutenant Bacacorzo. Mais au moins on ne l'a pas flanqué à la porte de l'Armée, il serait mort de tristesse. Oui, aujourd'hui comme ça. Mains sur les hanches, la tête rejetée en arrière et remue-toi le popotin, Coca.

— Par une évaluation erronée des conséquences, mon colonel – ne penche pas la tête, ne regarde pas de biais, pense que tout cela semble loin le capitaine Pantoja. J'étais tourmenté par l'idée qu'il puisse y avoir une débandade dans le Service après l'affaire de Nauta. Et il devenait chaque fois plus difficile de recruter des visiteuses, du moins de qualité. Je voulais les retenir, raviver leur confiance et leur tendresse envers l'institution. Je regrette beaucoup d'avoir commis cette erreur de calcul.

— Votre erreur nous coûte une semaine de colères et de mauvaises nuits – allume une nouvelle cigarette, pompe, rejette de la fumée par la bouche et le nez, a les cheveux en désordre, les yeux rougis et fatigués le Tigre Collazos. Est-ce vrai que vous passiez personnellement par les armes toutes les candidates au Service de Visiteuses ?

— Cela faisait partie de l'examen de présence au corps, mon général – rougit, reste muet, articule en s'étranglant, bégaye, se plante les ongles, se mord la langue le capitaine Pantoja. Pour vérifier leurs aptitudes. Je ne pouvais me fier à mes collaborateurs. J'avais découvert du favoritisme, du concubinage.

— Je ne sais comment vous n'avez pas fini tuberculeux – retient son rire, rit, redevient sérieux, se remet à rire, a les yeux pleins de larmes le Tigre Collazos. Je n'arrive pas à savoir si vous êtes un con angélique ou un cynique du braquemart.

— Le Service de Visiteuses à l'eau, l'Arche à l'eau, il n'y a plus personne à défendre et plus personne pour les lâcher – se frappe le ventre, se tord, se retord, claque la langue El Sinchi. Il y a une conspiration générale pour que je meure de faim. C'est la raison pour laquelle je ne réponds pas à tes avances et non ton manque de charme, chère Pénélope.

— Finissons-en une bonne fois – donne un petit coup sur la table le général Victoria. Est-ce vrai que vous vous refusez à demander votre radiation ?

— Je refuse énergiquement, mon général – recouvre son énergie le capitaine Pantoja. L'Armée c'est toute ma vie.

— Nous vous offrons une sortie acceptable – ouvre un dossier, tend au capitaine Pantoja un pli écrit à la machine, attend qu'il le lise, le range le général Victoria. Parce que nous pourrions vous soumettre à un conseil de discipline et vous imaginez déjà la sentence : dégradation infamante, expulsion.

— Nous avons décidé de ne pas le faire, parce que ça suffit comme ça comme scandale et à cause de vos antécédents personnels – fume, tousse, va à la fenêtre, l'ouvre, crache le Tigre Collazos. Si vous préférez rester dans l'Armée, ça vous regarde. Vous vous apercevrez qu'avec ce rapport que nous avons ajouté à vos états de services vous allez rester un long moment sans que vos galons fassent des petits.

— Je ferai tout ce que je pourrai pour me réhabiliter, mon général – se réjouissent la voix, le cœur, les yeux du capitaine Pantoja. Aucune punition ne sera pire que le remords d’avoir causé un tort involontaire à l’Armée.

— C’est bon, ne refaites plus jamais de gaffe pareille – regarde sa montre, dit il est dix heures, je m’en vais le général Victoria. Nous vous avons trouvé un nouveau poste bien loin d’Iquitos.

— Vous y allez dès demain matin et ne bougerez pas de là-bas au moins un an, pas même pour vingt-quatre heures – met sa vareuse, remonte sa cravate, lisse ses cheveux le Tigre Collazos. Si vous voulez rester dans l’Armée il est indispensable que les gens oublient l’existence du célèbre capitaine Pantoja. Ensuite, quand personne ne se souviendra de l’affaire, nous verrons.

— Les bras accrochés comme ça, les pattes comme ça, la tête penchée sur ce petit nichon – halète, va, vient, décore, noue, mesure le lieutenant Santana. Maintenant ferme tes yeux et fais la morte, Pitchoune. C’est cela même. Ma pauvre petite visiteuse, ah ! quel chagrin ma crucifiée, ma petite « sœur » de l’Arche si jolie.

— La garnison de Pomata, ils ont besoin d’un Intendant – tire les rideaux, ferme à clé les armoires, met de l’ordre sur les bureaux, prend une petite mallette le colonel López López. Au lieu du fleuve Amazone vous aurez le lac Titicaca.

— Et au lieu de la chaleur de la forêt, le froid du haut plateau des Andes – ouvre la porte, laisse passer les autres le général Victoria.

— Et au lieu de visiteuses, des lamas et des vigognes – met son képi, éteint la lumière, tend une main le Tigre Collazos. Vous m’aviez semblé un bien drôle d’oiseau, Pantoja. Oui, vous pouvez vous retirer.

— Brrrr, quel froid, quel froid ! – frissonne Pochita. Où sont les allumettes, où se trouve cette maudite bougie, que c’est horrible de vivre sans lumière électrique. Panta, réveille-toi, il est déjà cinq heures. Je ne sais pourquoi tu dois aller toi-même surveiller le petit déjeuner des soldats, ce que tu es maniaque. Il est très tôt, je meurs de froid. Ah ! idiot, tu m’as égratignée encore avec ta gourmette, pourquoi tu ne l’enlèves pas pour dormir. Je t’ai dit qu’il est cinq heures. Réveille-toi, Panta.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LA VILLE ET LES CHIENS LA MAISON VERTE.

CONVERSATION À « LA CATHÉDRALE ».

LES CHIOTS, *suivi de* LES CAÏDS.

L'ORGIE PERPÉTUELLE.

LA TANTE JULIA ET LE SCRIBOUILLARD.

LA DEMOISELLE DE TACNA, *théâtre*.

LA GUERRE DE LA FIN DU MONDE.

HISTOIRE DE MAYTA.

QUI A TUÉ PALOMINO MOLERO ?

KATHIE ET L'HIPPOPOTAME *suivi de* LA CHUNGA, *théâtre*.

L'HOMME QUI PARLE.

OceanofPDF.com

Impression Bussière à Saint-Amand (Cher), le 2 mars 1990.

Dépôt légal : mars 1990.

Numéro d'imprimeur : 230.

ISBN 2-07-038231-1. Imprimé en France

OceanofPDF.com